U d'/of OTTAWA
39003002557337

CE

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

351 315
CE

Rétif de la Bretonne

MONSIEUR NICOLAS : SOUVENIRS D'ENFANCE ; JEANNETTE ROUSSEAU ; MADAME PARANGON ; ZÉPHIRE ; ROSE BOURGEOIS, ETC. — LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS : ENTRETIEN SUR LE MARIAGE ; LE VIOL ; LA PERVERSION RAISONNÉE. — LES CONTEMPORAINES : LA JOLIE MERCIÈRE. — LE PALAIS-ROYAL : LES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS. — L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES : CHARLOTTE CORDAY. — APPENDICE : VIE LITTÉRAIRE DE RÉTIF ; SARA ; RÉTIF ET MIRABEAU ; BIBLIOGRAPHIE.

AVEC UNE NOTICE ET UN PORTRAIT

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMV

Mg 1/2

RÉTIF DE LA BRETONNE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DANS LA "COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES"

GÉRARD DE NERVAL, avec un portrait de l'auteur. — Vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Nic. Ed. RESTIF, Fils-EdME.
1785.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Rétif de la Bretonne

MONSIEUR NICOLAS : SOUVENIRS D'ENFANCE ; JEANNETTE ROUSSEAU ; MADAME PARANGON ; ZÉPHIRE ; ROSE BOURGEOIS, ETC. — LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS : ENTRETIEN SUR LE MARIAGE ; LE VIOL ; LA PERVERSION RAISONNÉE. — LES CONTEMPORAINES : LA JOLIE MERCIÈRE. — LE PALAIS-ROYAL : LES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS. — L'ANNÉE DES DAMES NATIONALES : CHARLOTTE CORDAY. — APPENDICE : VIE LITTÉRAIRE DE RÉTIF ; SARA ; RÉTIF ET MIRABEAU ; BIBLIOGRAPHIE.

AVEC UNE NOTICE ET UN PORTRAIT

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHARTRES. — IMPRIMERIE ED. GARNIER

PQ
2025
.A14
1905

RÉTIF DE LA BRETONNE

Nicolas-Edme Restif, ou Rétif de la Bretonne, naquit le 23 octobre (1) 1734 à Sacy, près de Vermenton, dans l'Auxerrois, en Bourgogne. Son père, de bonne famille, cultivateur aisé, se maria deux fois et eut quatorze enfants dont Nicolas était le huitième et le premier du second lit. Rétif a raconté lui-même avec de jolis détails ses années d'enfance. On trouvera ces pages plus loin. A l'âge de dix-sept ans, il fut mis en apprentissage à Auxerre, dans l'imprimerie d'un maître qu'il appelle M. Parangon et dont la femme, qu'il adora passionnément et en vain, sauf un moment de surprise, joue

(1) Rétif dit le 22 novembre ; mais c'est une erreur que son acte de baptême a permis de corriger.

un si grand rôle dans sa vie sentimentale. D'Auxerre, où bien d'autres amours l'avaient dédommagé de la réserve de Mme Parangon, Nicolas vint à Paris exercer son métier, retourna à Auxerre où il eut la fâcheuse idée d'épouser Agnès Lebègue, revint à Paris et un beau jour, à la suite d'une nouvelle passion (c'est l'histoire de *Rose Bourgeois*) se découvrit la vocation d'écrire.

On peut dire qu'il en abusa, comme il abusa des femmes, car jamais rassasié de volupté, il ne put davantage se rassasier de littérature. La liste de ses œuvres est longue, et ses œuvres sont variées, allant du conte à la philosophie et à la physique, du drame à l'utopie. Cependant cette variété n'est peut-être qu'apparente, car, écrivain des plus subjectifs, Nicolas se raconte indéfiniment lui-même et ne raconte guère que lui-même.

Presque tous ses livres, cependant, sont curieux, par cet excès même de personnalisme qui s'y découvre ; mais le plus intéressant est sans conteste *Monsieur Nicolas,* mémoires de l'auteur, et l'autobiographie la plus naïve, la plus cynique, la plus extraordinaire, par une sincérité presque dénuée de toute feintise. Ces confessions semblent plus véridiques que

celles même de Jean-Jacques; si elles sont littérairement d'un degré au-dessous, le psychologue et l'amateur de vies humaines les mettra bien au-dessus.

Quelques-uns de ses romans, surtout le *Paysan perverti*, valent les meilleurs romans du dix-huitième siècle ; le type de Gaudet d'Arras, le perverti à froid, n'a pas été sans influence sur la littérature romantique.

Quand on organisa l'Institut, Mercier présenta Rétif. — Non, répondit-on, il a du génie, mais point de goût. — Eh ! Messieurs, reprit Mercier, lequel de nous a du génie ? La définition de Rétif est dans ces deux mots : un homme de génie sans goût, — et par conséquent sans mesure, sans équilibre. Mais ses excès sont parfois éblouissants.

Rétif de La Bretonne mourut à Paris le 8 février 1806.

Il était difficile de faire un choix de quatre cents pages dans une œuvre de deux ou trois cents volumes. Nous avons puisé surtout dans le chef-d'œuvre de Rétif, *Monsieur Nicolas*, et pour le reste nous avons choisi des épisodes particulièrement piquants, notamment une vie de Charlotte Corday, fort peu connue.

La vie passionnelle de Rétif est tout entière

dans les pages que nous avons extraites de ses livres. Sa vie littéraire a été écrite avec esprit par Gérard de Nerval : on trouvera à la fin du volume ce chapitre anecdotique qui nous dispense d'entrer ici dans de plus amples détails.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Je vis le jour en 1734, le 22 novembre, dans le village de Sacy, en latin *Saxiacus*, *a saxo*, disait Messire Antoine Foudriat, pasteur du lieu. En effet, tout le *finage* de mon pays natal est hérissé de pierres calcaires, aisément exfoliées par le labourage sur un sol où la terre végétale n'a que deux à trois pouces d'épaisseur.

Mon père s'est marié deux fois : la première avec Marie Dondène, dont il eut sept enfants ; la seconde, avec Barbe Ferlet-de-Bertrô. Il en eut également sept enfants, dont je suis le premier.

Ma mère réunissait au même degré la vivacité de l'esprit, la bonté du cœur, et la beauté du corps. Quoique blonde, elle était vive jusqu'à la pétulance ; mais elle savait se réprimer jusqu'à la douceur et la complaisance jamais démenties. Mon père avait également travaillé sur lui-même : il était irascible, et se montrait le plus doux des hommes ; mais il était ardent au travail, et dans toutes les occupations utiles. Je fus ainsi formé de trois parties de feu, sur une des autres éléments ; à en juger par les passions extrêmes, l'amour, l'audace, la crainte, l'impatience, la colère, l'indignation, le zèle, la compassion, qui toutes eurent en moi une inconcevable énergie. Je fus sans doute conçu dans un embrassement chaud, qui me

donna la base de mon caractère : s'il eût été accompagné de dispositions vicieuses, j'étais un monstre ; la preuve de la pureté du cœur de mes parents, c'est ma candeur native... Pour achever d'embraser mon sang et mon caractère, j'eus pour nourrice la femme la plus *tempéramenteuse* du canton (car ma mère ne put m'allaiter ; mon père s'y opposa, sans doute par de bonnes raisons). La bonne Lolive, femme Lemoine, sevra sa fille Nannette, déjà forte, en me recevant : mais cette chère femme ne put résister aux désirs de son mari, contraints depuis dix-huit mois ; on se crut obligé de me sevrer à six... Mon tempérament en a souffert ; mais je n'en veux pas à ma nourrice ; elle m'a toujours si tendrement aimé, que je serais un ingrat, si je manquais au respect dû à ma seconde mère !

J'avais neuf mois, quand on me porta chez M. Collet, ami de mon père, et notaire à Vermenton, au beau dimanche de la fête patronale, c'est la mi-août. On dit que deux petites filles, l'une de cinq ans, l'autre de trois ans et demi, s'y disputèrent vivement le titre de ma femme ! On me les a nommées depuis, et c'est une bien grande singularité ! je n'ai pas été leur mari ; mais je les ai adorées toutes deux (1).

Je me rappelle que j'étais frappé des louanges qu'on donnait à ma figure ; mais je n'étais sensible à la louange, qu'à proportion de l'amabilité de la personne qui me la donnait, surtout si c'était une jeune fille. L'instinct me parlait pour le sexe différent dès la plus tendre enfance ; tandis que d'un autre côté, les femmes mariées et le tracas du ménage m'inspiraient le plus grand dégoût !... Les jeunes filles que j'ai préférées, étaient celles dont les couleurs ressemblaient à la rose. Thomas Piôt, l'associé de mon père, dans la recette du

(1) Jeannette Rousseau et Colette Colet, depuis Madame Parangon.

village, pour les anciens Évêques et Chapitre d'Auxerre, avait quatre grandes filles : Marie, la seconde, avait de belles couleurs ; Madeleine, la troisième, était blanche et potelée ; Nannette, la dernière, régulièrement jolie. Je préférai Marie, ayant un beau fichu des Indes à bouquets rouges, qui rehaussaient encore l'éclat de son teint. Devenu plus grand, c'est Madeleine que j'aurais trouvée mieux que sa sœur. Enfin, dans la grande force de l'âge, je courais après les femmes sèches et maigres, comme Agathe, l'aînée des quatre sœurs... Revenons à la rosiforme Marie Piôt.

Je m'échappais, les dimanches, dès que j'avais dîné, pour aller chez ma belle, moins pour les chatteries qu'on me prodiguait, que pour recevoir les caresses, fort vives ! de Marie, et pour être porté sur ses bras, en allant aux vêpres. Je me crois obligé de spécifier ici ces caresses, qui ont été préjudiciables, non seulement à mes mœurs, mais à ma santé, en donnant, par la mémoire, avant le développement des forces, trop d'élan à mon imagination brûlante. Marie me baisait sur les joues, sur les lèvres, que j'ai toujours eues appétissantes. Elle allait plus loin, quoique tout de sa part fût de la grande innocence ; elle mettait sa main sous mes petits jupons, et se plaisait à me fouetter en chatouillant. Enfin, elle allait plus loin encore,... et alors elle me dévorait de baisers (1)... Je le répète, Marie était innocente autant que moi-même ; mais elle s'abandonnait à un penchant aveugle : témoin du goût que ses sœurs et toutes les autres filles avaient pour moi, elle se trouvait si flattée de la préférence qu'elle obtenait, que le sien devenait passion. Ma figure délicate,

(1) Pour exprimer ceci, j'emploierai une langue savante, que les hommes seront forcés de traduire décemment aux femmes : *Mentulam testiculosque titillabat, quoadusque erigerem ; tunc*

efféminée, plaisait infiniment dans un pays où le sang est grossier, à raison de l'air marécageux qu'on y respirait autrefois : j'y étais un phénomène ! Lorsque Marie me portait, en allant à l'église, les plus jolies filles l'environnaient pour me baiser chacune à leur tour.

Un autre trait, qui date de la même année, achève de prouver combien les libertés que prennent ensemble deux époux, sont dangereuses pour les enfants, fût-ce dans l'âge où ces innocentes créatures n'y comprennent rien. Je me trouvais un jour chez un homme appelé Cornevin, qui venait, depuis peu, d'épouser Nannette Bêlin, une jolie fille. Ils occupaient une petite maison, que leur avait louée mon père. Le mari préparait des échalas, et à chaque fois qu'il en avait appointé un, il venait embrasser sa femme, et prendre d'autres libertés, qui me causaient un naïf étonnement ! Ma petite mine était si comique, aux yeux de la jeune femme, qu'à chaque fois que son mari la caressait, elle éclatait de rire, en me regardant. Je riais de la voir rire, et ses éclats reboublaient. Le mari lui tenait des discours singuliers, qui me déplurent, sans doute à cause de leur effronterie, ou peut-être plus encore par ce sentiment de jalousie naturel aux mâles, et qui se montre, dans l'espèce humaine, même avant le développement de la faculté. La haine que m'inspira Cornevin dure encore. Je sortis avec dépit, à une caresse plus décisive. Le rire de la jeune femme me paraissait charmant ! mais je trouvais l'homme si laid, que je ne concevais

subridebat velatis oculis humore vitreo, et aliquoties deficiebat... Et moi, je lui rendais ces caresses, avec un rire d'aise désordonné. C'est ainsi qu'une suite de petites causes contribuaient à développer et à fortifier ce tempérament érotique, qui va étonner, et qui me précipitera dans tant d'écarts !... Grande leçon pour tous les parents qui ont des enfants d'une agréable figure !

pas comment Nannette pouvait souffrir et rendre ses caresses ! Les images de cette scène lubrique ne se sont jamais effacées, et elles ont eu, dès ma plus tendre jeunesse, des effets terribles sur mes sens à peine développés ! surtout après une répétition que m'en donna, dans une grange, Thomas Carré (1), avec sa prétendue, la fille à la *Polie*, femme ainsi nommée par antiphrase.

Je me rappelle qu'alors, ma confiance dans les femmes et dans les filles était absolue ; je les regardais comme les seuls êtres bons, compatissants, incapables de me tromper, de me persifler ; l'ironie étant une figure de rhétorique avec laquelle on était toujours sûr de me mettre en fureur ; en un mot je considérais les femmes comme d'excellentes créatures, infiniment éloignées de me faire du mal, et prêtes à me faire tout le bien qui pouvait dépendre d'elles. J'avais des hommes une idée diamétralement opposée, mon père seul excepté: je les regardais comme des êtres durs, sévères, moqueurs, méchants : ils m'effrayaient ; je les craignais, je les fuyais presque avec la même horreur que j'avais pour le chien. Quelle en était la raison ? j'avais avec

(1) Thomas Carré arrangeait la paille en bottes, et sa maîtresse riait avec lui ; je trouvais ce bon accord très agréable et je m'amusais à l'écart, quand tout à coup Thomas renversa la fille à la Polie sur la paille fraîche. Je le regardai comme un traître : mais comme la fille riait, je m'en inquiétai peu. Bientôt les choses devinrent sérieuses ; la fille se défendait, Thomas la contenait : enfin j'entends des soupirs... Alors la compassion s'éveille dans mon cœur : armé d'un brin de sarment, je vais sur le traître, que je frappe de toutes mes forces, en disant : « Veux-tu la laisser, vilain ! — Ha ! le petit diable » (s'écria la fille en syncopant), « il est là !... » Je ne fis qu'accélérer sa défaite. Après la crise, elle me caressa, en me défendant de dire que Thomas l'avait battue... Je vis complètement l'acte, sans y rien comprendre alors, mais ce fut le germe de mon aventure avec Nannette Rameau, et de celle avec Marguerite Miné.

eux l'air sérieux ; ils me croyaient raisonnable, et ne me passaient rien. L'isolement de la Bretonne me rendit ensuite sauvage comme les petits chats élevés à l'écart. L'orgueil et mon incapacité sentie m'éloignaient encore des hommes ; enfin mes deux frères aînés, alors séminaristes, m'épouvantaient par leur sévérité janséniste.

Je fus mis, pour la première fois, en pension chez ma sœur Anne, établie à Vermenton. Miché-Linard, son mari, était un personnage singulier, bizarre. Le tort qu'il fit à mon caractère, en parlant inconsidérément de mon père et de ma mère, a sans doute été irréparable ! Moi, qui les regardais comme des dieux sans défauts, je leur entendis attribuer des faiblesses. Miché, grand parleur, se plaisait à détailler devant moi, malgré les signes de sa femme, des calomnies,... que je ne dois pas rapporter... Je me plus assez chez ma sœur, à ce premier séjour, n'étant pas encore devenu absolument sauvage. J'allais à l'école de M. Convers, beaucoup plus savant que maître Jacques. La tendresse de ma sœur, les caresses que je recevais de tout le monde, à cause de ma gentillesse, surtout chez M. Collet, notaire et juge, ancien ami de mon père, et qui avait plusieurs filles charmantes (1), me donnèrent alors les plus beaux

(1) Ce fut à ce premier séjour à Vermenton, que j'y fus vu et caressé par Celle que je nommerai par la suite Colette, et Madame Parangon : il est à présumer que ce fut dès lors qu'elle prit son premier goût pour moi. Je me rappelle confusément qu'elle avait un air angélique, qui me donnait plus de confiance en elle, que dans toutes les autres Belles. Elle avait alors douze ans : c'était sept plus que moi, et à cet âge, elle était déjà raisonnable, sensée et sensible. Ses caresses étaient tendres et touchantes, au lieu que celles des autres étaient de jeunes folles... Colette est la première qui m'ait baisé sur les lèvres, et j'éprouvais alors un doux frémissement. Je puis certifier néanmoins que ses caresses n'ont porté aucune atteinte à mes mœurs, parce que jamais leur souvenir n'a excité, dans mes sens, un trouble voluptueux.

jours de mon enfance. Il n'en sera pas de même au second séjour : mon caractère aura changé : j'aurai eu le temps de sentir mon existence et ma liberté sur le sol natal ; je m'y serai attaché ; j'éprouverai la tentation cruelle de la transportation : sentiment si douloureux, qu'il suffit pour retenir les hommes libres et les animaux dans le canton où ils sont nés. Devenu moins aimable, je me verrai moins aimé, et ma sauvagerie en augmentera. Il se peut que mon père, en m'ôtant à maître Jacques, eût senti les conséquences que j'ai exposées, de sa conduite envers moi ; mais, sans le savoir, il me livrait à un péril plus grand.

Ce fut à mon retour de Vermenton, et peu de temps après une incongruité non volontaire commise sur Ursule Rameau, jolie fille dont la perte a causé tant de douleur à sa mère, que j'eus le premier accès de cette orgueilleuse et sauvage timidité, qui a fait le tourment de ma vie. Ma mère m'envoyait chercher une voisine, appelée *la Grand' Jeanne*, qui demeurait à la Croix-du-Cimetière. Après avoir fait vingt pas hors de notre avant-cour, je vis beaucoup de monde sur la place du Terrehaut ; je jetai un coup d'œil sur moi-même, et je me trouvai mal habillé. Je revins demander mon fourreau rayé. On m'en vêtit, et je gagnai la rue. Vis-à-vis la porte à la Polie, j'aperçus une grosse chenille à longs poils. Je n'osai passer. Une poule se promenait auprès ; je me rappelle que je pensais : « Si elle la mangeait donc ! » Il me vint cependant une réflexion raisonnable : « Je suis plus gros que cette poule, qui n'a pas peur de la chenille, et moi, j'en ai peur !... » J'eus honte de ma pusillanimité, qui m'était inspirée par ma sœur Margot, la plus sotte petite créature qui ait jamais existé. Je passai, non sans précaution. Je triomphais, lorsque le chien favori se fit entendre à la porte du presbytère. Je frissonnai ! Mais comment faire ? D'un côté, l'épouvan-

table chenille était parvenue au milieu du chemin ! de l'autre, le redoutable épagneul gardait le passage !... Je restais immobile, pâle et tremblant... Une jeune fille, cet être aimé dans lequel rien encore n'avait altéré ma confiance, parce que c'était le seul encore dont on ne m'eût pas dit, et qui ne m'eût pas fait de mal (1), vint à passer : elle vit que j'avais peur du chien ; mais elle ne devina pas mon autre sujet d'effroi ; je lui montrai le monstre, qu'elle écrasa, sans se moquer de moi ; puis elle me conduisit par la main jusqu'à la place publique. Ce fut là que j'éprouvai un sentiment d'embarras devant les hommes ; je rougissais... La jolie blonde Reine Miné, qui m'avait emmené, m'embrassa en me remettant à celle que je demandais.

Un trait de peu d'importance, mais qui prouve une extrême sensibilité physique, c'est que ma sœur Margot, en m'habillant, s'étant avisée de me chatouiller, je m'évanouis absolument. On pensa qu'elle m'avait donné un coup, et l'on ne me crut pas moi-même, quand je la disculpai. M. le Curé, à la sollicitation des sœurs aînées Marie, Marianne, Madeleine, toutes trois grandes puristes, fut employé pour découvrir le prétendu mensonge de Margot, par la confession ; car la confession sert à tout, dans les campagnes ; la jeune fille se justifia, et

(1) Hélas ! mon ignorance native, telle qu'on suppose que l'avaient, dans l'Éden, Adam et Ève, n'a pas longtemps duré ! Mathron (Marthe) Belin devint grosse étant fille ; les grands garçons firent contre elle une chanson dans laquelle ils attribuaient la grossesse au Curé... Cette chanson grossière fit baisser la vue à toutes les filles, et profana leur sexe dans mon esprit. Malheur toujours irréparable pour les mœurs ! Et la perte que je fis ici fut double, puisqu'on portait également coup à mon respect et à ma confiance pour le pasteur !... Voilà comme la jeunesse se trouve petit à petit sans aucun frein, avant que les parents y aient songé ! Comment empêcher la corruption des enfants ? Peut-être faudrait-il leur inoculer le vice !

mes parents n'en furent que plus inquiets ; ils se dirent entre eux : « Il ne vivra pas ! »

Si Margot se justifia pleinement ici par la confession, j'ignore comment elle se sera tirée d'une autre imprudence, presque inconcevable, mais qui néanmoins atteste son innocence. Elle nous prit un jour, Marie-Louison, qui avait à peu près mon âge, et moi ; elle nous conduisit dans des chènevières fort hautes, et là, *disposuit nos ignorantissime, quemquem nostrum sedentem e regione, dicendo : « Hem ! coite !... » Maria-Ludovicella, pro sua intelligentia, obediebat ; ast ego nec voluntatem, neque facultatem habebam, et nihil nisi conatus inertes efficiebam. Erubuit tandem Margaritella, et nos dimisit integros, fando : « Stulti vos : abite !... »* Je n'ai jamais pu concevoir quel avait été le but de Margot, alors âgée de treize ans. Sans doute un garçon lui avait tenu quelques discours, ou elle avait vu quelque scène comme celles que j'ai rapportées... Et l'on dit que l'innocence est au village ! Partout où se trouvent des hommes et des femmes, il y a fermentation et corruption.

Ma première amitié date de ma sixième année... Sentiment délicieux, auquel je fus toujours aussi sensible qu'à l'amour, puisses-tu lui survivre dans mon cœur, comme tu l'y as précédé !... Mon premier ami fut un enfant, mon voisin, né le même jour que moi, appelé Edme, ou, comme on dit dans le pays, M'lo Bérault. Mon attachement pour lui était extrême ! mais j'entrevoyais qu'il y répondait faiblement, et que son âme engourdie n'était pas sensible et délicate comme la mienne. J'en étais peiné. Pour me le concilier, je lui faisais des présents : faible moyen qui ne réussit pas mieux avec les amis ingrats, qu'avec ces femmes, vils simulacres de leur sexe... Je commençais à aimer la solitude, par un sentiment que je puis expliquer aujour-

d'hui ; c'était l'orgueil. Je sentais que je ne pouvais briller par mon mérite : j'ignorais le prix de ma beauté, dans un pays où celle des fleurs n'est pas sentie, et où l'on n'estime les animaux qu'à raison de leur force et de leur utilité ; aussi la mienne ne m'avait-elle attiré, dans Sacy, que des désagréments ; je me sentais faible, ignorant, incapable. J'étais le jouet des grandes filles, qui m'embrassaient pour se divertir, ou plutôt pour exciter les grands garçons ; ceux-ci m'étaient insupportables, par leur air de moquerie et de méchanceté : les hommes me paraissaient durs. J'aimais assez les vieillards des deux sexes, parce qu'ils me louaient, me parlaient raisonnablement, et ne se moquaient jamais de moi. Mais la compagnie de mon camarade d'école était délicieuse ! Avec lui, je me trouvais à l'unisson, et je goûtais le charme de l'égalité. J'affectais de lui parler en homme, copiant ce que mon père racontait quelquefois de sa conduite avec les compagnons de son enfance. Si, comme certains parents, il n'eût raconté que des prouesses immorales, mon caractère était faussé à jamais, et mon jugement vicié sans retour... Je ne sais où j'avais entendu parler de caverne, ou si le goût d'un repaire nous est naturel ; mais il y avait près de la maison paternelle une petite carrière d'argile, que je pris en affection ; j'y fis une sorte de banc ; j'y portai des brimborions de ma mère et de mes sœurs ; j'y composai un petit ménage, avec mes ustensiles d'enfant, sans oublier le prie-Dieu et son crucifix. Lorsque tout fut à mon gré, je pris M'lo Bérault par la main, et je l'y menai. Je voulais jouir de son étonnement et de sa reconnaissance, en lui déclarant que je le mettais de moitié dans la propriété de ma *cargniote* ; car on ne dit pas caverne dans le pays. Il fut peu surpris, peu sensible ; mais l'asile lui plut, à cause de sa fraîcheur... Il fut convenu que nous y viendrions tous les jours, sans en parler à

personne. J'étais transporté de joie ! Je me fis une jouissance d'y donner à goûter journellement à M'lo. Les mets n'étaient pas coûteux, ni difficiles à se procurer ; le petit paysan ne mangeait que du pain bis ; chez nous on mangeait du pain blanc, et c'était un régal pour lui. J'y joignais tantôt des noix, tantôt des pois ronds crus, ou en *grôlée*, comme on en donne le premier dimanche de Carême ; tantôt des lentilles, et les jours où l'on cuisait le pain, de la galette, ou de la fouasse ; ce dernier mets était pour nous délicieux ! Quelquefois ma nourrice, qui avait beaucoup d'abeilles, me donnait du miel, d'autres fois du raisinet, des raisins secs, des noisettes ; je portais le tout à la grotte, et Edmlot, en les partageant, doublait le plaisir de manger ces chatteries. (C'est ainsi que depuis, je doublerai les plaisirs de l'amour, en les racontant à mon ami Loiseau)... Je m'attachais par mes dons, et j'étais le plus content.

Un jour, en mangeant des pois crus, nous jetions sur la terre éboulée de la cargniote, ceux que les vers avaient endommagés. Il plut le lendemain, et toute la semaine ; ce qui nous empêcha d'aller à notre retraite. Au bout de huit jours, le beau temps étant revenu, nous y retournâmes, et, ô merveille ! nous y trouvâmes un champ de pois levés ! Notre surprise égala notre joie, et celle-ci fut la plus grande que nous eussions jamais éprouvée, surtout lorsqu'un de ces pois, non entièrement recouvert de terre, nous eût fait reconnaître que c'était un de nos verreux ! — « Ce sont nos pois ? » nous demandions-nous avec admiration. Des plantes nées par notre moyen ! c'est une sorte de paternité : quelle gloire ! Non, un général d'armée, après une éclatante victoire, n'a pas aussi haute opinion de lui-même : nous contemplions notre production première, avec une incessable ivresse ? Ce fut notre champ, notre jardin, notre parterre, notre verger, notre domaine, notre

royaume ; nous éprouvâmes le désir impuissant de l'entourer d'une clôture... C'est ainsi qu'est né l'esprit de propriété, source des vices et des malheurs des infortunés Mortels, et il était impossible qu'il ne naquît pas... Nous vîmes tous les jours notre champ : chaque développement de feuille était un épanouissement de notre existence. C'était un trop grand bonheur, pour le renfermer en moi-même : — « Papa ? dis-je un soir, j'ai semé des pois, » et ils poussent, comme si vous les aviez semés vous-» même ! — Ho, ho ! tant mieux ! si notre champ man-» que nous aurons recours au tien. — Mais c'est qu'il » n'est pas à moi seul ; Edmlot Bérault en a la moitié ! » —Nous partagerons les fruits. » Quelle joie ! Dans le fond du cœur, je désirai que le champ de mon père manquât, afin que le mien servît. Car dès lors la seule véritable gloire à mes yeux, était d'être utile, et c'est à cette rectitude de vues que j'ai dû tout ce que j'ai montré d'activité.

Quelque temps après, le lendemain de deux jours de pluie, nous trouvâmes nos pois en fleur : nouvelle extase ! Tout nous étonnait ! tout était extraordinaire et jouissances pour nous... Les gousses se formèrent ; elles se remplirent ; le temps de la récolte approchait, quand un jour, n'ayant pas trouvé M'lo, j'allai seul à notre domaine. Quel ravage, grand Dieu ! quelle dévastation ! Les pois étaient arrachés ! les gousses, fraîchement ouvertes, paraissaient vidées par un gourmand qui venait d'en faire son déjeuner ; car je voyais sur la terre des miettes de pain bis. Peu s'en fallut que je ne m'évanouisse. Je m'en revins les larmes aux yeux et le cœur oppressé... Ah ! si j'avais été homme et roi, quelle guerre cruelle n'aurais-je pas fait aux brigands qui m'avaient ravi la récolte du premier champ que j'eusse semé !

L'école sonna. J'y allai : j'y vis M'lo, qui tint ses

yeux collés sur son livre : j'étais trop franc pour le soupçonner ; je n'ai su la vérité que dix ans après... Cette malheureuse aventure me guérit pour longtemps de la manie de la propriété ; elle s'éteignit absolument en moi, pour ne renaître que fort tard.

J'approchais de ma septième année. Je fus alors témoin d'une chose qui surprendra, et qui ajoute à la preuve que l'espèce humaine, réunie en nombre, se corrompt à la campagne presque autant qu'à la ville ; sans compter que la corruption de celle-ci s'y communique, par les domestiques des deux sexes, par les miliciens qui reviennent à leurs villages après s'être corrompus au loin... Une douzaine de garçons, qui avaient le double de mes années, c'est-à-dire qui étaient à l'époque de la puberté, faisaient au soleil, à la porte *Là-bas* (celle d'Orient s'appelait la porte *Là-haut*), faisaient, dis-je, une *montre*, que je ne puis expliquer (1)... Je ne rapporterais pas ce trait, sans une raison importante. Est-on instruit par la nature, pour le physique de l'amour, à la fin de l'adolescence, ou seulement par ce qu'on a vu et entendu ? Je crois que la nature serait fort tardive, et qu'elle instruirait par les songes. Un seul mot suffit d'ailleurs, et les parents fussent-ils isolés à la campagne, sans domestiques, ce mot est toujours prononcé. Les éclaircissements étant inévitables, que fera-t-on ? Il faudra imiter la nature, qui donne les lumières avec les forces. — Mais si les lumières sont accidentellement données, doit-on parler aux enfants ? — Oui, pour les épouvanter par les inconvénients physiques. Un ami sage me préservera de la débauche, par

(1) *Omnes, sine verecundia, mentulas exhibentes, ad retractionem præputii certatim ludebant. An ad emissionem usque seminis eruperunt, non potui, pro ætate mea, distinguere : sed erubescere vidi neminem.*

l'effroi, entre vingt-un et vingt-cinq ans. Retarder la première explosion, avec la jeunesse, c'est tout gagner, parce que le danger consiste principalement dans le discord des forces avec les désirs prématurés... Pour retarder les lumières précoces, il faudrait que les parents de campagne éloignassent, comme autrefois, les enfants de leur table, quand il y aurait des étrangers ; qu'ils les occupassent sous leurs yeux aux travaux rustiques et à la garde des troupeaux. Quant aux parents des grandes villes, ils n'ont peut-être que la triste ressource d'instruire eux-mêmes, pour donner le contrepoison avec le venin.

Une année s'était écoulée depuis que mes parents demeuraient à la Bretonne : j'avais environ neuf ans, et mes dispositions naturelles, senties dès la première enfance, devenaient plus marquées avec l'âge : si je différais de les exposer, on pourrait prendre le change, au moins pour quelque temps. Une passion, la plus noble de toutes, couvait dans mon sein, et jetait, par intervalle, des étincelles, avant que les facultés y pussent répondre. Elle était l'effet de la conformation physique et par conséquent insurmontable : aussi se changeait-elle alors en un sentiment actif et douloureux, tel que celui qu'éprouvent habituellement les eunuques. Ce fut encore cette passion impuissante qui me rendit sauvage. J'étais beau : mes cheveux, alors châtain-doré, se bouclaient, et me donnaient l'air de ces anges, enfants de la riante imagination des peintres d'Italie. Ma figure délicate était ennoblie par un nez aquilin, par la beauté de mes yeux, par la fraîcheur de mes lèvres, qui m'ont valu tant de bonnes fortunes ! J'étais pâle et d'une blancheur de lis ; mince, fluet, dans un pays où la taille est épaisse ; ce qui me donnait un air *futé*, comme on disait... Les grands garçons, trouvant mauvais que les filles embrassassent aussi librement qu'un enfant, un

bellot très avancé, m'en faisaient honte, en criant : « Il a une fille à la joue ! » Ils ne réussirent que trop bien à m'inspirer de la vergogne ! mais les filles qui les pénétrèrent, furent piquées de leur motif. Un dimanche, en sortant de la messe, je me trouvai entouré de Reine Miné, des deux Jeanne et Madeleine Champeaux, Agathe Tilhien, Madelon Blondin, Marie Menant, Mathron ou Marthe Bérault, Ursule Ledme, Nannon Fouard, sœur aînée de Marie, en un mot de toutes les filles à marier. Elles m'embrassèrent *à gogo*, sur les joues, sur la bouche, et même me claquèrent légèrement. Ma résistance multipliait et rendait plus vives leurs attaques. Je souffrais tout à la fois et j'avais du plaisir... Quand elles me laissèrent, les grands garçons se mirent à hurler : « Il a dix filles à la joue ! » Cette huée me couvrit de honte, je m'enfuis. Depuis ce jour, je ne pouvais sortir, que les garçons ne courussent après moi, pour me faire mettre une fille à la joue. N'osant pas embrasser les filles eux-mêmes, à cause des parents et du curé, ils avaient du plaisir à les voir me fourrager. Je m'échappais ; les filles me poursuivaient. Il fut du bel usage, à Sacy, d'embrasser par force le *petit Monsieur Nicolas*... ce qui me mortifiait beaucoup, et ôta le dernier asile à ma confiance dans l'espèce humaine. Mais la contrainte exercée sur moi, la publicité des caresses, qui révoltait ma pudeur naturelle, retardèrent sans doute l'explosion du volcan qui m'aurait consumé. La contrainte et la moquerie m'éloignaient de ce que naturellement j'aurais désiré.

Je roulais quelquefois dans ma petite tête des idées fort avancées ! Mais ce qui doit étonner, c'est que je me figurais que j'aurais eu du plaisir à embrasser une fille malgré elle, à lui inspirer de la timidité ; à l'obliger à fuir, et à la poursuivre : je sentais que c'était là mon rôle, et je brûlais de le remplir. Loin d'être orgueilleux

de ma beauté, elle ne me paraissait qu'une efféminisation dégradante, contraire à mes vues de montrer un air mâle, qui me fit respecter des filles. Une anecdote de ce temps-là va faire ressortir avec expression cette idée, qui paraît bizarre.

Il venait souvent à la maison une mercière à banne de Noyers, appelée Madame Geneviève. Elle avait, pour conduire sa voiture, un homme qui n'était pas son mari (et ce fut ce qui me donna la première idée des mauvaises mœurs) : c'était un gros et fort Comtois, très grêlé, ayant l'air fier, et le chapeau toujours sur l'oreille. L'air de M. Comtois me convint ; il me parut celui de l'homme, et je me le désirai. Je me figurais comment, avec son imposante laideur, les filles fuiraient devant moi ; et cette pensée me faisait tressaillir d'aise. Car il fallait voir comment mes sœurs et les deux servantes se sauvaient du redoutable Comtois, qui cependant les attrappait toujours ! Je voyais l'air de timidité qu'elles avaient avec lui, quand il les tenait : c'était un héros, un vainqueur effrayant ! Que son rôle me paraissait beau !... J'en faisais la triste comparaison avec le mien : « Ha ! quand serai-jè grêlé ! » m'écriais-je... Je témoignais à tout le monde mon désir d'avoir la petite vérole, afin de ressembler à M. Comtois. Et l'on en riait ; car c'était un des hommes les plus laids qu'on puisse rencontrer ; mais grand, carré, fait au tour. Aussi plaisait-il à Mme Geneviève, qui ne me déplaisait point à moi : double raison d'envier son heureux sort, d'être laid et aimé !

Mes idées sur les femmes s'éclaircissaient petit à petit : je sentais qu'elles étaient tout ce qui est aimable ; j'aurais seulement voulu les embrasser, non qu'elles m'embrassassent ; le second rôle me déplaisait. Et cependant prendre le premier aurait été ridicule dans un petit garçon de neuf ans. Ainsi tandis que mes parents

étaient dans une sécurité parfaite, persuadés que leur *Hippolyte* détestait les femmes ; tandis que le bruit de son antipathie pour le sexe se répandait aux environs, à cause du monde que recevait mon père, et que le petit Monsieur Nicolas passait pour un *Narcisse*, ses idées, dès qu'il était seul, la nuit, le jour, n'avaient d'autre objet que ce sexe qu'il paraissait fuir ! Les filles les plus soigneuses sur elles étaient, comme de raison, celles qui lui plaisaient davantage ; et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre, c'était à la chaussure qu'il donnait machinalement sa plus grande attention. Les filles déjà nommées, Agathe Tilhien, Reine Miné, surtout Madeleine Champeaux étaient les plus élégantes d'alors ; leurs souliers soignés, recherchés, avaient, au lieu de cordons, ou de boucles, qui n'étaient pas encore en usage à Sacy, de la faveur bleue, ou rose, suivant la couleur de la jupe. Je songeais à ces filles avec émotion ; je désirais... je ne savais quoi ; mais je désirais quelque chose, comme de les soumettre.

Ce fut à cette époque que je vis à Sacy une demoiselle. Elle était chaussée délicatement comme à la ville, en souliers de couleur, avec des boucles à pierres ; c'était en outre une charmante personne ! Elle m'éblouit, et je crus d'abord que c'était cette jeune et ravissante Colette, qui m'avait, dans mon enfance, fait tant de caresses à Vermenton : mais j'entendis dire chez nous que c'était une demoiselle de Noyers, parente de M. le Curé, nommée Suzanne Colas... A la vue de ses attraits délicats et frais, je la pris pour une fée, ne connaissant pas encore les déesses. Je ne rêvai plus qu'elle ; Mlle Colas me rendit infidèle à mes robustes beautés de Sacy, sans doute parce que, frêle et débile moi-même, il me semblait que j'aurais plus de facilité à la soumettre. Suzanne disparut ; elle fut oubliée : mais elle avait augmenté le charme qui m'attachait aux filles, et préparé l'impres-

sion profonde que devait me faire une femme céleste !

Je doute que les petits nègres, sitôt formés, puisqu'à neuf ou dix ans ils peuvent être pères, désirent les femmes plus tôt que je ne les désirai. On verra bientôt que j'eus la même puissance, et ce phénomène ne sera pas le moins frappant ni le moins intéressant de ma vie... Mais ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi, qu'il excitait immanquablement les désirs, et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans le physique, ou dans le moral ? Il est excessif, dans tous ceux qui l'ont ; quelle est sa base ? Serait-ce ses rapports avec la légèreté de la marche ? avec la grâce et la volupté de la danse ? Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds, qui donnent de l'élégance aux animaux même ; on s'accoutume à considérer l'enveloppe comme la chose. Ainsi, la passion que j'eus, dès l'enfance, pour les chaussures délicates, était un goût factice basé sur un goût naturel : mais celui de la petitesse du pied a seulement une cause physique, indiquée par le proverbe, *Parvus pes, barathrum grande !* la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération... Je vais essayer de me faire mieux entendre dans la note (1)...

(1) *Aperta vulva semper facilitat intromissionem ac projectum seminis in uterum.* Voici une autre observation qui n'a trait qu'à la belle forme du pied : J'ai connu, dans l'âge d'homme, deux femmes, entre les autres, dont la beauté du pied et de la jambe étaient la perfection : la première est Rosette, de la rue des Fossés-Saint-Germain, qui a longtemps servi de modèle aux élèves d'un peintre fameux ; la seconde, c'est la jolie Harris, fille d'un layetier, rue de la Vieille-Boucherie. Des circonstances particulières m'ayant mis en relation avec ces deux femmes, je me suis convaincu qu'elles avaient, de la tête aux pieds, un degré de beauté peu commun, *præsertim ad mammas et ad concham Veneris; cujus venustas præcellebat super quasquas venustates quæ vidi possunt in cæteris mulieribus.* Elles n'étaient pas belles de

Lorsque j'entrais dans quelque maison, et que je voyais les chaussures des fêtes rangées en parade, comme c'est l'usage, je palpitais de plaisir : je rougissais, je baissais les yeux, comme devant les filles elles-mêmes (1). Avec cette vivacité de goût, et cette volupté d'idées inconcevable à l'âge de dix ans, je fuyais, par un sentiment involontaire de pudeur, ressemblant beaucoup à celui naturel aux jeunes personnes, ces filles que, nouvel Anacréon, j'adorais jusque dans leur insensible parure ! Trompés par mon extérieur, deux vieillards, M. Restif, de Noyers, grand-père des Restif de Grenoble, et mon cousin Droin, des Villages de la rivière, me voyant, aux moindres louanges, baisser des grands yeux à longues paupières, dirent à mes parents : « C'est une fille modeste que votre fils ; êtes-vous sûrs de son sexe ? » Je crois que les hommes les plus violemment portés pour les femmes (2), ont tous, dans leur jeunesse impubère, la même timidité, la même pudeur, les mêmes goûts factices : c'est qu'ils sentent déjà ce que les autres ne sentent pas encore. Aussi doit-on regarder la fille la plus *pudente*, la plus *rougissante*, comme la plus disposée aux plaisirs de l'amour... Une observation

visage, mais elles étaient infiniment aimables. Leur pied n'était pas le plus petit, mais le mieux fait possible : loin qu'il déformât leur chaussure, l'on aurait dit, au contraire, qu'il la perfectionnait. Ce sont les pieds petits, ronds et courts, qui seuls indiquent un barathre... Et qu'on ne l'oublie pas : ce sont les barathres qui facilitent la jouissance à la jeunesse nouvellement pubère.

(1) Ayant vu, dans la suite, à Courgis, une jolie chaussure, chez un cordonnier, et quelqu'un ayant dit qu'elle était à Jeannette Rousseau, je rougis, et fus prêt à m'évanouir... J'adorai les chaussures de Mme Parangon...

(2) *Ob amplitudinem testiculorum, longitudinemque gracilis veretri...* Et telle fut aussi la cause de cet indomptable érotisme, qui tourmentera les plus belles années de ma vie.

va confirmer la vérité du motif de mon impuissance, qui me faisait fuir devant les jolies filles : c'est que je n'évitais ni les vieilles, ni les laides, et que je ne rougissais pas avec elles d'être mal habillé, ou de tomber dans une faute. Souvent les plus laides de Sacy s'avisaient de me poursuivre. Je restais. Elles en témoignaient leur étonnement ! et tout le monde en concluait que j'aimais les vieilles et les laides. J'ai entendu mon père lui-même s'étonner de la bizarrerie de mon goût, et en redouter la dépravation, surtout après que ma conduite eut donné quelques sujets de plainte : car je voulais toucher à tout, tout réformer ; et le plus souvent je gâtais : ce qui me fit donner le surnom peu honorable de *Gâte-tout*. Un jour, mon père me fit adroitement demander les raisons de ma singularité par Germain, le garçon de charrue : « Non ! lui répondis-je, je n'aime pas les laides ; mais c'est que je ne les crains pas. » Ceci rassura Edme Restif.

J'avais pour camarades d'école les jeunes Rameau : Edmond, François, Charles et Louis ne prenaient, ainsi que leur sœur Madelon, d'autres leçons que celles de maître Jacques ; leur mère me haïssait, et cependant me mangeait de caresses, etc. Ses fils avaient la tête dure ; ils avaient peu d'esprit ; on les mettait au-dessous de moi dans les conversations du village, quoiqu'ils fussent plus riches ; leur mère le savait, et sa tendresse pour eux en souffrait. Elle avait tâché de me détruire dans l'esprit de Messire Antoine Foudriat, et elle eût réussi avec tout autre homme ; mais celui-ci lisait dans son cœur. Et néanmoins chez elle, les compliments, les égards m'étaient prodigués. On sait encore qu'elle n'en agissait ainsi que pour me faire tomber dans quelque faute, dont elle espérait tirer avantage pour me décrier. C'est une des singularités de ma jeunesse, que la haine maternelle que me por-

tait cette femme ! Elle ne me fit d'autre tort que d'empêcher Messire Antoine de me donner les principes du latin, comme il en avait envie. Mais il est impossible d'imaginer combien ce préjudice qu'elle me causa, fut décisif et irréparable ! Messire Antoine était un philosophe qui m'eût formé rapidement...

Mme Rameau avait, au mois d'Auguste de cette même année, une jolie moissonneuse du pays de son mari, Percy-le-Sec : car ce ménage, quoique très d'accord, était séparé d'habitation ; la mère, avec les enfants, demeurait dans le bien de Sacy, et le père faisait valoir celui de Percy, encore plus considérable. Cette moissonneuse, grosse dondon de bonne mine, avait le tour si voluptueux, qu'elle excita la jalousie de Mme Rameau, bien à tort ! je puis le dire ; l'automate qu'elle appelait son mari avait épousé ses champs ; il couchait avec la fortune de sa femme, et ne jouissait que de cela. Le mari et l'épouse changèrent de moissonneuse ; une grosse Mathron de Sacy, laide comme la conscience d'une prêteuse sur gages, fut envoyée à Percy, et l'appétissante Nannette vint chez la femme de son maître. J'aperçus Nannette à l'église le jour de la Vierge, où toutes les filles sont en blanc. Sa vue me frappa, mais d'une manière jusqu'alors non éprouvée ! ce furent des désirs, et non de l'amour, que je ressentis : un feu brûlant circula dans mes veines ; Nannette fut la première femme pour moi. J'étais ébahi de cette impression nouvelle, prodigieuse !... Etait-ce l'effet de son genre de beauté, qui ne parlait qu'aux sens, comme celle de tant de femmes que j'ai rencontrées depuis, pendant les trente années de ma parfaite *humanité ?*... Lorsque Nannette sortit, je la suivis, pour la mieux voir, et elle acheva de m'enflammer l'imagination : c'était quelque chose de lascif, que je n'avais pas encore vu... Je la suivais par derrière, le

plus près possible, jusqu'à la porte des Rameau, me pénétrant de volupté. Quand ensuite je fus dans l'enclos de la Bretonne, je me rappelai cette *montre*, dont j'ai parlé plus haut, que faisaient les garçons de quinze ans à la porte Là-bas, et je portai sur moi une main,... non pollutrice encore, mais qui cherchait la cause d'un phénomène nouveau, *altæ rigidæque erectionis*... Le lendemain, en allant à la messe, j'entrai chez les Rameau, malgré la pudeur, pour les prendre, ainsi que leur sœur Madelon, et y aller ensemble. J'entendis que Mlle Rameau disait tout bas à la belle moissonneuse : — « Tiens, Nannette, tu vois bien ce grand Dadin-là ? si tu le voulais embrasser, il s'enfuirait !... » Nannette se mit à rire ; mais comme nous étions pressés par l'heure, nous sortîmes tous. Au retour de l'église, l'envie de revoir Nannette me fit surmonter cette pudeur naturelle qui m'a porté longtemps à fuir, avec un plus grand soin, l'objet qui me plaisait davantage ; je cédai aux pressantes invitations de mes camarades, et à l'espèce de violence polie qu'employa Madelon. J'étais d'ailleurs toujours si bien reçu dans cette maison, qu'elle devait un peu m'apprivoiser. Dès que nous fûmes dans la cour, je m'aperçus que Mlle Rameau parlait à l'oreille de la provocante moissonneuse. Madelon était bien différente ! C'était un de ces êtres sans sexe, qui n'ont ni beauté, ni laideur, sans grâce, et de la plus grande nullité ; car les femmes ont la leur, comme les hommes : celle des femmes consiste à ne rien avoir qui plaise. Je jouai avec mes camarades : dans un instant où j'étais seul caché au fond de l'étable aux mules, animaux que le père Rameau employait à son labourage, Nannette vint doucement derrière moi, me surprit, et me prenant les deux mains : — « Il faut que je vous embrasse à mon aise », me dit-elle en riant. Je feignis de vouloir me débarrasser : ce qui redoubla

son envie. Elle me pressa contre son sein, le plus beau que j'eusse encore vu... Vivement ému, je l'embrassai moi-même. Alors, Nannette parut comme saisie d'une fureur utérine ; elle me serra, s'empara de tout mon être, et me fit palper tout le sien. Il paraît que cette fille était tempérameuteuse à l'excès... Elle pâlit, ses genoux fléchirent ; elle me pressait et repoussait tour à tour... Enfin, il lui prit un tel accès d'érotisme, qu'elle voulut être possédée, et elle en prit les moyens ; nouvelle Sapho, elle aida la nature, la fit agir, et causa en moi un bouleversement inconnu... A ce moment terrible ! de la première crise de la reproduction,... je m'évanouis !..... En revenant à moi-même, je me trouvais inondé ; mes camarades m'environnaient. Madelon disait à Nannette : « Mais, tu l'as donc chatouillé ? J'ai oublié de te prévenir qu'il ne fallait pas ; car je sais de sa sœur Margot qu'il se pâme dès qu'on le chatouille. » Nannette rougit, en balbutiant : — « O ne m'en doutes pas ! » Toute l'explication finit là. Je n'avais moi-même qu'une connaissance confuse de ce qui s'était passé. Treize années s'écouleront avant que j'en voie les suites : c'est par l'effet que je saurai un jour, que j'ai été homme à dix ans et demi (1). Je me rendis chez nous triste, toujours prêt à m'évanouir, enfin dans une situation qui vérifiait le proverbe, en démentant la moitié de son exception : *Omne animal post coitum triste ; excepto gallo-gallinaceo, et scholastico futuente gratis.*

Au mois d'octobre, je retournai à l'école sous maître Jacques. J'avais appris à Vermenton à faire la *fuitaine ;* je manquais souvent la classe, ce qui donna occasion aux Rameau de me décrier dans l'esprit de Messire Antoine : j'eus le fouet ! humiliation profonde qui fit

(1) Voir page 126.

triompher leur mère ; elle vint en faire un compliment de condoléance à la mienne, qui fut beaucoup plus mortifiée que moi. Je n'écrivais pas encore; je ne lisais que le latin : usage que j'approuve, loin de le blâmer ! excellent, si l'on y avait joint les principes de cette langue, mère de la nôtre. Je n'éprouvais que des dégoûts, tandis que je trouvais le plus grand plaisir à bondir librement dans les prés des *Rós*, c'est-à-dire des *Raies* ou *Rigoles*, pour en faire écouler les eaux. Ma conduite me rendit moins agréable à mes parents ; les dispositions que je montrais n'annonçaient rien de favorable ; Miché Linard m'avait aigri le caractère : je paraissais ennemi de toute application. Je fuyais les hommes ; dès qu'un étranger arrivait à la maison, j'en sortais, pour n'y plus rentrer qu'après son départ. Mais peut-être était-ce l'effet d'un instinct heureux, vu que les étrangers qui venaient chez nous ne pouvaient que me donner l'idée du vice, absolument inconnu dans la maison paternelle. En effet, j'eus alors un exemple des mauvaises mœurs encore plus clair que celui donné par Comtois et dame Geneviève. Les deux Restif de Joux, Jean et Bénigne, venaient souvent à la maison ; ils ne m'effrayaient pas comme les autres, à cause de leur bonhomie et de leur habit de paysan ; je demeurais pour eux. Ils racontaient des nouvelles de ce qui se passait à l'orient de mon village, à Lille-sous-Mauréal, où une princesse de Nassau menait, dans une sorte de château-fort, la vie la plus scandaleuse. J'écoutais les récits qu'on en faisait, et les réflexions de mon père : je pris en horreur le nom de Nassau, comme si j'avais été destiné à devenir Hollandais. Je me rappelle confusément qu'on voulut arrêter cette princesse pour dettes : elle resta, et soutint un siège dans son château contre ses créanciers et leurs recors. Tout cela commençait à me donner une sorte d'immoralité, en m'habituant à

l'existence du vice, dont l'idée entrait ainsi dans mon âme neuve.

J'avais eu deux frères et une sœur, depuis les jumelles, Baptiste et Charles, avec Élisabeth, qu'on a vue religieuse à Crisenom, aux Bernardines d'Auxerre, enfin gouvernante du frère aîné de tous, curé de Courgis, et maîtresse d'école. Marie avait été à Paris, où elle venait de trouver un époux. Ce nouveau gendre, après les premiers arrangements de son établissement, était venu chez nous. Il ne put me voir une seule fois ; je fuyais dès qu'il paraissait ; couchant dans les greniers à foin, et ne mangeant que ce que m'apportaient à la dérobée les deux jumelles... Tel avait été l'effet de la pension à Vermenton. Je fuyais, plus que tout autre, l'abbé Restif, mon frère, qui me donnait le fouet, à chaque visite, pour effacer le péché originel par la douleur. Il n'est rien de plus inepte qu'un séminariste ; rien de moins propre à être un jour ce que l'on veut qu'il soit, un pasteur éclairé : ces jeunes gens n'ont la tête remplie que, de fadaises mystiques. Mon frère parrain, à son arrivée chez nous, se croyait obligé de s'enquérir à ma mère des petits écarts où j'avais donné. Il ne m'épargnait pas les instructions ; puis, le plus bénignement du monde, il tâchait de me faire entendre que, « pour le bien de mon âme, il fallait que je reçusse le fouet ; que par cette peine salutaire, ma faute punie serait effacée aux yeux de Dieu. » Cela devait être excellent pour un zélé, un béat de l'âge de l'abbé Restif : mais il y avait de la folie à tenir ce langage à un enfant. J'eus le fouet ; l'air bonasse du fouetteur me fit d'abord penser que c'était pour éprouver ma docilité ; mais la réalité me détrompa. Je fus surpris une seconde fois ; les autres, jamais l'abbé ne me tint ; dès que je l'avais entrevu, je m'échappais. Un jour, j'allai me cacher au milieu des prés des Rôs dans un trou à rouir le

chanvre, où je restai plongé dans l'eau jusqu'à son départ. Je ne m'enfuyais ni de mon père, ni de ma mère, ni de ma bonne tante Madelon de Nitry, ni de messire Antoine Foudriat, parce qu'ils avaient une conduite convenable avec moi. Je m'enfuyais de tout ce qui paraissait me surpasser : tout ce qui était *Monsieur* ou *Dame* me faisait peur, à cause de la supériorité. J'aimais les pauvres ; je leur donnais ce que je pouvais, jusqu'à mon déjeuner ; j'allais prier pour eux chez nous. Apparemment je ne voulais être environné que des êtres que je pouvais dominer.

Vers la fin de juillet, après que le regain était assez poussé pour faire paître les chevaux, les adolescents et les adolescentes qui les gardaient, se réunissaient dans la prairie, et s'y amusaient à différents jeux, capables de donner une idée de la vie des anciens bergers. Il est certain que dans les temps d'innocence et d'égalité, où les enfants des riches faisaient les mêmes choses que ceux des pauvres, les troupeaux étaient gardés par les fils et les filles de la maison; parce que c'était l'occupation la plus douce, comparée à la charrue, au travail de la vigne, au battage dans la grange, etc. Il suit de là que les bergers et les bergères des peuples agricoles, étaient réellement au-dessus des autres cultivateurs ; que leur emploi était moins pénible, plus noble, et plus considéré ; que les pâturages d'alors étant moins coupés de champs cultivés, les troupeaux y erraient à volonté; les pasteurs n'avaient d'autre soin que de les préserver des bêtes féroces et des voleurs. Le loisir des bergers était continuel, sans néanmoins être une oisiveté : ce qui donnait plus de sel à leurs amusements. Car j'éprouvai, dès l'âge où j'en suis actuellement, cette sensation, que l'inutilité est un honteux supplice ; au lieu que l'occupation *loisireuse* est une jouissance réelle. Ainsi les bergers et les bergères se livraient sans scrupule et sans honte,

à des jeux innocents, à observer les astres, les oiseaux, le temps ; à composer des contes et des chansons ; enfin à faire l'amour, après l'avoir chanté. Ce ne sont point ici des conjectures de savants ; c'est ce que j'ai fait, moi, né de parents aisés : ce n'étaient que les enfants comme moi, les jeunes Rameau, les Disson, les Piôt, les Fouard, les Dumont, les Bérault, les Dondène, les Daugis, les Roard, les Miné, les Gauthier, les Champeaux, les Tilhien, etc., qui allaient en été garder leurs troupeaux : les enfants des habitants plus pauvres, comme les Paulo, les Couchat, les Lemme, les Blaizot, etc., étaient employés à des travaux plus rudes et plus nécessaires. On ne raconte jamais la vérité, dans les ouvrages que l'on publie sur les anciennes mœurs, faute d'aller la chercher où elle est, dans les villages éloignés des grandes villes et des grandes routes, comme le mien, où le riche et le pauvre, quoique inégaux en moyens, étaient encore égaux en considération. Je laisse à penser avec quel mépris, j'ai lu, par la suite, le prétendu ridicule jeté sur les bergeries ! Ces écrivains renommés étaient applaudis, dans leurs impérities, par des lecteurs superficiels, qui les uns et les autres n'avaient vu de bergers que ceux des bouchers de Paris (1).

Je disais que les adolescents se réunissaient pour jouer le soir dans la prairie. Je n'avais encore aucun emploi dans la maison paternelle : ainsi, en tout temps j'étais libre dans les intervalles de l'école, et je l'étais absolument pendant la moisson et les vendanges. Mais j'avais l'inutilité en horreur ; elle était pour moi une honte insupportable : dans la journée, je m'occupais à soigner les abeilles, les agneaux, les différents oiseaux de basse-cour ; à sarcler le jardin, dont je portais les

(1) La Fontaine lui-même a fait cette faute, qu'il aurait évitée, s'il fût né paysan de Sacy.

mauvaises herbes aux vaches. Fatigué je lisais du latin que je n'entendais pas, mais que j'aimais à chanter à l'église ; je ne savais pas encore lire le français, et je m'en mourais d'envie : mais mon père, par une saine politique, renfermait les livres de cette langue, qu'il nous lisait le soir après le souper, heure à laquelle toute la famille était rassemblée. A la chute du jour, attiré par les cris et les ris de la jeunesse, je courais à la prairie où je trouvais à jouer à l'*escarpolette*, à la *chèvre*, à la *belle-mère*, ensuite à la *pucelle*, et dès que l'obscurité empêchait d'y voir, au *loup*, quand il y avait de grandes filles. Tout le monde connaît l'*escarpolette :* la nôtre avait pour appui un vieux pommier sauvage ; plusieurs licous de cheval noués ensemble, formaient la brandilloire: les filles et les garçons étaient brandillés tour à tour ; mais les premières éprouvaient quelquefois certains désagréments quand il se trouvait, dans le jeu, des vauriens comme le Grand-Colas, qui cherchaient à les mettre dans des points de vue immodestes...

La *chèvre* ressemble au tirage de l'oie, tel qu'on y joue à Paris. Originairement une chèvre en était le prix; elle se tirait dans les vendanges ; on la tuait à coup de bâtons, lancés de cinquante pas, et on s'en régalait : celui qui avait porté le coup mortel était franc de toute dépense. De mon temps la chèvre n'était qu'un bâton fiché en terre, qu'il fallait renverser, en lançant de cinquante ou soixante pas celui qu'on avait à la main.

La *pucelle* était un jeu fort amusant, qui affectait les formes dramatiques. On couvrait une jeune fille, qui était la pucelle, des tabliers de toutes celles qui étaient du jeu, ainsi que des chemisotes ou vestes des garçons, jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide. On assiégeait ensuite la tour, c'est-à-dire les garçons ; les filles l'entouraient et la défendaient.

« *Les portes Dondène sont-elle' ouverte'* ?
» *A-t-elle sa robe verte ?*
» — *Non elle est cachée,*
» *La tant éplorée.*
» *Nous la voulons épouser,*
» *Par mariage !*
» — *Non, non, mariée,*
» *Vous la batterez avec rage !* »

L'adresse des garçons consistait à enlever, sans qu'une fille les touchât, tout ce qui couvrait la pucelle. Alors elle leur appartenait ; et les filles se lamentaient en disant :

» *Comme la rose effeuillée,*
» *Elle sera bientôt ;*
» *Comme la prune secouée,*
» *Elle sera mangée,*
» *Par le ravousio !*
» *La pauvre infortunée !*
» *Elle sera fanée,*
» *Comme la fleur de choquerio,*
» *Qui teint les roulée'* ? »

Puis elles la livraient aux garçons... On laissait un espace entre les deux sexes: la pucelle était amenée au milieu. Elle joignait les mains en suppliant, et regardant les filles :

« — *O ! m'abandonnerez-vous* ?
» *Et suis-je livrée ?*
» — *C'est votre destinée ;*
» *Il faut suivre l'époux :*
» *Mais vous serez pleurée,*
» *Toute l'année,*
» *En entendant les coups...* »

Elles poussaient ensuite des cris de douleur, et l'une d'elles éparpillait les cheveux de la pucelle. Alors les garçons s'avançaient, l'environnaient. Elle se mettait à genoux, en élevant les mains: ils feignaient de se laisser fléchir, et ils lui disaient :

« *Viens, viens, mieux te garderons,*
» *Que ces filles à cotillons,*
» *Qui te garder ne pouvont.* »

La pucelle se levait, et donnait la main à celui des garçons qui lui plaisait. C'était son mari et le jeu finissait là. Le garçon choisi remettait ensuite poliment la jeune fille au milieu de ses compagnes. Il paraît que l'origine de ce jeu est l'ancienne cérémonie de mariage chez les Gaulois du canton, avant et même depuis le Christianisme. Ce jeu à absolument cessé aujourd'hui, ainsi que tous les autres.

Celui de la *belle-mère* était encore plus dramatique On s'assemblait indistinctement, garçons et filles. On choisissait trois de ces dernières ; l'une était élue tante maternelle, sœur de la mère défunte ; la seconde devait faire la belle-mère ; la troisième etait la belle-fille. La tante arrivait d'un village voisin. En approchant de l'endroit où la belle-mère était assise avec la belle-fille, qu'elle faisait travailler, sans lever les yeux, elle s'informait de droite et de gauche, comment sa nièce était traité par sa belle-mère ? Les uns disaient : — « *Elle ne lui donne que du pain de son moisi* ; les autres : — « *Elle ne lui fait manger que des pommes sauvages* » *demi-pourries.* » La tante, à chaque mot, répondait : — « *Oh ! ma pauvre nièce, fille de ma pauvre sœur, que* » *j'ai tant aimée* ! » Elle arrivait auprès de la belle-mère qui prenait un air doux : — « *Bonjour ma sœur... Allons,* » *petite fille, quittez l'ouvrage ; c'est assez travaillé.* »

La belle-fille se levait ; mais elle avait eu la tête si longtemps baissée, par l'application au travail, qu'elle ne pouvait la relever : — « *Redresse-toi donc, ma nièce.* — » *Hélas ! je ne saurais : mon cou est plié, ne se dépliera* » *jamais !* » La tante tournait la tête pour cacher ses larmes, et la belle-mère redressait sa belle-fille par deux bons coups de poing par devant et par derrière... — « *Allons, ma sœur,* » reprenait la méchante, « *vous* » *venez de loin : vous mangerez bien un morceau ; je vais* » *mettre la nappe.* » La belle-fille lui présentait la nappe, dans laquelle était enveloppé du pain noir moisi, qui tombait à terre. La belle-mère disait tout bas : « *Chienne,* » *ramasse ton pain.* » Et tout haut : — « *On ne manque* » *pas de pain ici ; on le laisse moisir.* » On se mettait à table, et la belle-mère servait des œufs, du fromage. La tante disait à sa nièce : — « *Mange donc, ma fille !* » Mais pendant qu'elle ne regardait pas, la belle-mère lui ôtait ce qu'elle avait sur son assiette, pour le donner à ses enfants du second lit, qui étaient autour de la table. La belle-fille se levait, sans avoir rien mangé ; elle ramassait à l'écart un morceau de pain moisi qu'elle dévorait. — « *Qu'est-ce que tu manges donc là, mon enfant ?* » disait la tante.

— « *C'est quelque chatterie qu'elle m'a volée !* » disait vite la belle-mère, « *car elle est friande, et je la gate un* « *peu.* » Mais la tante avait tout vu, sans en faire semblant, et elle éclatait en prenant à sa nièce le morceau de pain moisi, qu'elle montrait au père qui entrait. Elle lui débitait ensuite en pleurant la kyrielle qu'on lui avait dite à l'arrivée. Le père battait la belle-mère et donnait la belle-fille à la tante, qui l'emmenait et qui la gardait chez elle. En s'en allant, elle disait aux deux rangées qui étaient sur son passage tout ce qu'elle allait lui donner : — « *Je la nourrirai de pain blanc, d'œufs* » *frais et de fromage à la crème. Je la vêtirai de toile fine*

» *et de siamoise rayée ; ses jupons de dessous seront de* » *molleton*; *celui de dessus*, *de coton fin à fleurs bro-* » *dées ; ses corsets de basin ; ses bas de laine blanche* » *à coins rouges ; ses souliers auront de hauts talons*, *et* » *ses cornettes seront de mousseline à dentelle bien* » *plissée.* » Le but de ce jeu était d'éloigner du remariage les veufs qui avaient de grands enfants.

Quant au jeu du *loup*, toujours réservé pour l'obscurité, il était sans but moral, au moins apparent. On plantait un piquet en terre, on y attachait une longue corde formée de plusieurs chevêtres de cheval. On choisissait le premier loup : ordinairement ce titre était ambitionné ; on l'attachait à la corde ; on lui bandait les yeux, puis on s'écartait. Alors, on lui jetait, les garçons leurs chapeaux ou leurs bonnets ; les filles, leurs tabliers ou leurs fichus roulés, et jusqu'à des camisoles et des corsets. Le loup devinait à qui appartenait le chapeau, le tablier, le fichu, ou il le mettait au pied de son piquet, s'il ne devinait pas ; on tâchait alors de les reprendre. Mais s'il avait deviné un garçon, celui-ci était loup à son tour ; au lieu que si c'était une fille, elle nommait un garçon pour le remplacer. Si le loup saisissait un garçon personnellement, il le rossait ; si c'était une fille, il la mangeait ; c'est-à-dire, qu'il la fourrageait assez librement. On n'était guère attrapé qu'en voulant reprendre les gages amoncelés autour du piquet du loup. Ce jeu était fort innocent entre des enfants tels que j'étais, malgré mon aventure avec Nannette ; mais quelquefois les garçons de quinze à vingt ans s'en mêlaient, et alors il s'y passait des choses peu décentes. Cependant Messire Antoine Foudriat ne voulut jamais ni le défendre, ni recommander de la décence dans ce jeu ; il disait que depuis plus de cinq cents ans, on n'avait pas ouï dire qu'il y fût rien arrivé d'essentiel, et qu'il suffirait de le défendre pour qu'il devînt criminel...

Ce sage pasteur mourut ; son successeur, Messire Louis Jolivet, défendit le jeu, qui devint criminel ; il fallut que le pouvoir civil le proscrivît. Depuis ce temps il n'y a plus de jeux à Sacy ; on y végète tristement, comme ailleurs : le purisme a toujours été le plus grand ennemi du genre humain. Lorsque j'allai jouer au loup pour la première fois, nous n'étions que des enfants, et tout s'y fit avec innocence ; j'y trouvais un plaisir inexprimable. Je craignais d'abord enfantinement d'être loup, mais ayant été deviné, je trouvais tant de plaisir à mon rôle, que j'aurais voulu le faire toujours. Le jeu du loup me familiarisa promptement avec les filles ; car mon premier acte de virilité, dont j'ai rendu compte, avait été un effort de courage (1).

A cet âge, et après tout ce qu'on vient de lire, je ne connaissais pas encore la douceur d'un baiser. Voici à quelle occasion j'éprouvai pour la première fois cette sensation délicieuse, de la part d'une fille, dont je puis dire avec le poète :

Tam tremulum crissat, tam blandum prurit, ut ipsum
Mastupratorem fecerit Hippolytum.
Mart. ep. 203, lib. XIV.

(1) Dans l'ancien régime, on avait cru remplacer les jeux par la pédante et plate institution des *Rosières*. Mais ces tristes fêtes ne sont pas un jeu ; elles sont une source de petites cabales, de petites intrigues, de petites vertus d'ostentation, et de vices réels. Les villages à rosières, loin d'être aujourd'hui les plus innocents, sont les plus licencieux ; le vice s'y cache comme à la ville, et les filles y sont libertines sans faire d'enfants. D'où vient cela ? C'est que les dames qui allaient présider ces ridicules solennités, menaient avec elles leurs valets, leurs amants et leurs vices. Je tiens du constituant Clermont-Tonnerre, que sa femme ayant fait une rosière à Champlâtreux, un seigneur de la cour se donna le plaisir piquant de la déflorer deux heures avant la cérémonie du couronnement. On ne doit jamais donner de récompenses ni de couronnes au devoir rempli ; et surtout, jamais le vice ne doit couronner la vertu !

Un soir, en arrivant de l'école, j'entendis qu'il y avait à la maison deux de mes cousines Gautherin d'Aigremont : c'étaient les filles d'une sœur de mère de mon père. La blonde Marie, l'aînée, se mariait ; elle venait en prévenir son oncle l'*Honnête homme,* et la brune Nannon, sa sœur cadette, l'avait accompagnée. Marie était d'une belle figure, suivant ce que je me rappelle, ne l'ayant jamais revue ; elle ressemblait à cette jolie Guéant, qui n'a joué que peu d'années sur le Théâtre-Français. Nannon, sa cadette, n'était que jolie ; un peu de son noir, loin de l'enlaidir, rendait sa figure plus piquante ; elle avait les yeux souriants et mignards d'Aurore Marie Parizot, dans la boutique où jadis était le café *Baptiste*, et son *cythéréique* sourire, ou celui de l'aimable Filette, cette jeune et jolie horlogère, à trois boutiques au-dessus de la rue d'Orléans ; elle était brune comme Aurore, la seule différence était dans l'embonpoint : ma cousine en avait davantage. J'étais alors sauvage à l'excès ; ce fut avec peine que j'entrai : mais la vue de mes deux jolies parentes, leurs caresses, surtout les petites attentions de Nannon, me mirent à l'aise. Marie, après m'avoir embrassé, m'avoir donné des dragées, me remit à sa sœur, qui me garda près d'elle et ne s'occupa que de moi. Elle m'embrassa enfin, mais d'amitié, après avoir fait connaissance. Jamais des joues si douces n'avaient approché les miennes ; je sentis un frémissement de volupté ! Ce baiser m'est encore présent, et lorsque mon imagination me le retrace, je crois le sentir. J'osai le renouveler sans que ma jolie cousine s'y opposât ; au contraire elle paraissait charmée et redoublait ses caresses. Il y avait alors à la maison une servante de Nitry, excellent sujet et assez jolie, appelée Catherine Panneterat, qui m'avait quelquefois défendu quand les filles me poursuivaient ; elle dit tout bas à ma cousine qu'elle avait bien du privilège ! — « Je le sais », répondit Nannon ; « je n'en

» aime que mieux mon petit cousin ». Je fus flatté : mon jeune cœur nageait dans une volupté d'autant plus vive, qu'elle était plus pure. Cependant, quelque plaisir que je trouvasse aux caresses de Nannon, je me rappelle que mes yeux étaient secrètement attirés par le joli pied de Marie. Ce petit événement fait époque dans ma vie, par le développement d'une faculté nouvelle, le savourement du baiser. Ah ! l'on acquiert sans cesse à cet âge, et l'on perd irréparablement à celui où je suis parvenu. Tout ce qui me semble extraordinaire, c'est que cette sensation ait suivi au lieu de précéder l'*écurie aux mules !* C'est sans doute parce que cette autre crise fut forcément amenée.

La première fois que je retournai jouer dans la prairie(1), après la visite de mes cousines, je fis plus d'attention aux filles de mon âge qui avaient la peau douce comme Nannon Gautherin. Il y en avait deux très jolies : l'une se nommait Marie Fouard, l'autre, Madeleine Piôt, cousine et non la sœur de cette rouge Marie qui me portait à vêpres dans mon enfance. Marie Fouard avait de beaux yeux noirs, des sourcils bien arqués et fournis ; tout en elle annonçait la force et..... le tempérament ; c'était elle que je préférais. Madeleine avait plus de blancheur dans le teint, l'air plus doux, plus tendre, plus naïf ; elle partageait mon cœur... On joua au loup. Mon ami Etienne Dumont en fut : c'était un enfant d'une grande innocence, quoiqu'un imprudent l'eût exposée, à peu près comme Margot avait exposé la mienne avec Marie Louison : mais les excellents principes que lui donnait sa mère le garantirent. Il fut loup le premier. Il était mon rival pour Marie Fouard, et il tâcha de la prendre. Il y réussit ; mais il en agit conformément à son caractère ; il ne ravit pas même un baiser ; il se

(1) Au jeu du loup.

contenta de presser la main et la taille de sa bien-aimée. Je me laissai attraper ensuite : — « Mon camarade » me dit tout bas Etienne, « si tu crains d'être loup, » quoiqu'il m'ennuie fort de l'être, je ne vous devinerai » pas. — Ah ! je veux l'être ! », lui répondis-je, « afin » de manger ma cousine Madeleine Piôt comme vous » venez de manger Marie Fouard ». La passion me rendit politique, c'est-à-dire menteur ; car c'était Marie que je voulais manger. Etienne me devina tout haut et je fus loup. Marie Fouard se laissa prendre très facilement ; car elle me préférait à Etienne. Quand je la tins, je me rappelai toutes les sensations voluptueuses que j'avais déjà eues ; soit par le tact non volontaire sur Ursule Rameau ; soit par les baisers enflammés de Nannette la moissonneuse, soit en dernier lieu par le contact des joues douces de ma cousine Nannon Gautherin et je cherchai à les renouveler sur la brune Marie. En feignant de la manger, je l'embrassais ; je me laissais embrasser ; *manus insertæ pertractabant inguina, impuberemque concham* ; l'innocente se prêtait à tout et le désir de la jouissance se fit sentir... Je lui disais cependant : — « Marie !... Étienne mon camarade vous aime bien, » moi aussi : lequel aimeriez-vous le mieux ? — C'est » vous, Monsieur Nicolas ; Etienne n'est qu'une mau- » viette. » En effet, cet enfant avait une petite stature, et ses bras n'étaient guère plus gros que mes doigts.

Je fus enchanté de cette réponse, mais je craignis de faire de la peine à Étienne en retenant plus longtemps Marie, et je tâchai, avant de me donner un successeur, d'attraper Madeleine ; ce qui me fut facile : elle était jalouse de Marie, et se mourait d'envie d'être mangée comme elle...J'observe ici que dès lors, et ensuite pendant mon séjour à Courgis, brûlé par les yeux de Jeannette Rousseau ; que même à la ville, éperdu d'amour jusqu'à la fureur pour Madame Parangon, et

toute ma vie, je n'ai jamais été absolument *monéraste*, mais *polyéraste*; à moins qu'on ne trouve bonnes les raisons que je me propose de donner dans le temps, pour prouver que je n'ai aimé qu'une femme. — « Ne » craignez rien, ma chère Madeleine, » dis-je à la jolie Piôt, en la saisissant; « je ne serai pas un méchant » loup pour vous; je ne vous ferai pas de mal ! » Je l'embrassai plusieurs fois au lieu de la mordre (ce qui arrivait quelquefois aux loups mes confrères); je la traitai comme Marie, et de plus, me souvenant que Nannette m'avait livré sa gorge, je cherchai celle de Madeleine, sans en trouver..... Je la laissai aller enfin.... Je n'avais plus envie d'être loup ; Étienne m'avait bandé les yeux fort négligemment; j'y voyais : je devinai un chapeau et je fus remplacé.

A parler sincèrement, je crois que j'aimais la seule Marie Fouard... Mais peut-on avoir de l'amour, à l'âge que j'avais alors ? Je le crois ; car j'ai senti dès lors le goût inspiré par la différence du sexe; j'ai senti un trouble secret, à la vue de Marie; je l'ai trouvée la beauté qui était d'accord avec mon cœur. A la vérité dans la suite, j'ai trouvé cet accord plus vivement senti; mais c'est peut-être uniquement parce que j'étais plus formé...

Cependant les occupations à la maison paternelle étaient si multipliées, qu'on fut obligé de me laisser conduire le troupeau, quoique les jours s'accourcissent; on ne s'informait pas même des pâturages que je fréquentais. On avait soin seulement, à cause du loup, de me faire accompagner par les trois gros chiens, *Pinçard, Babillard et Friquette*. (Cette dernière était un trésor de fidélité, d'intelligence). Le Grand-Pré, pour lequel j'avais pris goût, fut le pâturage que je préférai : je m'y rendais en droite ligne. Les gens de Nitry, toujours pressés de jouir, vendangent de bonne heure; de sorte

que j'eus la liberté de grappiller dans les vignes, à mon aise, abondamment, en véritable propriétaire ; car les négligents Nitriates avaient laissé de toutes les productions, raisins, pêches, poires, pommes, coings, le tout meilleur que la récolte non mûre des cultivateurs. Les habitants de Nitry, outre leur insouciance, ont une sorte de grandeur et de générosité ; leur récolte n'est pas faite avec exactitude, comme à Sacy ; le Nitriate dit : « Il en faut un peu laisser au pauvre qui n'a pas de vigne, afin qu'il puisse goûter au raisin ; car autrefois, quand il n'y avait que des fruits sauvages, tout était à tous. Il faut donc laisser au pauvre, qui ne possède plus rien, un peu de fruit cultivé, pour se préserver de vol et du désespoir, pour désaltérer le passant ou le pâtre qui abordent ces collines écartées... » Je trouvais donc des fruits en abondance dans les vignes de Mont-Gré, tandis que mes brebis, mes porcs et mes chèvres paissaient dans le Grand-Pré ou dans le champ de Jean Simon *le mansier* (1) abondant en serpolet et autres herbettes de côteau excellentes pour les moutons. Comme je sentais ma vie sur ces collines élevées ! Ah ! quels moments délicieux, et combien je les ai regrettés ! Combien aussi j'en ai joui depuis par le seul ressouvenir ! La journée s'écoulait trop tôt ; c'était avec chagrin que je retournais à la maison paternelle... Oh ! que ne connaissais-je ces bergers des Apennins, qui passent leur vie à la suite de leurs troupeaux dont ils ne rendent compte qu'une fois l'année !

(1) Ou le faiseur de *manses*. C'était un homme à qui la religion avait tourné la tête, par la crainte de l'enfer. Il avait cessé d'aller à la messe. il travaillait les dimanches et fêtes à ses vignes. Il faisait des manses, ou petites boules de terre argileuse, pour éloigner le diable, qui lui apparaissait sous la forme d'une araignée. On fit enfermer cet infortuné au bout de dix ans, quoiqu'il n'eût causé aucun trouble. On fit mal. Mon père refusa de signer le mémoire.

Hélas ! j'ignorais que mon bonheur existait quelque part ; je jugeais de tout l'univers par mon village : *Tutto il mondo è come nostra famiglia.* Cependant j'agissais à peu près comme ces bergers d'Italie. Arrivé le soir, je soupais seul, et dès le matin je faisais sortir le troupeau.

Il prospérait entre mes mains ; je ne le ramenais que rassasié, et grâce à Friquette, les loups n'en diminuaient pas le nombre ; cette excellente gardienne poursuivait quelquefois à elle seule deux loups et les obligeait à fuir. Ce qu'il y a de singulier, c'est que moi, qui craignais les chiens jusqu'à la pusillanimité, j'attaquais les loups en téméraire; je les poursuivais sans aucune autre arme que des pierres que je lançais contre eux ; et comme j'étais preste à la course, je les harcelais, les fatiguais, et souvent je les blessais à sang.

Vis-à-vis les vignes de Mont-Gré, derrière le bois du Bout-Parc, était un vallon plus solitaire, où je n'avais encore osé pénétrer ; la haute lisière du bois lui donnait quelque chose de sombre qui m'effrayait. Le quatrième jour après les vendanges de Nitry, je me hasardai à y passer avec tout mon troupeau. Il y avait au fond du vallon, sur le bord d'une ravine, des buissons pour mes chèvres avec une pelouse où mes génisses pouvaient paître comme dans le Grand-Pré. En me voyant là, j'éprouvai une secrète horreur, causée par les contes d'excommuniés changés en bêtes que me faisait Jacquot ; mais cette horreur n'était pas sans plaisir. Mon quadruple troupeau paissait ; les cochons trouvaient en abondance une espèce de carotte sauvage, que les paysans nomment *échavie*, et ils labouraient la terre, tandis que les plus gros, et surtout leur mère, s'avançaient du côté du bois. Je les suivais pour les empêcher d'y entrer, lorsque j'aperçus sous un vieux chêne à glands, un énorme sanglier. Je tressaillis d'horreur et de plaisir, car cet animal augmentait l'aspect sauvage

qui avait tant de charmes pour moi. Je m'avançai le plus qu'il me fut possible. Le fier animal m'aperçut et, dédaignant un enfant, il continua de se rassasier. Par un heureux hasard, la truie était en chaleur, elle s'approcha du sanglier qui courut à elle dès qu'il la sentit. J'étais ivre de joie du spectacle qu'ils m'offirirent, et je retins mes trois chiens en laisse pour ne pas troubler le sanglier. Dans le même moment parurent un lièvre et un chevreuil : je me croyais transporté dans le pays des Fées ; je respirais à peine. Je m'écriais inarticulément quand un loup parut. Je fus obligé de lâcher les chiens contre cet ennemi public ; la crainte qu'il n'attaquât le troupeau détruisait le charme de sa présence (car tous ces animaux sauvages augmentaient à mes yeux celui de cette solitude). Mes chiens effrayèrent et lièvre et chevreuil et sanglier ; tout disparut et rentra dans les bois : mais le charme resta. Il fut même augmenté par une belle huppe qui vint se percher sur deux gros poiriers dont les paysans appellent le fruit *poires de miel*, parce qu'elles sont si douces et si sucrées dans leur maturité, que les guêpes et les abeilles les dévorent. Je connaissais déjà ce fruit ; les parents de mon ami Etienne Dumont avaient un poirier de miel au bas d'un champ très voisin de la maison paternelle, et il m'avait quelquefois mené en manger les poirettes tombées. Mais que je trouvais celles-ci délicieuses, à moi, et dans une terre de liberté ! Ajoutez qu'elles étaient plus mûres, mieux nourries, et que je n'en avais obligation à personne : car les poiriers étaient dans la pelouse inculte qui bordait la ravine... J'admirai la huppe, oiseau que je voyais pour la première fois ; je mangeai des poires et j'en remplis mes poches, afin de régaler mes jeunes frères et sœurs.

Il me vint alors une idée: « Ce vallon n'est à personne : » je le prends ; je m'en empare ; c'est mon petit » royaume. Il faut que j'y élève un monument, comme

» mon père lit dans la Bible, pour qu'il me serve de » titre. » Je mis aussitôt la main à l'ouvrage. Lorsqu'il fut achevé, je montai dessus pour contempler mon empire, car ne voyant personne, je me trouvais maître; je sentais, avec mon imagination vive et réalisante, ce que l'on n'a peut-être jamais senti en Europe, la situation de l'homme avant les rois, avant toutes les entraves et toutes les lois.... Cette heureuse journée finit trop tôt...

De retour à la maison paternelle, j'étais triste et taciturne : le tracas, le tumulte, la subordination m'impatientaient. Ma bonne mère me crut malade : elle me prodigua ses soins. — « Je me porte bien ! » lui dis-je un peu durement ; « mais je voudrais être » chevreuil ou sanglier, car je ne voudrais pas être » loup, à seule fin de vivre tranquille dans les bois, » et surtout dans le vallon où j'ai été aujourd'hui. — » Et où donc as-tu été, mon Nicolas ? — Au delà du » Bout-Parc. — Oh ! si loin, mon enfant ? — Fût-ce » plus loin encore !... Oh ! si vous saviez comme c'est » joli !...» Et je me tus, manquant de termes. Ensuite, je distribuai mes poires de miel à mes petits frères et à mes petites sœurs, qui se récrièrent sur leur bonté ; ma mère même en mangea, ce qui redoubla ma gloire et mon contentement. A souper, j'eus envie de causer ; j'appris à mon père que la truie avait été couverte par le sanglier : ce qui parut lui faire plaisir. Il me conseilla lui-même de retourner à mon vallon (comme je le nommais).

Le lendemain, je partis dès la pointe du jour, muni de mon petit sac de provisions, d'une bouteille d'eau rougie, du pain des chiens, etc., le tout chargé sur les deux plus gros moutons (car les brebis entrant alors en chaleur, les deux béliers qui portaient ordinairement les deux besaces devaient être parfaitement libres).

J'avais un briquet pour allumer du feu : car Jacquot en allumait souvent avec des broutilles, soit pour faire réchauffer son halte, soit pour faire cuire des œufs d'oiseaux, ou les cailles et les alouettes qu'il prenait ; car il était friand. Je l'imitais en cela, et je faisais du feu entre deux pierres.

Muni de tout ce qui m'était nécessaire, je regagnai allègrement mon vallon sauvage. Ce fut avec transport que j'y revis ma pyramide, élevée sur le plus haut *merger*. (On appelle ainsi, dans le canton, les fréquents tas de pierres tirés de nos arides campagnes). J'y adossai une sorte d'autel sur lequel je trouvai bon d'allumer mon feu, à cause de la fraîcheur de la matinée. J'avais à peine terminé tous ces arrangements, que j'aperçus dans les airs un oiseau de proie qui tournoyait et qui finit par se précipiter dans un buisson. J'y courus : il plumait une alouette. Un coup de bâton lui cassa une aile au moment où il voulait s'enlever, et je l'assmomai. L'alouette palpitait encore. Il me vint une idée : j'avais entendu dans la Bible, que mon père nous lisait le soir, parler des sacrifices d'Abraham, etc. Il me sembla qu'étant roi de mon vallon, je pouvais bien en être le prêtre, un être libre, tel que moi, devant se suffire à lui-même comme roi, pontife, magistrat, berger, boulanger, cultivateur, chasseur. Je considérai l'oiseau de proie comme un coupable qui troublait la paix de ce séjour d'innocence ; sa mort était juste, et je résolus d'en faire hommage à Dieu par un sacrifice. Cette idée me parut très belle ! Midi arriva.

C'est l'heure à laquelle les bêtes de trait sont conduites au pâturage après le travail. J'entendis des cris de pastoureaux et de bergères. L'homme est né pour aimer son semblable. Malgré mon goût pour la solitude, je ne pus entendre ces cris sans un mouvement de joie. Je suspendis mon sacrifice dans l'espoir d'y

avoir des assistants. Je poussai moi-même un cri qui me fit reconnaître. Et aussitôt j'aperçus Étienne Dumont, Edme Droin, Laurent Tilhien, Marie Fouard, Madeleine Piôt et quelques autres filles et garçons de mon âge, qui gardaient soit leurs brebis, soit les bœufs et les vaches de trait. Je poussai un second cri auquel ils répondirent. — « Venez, venez par ici ! » criai-je, « dans une *bonne vaux* ! » (expression du pays, qui signifie un endroit abondant en quelque chose que ce soit) ; « il y a de la *belle herbe* ! il y a des poires de » miel ! » A ce mot décisif toute la troupe *toucha* vers moi. Je fis les honneurs de mon vallon qui les ravit moins que moi ; mais ils le trouvèrent agréable. Pour moi, en y voyant Marie Fouard et Madeleine Piôt, je le trouvai plus féerique encore. J'exposai mes droits de propriétaire à la troupe, en montrant ma pyramide et son autel : ces titres étaient sacrés ; mes droits furent reconnus pour inviolables par mes camarades. Je les invitai ensuite à mon sacrifice, dont les victimes les émerveillèrent. Tout étant prêt, je commençai l'acte. J'arrangeai le bois en bûcher, et quand le feu fut très vif, j'y jetai les entrailles de l'oiseau que j'avais préparées, car j'avais entendu dire que les prêtres juifs jetaient ainsi dans le feu les entrailles de leurs victimes. Je mis ensuite le corps sur mon autel, et je voyais avec des élans de dévotion tourbillonner la fumée de mon sacrifice que j'accompagnais de quelques versets de psaumes. J'étais debout, très grave et réellement pénétré de la grandeur de mon action. Je fis en même temps rôtir l'alouette au moyen d'une brochette de bois ; je retirai l'oiseau de proie, de ceux qu'on nomme *bondrée* (1) dans le pays, lorsque je le vis cuit à propos ; j'en mangeai le premier et je partageai le reste aux assis-

(1) Autour.

tants, qui m'imitèrent. Les trois chiens ne furent pas oubliés, nous leur donnâmes les os et les endroits musculeux ; l'alouette termina la manducation de mon sacrifice. Je conduisis ensuite la troupe à *mes* poiriers pour achever de la rassasier en lui faisant manger des poires de miel avec du pain blanc. Je pus même leur montrer *ma* huppe, et j'eus bientôt le bonheur de pouvoir leur dire : « Voilà *mon* sanglier ! » car le terrible animal revint auprès de la truie. Il effraya tous mes camarades et surtout les jeunes filles. Ce fut alors que je triomphai : j'approchai très près de l'objet qui les épouvantait, et je fis le Rodomont tant que je voulus : le sanglier, tout occupé à ses amours, ne jugea pas à propos de se déranger pour moi. Cependant Etienne Dumont, plus timide que les jeunes filles, les exhortait à *s'ensauver*, et il dirigeait doucement ses vaches de trait du côté du Grand-Pré. Je le retins en lui disant que je ferais partir le sanglier quand je voudrais. — « Je veux aussi, » ajoutai-je, « vous montrer *mon* chevreuil et *mon* lièvre : » mais il ne faut pas faire de bruit ! et peut-être verrez-» vous encore *mon* loup : tenez-vous tranquilles. » On s'assit sur le *merger*, au pied de ma pyramide, afin de découvrir les troupeaux. C'est de là que je montrais, en propriétaire enivré, *mes* buissons, *ma* pelouse, *mon* ravin, *mes* ronces, couvertes de mûres sauvages dont on alla aussitôt se rassasier, car l'air est dévorant sur ces collines.... Pour mettre le comble à ma gloire, le lièvre ayant paru, Friquette, que je lâchai à propos, l'attrapa et vint le déposer à mes pieds, suivant son usage. Que j'étais fier ! Je n'essuyai qu'une petite mortification : ni *mon* chevreuil, ni *mon* loup n'eurent la complaisance de paraître, mais j'en étais bien dédommagé par la prise de *mon* lièvre. Je m'occupai ensuite du soin de mon troupeau que je m'enhardis à conduire plus loin dans des pâturages vierges, par conséquent

plus gras, et que je n'avais pas encore abordés, me défiant de *mon* loup. Ils étonnèrent mes camarades ! Enfin, les troupeaux rassasiés, et les bergers au contraire recommençant à sentir la faim, nous descendîmes dans le Grand-Pré pour aller de là grapiller raisins, pommes et poires dans les vignes de Mont-Gré, où nous trouvâmes une véritable *terre promise*. Après une courte recherche, nous nous réunîmes. On déposa sur le sainfoin un ample grappil ; j'envoyai prendre sur mon gros mouton, mon second bissac encore plein ; nous y trouvâmes du petit-salé ; le régal fut plus complet qu'à mon vallon, moyennant notre abondant dessert. Au coucher du soleil, je fus ramené comme en triomphe à la maison paternelle.

(*Monsieur Nicolas*, *ou le Cœur humain dévoilé*. Première époque.)

JEANNETTE ROUSSEAU

J'étais à Courgis depuis trois mois et demi, c'est-à-dire aux fêtes de Pâques, et je n'avais encore rien vu, parmi les jeunes filles, capable de me faire oublier entièrement Julie. Pendant cet intervalle, mon corps avait achevé de se former, et mon imagination, qu'une faculté nouvelle rendait brûlante, avait plus travaillé que jamais. Comme elle était neuve et pure encore, elle me traçait un modèle aimable, auquel elle donnait toutes les perfections de l'esprit et du cœur, et elle me le présentait sans cesse comme la source de mon bonheur. Ce modèle ne ressemblait à aucune des filles que j'avais encore vues ; mais il avait quelque chose de Marie Fouard, de Julie Barbier, d'Edmée Boissard, d'Ursule Simon, et surtout d'une nouvelle beauté de Laloge, Marie-Jeanne ; seulement il était plus parfait que chacune d'elles... Le jour de Pâques, mon âme était exaltée par la grandeur de la solennité. Les jeunes filles avaient leurs plus beaux atours ; le temple était parfumé de l'encens prodigué ; la grand'messe, célébrée avec diacre et sous-diacre (le bon chapelain et l'abbé Thomas), avait une majesté imposante ; j'étais dans une sorte d'ivresse. A l'offerte, je vis défiler les jeunes communiantes, dont les plus jolies me parurent une jeune *Nolin*, fraîche et colorée comme la rose, fille d'une

jolie mère, une femme mariée, sans enfants, nommée Mme Chevrier, et une jeune personne, filleule et cousine de Marguerite, appelée Marianne Taboué ; celle-ci me fit tressaillir : elle approchait de mon modèle. Enfin, le moment de la communion arrivé, je vis, après que les hommes se furent retirés, avancer les femmes, puis les jeunes filles, et, parmi celles-ci, une que je n'avais pas encore vue et qui les effaçait toutes. Elle était modeste, belle, grande ; elle avait l'air virginal, le teint peu coloré, pour donner sans doute plus d'éclat au rouge de la pudeur, et marquer davantage son innocence ; elle était faite comme les Nymphes, mise avec plus de goût que ses compagnes, et surtout elle avait ce charme tout-puissant, auquel je ne pouvais résister, un joli pied. Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal, tout me présenta la réalité de l'adorable chimère de mon imagination... « C'est elle! La voilà ! » dis-je assez haut ; car je le pensais trop vivement pour ne pas le dire ; elle s'empara de toute mon attention, de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes pensées, de tous mes désirs ; je ne vis plus qu'elle... J'ignorais son nom. La messe finit. Je sortis. La céleste beauté marchait quelques pas devant moi ; Marguerite Pâris l'aborda, et lui dit : « Bonjour, » mademoiselle Rousseau ! » Et elle l'embrassa, en ajoutant : « Ma chère Jeannette, pour l'âme comme pour » le corps, vous êtes un ange... Vous n'étiez pas à » l'offerte ? — J'étais allée donner à boire à ma grand' » mère, » répondit une voix aussi douce que la jolie figure.

Concitoyen lecteur ! cette Jeannette Rousseau, cet ange, sans le savoir, a décidé mon sort. Ne croyez pas que j'eusse étudié, que j'eusse surmonté toutes les difficultés, parce que j'avais l'âme forte et du courage. Non, jamais je n'eus qu'une âme pusillanime ; mais j'ai

senti le véritable amour ; il m'a élevé au-dessus de moi-même, et m'a fait passer pour courageux ! Je me suis appliqué ; j'ai dévoré les dégoûts, surmonté tous les obstacles, parce que Jeannette Rousseau venait de mettre dans mon sein un amour immortel ! J'ai tout fait pour mériter cette fille, que je n'ai pas eue, à qui je n'ai jamais parlé ; dont le nom me fait tressaillir à soixante ans, après quarante-six années d'absence, sans jamais avoir pu prendre sur moi d'oser demander de ses nouvelles ; que je sens que j'adore toujours, malgré ce que vous allez lire ; dont je crains, comme le plus grand des malheurs, d'apprendre... la mort !.. Oui, sa mort éteindrait le reste de mon énergie ; j'aime à croire qu'elle vit, qu'elle entend quelquefois parler de moi, et que jamais elle ne s'est mariée ! J'espère... (hélas ! puis-je m'en flatter !) qu'elle verra quelque jour ces RESSORTS DÉVOILÉS DE MON CŒUR... et qu'elle dira : « Il m'aimait ! il m'a toujours aimée !... » Mon lecteur ! plaignez-moi ! des barbares m'ont ravi le bonheur ! ils ont empoisonné ma vie d'un poison lent, que je porte encore dans mon sein ! Oui, à cet instant, mon âme, affaissée dans un corps faible, s'élance encore vers la fille dont l'âme fortifia la mienne !... O Jeannette adorée, qu'avez-vous dit, qu'avez-vous pensé d'un homme qui jamais ne vous parla, et dont vous ne connûtes les sentiments que par ses regards dévorants, et une lettre... Mais vous les connaissiez, ces deux hommes qui mettaient les sentiments naturels au rang des crimes ; qui, bourreaux du sang de leur père, l'eussent anéanti, pour en faire un sacrifice à l'idole de leur folle superstition !...

Depuis l'instant où j'eus vu Jeannette pour la première fois, je ne fus plus occupé que d'elle. Le reste de la journée, au catéchisme, à vêpres, je la cherchai des yeux, et je la trouvai à l'encensement du

Magnificat, où ceux qui sont dans le chœur se retournent vers la nef. Sa place était du côté du bénitier de la porte latérale qui regarde le presbytère. A la prière du soir, où toujours il y avait une exhortation, je me tournai du côté du prédicateur, et je ne vis que la modeste et belle Jeannette... Le lendemain, l'impression était encore plus forte. Je fis deux choses. Je me promis à moi-même de me rendre digne de Jeannette par mon application à l'étude ; ensuite, à l'église, ma prière la plus fervente fut celle-ci : *Unam petii a Domino, et hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ !* (Je n'en demande qu'une au Seigneur, et je la rechercherai tous les jours de ma vie). Je ne croyais pas dire si vrai ! Car il ne s'est peut-être pas écoulé un jour, depuis quarante-six ans, où le nom de Jeannette Rousseau n'ait été prononcé, avec un douloureux soupir, par l'homme qui l'aima plus qu'il n'est possible d'aimer ; qui ne lui parla jamais, qui toujours ignora ce qu'elle est devenue, si elle est restée fille, ou si elle existe encore, ou si elle a payé le tribut à la nature (1)...

(1) Le 4 juin 1788, j'ai enfin eu des nouvelles de Jeannette Rousseau, par ma sœur Margot, qui avait séjourné près d'une année à Courgis, après qu'elle a eu perdu son mari et quitté sa boutique de bijoutière au Quai de Gèvres. Voici ses détails : Mlle Rousseau n'a jamais été mariée. D'honnêtes gens de Clermont-en-Auvergne l'engagèrent à être institutrice de leurs enfants, qu'elle a élevés. Ces honnêtes gens, qui étaient riches, eurent pour elle mille égards ; mais étant morts, les élèves ne se sont pas montrés aussi reconnaissants qu'ils le devaient : ce qui a donné du dégoût à cette bonne demoiselle, et lui a fait prendre la résolution de venir terminer ses jours à Courgis. Ainsi, tandis que je courais d'écarts en écarts, Jeannette fournissait une carrière innocente ; tandis que je tâchais d'acquérir quelque gloire, elle pratiquait de paisibles vertus. Elle a cependant ouï parler de moi : une lettre reçue d'Auvergne, relative à la VIE DE MON PÈRE, où Jeannette est nommée, fut écrite, je crois, à sa sollicitation, par un élève de mes frères. Je ne répondis pas,

J'allais tous les jours à l'église ; mes yeux n'y cherchaient que Jeannette : j'étais heureux dès que je la voyais. S'il se passait plusieurs jours sans qu'elle parût, mon courage s'amollissait, mon goût pour l'étude se ralentissait ; je devenais moins concentré, plus disposé à jouer avec mes camarades, moins chaste dans mes pensées. D'autres jeunes filles du pays, comme Marianne Taboué, Nannette Bourdillat, Agathe Adine, et la jolie Chevrier femme, etc., excitant en moi, non de la tendresse, mais des désirs, comme avait fait la Nannette de Percy-le-Sec ; mon imagination embrasée s'égarait dans des idées de jouissance... Mais Jeannette venait-elle à reparaître, telle qu'un soleil radieux, elle chassait toutes ces images impures, et ne laissait dans mon âme qu'un sentiment tendre à l'excès, vif, impétueux, mais pur comme son cœur : mon esprit reprenait aussitôt son essor ; je rougissais de mes négligences... O Jeannette ! fille du Ciel ! (car la beauté est l'ouvrage de complaisance de la Divinité), si je t'avais vue tous les jours, que la bonne volonté de mes maîtres eût secondé le courage que tu m'inspirais, je serais devenu aussi grand que VOLTAIRE, et j'aurais laissé Rousseau loin derrière moi ! Tu m'agrandissais l'âme : ce n'était plus moi ; c'était un être actif, ardent, qui participait du génie des dieux !... Cet effet de la vue de Jeannette fut constamment le même durant tout le temps de mon séjour à Courgis.

Mais si j'étais trop longtemps privé de sa vue, il suffisait qu'on la nommât devant moi, pour renouveler ma vertu. Ce fut ce qui m'arriva plusieurs fois de la part de Marguerite Pâris, qui, aimant beaucoup Mlle Rousseau, en parlait assez souvent. La première

comme je l'aurais fait si j'avais su que Jeannette... Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis 1788.

fois que je lui entendis nommer Jeannette, je n'avais pas encore parfaitement éclairci mes sentiments. Marguerite, l'abbé Thomas et la sœur Pinon citaient différentes personnes : la gouvernante, après avoir dit de sa filleule, que, bien que la plus grande fille du bourg, elle n'avait que seize ans, ajouta : « Je tiens par quelque » endroit aux deux plus aimables filles de Courgis : » Marianne Taboué est ma cousine et ma filleule, et j'au- » rais pu être la mère de Jeannette Rousseau, puis- » que son père m'avait recherchée en mariage... » J'entendis à peine le nom de Jeannette ; je rougis et ne savais que devenir... Heureusement j'étais seul à ma petite table auprès de la fenêtre qui donnait sur la cour, et personne ne fut à portée d'apercevoir mon émotion. J'aimais assez Marguerite, toujours propre, mais ses rapports possibles avec Jeannette doublèrent son prix à mes yeux. J'écoutai le reste de la conversation, non pas avidement, mais avec crainte et palpitation ; je craignais que le nom de JEANNETTE ne fût répété, comme on craint le retour d'un plaisir trop vif. Mais, dès que les trois causeurs furent séparés, je sentis une ardeur brûlante pour le travail : il semblait que je me disse à moi-même : « Allons ! du courage ! rendons- » nous digne de cette fille-trésor ! Quel bonheur si je » pouvais un jour, devenu son mari, l'intéresser, lui » être cher, la voir trembler pour mes jours ! » Et je travaillais, je m'appliquais comme un homme de quarante ans.

Le lendemain, me trouvant seul, dans un instant de la journée où le curé, l'abbé Thomas et mes deux camarades avaient été au champ de la cure, qu'on ensemençait, il me vint dans l'esprit de chercher dans les registres de la paroisse l'*extrait de baptême* de Jeannette. Je jugeais de son âge par la douceur de sa physionomie, plutôt que par son air formé ; j'avais quatorze ans, je lui en

supposais deux de plus ; mais j'allais en remontant de 1732. Je ne tardai pas à trouver ce que je cherchais, et ce fut (le croirait-on ?) une jouissance délicieuse, que la lecture de l'acte suivant : *Le 19 décembre 1731 est née Jeanne Rousseau, fille légitime de Jean et de Marguerite Stallin, ses père et mère : laquelle a été baptisée le même jour, par moi prêtre soussigné, curé de Courgis, diocèse d'Auxerre, jurisdiction de Villeneuve-le-Roi. Le parrain Jean-Ambroise Stallin, ayeul maternel; la marraine Jeanne-Geneviève Denèvres, grand'mère paternelle. Lesquels ont signé : J.-A. Stallin ; J.-G. Denèvres.*

Je répétai vingt fois cette lecture, elle avait pour moi un charme... inexprimable ; j'en pesais tous les mots, toutes les syllabes; tout m'y paraissait curieux et surtout intéressant; le *19 décembre* devint un jour sacré pour moi... Un bruit que j'entendis me fit quitter précipitamment mon cher registre, que je me promis bien de revoir... Mes frères et mes camarades arrivaient : je me remis au travail avec ardeur, mais une malheureuse idée qui me vint pensa tout gâter en m'alarmant ; elle anéantit ma joie : Jeannette avait près de trois ans plus que moi, qui n'étais né que le *22 novembre 1734* ; elle était grande, jolie (à mes yeux elle était la beauté même ; avec une couronne je l'aurais faite souveraine) ; elle était fille d'un père estimé : ne pourait-on pas la demander et me mettre au désespoir ?

...Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis faucibus angat.

C'est ainsi que tous nos plaisirs sont mêlés de peines... comme pour consoler le néant et la mort !... J'écrivis sur des tablettes la date précieuse, en ces termes : *Felix dies decimanona Decembris 1731, natalis fuit pulcherrimæ puellæ Johannæ Russicæ mihi carrissimæ.* (Voilà mon premier thème). Ces tablettes furent pour

moi une sorte de talisman tant que je les conservai : elles excitaient mon courage dès qu'il se ralentissait ; j'allais me cacher pour les ouvrir, et le nom de Jeannette me donnait une nouvelle énergie pour le travail, pour l'étude et pour toutes les vertus.

Pendant mon séjour à Courgis, j'allais souvent en campagne pour des commissions dont mes frères me chargeaient. En outre, nous allions tous les dimanches matin chercher à Saint-Cyr, à tour de rôle, la provision de viande pour la semaine. De tous les petits voyages que j'ai faits, celui de Saint-Cyr était le plus agréable. En hiver, je le faisais dans l'après-dînée du samedi, et il terminait ainsi les travaux de la semaine, mais en été, je partais le dimanche à deux heures du matin... En sortant de Courgis, à l'orient duquel est Saint-Cyr, je voyais l'aurore ouvrir avec ses doigts de roses les portes du jour. J'avais le temps de traverser un profond, mais étroit vallon, dans lequel le père de Jeannette avait des peupliers arrosés par le ruisseau de la fontaine froide. J'aimais passionnément les grands arbres; ceux-ci étaient à Jeannette, je les saluais ; ils me pénétraient de son idée, et je remontais l'autre colline plus escarpée, l'âme pleine d'une douce mélancolie. Je respirais plus facilement à mesure que je montais ; et parvenu au sommet, à cet instant de ravissement, le plus beau du jour, où toute la nature qui s'éveille sourit à son auteur et semble, pour s'exprimer, emprunter le chant des oiseaux, je le voyais, ivre d'amour, de jeunesse et d'espérance, je le voyais, encore, également coupé par l'horizon, m'offrir la moitié de son disque lumineux ! Emu, palpitant, je tombais à genoux, frappé de trop de sensations à la fois ; et je m'écriais : « *Unam* » *petii a Domino*, *et hanc requiram omnibus diebus vitæ* » *meæ*!... » O Soleil ! que tu es beau ! Œil de Dieu ! que tu es beau !... Et je restais immobile quelques

instants, puis je me relevais en sautant d'allégresse : « Ah ! si Jeannette était là ! j'y verrais tout ce qu'il y a » de plus beau dans la nature !... » Le délicieux moment! il faut être jeune et amoureux pour sentir tout le charme d'un beau lever de soleil !.. En achevant ma route, je faisais ce que j'ai depuis appelé, dans mes *Cahiers*, une agréable *chimère* : je m'occupais de Jeannette, je me figurais que j'avais dix ans de plus, que j'avais travaillé, que j'avais un état, et que devenu pour elle un parti avantageux, je me présentais pour la demander en mariage. Je l'obtenais... Mais la chimère que je faisais avec elle n'était pas comme celle quelquefois ourdie avec d'autres filles (car dans mes fréquents accès de désespoir d'obtenir jamais Jeannette, je me rabattais sur d'autres, comme Marianne Taboué, la rosée Nolin, une Adine, la jeune Bourdillat ; j'allais jusqu'à supposer veuve Mme Chevrier, et que je l'épousais...) Toutes ces chimères finissaient au mariage ; et, bien qu'elles eussent eu quelque douceur, elles ne laissaient que lassitude, dégoût et remords. Mais celles dont Jeannette était l'héroïne devenaient encore plus délicieuses après le mariage : j'étais l'époux d'une fille chérie, je l'aimais, j'en étais aimé ; nous avions des enfants charmants comme elle. Quelques faux soupçons, quelques brouilles légères ne faisaient que ranimer notre tendresse, parce que les torts n'étaient jamais réels. Je travaillais, je réussissais et je leur faisais un sort heureux qui comblait de joie leur mère. Ainsi, je conduisais les chimères avec Jeannette jusqu'à la vieillesse. Rien n'affaiblissait ma tendresse pour cette épouse chérie ; je l'adorais, la caressais jeune ; je l'adorais, la respectais âgée ; je me représentais nos filles belles comme elle ; je les établissais, après avoir joui, avec elle, des hommages de nos gendres futurs. Nous mariions également nos garçons, et je me satis-

faisais encore en me donnant pour brus les filles de celles qui m'avaient plu davantage, après Jeannette.... Arrivé au presbytère de Saint-Cyr (car le prieur envoyait chercher à Irancy notre viande avec la sienne, par son domestique à cheval), je me distrayais avec peine de ma chimère. En revenant chargé, elle se renouait; une autre sorte d'ivresse s'emparait de moi en approchant de Courgis : j'allais voir, à la grand'messe, cette Jeannette qui venait d'occuper si délicieusement mon imagination.

Avec quel plaisir, quelle ivresse, quelle indicible volupté je devais revoir dans le temple celle qui avait si délicieusement rempli mon cœur toute la matinée ! dont l'image s'était amalgamée avec tout le charme de la Nature *oriante* et commençant un beau jour !... C'est ainsi que mon ivresse se fortifiait ; que l'amour, Jeannette, le bonheur, le mariage, la paternité, l'illusion se confondaient ensemble et ne formaient qu'un seul objet, Jeannette ; elle seule réunissait tout, et le charme qu'elle a répandu sur la nature entière ne cessera qu'à mon dernier soupir !

Un autre voyage que je faisais quelquefois, plus agréable encore, s'il est possible, que celui de Saint-Cyr, était celui de la maison paternelle. J'aimais, je chérissais mes parents et j'en étais aimé ; l'amour inspiré par Jeannette n'affaiblissait pas ces sentiments ; il fallait que celle qui en était la source inspirât toutes les vertus... Non, je ne l'ai pas oubliée ! Colette, la céleste Colette, avait la même âme, la même beauté ; ce fut toujours la Femme de la nature que j'adorai !.... A mon premier voyage, je ne la connaissais pas encore ; ainsi, ma joie, mon ivresse, qui s'accroissaient à mesure que j'avançais du côté de Sacy, n'avaient qu'une cause. Mais au second, seul, libre, le cœur dilaté par l'amour, j'éprouvai les sensations les plus vives dans les solitudes

qui sont entre le Puits-Debond et Sacy; elles devinrent attendrissement à la vue des côteaux où j'avais été berger. Je m'écriai, non en homme, mais comme les animaux, par des sons inarticulés, et me prosternant, je baisai la terre natale. Je me relevai le visage baigné de larmes, répétant d'abondance : « *Unam petii a Domino, et* » *hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ.* »

Arrivé à la Bretonne, je jouis enfin de ma patrie, dans la belle saison : je m'en donnai ! Le soir fut pour mon père et ma mère ; je leur racontai ce qu'ils ignoraient. Le lendemain, je sortis après déjeuner. J'allai d'abord à l'église, où je me rappelai les années de mon enfance ; chez le curé, Messire Antoine, qui me fit beaucoup de questions sur mes frères, un peu refroidis avec lui. Je courus ensuite chez la bonne Lolive, ma nourrice, qui me revit avec transport ; ensuite, je fis presque le tour du finage, visitant tous les endroits où j'avais eu des sensations agréables, songeant à Jeannette, mais non d'une manière suivie, m'attendrissant sur tout, larmoyant de joie ou seulement d'émotion... Je n'allai cependant pas jusqu'à mon ancien domaine, ce vallon chéri où j'avais régné ; il était dans mes destins de ne le revoir jamais.

[Oh ! si j'y retrouvais un jour les débris de mes pyramides ! que je réunisse sous mes poiriers ce qui reste de mes anciennes amies, j'y expirerais d'attendrissement !... — 14 juin 1793.]

C'est à ce voyage que j'eus une aventure, que j'ai annoncée avec une voisine de la Bretonne : aventure que je ne puis taire, quoiqu'elle doive m'attirer l'accusation d'être *immoral;* mot nouveau, que j'entends aujourd'hui retentir de tous les côtés ; mais je dois être vrai, ou nul. J'ai dit un mot d'une fille, appelée Marguerite Miné, qui habitait la dernière maison du bourg, du côté de la Bretonne. Nous nous

étions toujours parlé en bons voisins. Comme j'étais à Sacy pour plus de huit jours, parce qu'on m'y faisait un habit complet, j'eus occasion de voir Marguerite. On m'avait dit chez nous qu'elle se mariait avec Covin, le milicien, grand drôle bien bâti, faraud, faisant le beau parleur. Marguerite était jolie ; M. Covin la prenait par inclination, car il était plus riche qu'elle ; c'est-à-dire que Marguerite avait environ pour cent vingt livres de terres labourables, et que Covin avait pour six cents livres, tant prés, que vignes et terres ; ce qui, à vingt francs le *journal*, lui faisait quinze ou dix-huit journaux, un arpent de vigne, et quelques quartiers de prés dispersés dans la prairie : c'était six journaux de chaque façon, six en blé, six en orge ou avoine, et six en sombres ou jachères. Ce qui devait rapporter à peu près pour les nourrir, en travaillant : l'arpent de vigne devait payer les tailles, abreuver et mettre quelques sous dans la poche du mari ; pour la femme, elle avait le profit de son filage, la laine de sept à huit brebis, les œufs d'une dizaine de poules, et le lait d'une vache, avec le beurre et le fromage qu'elle pouvait en tirer : Covin avait sa maison et son jardin. Je n'entre dans ce détail que pour donner une fois pour toutes une idée de la fortune du paysan ordinaire de Sacy, ainsi que de toute la Basse-Bourgogne, et montrer combien il m'eût été facile d'être heureux dans leur état. Il en est d'un peu plus pauvres, et d'un peu plus aisés ; mon père, par exemple, possédait pour cinquante mille francs de fonds de terre, tant à Sacy qu'à Nitry et Accolay (j'ai eu six mille livres pour mon treizième, les valeurs étant augmentées, lors de son décès) ; M. Rameau, pour plus de cent cinquante mille livres ! Thomas Piôt pour environ six mille livres), etc. Mais le général ressemble à Covin : avec cinq cents livres de fonds, un cultivateur vit, chez nous ; avec

moins, il souffre ; avec le double, il est aisé. Mais Covin était en outre tisserand, sa femme avait du travail auprès de lui ; son sort devait par conséquent être assez agréable. Ajoutez qu'il avait une sœur gouvernante du pasteur, laquelle possédait autant de fonds que lui, et qui amassait un petit pécule, dont il était l'héritier naturel : Covin était un excellent parti pour Marguerite Miné. Aussi fut-elle un peu jalousée ! Ce fut dans le moment où elle était dans la joie et l'espérance, deux jours avant son mariage, que je l'abordai.

— « Bonjour, Marguerite ! Vous allez donc vous » marier ? — Oui, Monsieur Nicolas. — Vous êtes bien » contente ? — Mais je ne suis pas fâchée ! — Marguerite ?... vous savez que nous avons toujours été » amis ? — Oui, Monsieur Nicolas, et que nous le » sommes encore. — Je voudrais bien que vous me » voulussiez faire un plaisir ? — Volontiers, Monsieur » Nicolas ; je suis votre voisine la plus proche. — Vous » allez vous marier ; vous saurez ce que c'est que le » mariage ;... il faudra me le dire ? — Je ne le dirais » pas à un autre, » répondit Marguerite ; « mais à vous, je le dirai. » Nous changeâmes ensuite de conversation... Marguerite se maria le surlendemain, en noir ; car tel est l'usage dans toutes les campagnes, que l'habit des noces, sans aucun changement, y sert pour le deuil, si l'un des deux vient à mourir ; toute la différence, c'est que la mariée a des rubans à sa bavette, et une ceinture rose ; au lieu que les jeunes filles, ou nymphes, n'en ont qu'à leur bavette, et qu'elles sont en couleur, ou en blanc, suivant qu'elles ont des habits. Je vis marier Marguerite, et je la trouvai très jolie !

C'était le mardi. Je restai à Sacy jusqu'au mercredi suivant. Le dimanche, on fena et serra le foin du pré de l'enclos de la Bretonne, fauché du vendredi et samedi. C'était l'usage que l'on invitât toute la jeunesse au fenage et

serrage dans les chaffauds (1), qui tenaient à l'enclos même, et cette partie de plaisir se faisait le dimanche après les vêpres, que le pasteur avait la bonté d'avancer ; ma mère, qui s'était préparée pendant toute la semaine, régalait de *lait battu*, auquel elle joignait des *galotes*, petits morceaux de pâte pétris au lait et cuits dans une sorte de bouillie ; mets excellent, parce qu'il rassasie, dans un pays où l'appétit est dévorant ! Le fenage avait fait remettre au suivant le beau dimanche de Marguerite, qui vint avec toute la Jeunesse : je lui tins fidèle compagnie. Lorsque l'ouvrage fut achevé, j'allai lui chercher une écuelle de lait, et une terrinée de galotes ; je m'assis à côté d'elle dans le chaffaud ; elle mangea et nous causions. Je lui répétai la demande que je lui avais déjà faite. — « Volontiers, » répondit-elle comme la première fois, avec une innocence qui m'étonne encore ; « car je vous ai toujours aimé : vous n'étiez pas fait » pour moi, ni moi pour vous. Voyez s'il n'y a » personne dans le chaffaud ?... — Personne ; les » garçons, les filles, votre mari, sont tous à manger. » Nous étions dans un endroit retiré. — « Je veux vous tout apprendre, » me dit-elle. (Je suis sûr qu'elle était dans une parfaite innocence ; j'en ai eu depuis les preuves ; mais moi, avec ma feinte ignorance, ma piété, et un autre amour dans le cœur, j'étais triplement coupable)... J'attendais un détail purement oral, et c'était un détail pratique que Marguerite commençait de me donner ! Je fus surpris ! mais les sens l'emportèrent. Ce fut avec un commencement de corruption, que je me laissai conduire pas à pas dans la carrière de la volupté. Marguerite me mena de détails en détails, jusqu'au dénouement, qui fut pour moi plus heureux que tous les précédents. Je fus transporté de joie, le croirait-on ?

(1) Grenier à foin.

en songeant à Jeannette ! « Je suis homme enfin ! et je » n'aurai plus à rougir de moi-même ».

Je ne pus cependant recevoir qu'une leçon. Dès que je fus remis, elle descendit par l'enclos, et moi par la cour ; elle rejoignit adroitement son mari, au moment où, rassasié, il commençait à s'inquiéter d'elle. Marguerite lui dit qu'elle avait achevé d'arranger quelque chose avec moi, et qu'elle avait goûté.

Je n'avais cependant pas eu tout le plaisir qu'on imagine ; la secousse était encore beaucoup trop violente, et ce que j'avais éprouvé ressemblait encore à de la douleur. Aussi, loin que ces actes de virilité précoce me portassent au libertinage, je crois qu'ils m'en éloignaient. Je n'en trouvais pas les femmes moins désirables ; le cœur fut seulement plus affecté que les sens, surtout pour Jeannette, que je n'avais jamais aimée comme une femme, mais adorée comme une déesse. Ce n'était pas de l'amour seulement qu'elle m'inspirait, c'était de la tendresse, de l'attachement, de l'adoration... (Colette m'inspirera tout cela et, de plus, du respect, de la reconnaissance)... Voilà le récit vrai, naïf, de mon aventure *essentielle* avec Marguerite, préméditée sans dessein, réalisée sans corruption. Je ne me charge, ni ne me justifie ; je raconte les choses telles qu'elles sont arrivées ; et une preuve que je n'avais pas eu de mauvaises intentions, c'est que je n'eus pas de remords ; je ne crus avoir manqué ni à la morale, ni à Jeannette. Marguerite pensa n'avoir manqué ni à son devoir, ni à son mari ; mais elle eut quelques doutes apparemment dans la suite, où le confesseur l'interrogea (usage dangereux le plus souvent, puisque l'oubli malicieux est seul coupable), et elle sut enfin qu'elle avait fait une faute...

(*Monsieur Nicolas,* IIIe Epoque).

MADAME PARANGON

Représentez-vous une grande femme (1), admirablement proportionnée, sur le visage de laquelle on voyait également fondus la beauté, la noblesse, et ce joli, si piquant, des Françaises, qui tempère la majesté ; ayant une blancheur animée plutôt que des couleurs ; des cheveux fins, cendrés et soyeux ; les sourcils arqués, fournis, et paraissant noirs ; un bel œil bleu qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté ; un son de voix timide, doux, sonore, allant à l'âme ; la démarche voluptueuse et décente ; une belle gorge, dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules ; la main douce, sans être potelée ; le bras parfait ; la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme, et le pied le plus délicat, le mieux conformé, qui jamais ait porté une jolie femme . . . . . .
Elle se mettait avec un goût exquis, toujours admiré : il semblait qu'elle donnât à la parure la plus simple, ce charme vainqueur de la ceinture de Vénus, auquel on ne pouvait résister ; elle aurait pu mettre à la mode l'étoffe la plus bizarre. Un ton affable, engageant, était

(1) Elle n'avait pas cinq pieds quatre pouces ; mais son air noble, et sa tête, admirablement portée, lui donnaient l'apparence d'une grande taille, en lui laissant toutes les grâces de la moyenne.

le surtout de ses charmes ; il la faisait chérir, quand l'identité de sexe ne forçait pas à l'adorer.

Telle était Colette, à son arrivée de Paris. J'étais resté à l'admirer, après l'écoulement de tout le monde, immobile, ne voyant, n'entendant qu'elle. On ne m'apercevait pas ; j'étais appuyé dans le passage obscur entre la boutique et la salle... Madame Parangon dit à Tiennette, qui l'aidait à se déshabiller : « Ce que tu m'as » dit de mon jeune compatriote me fait beaucoup de » plaisir ! Je vois que c'est un sage garçon, plein » d'honneur. — Ho ! Madame ! jamais il n'en fut d'aussi » sage, d'aussi honnête ! — Je m'intéresse doublement » à lui, comme élève de la maison, et parce que mon » père est l'ami du sien... Où est-il ? » Je revins à moi-même, à ces mots, et j'entrai. L'on crut que je venais de la boutique. « Monsieur Nicolas, » me dit la maîtresse, « approchez ! Vous êtes le fils d'un ami de » mon père ; méritez d'être le nôtre... Mon mari est » content de vous ; le prote aussi ; cela me flatte : vous » n'en douterez pas, quand vous saurez que c'est moi » qui ai fait proposer à vos parents de vous mettre en » apprentissage ici... J'ai su vos petites querelles avec » vos frères ; peut-être avez-vous bien des torts ! Mais » vous êtes jeune ; et il faut, je crois, que la jeunesse » fasse quelques folies pour être sage ensuite plus » sûrement... » En parlant ainsi, elle souriait et cherchait quelque chose... J'ai reçu la lettre que vous » m'avez écrite pour Edmée ; c'est par elle seulement » que j'ai su que vous étiez ici... » En achevant ces mots, elle trouva une montre en argent, qu'elle me donna en me disant : « Un bon travailleur comme vous « sera bien aise de savoir l'heure : tenez. » Je ne savais que devenir ! Une montre à moi !... J'étais ivre de joie, et du présent, et surtout de le tenir de Madame Parangon ! Quelle gloire pour moi ! quel plaisir pour

mes parents! (et cette idée ne fut pas celle qui me flatta le moins). Mes remerciements se sentirent de ma vive émotion ; ils furent si extravagants, si peu suivis, qu'ils firent sourire Colette. Tiennette achevait de la déshabiller ; elle était en corset, en simple jupe ; je l'admirais ; je dévorais tous ses charmes ; mais d'un air de naïveté, d'innocence, qui n'était cependant que dans mon air ; mes sens bouillonnaient. Dans un moment où Tiennette était occupée à ranger quelque chose, Colette me donna sa respectueuse à poser sur ses autres habits ; je me cachai, pour la baiser ; mais Tiennette me vit... Je m'aperçus enfin, de moi-même, qu'il convenait que je me retirasse.

En voyant Madame Parangon, je l'adorai : si j'avais connu Colette la première, au développement parfait de mon cœur, au lieu de Jeannette Rousseau, c'est Colette C** que j'aurais seule adorée. Mais ne l'ayant qu'entrevue, et toujours trop loin de moi, pour ne m'en rapprocher que lorsque j'avais déjà le cœur effleuré, non seulement par l'amour, mais par la jouissance, et surtout par les vices de la ville, Colette, ma divinité, fut adorée moins purement ; le désir se mêla au sentiment de la tendresse ; je vis plus ses charmes que ses vertus, parce que mon cœur ne désira pas toujours que le sien fût pur : au lieu que j'avais toujours désiré à Jeannette autant de vertu que d'amour ; et la cause, mon lecteur, n'est pas dans le mérite moins grand de Colette ; c'est qu'elle était mariée et que Jeannette était fille ; toutes choses égales, j'aurais aimé plus vivement, plus ardemment, plus purement Colette C**. Et la preuve, c'est que souvent j'ai respecté sa vertu de femme, quoique ce titre de femme me mît quelquefois en fureur, et qu'il m'inspirât tantôt de la jalousie, tantôt des désirs irréprimables... A présent que j'ai fait comprendre la nature de mon attachement pour cette

femme céleste, vous allez me suivre mieux, ô vous qui me lisez, et vous ne serez étonnés de rien.

Je commençai par être jaloux contre M. Parangon ; il me sembla qu'il était indigne d'un bonheur qu'il ne sentait pas comme je l'aurai senti. Dans tous les romans que je lus, ou relus, je vis Colette ; c'est elle qui en fut l'estampe, et qui prêtait à l'héroïne un charme au-dessus de l'imagination ; je concevais, par Colette, combien elle devait avoir été aimée. Si mon cœur n'avait pas été un peu entamé par les exemples que j'avais journellement sous les yeux, l'image de Colette aurait été un talisman, qui m'aurait garanti de la corruption du vice. Mais outre que j'avais déjà goûté du fruit de l'arbre défendu, mon imagination me représentait sans cesse Colette dans les bras du vigoureux Parangon, qui jouissait de tous ses charmes (ma pensée était : *profanait*) ; mes sens s'allumaient, et leur effervescence offusquait les vertueux sentiments de mon cœur honnête, tendre, et plus sensible qu'on ne l'a communément avec un tempérament fougueux. Ces élans étaient quelquefois si orageux, lorsque je lisais une épreuve avec le maître, en présence de Colette, que j'étais obligé de quitter la lecture ; de sortir courbé, ne pouvant me tenir debout... Une colique presque toujours supposée, et dont j'avais eu des attaques dès ma première jeunesse en jouant *inutilement* avec les filles, était mon excuse... Ce qui me rassurait, c'est que M. Parangon ne me paraissait pas éperdument aimé... Insensiblement donc je m'enflammais pour Colette, à un excès dangereux... Mais quelle apparence de rien obtenir contre le devoir, d'une femme aussi vertueuse et ma protectrice ?... Brûlé de désirs, je jetai un coup d'œil sur les objets environnants, qui pouvaient tempérer une ardeur devenue insupportable.

Ma conduite antécédente avec Tiennette me servait

de frein auprès de cette jeune fille : mais nous avions pour voisines de très jolies personnes : à droite, les trois sœurs *Baron*, Madelon, Berdon et Manon ; à gauche, cette jolie Prudhot, fille d'un épicier, dont il a déjà été question. Ma vigueur, ma jeunesse, ma constitution particulière, aidées des mœurs de la ville, ne me permettaient pas de voir journellement de près ces jeunes personnes, sans désirs ; et bien loin de vouloir garder mon cœur pur et fidèle à celle que j'adorais, comme j'en formais le dessein, en lisant les romans, j'allais au contraire au-devant des sensations voluptueuses, pour adoucir, par les faveurs de beautés plus humaines, le tourment de ma passion secrète. Mais d'un autre côté, j'étais retenu par ma timidité ! Comment exprimer et satisfaire mes désirs, avec des jeunes personnes que je ne voyais que sur leurs portes, à qui je ne pouvais parler que devant tout le monde ? J'étais consumé... Ah ! sans ma première vertu avec Tiennette !... J'étais d'ailleurs dans une mutabilité continuelle d'idées : en voyant mes voisines ou Tiennette, je les désirais ; mais dès que Madame Parangon venait à paraître, j'étais plutôt charmé que fâché des obstacles qui m'avaient retenu à l'égard des autres ; je ne soupirais, je ne respirais plus que pour ma déesse. Avec quel plaisir j'exécutais ses moindres ordres ! Comme je volais au-devant d'un signe ! Comme je tâchais de la deviner !... Ce n'était pas étude, contention, c'était goût délicieux. Il existait tant de motifs, qui devaient me faire penser ainsi, que l'aimable femme ne pouvait guère soupçonner le véritable...

Mon goût pour la lecture, mon éloignement pour le jeu, le vin, pour toutes les dissipations ordinaires de mon âge, augmentaient l'estime de Madame Parangon : elle m'admirait comme un sujet unique, qui devait un jour faire des choses merveilleuses, puisqu'il était déjà

un homme sensé, dans la saison de la folie. Elle ignorait que ce n'était pas de la vertu, en moi : ce n'était que penchant pour les femmes : penchant, à la vérité, mieux raisonné que dans les autres hommes, puisque pour le satisfaire plus complètement, je lui sacrifiais tous les autres goûts, tellement anéantis en moi par la force d'un seul, que je n'avais aucune peine à les surmonter. Ainsi, la chose même qui devait exposer Mme Parangon, et la rendre sévère, fut ce qui lui donna de la sécurité, ce qui la rendit indulgente, bonne, confiante... Mais il faut mettre de l'ordre dans cet important récit.

Le goût dont je parlais, pour la lecture, pour toute espèce d'instruction, avait la même cause qu'à Courgis; j'étais né pour tout devoir aux femmes, plaisirs, peines, et la mort même ; je voulais, par un mérite réel, me rendre digne de leur tendresse ; cela n'était pas raisonné en moi sans doute; c'était un instinct. Je restais donc à la maison les dimanches et fêtes, pour traduire, étudier. Je donnais généreusement congé à mon petit camarade Bardet, au domestique, à la cuisinière ; je prenais tous les tours pour moi. Cette conduite devait me faire aimer des deux premiers ; car pour Tiennette, cette jolie fille, autant par inclination que par les ordres de sa maîtresse, était pour moi une sœur attentive. Lorsque Mme Parangon rentrait, elle me trouvait toujours dans la boutique, ou dans la salle ; je répondais aux villageois, qui venaient chercher des livres, et je rendais compte de la recette à la maîtresse. « Cela ne vaut pas la peine que vous restiez, » me disait-elle quelquefois ; « fermez et allez vous dissiper. » Je répondais avec reconnaissance, et continuais à rester sédentaire. Je n'aurais pas donné pour une couronne le plaisir de la voir, lorsqu'elle rentrait seule dans la journée.

Il est des jours dont le retour semble fait pour

amener des jouissances : tel sera le 8 décembre. Celui de 1751 fut le premier où je parlai à Manon Prudhot, ma jolie voisine au nord. Elle rentrait au moment où j'étais venu respirer sur la porte coupée. Elle me sourit obligeamment, et resta sur la sienne ; ce qui fit que j'osai lui aller parler. Elle m'accueillit, et me pria de lui prêter des livres, de ceux qu'on donnait à lire. Je lui fus chercher *Villedieu*. Telle fut notre première entrevue. Mme Parangon arriva, comme je quittais Mlle Prudhot. Je la suivis dans la maison. Elle se mit auprès du feu, et parut se complaire à m'interroger sur mon travail littéraire et sur mes lectures, les dimanches et fêtes ; à mes heures de relâche, les autres jours, comme le soir, à l'heure du dîner. Je répondis que je traduisais Térence : j'étudiais la Prosodie, la Logique de Port-Royal. — « Que lisez-vous par amusement ? — Les » romans de Mme Villedieu m'enchantent ; je leur pré- » fère cependant la *Princesse de Clèves*. Je n'aime pas » *Don Quichotte*, cela me fatigue, mais les épisodes sont » charmants ! J'ai dévoré *Robinson* jusqu'à ses *Dialo-* » *gues*, et je n'ai pu supporter ses *Visions*... » Mme Parangon souriait, en m'entendant raisonner, et je lui vis prendre un air de bonté familière, qui m'enchanta. — « Vous ne lisez pas de livres... libres ? » Je rougis, en répondant : — « Mais j'ai lu les *Contes* de La Fontaine... » Une fois que j'y ai eu mis le nez, je n'ai pu m'empê- » cher de poursuivre ; j'étais emporté. — Il ne le fallait » pas ! On doit se vaincre... Si j'en étais la maîtresse, » il n'y aurait ici aucun de ces livres-là... D'ailleurs, » j'ai ouï dire à M. Parangon lui-même, que cela blase » le goût ; ceux qui s'adonnent à ces sortes de lectures, » ne trouvent plus que de l'insipidité dans celle des » livres honnêtes et sérieux. — Ho ! Madame, cela » n'est pas vrai de tout le monde ! » m'écriai-je, avec » une vivacité qui plut à Colette ; « car je n'en lis pas

» avec moins de plaisir les bons ouvrages. Je sens » même une sorte de mépris pour les auteurs libres, » comme Grécourt et Vergier, que j'ai lus aussi. — » Vous ferez bien de ne plus lire de ces auteurs-là. — » Non, Madame ; je vais m'occuper à traduire les poètes » latins, en même temps que je lirai nos meilleurs » poètes français, comme Racine, Boileau. — C'est » bien. Voudriez-vous me lire quelque chose de votre » traduction de Térence ?... » Je courus chercher mon cahier, et je lui lus les deux premiers actes entiers de l'*Andrienne*. Elle en parut très contente, et surtout flattée que je continuasse mes études chez elle, sans négliger mon état. — « Vous avez trouvé, » ajouta-t-elle, » le vrai moyen de conserver les mœurs ; et si vous » continuez ainsi jusqu'à la fin, vous aurez surpassé » mes espérances... Je vous connais depuis longtemps ! » et vous m'avez toujours intéressé : Mais... différents » écarts m'ont donné des inquiétudes. Voilà comme il » faut les dissiper. »

Jamais encore je ne m'étais trouvé aussi heureux, et ces doux moments n'avaient point encore eu leurs semblables ; jamais ils ne les eurent, si ce n'est par elle... Mais Mme Parangon était trop voluptueusement belle, et j'avais les sens trop inflammables, pour qu'une pareille familiarité ne devînt pas extrêmement dangereuse ! Cette jeune personne réunissait tous les charmes de la nature, d'une parure provocante, et d'une exquise, d'une virginale propreté...

Après cet entretien, elle me fit lui lire la *Zaïre*, de M. de Voltaire (auteur que je ne connaissais pas encore, ses ouvrages n'étant pas à la maison ; Mme Parangon avait vu représenter cette pièce à Paris, pendant son dernier voyage, et elle était encore dans l'enchantement que *Zaïre* et *Gaussin* lui avaient causé). Je lus : Mme Parangon me suivait des yeux, son bras appuyé

sur le dossier de ma chaise, et elle me donnait quelque fois le ton de l'acteur ou de l'actrice qu'elle avait entendus. Un de ses bras portait un peu sur mon épaule; ce bras me brûlait et donnait à ma voix le timbre sonore et tremblotant de l'émotion. Ma fée et moi, nous étions tout en larmes... La pièce achevée, je la mis sur la table : j'étais dans une situation d'esprit qui m'eût donné, deux ans plus tard, la hardiesse de parler. Mais quand la force de ma passion serait devenue assez puissante pour me délier la langue, Manon Bourgoin, la plus intime amie de Mme Parangon vint à entrer. « Je « suis encore tout attendrie, » lui dit la belle dame... « Monsieur Nicolas vient de me lire *Zaïre*. — Il lit » donc bien ! — Il sent ! — Tant mieux ! il nous lira » un petit poème manuscrit dont mon papa vient de » recevoir six chants; il y en aura dix-huit; mais on » n'a encore que ceux-là. C'est du même auteur... » Bourgoin a voulu lire; mais il débite ça comme un » cochon... Voyons donc, Monsieur Nicolas, comme » vous lirez ? » Elle mit la main sur un petit in-4°, qu'elle ouvrit : c'était le *Cid*, et elle me présenta le monologue de Don Diègue :

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !

J'avais déjà lu cette pièce, que j'avais trouvée, à mon goût d'alors, la meilleure de Corneille, et je savais ce monologue par cœur; de sorte que je le lus avec chaleur. Manon Bourgoin fut enchantée ! « Il nous lira la » *Pucelle !* il nous lira la *Pucelle !...* »

La conversation fut ici coupée par l'arrivée du prote, cousin de Manon. M. Parangon arriva lui-même à sept heures et demie, et moi, je courus me renfermer à l'imprimerie jusqu'à huit heures un quart, où l'on était à table et en train de souper; j'avais encore fini avant tout le monde. Je ménageais ainsi les moindres instants

pour ma chère traduction de Térence, qui, bien qu'elle ne fût qu'une malheureuse version d'écolier, venait de me valoir plus qu'un bon livre ne rapporte à de très bons auteurs... Mais ce n'était pas le seul avantage que je retirasse de mon travail : j'avais non seulement pour but de ne pas oublier ce que j'avais appris, mais d'épurer mon langage et mes idées, par l'étude d'une langue qui, étant la source de la nôtre, contient les racines de tous nos mots. Rien de plus inconsidéré que ce qu'a depuis écrit J.-J. Rousseau, du peu d'importance de l'étude des langues grecque et latine ; tous les jours de ma vie, j'ai senti combien ces deux langues nous sont nécessaires pour nous entendre parfaitement nous-mêmes, en parlant les jargons informes, barbares, que nous appelons langues *française*, *italienne*, *espagnole*, et l'idiome *anglais* lui-même, bien qu'issu du *tudesque*, par la grande quantité de mots grecs et latins qui y sont passés, soit de l'ancien jargon français, lors de la conquête, soit immédiatement, depuis l'introduction des arts et des sciences dans cette île... Je ne pus travailler : les charmes de Mme Parangon, ses bontés, ses discours remplissaient ma mémoire et mon imagination. La soirée que je venais de passer avec elle rendit ma passion extrême et plus confiante ; j'entrevis la possibilité de la faire partager (et cependant, qu'elle était encore loin de l'excès où elle doit parvenir !) Funeste idée, qui sera fatale à tous deux !... Mais, je le proteste, nous ne fûmes coupables ni l'un ni l'autre... ou je le fus tout seul... Mais, non, je ne le fus pas, moi l'agresseur ; moi... Ce qui est au-dessus des forces de l'homme, ce qui lui ôte la raison, son pouvoir sur lui-même, ne peut le rendre coupable ! Cette maxime est dangereuse, je le sais ; mais je suis obligé de dire ici la vérité : je sens intimement que je ne le fus pas dans tout ce qui est relatif à ma passion pour Colette. Jamais je ne fus

libre ; je fus toujours emporté malgré moi ; je fis tout ce qui me fut possible pour me surmonter, pour vaincre ma passion, pour éviter ma chute, pour effacer Colette de mon cœur, par l'impression qu'y ferait une autre ; et cela, parce que l'idole de mon cœur était mariée, et que désirer la femme d'autrui me paraissait le crime le plus contraire aux mœurs. Je recherchai des filles non engagées ; je m'efforçai de m'attacher, et je réussis quelquefois à me faire illusion, comme on le verra bientôt. Mais il semblait qu'une fatalité me poursuivît...

L'heureuse après-dînée du 8 décembre ne fut pas répétée de longtemps ! On aurait dit que Colette ne cherchât à creuser une impression profonde, que pour lui laisser ensuite tout le temps de s'effacer.

Je commençai donc à penser plus librement ; le désir et la jouissance remplacèrent le sentiment de la tendresse, qui, jusqu'alors, avait dominé dans mon cœur. Mme Parangon possédait un charme auquel je n'ai jamais pu résister, un pied mignon ; et ce charme ne produit pas de la tendresse. Ajoutez que cet attrait était plus puissant en elle que chez toutes les autres femmes qui me plaisaient alors ; la chaussure de Mme Parangon, faite à Paris, et avec ce goût parfait qu'y sait donner une jolie femme, avait cette élégance voluptueuse qui semble y communiquer l'âme et la vie. Tantôt Colette avait un soulier de droguet blanc uni, ou à fleurs d'argent ; tantôt rose à talon vert, ou vert à talon rose : son pied souple, loin de déformer sa chaussure, en augmentait la grâce et en rendait la forme plus provocante...

En rentrant à la maison pour étudier, je vis Mme Parangon élégamment parée, chaussée en souliers roses à languettes, bordure et talons verts, attachés par une jolie rosette en brillants. Comme ils étaient neufs, ils la gênaient apparemment, ou bien, après avoir été à la grand'messe, où elle avait rendu le pain bénit, elle vou-

lut les conserver ; elle prit des mules vertes non moins provocantes, à talons et falbalas roses. Je restais immobile, la dévorant des yeux. Toinette mit les souliers de sa maîtresse sur une tablette, à côté de la porte ; et toutes deux montèrent au premier, en me recommandant de rester jusqu'à leur retour. Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher, en palpant ce qui venait de la porter ; mes lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature, et trompant son but sacré, remplaçait le sexe par excès d'exaltation... Les expressions plus claires se refusent... La chaleur qu'elle avait communiquée à l'insensible objet qu'elle avait touché subsistait encore, et y donnait une âme ; un nuage de volupté couvrit mes yeux.

Calmé, j'écrivis dans un des instruments de mon bouillant écart : *Je vous adore !* en petits caractères, et je remis l'élégante chaussure à la place où je l'avais prise.

Tandis que je m'étais livré à cet égarement, je ne m'étais pas aperçu, malgré mon oreille alerte, qu'on était entré presque à côté de moi. La naïve Toinette m'avait vu ; mais ne comprenant rien à mon action, elle était doucement remontée avertir sa maîtresse. Mme Parangon, surprise, était descendue, et heureusement ! n'était arrivée qu'au moment où j'écrivais. Un léger mouvement entendu me fit passer dans la cour. On lut pendant ce temps-là sans doute, car j'entrevis, en rentrant, le bas de la jupe de Toinette, et le dérangement de la chaussure était frappant..... Cette bizarre et frénétique jouissance, le dirai-je ? sembla m'aplanir la route qui conduisait à Colette elle-même... Je devins concentré, taciturne, sauvage, furieux de luxure ; mais l'unique objet de ma frénésie était Colette, *adhuc virgo a nullo tacta viro*. Je baisais avec transport, avec rage d'amour tout ce qui l'avait touchée, et mes désirs n'en *flagraient*

que davantage ; surtout un jour que, me trouvant dans l'endroit ou cette femme modeste faisait serrer le linge qu'elle quittait, je saisis avidement ce qui avait touché ses charmes, portant une bouche altérée de volupté sur son tour de gorge, sur.... .. ce que j'imaginais *vela secretiora penetralium*, avec un emportement... qu'on ne peut exprimer. Si, dans les excès de cette frénésie, je l'avais trouvée seule, j'aurais employé la violence... Puisse ce que je raconte ici être utile à quelqu'un ! car si j'avais eu lu un livre tel que celui que je publie, vertueux comme je l'étais encore, il m'aurait salutairement effrayé ; j'aurais pu réprimer, par la réflexion, des mouvements impétueux ; j'aurais fui le péril, en évitant les occasions auxquelles mon inexpérience me conduisait, comme le papillon à la lumière qui doit le brûler.

Après cet état violent un peu calmé, je me proposai de découvrir ma passion à Colette, et de la conjurer de la manière la plus touchante, de m'indiquer les moyens d'en triompher, ou de m'accorder de l'indulgence. Mais j'appuyais peu sur cette seconde alternative, parce qu'un seul regard de Colette rappelait dans mon cœur le respect et la timidité... Lecteur, où en étais-je ?... Je m'égare souvent ; je suis emporté malgré moi : *abyssus abyssum invocat*... Mme Parangon redescendit avec Toinette ; je me levai, honteux comme si j'eusse été deviné, pour remonter à mon étude. En ouvrant la porte vitrée, je m'aperçus que Colette relisait le mot écrit... Je tremblai ! Je me hâtai de fuir...

Arrivé à mon petit bureau, au lieu de travailler, je m'occupai de Colette, et, me trouvant plus hardi, loin de ses regards, je m'applaudis qu'elle eût vu le mot : *Je vous adore !...* — Elle le sait du moins ! pensai-je. Mais quand la sonnette avertit pour le dîner, ma timidité revint. Je descendis comme un criminel qui vient devant son juge.

Nous dînions seuls, la maîtresse et moi : M. Parangon et le prote, tous deux francs-maçons, étaient en loge dans la campagne, et Manon Bourgoin profitait de l'absence de son père, chef de loge, pour manger, etc., avec Gaudet d'Arras, en tête-à-tête, ne se cachant pas de sa mère... Je baissais les yeux et restais debout. Mme Parangon me dit, mais d'un ton intéressant, que je crois encore entendre : — « Placez-vous. » Elle était assise. Je me mis de côté. — « Nous ne sommes que deux; mettez-vous en face. » Elle me servit. Je mangeai en silence. Elle ne parla pas. J'étais dans une situation difficile à rendre : presque fâché de ma hardiesse, dont j'étais dans quelques instants bien aise... Enfin, Mme Parangon me dit : — « Vous rêvez? — Oui, Madame... je » rêvais... — Mangez, puisque vous êtes à table. » Je répondis : — « Oui, Madame, » sans savoir ce que je disais. — « Étiez-vous à la grand'messe? — Oui, Ma- » dame. — Avez-vous eu du pain bénit? — Vous savez » que le distributeur n'en donne pas derrière le chœur. » — Non, je l'ignorais... En voilà donc un morceau... » Elle me le montra sur un plat d'argent; mais elle fut obligée de me le donner. — « Vous êtes concentré? — » Ho! beaucoup, Madame! » Et j'enveloppai le morceau de pain bénit dans du papier. — « Vous voulez le » donner? — Moi, le donner! le Ciel m'en préserve! » — Qu'en voulez-vous faire? — Le garder, Madame, » comme on garde... ce qu'on tient des personnes... » qu'on respecte infiniment. » Elle sourit et rougit, en me disant : — « Ce n'est pas une chose comme celle- » là... » Ho! que j'étais tenté de lui dire ce que j'avais écrit : *Je vous adore!* et de courir ensuite exhaler mes transports sur l'*Ile d'amour*, la même où j'allais quelquefois, les dimanches, faire des vers, lire les romans de Villedieu, ou causer de littérature avec l'aîné Deschamps.

Il faut dire que, depuis que j'adorais Colette, je m'étais promis de me livrer sur cette île heureuse aux transports de ma joie, après ma longtemps méditée, pénible et formelle déclaration d'amour à Madame Parangon : car j'ai toujours consacré les endroits où j'avais eu du plaisir ou de la douleur; ils me devenaient chers, ils étaient pour moi comme les temples de la Divinité. Le plaisir, je le goûtais plus vivement que les autres hommes, dans le rapide instant de sa durée; mais cet instant n'était souvent pas le plus délicieux; trop d'ivresse m'offusquait : au lieu que me trouvant seul, après l'extase, je me la retraçais par la réflexion, et la savourais. Quant à la douleur, une fois passée, elle était une source de volupté : chaque octave, chaque pareil jour du mois, chaque anniversaire, je me félicitais du péril échappé; je comparais ma situation plus heureuse, et je m'attendrissais : ou, par aventure, elle n'était pas meilleure et, alors j'adoucissais la peine présente par le souvenir de la peine passée, je pleurais celle-ci, en me roidissant contre la nouvelle. [Dans la suite, j'eus un troisième genre de jouissance particulière, qui n'eut lieu qu'avec mon ami Loiseau : il consistait à la goûter une seconde fois, plus délicieusement que la première, en la lui racontant, en la lui voyant partager. C'est ce qui me console aujourd'hui de certains écarts, en me prouvant que je n'eus jamais le cœur entièrement corrompu, puisqu'il fut toujours si sensible à l'amitié.] Revenons.

Au moment où je voulais dire à Madame Parangon, *Je vous adore!* je me rappelai que nous étions au 22 octobre, jour de la naissance de Colette. Il me vint dans l'idée de lui faire mon compliment. Que j'aurais voulu avoir un riche bouquet à lui présenter! Mais je n'avais rien, pas même mon cœur, qui était à elle. Au lever de table, j'ouvris la bouche, en palpitant : — « C'est au-
» jourd'hui que le chef-d'œuvre de la Nature a vu le

» jour pour la première fois! » me dis-je tout haut à moi-même. Et je regardai Madame Parangon, qui se disposait à sortir pour aller à vêpres. Je restais muet, mais je m'agitais. Elle me dit : — « Vous êtes bien » troublé? — Je... sais, Madame, que c'est aujourd'hui » le jour de votre naissance : c'est votre fête plus que le » jour de sainte Colette... — Oui! vous avez raison! Je » suis née à deux heures après midi; je serai à l'église » à cet instant, et j'offrirai à Dieu le vingt-troisième » anniversaire du premier moment de mon existence. » — Ha! Madame! et moi aussi! — Vous n'êtes pas né » aujourd'hui ? — Le vôtre. — Je vous en remercie. — » Ho! si j'avais un bouquet! » Elle sourit : — « Le » désir me suffit. — Madame, si j'étais un dieu, je vous » donnerais la plus belle étoile : on dit que c'est Vénus. » Toutes les fois que je la verrai, je penserai : Voilà le » bel astre de Mademoiselle Colette! » Elle rougit. — » C'est bien, Monsieur Nicolas! et très joli! » Elle sortit contente de moi.

*
* *

La jeune Berdon presque nue dans sa chambre, un soir que j'étais rentré de bonne heure, cherchait scrupuleusement ses puces, sans avoir tiré le rideau. Je m'étais mis sans lumière à une fenêtre, guettant si Mme Parangon rentrerait seule, lorsque j'aperçus la potelée Berdon, atteignant alors dix-huit ans, trois moins que sa sœur aînée, qui me montra successivement, sans rien omettre, des charmes arrondis et d'une perfection achevée... Mais, au fort de mon admiration, je m'aperçus que Mme Parangon était rentrée seule, c'est-à-dire reconduite par des amies, qui s'en étaient allées sur-le-champ. L'envie de lui parler l'emporta sur un spectacle bien séduisant pour un jeune homme de mon âge, et je courus auprès d'elle. Ma venue parut l'em-

barrasser, et j'allais me retirer. — « Non, » me dit-elle, » vous pouvez rester. Voilà un livre nouveau » (les *Lettres du Marquis de Roselles*) ; « lisez-le moi, je vous » en prie. » Je me plaçai près d'une table : la lecture m'intéressa vivement ! Je lisais avec rapidité, quand j'éprouvai une sensation nouvelle, inconnue, délicieuse ! Par hasard, le pied de Mme Parangon s'était posé sur le mien, que je tenais immobile, de peur de l'en faire apercevoir. J'eus ce plaisir durant toute la lecture, qui ne finit qu'à onze heures. Personne n'était encore rentré. La journée, quoique nous fussions au 6 septembre, avait été très chaude ; la soirée était la plus agréable que l'on eût encore eue, et l'on en profitait. Mme Parangon, en se levant, sentit qu'elle appuyait sur moi : la crainte de me faire mal dérangea l'aplomb, et elle retomba sur mes genoux. Ivre d'amour, électrisé par ce contact imprévu, je ne fus pas le maître d'un mouvement audacieux : je pressai de mes deux mains sa taille légère, et je fixai un instant sur moi ma Déesse, en lui disant, d'un son de voix altéré : — « Ho ! Madame ! ne » vous êtes-vous pas fait mal en tombant ? » Elle rougit, en se levant avec vivacité, sans me répondre. J'observai le ton qu'elle prit ensuite avec moi : sa voix était plus douce, plus harmonieuse, presque tremblante ; Colette m'égalait davantage à elle, par les choses qu'elle me disait : elle avait l'air de demander mon avis, par quelques confidences assez indifférentes au fond, mais qui ne sont pas faites ordinairement par une femme, à ceux qu'elle n'estime pas... L'espérance brilla dans mon cœur ; et dès que je pouvais intéresser Colette, tout le reste de son sexe n'existait plus pour moi qu'en elle. Je sentis mon courage plus fort que jamais. J'allais oser lui parler de Fanchette, et en lui témoignant mes sentiments pour sa jeune sœur, laisser entrevoir qu'ils n'étaient fondés que sur ceux qu'elle m'inspirait ; j'allais

(car toutes ces idées me venaient ensemble) la remercier d'avoir pris le seul moyen de conserver mon innocence, en lui avouant que je l'adorais, malgré moi ; qu'il était impossible d'éteindre mes sentiments, mais que je pouvais les faire changer de nature, les rendre innocents et dignes d'elle, en lui demeurant attaché sous un titre légitime. Tels étaient mes petits projets, et peut-être aurait-il été utile que je les remplisse : Colette aurait su parfaitement à quoi s'en tenir sur mon compte. Mais le mari survint ; sa présence m'était odieuse, insupportable, surtout le soir, et je m'enfuis dès qu'il se fit entendre.

Le lendemain, je courus à mon poste pour voir rentrer Mme Parangon, et un peu rappelé par mon *épuceuse*. Au lieu de Berdon, ce fut Madelon qui tenait la place. Elle ouvrit la fenêtre, et après avoir observé s'il n'y avait de lumière nulle part, elle prit encore moins de précautions que sa sœur. Quelle perfection ! Cette vue produisit un effet dont les suites auraient décidé mon établissement, si le sort funeste qui m'a toujours poursuivi n'avait renversé tout ce qui m'était favorable. Je quittai cependant Madelon, par le même motif qui m'avait arraché la veille à un spectacle non moins séduisant. Mme Parangon était rentrée ; je lui demandai le second volume des *Lettres du Marquis de Roselles*, et je lus. Colette était vis-à-vis de moi, un peu renversée dans son fauteuil, les jambes croisées, l'une très haute. Elle écoutait avec attention, je lisais avec chaleur. Colette avait les yeux fermés. Apercevant son pied à la hauteur de mon genou, une de mes mains chercha un léger contact. J'y parvins... Comment se peut-il qu'une matière insensible, parce qu'elle touche l'objet aimé, électrise l'âme, et la remplisse d'une surabondance de feu ! Je brûlais ! j'étais dévoré !... Je fis un mouvement pour m'approcher ; j'aurais voulu pouvoir faire toucher

ses genoux aux miens. J'y réussis. Je ne fus plus maître de moi-même, la voix me manqua, s'éteignit je n'avais plus qu'une prononciation sourde et tremblotante. — « Vous êtes fatigué, » me dit Colette en ouvrant les yeux « vous lisez avec trop de chaleur... Arrêtez-vous » là. » Je fermai la brochure ; mais je ne m'éloignai pas, et Colette étant adossée au mur, son pied touchait ma jambe...

— « Cette *Seconde Partie*, » dit-elle, « me plaît davan- » tage ; la *Première* m'avait attristée. — Et moi, je m'in- » téressais vivement à cette *Léonore* ; mais je suis à » présent pour Mlle *de Ferval*... Ha ! quelle diffé- » rence !... Je le vois, toutes les femmes intéressent, » toutes peuvent être aimées ; mais... il en est qui sont » des Déesses... qu'il faut adorer !... » Je baissai la tête... En vérité, je cherchais la main de Mme Parangon... Quelqu'un entra dans la boutique : je me levai précipitamment, et je courus voir qui c'était. Je trouvai Mlle Manon Bourgoin, qui, après avoir poussé la porte coupée, disait adieu à quelqu'un qui lui baisait la main. Je la laissai libre, et je revins l'annoncer à Madame Parangon, qui se leva. J'osai la retenir par la robe, en lui disant : — « Madame ! n'allez donc pas ! elle dit » bonsoir à quelqu'un très tendrement ; et... ce serait » une indiscrétion ! » Colette rougit mais resta. Elle ne me dit pas un mot jusqu'au moment où Manon entra.

C'était fête : Madame Parangon était parée, mais avec un goût, une élégance que je ne lui avais jamais vus. Elle s'était aperçue de mon admiration à dîner. Il gelait. Elle sortit dès qu'on eut quitté la table, et je la vis entrer chez sa sœur Madame Minon, la procureuse, avec laquelle elle fut à vêpres. Je restai ; je renvoyai tout le monde : on ne demandait pas mieux, Toinette elle-même, qui avait une visite à rendre à la

belle Villetard, femme du commissionnaire de vins, amie de sa famille. Je fis grand feu dans la salle, et je me mis à lire. L'ouvrage qui me tomba sous la main fut le *Cid*, de Corneille. Je le lus pour la première fois, et ce fut avec enthousiasme. J'étais réellement amoureux de *Chimène*, en le finissant. Je tisonnais, en savourant ma lecture, je rêvais, quand j'entendis ouvrir la porte coupée. Je fus presque fâché d'être interrompu... On pousse la porte verte, et je vois, à travers la porte de toile, une dame qui s'arrête, comme si elle eût hésité d'entrer... Je me lève : c'était Madame Parangon ! Je tressaillis... Je débarrassai un petit fauteuil cramoisi, que je lui présentai. — « Vous avez bon feu, heu-» reusement ! car je suis transie. » Je vis qu'elle avait froid aux pieds, mais qu'elle craignait, ou de gâter sa jolie chaussure ou de l'ôter devant moi... Elle était si belle, j'étais si transporté, que sans réfléchir, je tombai sur les deux genoux, et lui ôtai ses souliers sans les déboucler... — « Au moins, donnez-» moi donc mes mules ? » Elles étaient sur la tablette, et je n'eus qu'à tendre la main. Je les présentai à son pied; mais elle le retira. Je me levai pour placer ce que je venais d'ôter... « Asseyez-vous donc. » Je m'assis. Un profond silence. « Vous lisiez ? Je vous ai dérangé. — Je » venais d'achever le *Cid*... Ha ! que Chimène fut mal-» heureuse ! mais qu'elle était aimable ! — Oui ! elle » était dans une cruelle position ! — Ho ! bien cruelle ! » — Je crois en vérité que ces cruelles positions-là... » augmentent... l'amour ? — Bien sûrement, Madame ! » Elles l'augmentent à un point... — Hé ! comment le » savez-vous, à votre âge ? » Je fus embarrassé ; je rougis... Un moment après, je pris sur moi de dire : — « Je le sais aussi bien que Rodrigue. — Cela ne se » peut pas ! — Je vous l'assure, Madame. — Vous » n'avez jamais eu d'amour... malheureux. — Madame

» veut dire heureux.— Heureux, ou malheureux... Vous » êtes un enfant. — Par la raison, non par le cœur. — » Il dit cela d'un air pénétré... Pauvre garçon !... » Trouvez-vous que le *Cid* soit une bonne pièce ? — » Madame, si elle est mauvaise, je n'en sais rien ; je » ne m'en doute pas ; je suis aussi bête que l'auteur. » Ce mot fit éclater de rire Madame Parangon : — « Ha ! » dit-elle, si l'on vous entendait ! aussi bête que Corneille, » qu'un grand homme ! — Je m'en suis douté que » c'était un grand homme, au plaisir que m'a fait sa » pièce. — Qui vous a plu davantage, de Chimène, ou » de Rodrigue ? — Ha ! Chimène... Et vous, Madame ? » — Rodrigue. » Je réfléchis un moment : une idée lumineuse se présenta. — « Je sais pourquoi. — Pour- » quoi ? — Mais... » Je n'osais pas le dire. Je me fis longtemps presser. A la fin, je dis : — « J'aime mieux » Chimène, Madame, parce qu'elle est de votre sexe. » En vérité, à chaque fois qu'elle parle, je lui donne » votre air, votre ton, vos traits, votre parure.. votre.. » beauté...» Elle rougissait ; je m'enhardis ; « Tenez ! » vous êtes l'Estampe de la pièce, comme celles qu'on » a mises dans les *Epîtres amoureuses d'Ovide*. — Cette » idée est jolie. — Je ne sais pas si Madame voudra » me dire la sienne ? — Mais moi, quand je lis... » Rodrigue... je me le représente jeune, naïf... ayant » le cœur tendre et pur... non sans défauts, mais n'en » ayant que d'excusables. — Ha ! Madame !... » Et je m'arrêtai. — « Vous alliez dire quelque chose ? — » Oui... Madame. — Je voudrais le savoir ? — Ce » n'était rien, Madame. — Ha ! voilà un demi-men- » songe !... Allons ! — Puisqu'il faut le dire, car je » vois bien que vous commandez..., je voulais dire : » Que ne ressemblé-je à Rodrigue ? — Mais on se res- » semble de plus loin... Je vous souhaite les vertus de » Rodrigue, et surtout son bonheur... Mon Dieu ! qu'il

» fait chaud ici ! — Ouvrirai-je la porte, Madame ? — » Non. Je vais ressortir...» (*Se levant.*) « Ecoutez-moi, » Monsieur Nicolas. Il faut être appliqué, comme vous » l'êtes, économe, laborieux... Ne pourrait-il pas se » trouver une Chimène ?... Vos parents sont honnêtes » gens, estimés ; votre père est ami du mien.... » — Ho ! Madame ! mon père respecte infiniment le » vôtre ! — Et... mon père aime bien votre père !... » Elle fit quelques tours dans la salle, m'envoya lui chercher une pelisse rose toute neuve à l'appartement, sans doute pour se chausser en mon absence, me donna la bleue à reporter, et quand je redescendis, elle sortait... O Dieu ! que de grâces !... Je l'admirais transporté, quand je la vis revenir.— « J'ai oublié quelque chose.» Elle monta rapidement au premier, en me laissant son manchon. Comme elle redescendit très légèrement, elle me trouva en adoration devant tout ce qu'elle avait quitté. Elle feignit de ne rien voir, et, parvenue à la cheminée, elle me dit : « Si l'on me demande, je suis » chez Manon Bourgoin... Songez un peu à la Chimène dont je vous ai parlé. » Elle souriait, en sortant. — « O » femme adorée ! » m'écriai-je, qu'elle n'était encore qu'à deux pas. Je crois qu'elle entendit ; car elle ralentit sa marche. Mais aussitôt elle la redoubla... J'étais en extase, quand Toinette revint. Je rentrai avec elle, et je me mis derrière le paravent, pour travailler jusqu'au soir... O l'heureuse après-dînée, qui me fera verser de douces larmes à Paris, en 1756 !

Le dimanche matin, 20 janvier, j'avais été fort ému par la vue de Madelon, à qui je n'avais pas encore vu de tournure aussi provocante. En passant devant moi, tandis que j'étais sur la porte coupée, elle me dit : « Vous n'allez pas à la grand'messe, indévot ? » Et elle s'éloigna rapidement, sans attendre ma réponse. Ses

grâces, sa marche voluptueuse, qui avait je ne sais quoi d'embarrassé, ainsi que sa taille, excitèrent en moi une orageuse tempête de désirs. Je pensai : « Qu'elle est » aimable ! Quel bonheur d'être l'unique et chéri pos- » sesseur d'une fille si belle !...» J'oubliai, comme cela m'arrivait souvent, tous les projets que l'on fait; l'objet présent m'occupa seul, comme un véritable sauvage. Je courus travailler à mes vers pour elle, avec une exaltation que je n'avais pas encore éprouvée. Je ne sortis de mon enthousiasme qu'à l'appel pour le dîner.

Après la levée de table, tout le monde s'en alla, et je me trouvai absolument seul, vers les deux heures. Je me rappelai que la fête des filles était le lendemain et que Madelon en était la coryphée. Il me vint dans l'idée de lui faire des vers de circonstance. Je cherchai une mesure, afin qu'elle pût les mettre sur un air qu'elle aimât ; je n'en vis pas de plus agréable que celle de sa chanson, si flatteusement amplifiée, de l'automne précédent : *Je cherche un cœur plein de franchise*. Il me vint en idée d'y faire une sorte de réponse sur le même air, par une acrostiche, avec un vers intermédiaire, dont AGNÈS serait le mot apparent. Je m'assis devant la petite bibliothèque de Madame Parangon ; ma tête se monta et je rimai.

Le dernier mot n'était pas encore écrit, lorsque j'entendis ouvrir la porte coupée. Il était environ trois heures ; les vêpres de la paroisse, où Madelon avait quêté pour sa Sainte, venaient de finir, et l'on allait à ceux des Cordeliers ; je crus que Toinette rentrait ; je ne me dérangeai pas ; j'achevai d'écrire... On était derrière ma chaise, comme je relisais, en chantonnant, pour voir si rien ne manquait à la mesure. Je me retourne : c'est Madelon, plus belle encore que le matin. Je fis un cri de joie et de surprise ! « Quoi ? vous » n'avez pas été à vêpres ? — En vous y voyant si belle

» j'aurais été trop ému... Mais je ne m'occupais que de » vous. — Que relisiez-vous là ? — Voyez ! » — Je lui remis mes vers, avec ce titre : A Mademoiselle MADELON BARON : ACROSTICHE, *pour le jour de la fête des filles, sur l'air, etc.* Madelon rougit, en lisant. En achevant, elle me rendait le papier. — « Mais... il est à son » adresse. — Je n'y songeais pas... » Elle le plia et le serra. Je lui pris les mains ; je l'embrassai. Elle se défendit faiblement. — « Je vous adore ! » lui dis-je, après un baiser ravi sur ses lèvres. — Je n'en crois » rien ! — Je vous adore, repris-je après deux nouveaux » baisers. — Non ! je ne vous crois pas ! — Je vous » adore, je vous aime plus que ma vie... Vous le verrez » dans peu de jours... — Non ! » (d'un air charmant), » je ne vous crois pas ! » A chaque assurance d'incrédulité je prenais un baiser sur ses lèvres... Enfin je la pressai dans mes bras... Puis la quittant, à l'instant où ses yeux se couvraient d'un nuage de volupté, je courus fermer au verrou le dessus de la porte coupée. En un clin-d'œil, je la rejoignis, et la pressant vigoureusement dans mes bras nerveux, je comprimais tout ce beau corps. — « Je vous adore ! répétais-je. — Non ! » non ! volage !... vous ne m'aimez pas !... » Avec quelle adorable langueur elle s'exprimait !... Sa bouche n'évitait presque plus la mienne. Madelon n'avait jamais été si belle, et ses soupirs répétés gonflaient son tour de gorge. Un profond soupir s'échappe de ma poitrine. Les lèvres de Madelon pressent les miennes... Nous restâmes unis ; nous ne parlions pas, nous jouissions l'un de l'autre... Les désirs cependant excités par les charmes, par les caresses, par la parure provocante de Madelon étaient parvenus au comble... Si j'avais paru quelques instants dans l'immobilité de l'extase, c'était que mon bonheur était assez grand ; je ne désirais rien. Mais cet état ne peut se prolonger ; le bonheur est

comme l'éclair : un désir satisfait, un autre lui succède, pour ne briller qu'un instant... Mon imagination était alors, depuis plusieurs jours, toute occupée de Madelon ; cette Belle y était vivement empreinte, avec tous ses charmes, sujet de mes vers actuels... Pressée avec une tendre véhémence contre ma poitrine, elle me dit, d'une voix mourante : — » Laissez-moi... si vous êtes... un » séducteur. — Ton amant te jure un amour éternel ! » m'écriai-je hors de moi... « Comble mes vœux ! fille » adorée ! et ne crains rien ! en triomphant, je deviens » ton esclave à jamais !... » Madelon soupira ; elle me rendit un baiser, et n'apporta plus que les obstacles d'une pudeur expirante... Que je fus heureux !

Les vêpres des Cordeliers ne duraient que trois quarts d'heure, Il fallait prévenir le retour du monde, et cependant Madelon *bis terna Venere fuit locupletata*, dans ce court intervalle !... Je ne pouvais la quitter. Mais les filles, dans ces occasions, plus soigneuses de leur réputation que de leur vertu, ont la puce à l'oreille. Le grand horloge sonne douze petits coups, avant l'heure ; Madelon se déroba, dès qu'elle l'entendit, et lorsque le marteau frappa quatre fois la grosse cloche, elle était dans sa chambre... Elle me laissa plus amoureux d'elle qu'auparavant. C'est à cette heureuse disposition naturelle, qui me rendait plus tendre par la jouissance que par le désir, que j'ai dû quelquefois la possession d'un cœur ; mais, qu'y ai-je gagné ? La perte de ma fortune...

Après le départ de Madelon, je m'assis, pour réfléchir à mon bonheur... Aucun remords... je n'en éprouvai pas : « Elle est fille », pensais-je, « et moi garçon, je » l'épouserai. Mes parents verront en elle un parti » avantageux et convenable à tous égards ; elle est » charmante : ils l'adoreront ; elle m'aime, et je serai » le plus heureux des hommes... » Puis faisant un

triste retour sur moi-même : « Ah ! si elle pouvait » effacer de mon cœur une passion funeste !... » Je m'applaudis de m'être lié (car j'étais alors assez honnête homme pour croire que les faveurs de Madelon venaient d'en faire ma femme).

Mes rapides mouvements étaient passés ; je commençais à me calmer, et je marchais concentré, m'occupant délicieusement des dernières ondulations du plaisir, quand j'entendis sonner le *salut*. La cloche me rappela Madeleine, qui allait y briller... pour la dernière fois !... et je courus à la maison, afin de tenir ma parole à Toinette. Je la laissai partir : mais aussitôt je fermai la porte, et j'allai voir quêter Madelon...

Ce n'est point une idée ; elle était au-dessus d'elle-même, et jamais je ne vis rien de si beau dans la nature ! Son teint était la plus belle des roses ; ses yeux avaient l'éclat... du bonheur !... Elle vint auprès de moi... J'étais seul heureusement, dans la chapelle de la Vierge ; je lui baisai une main, sans doute exprès abaissée de mon côté. Elle me dit : « Ha ! que je vous » aime là ! Demandez-lui pardon ! — Hé non ! je la » remercie... » Ha ! quel souris charmant me valut cette réponse !... Après le salut, j'attendis Madelon sur notre porte coupée. Elle me dit, en s'arrêtant à peine : » Délicat, modeste, spirituel, sensible, faisant tout à » propos ; voilà mon amant. » Et elle rentra. Je n'eus que le temps de lui dire, comme elle fermait la porte coupée : — « Et votre époux. »

Rentré, je me mis à traduire, jusqu'à sept heures ; car le travail ou l'étude était un besoin pour moi : le soir, je ne pouvais me souffrir moi-même, lorsque j'avais *perdu le jour*, comme disait Titus ; je voulais voir, à chaque journée, un petit progrès, un petit avancement; c'était la source de mon contentement intérieur. (Comment, avec ces dispositions naturelles, n'ai-je pas

valu mieux ?)... A sept heures, content de moi, puisque j'avais fait quelques pas dans l'instruction et dans mon ouvrage, je sortis un instant ; j'allai jusqu'à la porte de Mlle Blonde ; je revins sur mes pas, comme poussé par un pouvoir secret. J'aperçus Madelon, qui sans doute m'avait entendu sortir, appuyée sur sa porte coupée. Je courus à elle ; je saisis sa main, que je baisai avec transport ! « Ha ! Monsieur Nicolas ! Nous avons fait...

» — Femme adorée ! vous avez fait mon bonheur...

» Je l'avouerai ; j'étais indécis ; je suis fixé, depuis tan-
» tôt ;... je le suis à jamais !... — A jamais , » me dit-
elle, « je suis à toi. — Jurons-le par Dieu même ! »
repris-je, en mettant sa main sur mon cœur. — « Je te
» le jure par Dieu même ! — Et moi, par Dieu même !
» je vous jure ma foi, ma constance, mon absolue
» fidélité. Je suis votre adorateur ; celle qui m'a donné
» le bonheur, est ma divinité ! — Va, » dit-elle, « et
» sens combien je te dois ! Tu m'empêches de me
» repentir !... O mon aimable ami ! je t'avais jugé, en
» te voyant dès la première fois, et je m'étais dit : Je
» ferai son bonheur, par l'amour, ou il ne le voudra
» pas !... Tu as toujours eu mon estime ; tout mon
» cœur, tout moi-même est à toi... Mais ma bonne
» appelle. Adieu !... » Je la quittai, plus heureux encore qu'à l'instant où je l'avais possédée.

*
* *

Madelon mourut quelques jours plus tard, brusquement emportée. Cet événement rapprocha Rétif de Madame Parangon.

M. Parangon était parti le 27 pour Vermenton ; je l'ignorais. Gaudet d'Arras était venu me voir, et m'avait dit en riant : « Voilà une belle veuve ! » Je ne fis pas attention à ce mot, J'étais préoccupé de l'idée qu'il

avait voulu dire : « Si cette femme charmante avait » perdu son mari, cela ferait une belle veuve !... » Le soir, à souper, je m'étais trouvé seul avec Madame Parangon, le prote ayant été retenu chez son oncle avec Gaudet d'Arras, et peut-être par ce dernier. Bardet était parti avec M. Parangon. On avait envoyé inviter *la belle veuve ;* mais Gaudet d'Arras, tout-puissant dans la maison, avait retenu la servante. J'ignorais tout cela. Nous causâmes après souper, Colette et moi ; il y avait près de trois mois que nous n'avions eu d'entretien particulier. Colette me dit : « Voilà une grande solitude » après avoir eu tant de monde toute l'automne... » J'avais eu envie d'envoyer mes sœurs à Paris, avec » la mère et les sœurs de M. Parangon ; ce sont des » personnes âgées, sûres, de mœurs excellentes. Une » raison m'en a empêchée : elles ont beaucoup vanté » Parangon le neveu, fils du frère ; ensuite elles ont » affecté de louer Fanchette, qu'elles ont vue à leur » voyage chez mon père, et que je n'ai pas voulu faire » venir ici, sous prétexte que tous les lits étant pris, » Fanchette n'aurait pu coucher dans la maison. Je ne » goûte pas l'alliance qu'on paraît désirer dans la » famille Parangon, par bien des motifs, dont vous » connaissez le plus fort... » Je m'inclinai. Toinette ayant desservi, nous nous assîmes auprès du feu.

« Ma belle-mère et mes belles-sœurs, » reprit » Colette, « ne vous aiment pas. Je vous le dis, afin » que vous ne preniez pas garde à quelques brusque- » ries de M. Parangon ; sa mère et ses sœurs l'ont un » peu indisposé contre vous. — Hé mon Dieu ! leur ai- » je manqué en quelque chose ? C'est sans le vouloir. » — Oui, vous leur avez manqué... Mais ne soyez pas » surpris de ce que je vous dis là : c'est par vos senti- » ments sur la soumission que les femmes doivent à » leur mari, que vous avez déplu aux deux demoiselles

» Parangon ; ce sont des Parisiennes, aux yeux des-
» quelles un homme qui pense et qui s'exprime comme
» vous l'avez fait plusieurs fois en leur présence sur
» cette matière, est une espèce de sauvage, de grossier,
» d'homme sans mœurs. — Je l'ignorais ; je me serais
» tu. — Vous n'y auriez pas gagné davantage, » dit
Madame Parangon en souriant. — « Ont-elles donc un
» autre sujet de plainte ? — Non ; du moins qu'elles
» aient donné ; mais je présume qu'elles ne vous
» croyaient pas sincère ; car elles parlaient beaucoup
» de votre adresse, de votre finesse... Heureusement
» je vous connais, car elles m'auraient effrayée... Si
» vous avez quelque mérite, quelque esprit, ce n'est
» pas l'adresse, encore moins la finesse , je vous crois
» les défauts opposés. Mais enfin, elles vous regardent
» comme fin, rusé, adroit et dangereux.» (Je me mordis
les lèvres, et j'avoue la pensée qui me vint : « Ha !
» si je pouvais leur enlever celle qui fait leur gloire,
» et qui est si fort au-dessus d'elles par son mérite, sa
» beauté, leur haine ou leur amitié, leur estime ou leur
» mépris me seraient bien indifférents ! ») — « Vous
» rêvez ? » me dit Colette. — Oui, Madame ; je suis
» fâché d'avoir déplu à ces trois femmes... Mais, qu'y
» faire ? — Rien ; les voilà parties, sans emporter la
» satisfaction qu'elles espéraient... de surprendre un
» entretien, ou quelques marques d'intérêt... qui ne
» sont pas dans mon caractère... Tâchez seulement de
» vous concilier un peu M. Parangon ; M. d'Arras peut
» nous y servir, et c'est un homme qu'il faut que nous
» ménagions, malgré le danger de ses principes. — Je
» n'espère y réussir, Madame, que par les moyens que
» vous venez de m'indiquer, puisque les autres ont été
» inutiles... Quant à vous, il m'est impossible de ne
» pas toujours vous marquer le respect et le zèle qui
» sont dans mon cœur. — Et c'est tout le contraire ! »

me dit-elle en rougissant un peu, et je vis par là qu'elle ne m'avait pas dit tout ce qu'elle savait. — « Quoi ! » Madame... Il en sera ce qu'il pourra ; mais c'est » l'impossible... — Je veux dire que vous... évitiez de » montrer tant de feu, lorsqu'il s'agira de me louer ;... » et même lorsqu'il faut exécuter... quelques-uns de » mes ordres... Laissez faire Bardet, Tourangeot, Toi- » nette, quand c'est à eux que je me suis adressée ; ne » renversez pas tout le monde, pour aller où je ne vous » envoie pas ; vous avez un jour culbuté mes deux » belles-sœurs sur leur mère. — Je ne m'en suis pas » aperçu, Madame. — Je le sais. — Je m'imposerai » cette contrainte... douloureuse, Madame... Puisque » vous me l'ordonnez, sans doute il le faut ? — Oui, il » le faut... Ce n'est pas tout ; j'ai un conseil à vous » donner... Mais il me coûte... Je... ne voudrais pas, à » cause de mes vues, auxquelles je tiens... beaucoup... » que vous... retrouvassiez... une seconde Madelon ; » mais un amusement honnête, feint plutôt que vrai, » qui éloignât les idées de M. Parangon au sujet de... » ma sœur Fanchette... Quand il s'agira du mariage, » je saurai comment faire... J'y compte à présent que » j'ai l'aveu de mon père, et... qu'Emilie est mariée.... » On ne peut rien regretter quand on a perdu... sans » ressource... Emilie et Madelon... — Émilie La- » loge ?... Hé ! Madame ? comment... — Je sais cela... » — Je n'ai jamais adoré que... — Je le sais », interrompit-elle vivement ; « aussi l'objet de votre passion » y réfléchirait-il à deux fois, s'il était à marier. Jamais » la passion, dit mon père, n'a rendu un mariage heu- » reux. Vous l'auriez été avec Madelon, qui n'avait été » que votre confidente et votre amie ; vous le serez » avec ma sœur ; parce que votre passion ayant un » autre objet, le goût qui vous déterminera au mariage » avec elle, est de nature à ne jamais s'éteindre. Et, s'il

» faut vous le dire, cette raison a déterminé mon père, » auparavant parfaitement instruit. — Madame, » répondis-je profondément étonné, « disposez de moi ; je » jure de vous abandonner sur mon sort la même » direction qu'à Dieu même. Je suivrai vos intentions, » autant qu'il sera en mon pouvoir ; mais quelque » chose qu'il arrive, soyez assurée qu'un mot me » rappelle à vos ordres, en adorateur dévoué. — Adorateur ? non. — Je ne suis ni vil, ni rampant ; je » suis fier avec les hommes ; mais je suis glorieux » d'être l'adorateur d'une femme que j'... honore. » (C'était un autre mot que je voulais dire.)

Toinette entra ; Madame Parangon la fit asseoir à côté d'elle et continua de me parler. — « Je connais vos » sentiments ; ils sont honnêtes, et ne peuvent m'offenser ; mais Toinette sait tout ce qui s'est dit ? — O » mon Dieu oui, je le sais, et je ne conçois pas comment » des demoiselles d'âge et d'esprit peuvent avoir de » pareilles idées ! jusqu'à dire un jour à Monsieur, là, » tenez, là, que Monsieur Nicolas était amoureux fou » de Madame !... Il n'y a pas de sens, seulement ! » [Je rougis, en pensant : « Elles ne manquent ni de pénétration, ni d'esprit ; mais je croyais, moi, que j'en » avais davantage, et que je m'observais mieux ! »] » Aussi Monsieur leur a-t-il dit, » continua Toinette : » J'ai de trop bonnes preuves du contraire, pour en » rien croire, à moins qu'il ne soit amoureux fou de » trois ou de quatre à la fois ; car je lui sais trois » maîtresses, sans le casuel...» [Ici, Madame Parangon » ferma la bouche à l'innocente Toinette, qui répétait ces expressions, sans en connaître la force.] « Oui, » Madame, elles ont dit ça, et Monsieur leur a répondu » ce que je vous ai dit... Il faut avoir l'esprit bien de » travers!... Et puis, est-ce que nous ne savons pas ce » qui en était avec Mlle Madelon, quand elle vivait ?...

» Ho ! si je n'étais pas fille, et que *j'ôsâs'* parler à » Monsieur, j'sais bien ce que je lui dirais. — Vous » savez, Madame, » dis-je alors, « quelles sont mes » vues et mes espérances : ainsi, je m'en rapporte à » votre justice ? — Quant à moi, Monsieur ; » répondit Colette, « soyez sûr que je sais à quoi m'en tenir... « Mais lisons quelque chose. » Et elle me donna Racine. Je lus Phèdre, qui fit une impression prodigieuse sur la naïve Toinette ! Mais une réflexion, qu'elle tira du fond de son innocence, effraya Madame Parangon : « Une femme... aime donc... un autre que son » mari ?... » D'un autre côté, l'admiration de Toinette pour moi, dont elle croyait tenir tout le plaisir que lui faisait la lecture, m'a fait comprendre depuis combien on aimerait les acteurs et les actrices tragiques, si leurs mœurs étaient plus dignes de leur état, et qu'ils se séparassent à jamais des baladins.... Toinette était si pénétrée, qu'au moment où je me retirai, elle me baisa la main, en me disant : « O mon maître ! lirai-je » comme vous un jour ?...»

En passant devant la tremperie, j'entendis quelque bruit... J'allai voir ce que c'était, et j'aperçus Gaudet d'Arras. Je présumai qu'il nous avait écoutés. Mais comme il avait une clef, l'on n'avait rien à lui dire. D'ailleurs, il paraissait entrer. Il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer. Ce ne fut qu'une longue conférence, relative à la belle Hollier ; mais tellement savoureuse que j'en étais tout ému, en le quittant... Je montai, absorbé dans mes réflexions. J'avais cru voir de l'humanité dans les yeux de Madame Parangon ; j'étais enflammé par la vue de ses charmes, et peut-être, sans la présence de Toinette, me serai-je émancipé... Je brûlais... Je m'arrêtai à la porte de mon cabinet... Je pensai à ce que je pouvais faire en l'absence de M. Parangon ;... à mon entretien avec

Colette ;... à la lecture de *Phèdre* ;... au discours de Toinette ; aux peintures que venait de me faire Gaudet d'Arras ;... à ce mot : « *Voilà une belle veuve !* » — » Il faut être heureux ! » m'écriai-je ; « elle est trop » belle, pour que jamais il me vienne des remords... » Elle ne veut pas... que j'aie une autre Madelon... » mais un amusement honnête... Il n'en faut pas » douter, c'est... elle !... Qui serait-ce ?... Elle ne » veut pas d'une nouvelle Madelon... Ha oui ! sa bonté » est égale, surpasse... comme Madelon, elle veut me » préserver des écarts solitaires et du libertinage... » Allons ! elle m'attend... Epargnons sa pudeur... pas » un mouvement qui puisse la blesser... Possédons, » avec respect, cet objet sacré... Feignons de croire » qu'elle ne s'est pas éveillée... » Voilà les réflexions qui me déterminèrent à la plus audacieuse des entreprises...

Je descendis enivré d'amour et d'espoir... Je n'avais pas des idées bien nettes de ce qui allait arriver... Nu en chemise, malgré le froid qu'il faisait, je traversai la cour ; je brûlais... Parvenu à la porte de la salle, qui, de ce côté, ne fermait pas en dedans, je tournai le bouton si lentement, qu'il ne fit aucun bruit. J'entrai ; je refermai la porte avec autant de précaution... Guidé par la faible lueur d'une veilleuse, j'allai m'agenouiller auprès du lit de Colette... Je cherchai à la toucher. Mais cette femme modeste, quoique couchée seule (c'est une remarque à laquelle je m'arrêtai), avait la gorge et les autres appas exactement voilés... J'étais dans une terrible situation !... Elle s'éveilla : elle étendit la main, en disant : « *Chat ! Chat !...* Qui est-ce ?...» Puis, par réflexion, elle dit ; « Toinette ? Toi- » nette ?...» Je me couchai sur le ventre, et son bras, quoique étendu vers moi, ne m'atteignit pas... Si elle m'eût touché, que fût-il arrivé ?... J'en frémis encore!..

Elle m'eût pris pour un voleur ; elle aurait eu peut-être une frayeur dangereuse ; elle eût crié, au moins sonné ! Toureangeot, le prote, Bardet, Toinette, Jean Lelong seraient accourus ; j'aurais été rencontré.... J'étais perdu pour jamais... Ho ! comme mes frères eussent triomphé ! Quelle douleur pour mes parents !... Voilà les idées qui m'effrayèrent ensuite. Mais dans l'effervescence de l'action, je n'y pensais pas. [Et voilà comme se commettent les premiers crimes]... Elle se recouvrit. J'attendis qu'elle fut rendormie ; ce que je reconnus à sa respiration, et je cherchai à lui prendre un baiser... Je ne pus y parvenir ; je l'aurai éveillée, à cause de sa position... Un peu de calme ramena une étincelle de raison. Je sentis qu'il fallait me retirer, sans tenter une entreprise que je désespérais de voir secondée ; elle me parut folle, impraticable... Je rouvris la porte, et la refermai, sans faire de bruit, et cela par la seule lenteur du mouvement... Il y a beaucoup d'apparence que Colette m'entendit ; car elle me donna le temps de remonter, avant de sonner Toinette, qui couchait dans la cuisine, séparée de la salle par une partie de la cour... Cet ange, cette femme adorable ne dit rien à Toinette ; elle la fit coucher avec elle le reste de la nuit.

Cependant, j'étais parvenu à mon cabinet, et je me remettais au lit. Malgré le froid et ma nudité, la sueur s'échappait de chacun de mes pores. Je me couvris. Mais bientôt glacé par la crainte, je tremblai comme lorsqu'on a le frisson : mon tremblement était si violent qu'il donnait le mouvement à mon lit. Que d'idées effrayantes se présentèrent alors ! Je sentis toute la grandeur du péril que je venais de courir ! Je songeai peu à celle de mon forfait... Hélas ! un degré d'exaltation de plus, ou dans une autre saison peut-être, j'employais la violence, je me perdais, et l'objet infortuné

de mon insurmontable passion... Où ne nous conduisent pas des sentiments nourris avec trop de complaisance ; excités, entretenus par les vers que je composais journellement pour les exprimer ! La peine qu'ils me donnaient semblait se changer en chaleur ; elle doublait la force de ma passion...

J'étais enfin calmé, et je succombais au sommeil, lorsque j'entendis un crépitement léger, comme lorsqu'en marchant doucement, on écrase des atomes de sable. J'écoute... On ouvre ma porte fermée avec un petit loquet de bois. On entre. La lumière de Toinette, qui, en ce moment, entrait auprès de Madame Parangon, donna un jet de lumière, qui me fit distinguer une jeune personne de la taille de Colette, en petit corset de basin... On laissa tomber sa jupe, et l'on se mit dans mon lit, en bas et en corset. Je n'étais pas garçon à m'effrayer d'une pareille visite : mais j'étais dans une étrange perplexité !... Je voyais bien là du d'Arras ; mais avec qui étais-je ? Il m'en passa dix par la tête : mais non pas celle qu'on voulait que je soupçonnasse. Je pensai à Mme Linard, à Mlle Hollier, à Toinette, et même à Berdon... Quand elle s'en alla, je reconnus Goton *Pouillot*, cette appétissante chambrière de la seconde... O Gaudet d'Arras ! tu employais trop de moyens pour une corruption qui marchait seule !...

Le lendemain, Colette ne dit pas un mot de relatif à ce qui s'était passé la nuit : si elle me soupçonnait, elle avait trop de pudeur pour en laisser rien paraître... Elle ne fit aucune confidence ni à Toinette, ni à Bourgoin, ni même à Manon, son amie. Mais le soir, elle pria cette dernière, devant moi, de venir coucher avec elle, durant l'absence de M. Parangon. C'était encore une bonté de choisir Manon Bourgoin ; en cas d'une nouvelle imprudence de ma part, c'était une double amie, inca-

pable d'indiscrétion avec d'autres que Gaudet d'Arras, mon conseil.

Voilà quelle fut la marche et l'issue de mon premier attentat, terrible par ses suites, bien plus qu'il ne le paraît en lui-même. Il me persuada que Colette m'avait reconnu, et qu'elle était indulgente... Et la brèche que Gaudet d'Arras avait faite à mes mœurs, par les plaisirs qu'il m'avait procurés, après mon audacieuse entreprise ? Il me traitait comme un jeune chien ; il me donnait la curée d'amour, pour m'affriander à la chasse.

(*Monsieur Nicolas.* IVe Epoque.)

ZÉPHIRE

Un dimanche que j'étais allé avec mes trois amis prendre l'air au Bois-de-Boulogne, l'absence du sexe adoré me fit éprouver l'affaiblissement de *Cacus*, lorsqu'il ne touchait pas la Terre. Je n'y pus tenir ! Je les quittai furtivement, au moment où l'on entrait pour se rafraîchir, et je regagnai Paris, dans le dessein d'aller à l'Opéra. Je pris par le premier guichet du Louvre, celui qui aboutit à la rue *Fromanteau*. J'avais vu au coin de cette rue et de celle *Beauvais* à celle *Jean-Saint-Denis*, des *Filles* que j'avais trouvées jolies. Elles n'y étaient pas. J'avançais par la dernière rue, pour aller gagner l'Opéra, lorsque levant les yeux, j'aperçus devant moi, de l'autre côté de la rue *Saint-Honoré*, au troisième, une petite figure, qui me paraissait charmante !... J'allais, j'allais, les yeux fixés sur elle, sans écouter, sans voir les agaceries des *Quouines* qui bordaient chaque côté de cette rue infâme.. Parvenu dans celle *Saint-Honoré*, la jeune personne, qui pinçait une harpe, me remarqua. Mes regards lui parlaient. C'était une enfant. Elle me fit signe de monter, par un geste et un sourire charmants !... Je m'élançai dans son allée, curieux de voir une fille publique qui cultivait un talent agréable. Elle vint m'ouvrir elle-même ; et je fus surpris de trouver une nymphe, qui me parut environ 13 à 14 ans, de la plus séduisante figure !... C'était une

des Grâces, ayant un sourire délicieux, l'air vif et doux, le son de voix mélodieux, enchanteur ; la taille fusée, mais animée par une gorge déjà refluante sous la gaze... Enfin on voyait tout en elle, propreté, goût, et jusqu'à la pudeur, à jamais bannie de ces abominables lieux.... Je tire un écu (taux des *Femmes* que j'estimais le plus). Elle me dit : « *Maman* n'y est pas ; garde ton argent, pour me voir un autre jour »... Elle m'embrassa, s'assit sur mes genoux, et me dit des douceurs. Elle avait refusé mon présent ; ainsi je ne pouvais la soupçonner d'adresse avide. J'étais surpris, enchanté, ravi !... Je ne sentais pas de désirs ; je n'avais que de la tendresse... j'éprouvais pour cette jeune infortunée, qui me livrait tous ses charmes à peine formés, le même respect que j'aurais eu pour Fanchette Collet en présence de sa sœur... Ma guérison était achevée ; mais je n'en étais pas encore assez assuré ; je m'en tins aux plus vives caresses. L'aimable fille me les rendait de la manière la plus douce et la plus voluptueuse. Elle ne m'avait rien chanté quoique je le désirasse ; c'eût été une distraction. Je lui demandai son âge ? Elle sourit : « Devine ? » Mais 15 à 16 ans ? « Dix-sept, répondit-elle. » Je ne l'aurais pas cru ? (repris-je) ; mais vous êtes sitôt usées, dans votre état, qu'à 15 ans, vous en paraissez 20 ». Une *Marcheuse* qui rentrait, nous entendit : « Vous êtes connaisseur ! me dit-elle aigrement, croyant que j'avais dit que la jeune personne paraissait 20 ans, la petite en a 11, et va sur sa douzième. » Je badinais (reprit l'enfant), je ne veux pas vous mentir : c'est elle qui a raison, à peu près ». La Marcheuse regardait par notre fenêtre. « Voici *Madame* ! nous dit-elle. A ce mot, voyant l'enfant embarrassée, je sortis... Je m'en retournai sans remords : ce qui ne m'était pas encore arrivé, depuis que je voyais des prostituées. Je fus tranquille, content de moi, après une séance *pure*, de

près de 3 heures dans un mauvais lieu ! Un rayon de mon ancienne vertu se fit jour dans l'abîme fangeux de mon cœur ! Je me retrouvai honnête, et ce fut avec étonnement !....

C'était Zéphire !... Le lendemain j'allai travailler avec ardeur, comme si j'avais senti ce que m'était Zéphire : je disais à tout moment à moi-même : « Quel dommage !... si jeune ! ..je l'adorerais !... » La semaine s'écoula dans ces idées.

Le dimanche matin, je palpitais de joie, en songeant que je verrais Zéphire... Loiseau vint me proposer une partie ? « Non ! répondis-je nettement, j'en ai une meilleure. » Et, à cette occasion, je lui dis un mot de Zéphire. Il sourit de pitié !... Puis il me fit des remontrances amicales. Je lui répondis par ce mot de Borne d'Auxerre à sa mère, qui vint avec un exempt les surprendre au lit, lui et sa maîtresse : « Morbleu ! ne l'appelez pas *Catin* ! elle ne couche avec moi que parce qu'elle m'aime ; elle est plus honnête femme que vous »... Mon aveu fit que Loiseau m'épia, et qu'il entrevit le nouvel objet que je préférais à mes amis. A trois heures, je retournai voir Zéphire. Elle me reçut avec transport ; la sympathie avait été réciproque ; mais cependant plus forte en elle. « Ha ! me dit-elle, j'ai parlé à maman comme il faut !... Ma sœur *Manon* et toutes nos *demoiselles* ont un *ami* ; moi seule je n'avais personne, et c'est moi, quoique vierge encore, qui rapporte le plus... j'ai bien dit à maman que je voulais avoir un *ami*, qui fut un honnête garçon, et non pas un escroc, ni un espion, comme les autres ; que c'était bien assez que j'eusse le plus de peine, et que je reçusse tous les plus vieux ; qu'il fallait m'en dédommager par quelqu'un de jeune et d'honnête ; que je venais de faire la connaissance d'un garçon bien doux, pas ivrogne, pas joueur, pas libertin, pas méchant, pas escroc, pas

Universitas BIBLIOTHECA

espion, bien aimant, et que je le voulais, pour l'aimer de tout mon cœur ?... Maman m'a répondu qu'il valait mieux un espion, afin d'être plus sûrement averties en cas d'enlèvement : que c'était un moyen de se faire bien voir de la police, qui nous donne à certains espions, comme on donne à d'autres l'*escroquage* de certains billards. Au lieu qu'en ayant un honnête homme, il ne pourrait jamais nous prévenir des *polices*, ni même se trouver à nos parties, et qu'ainsi j'en serais alors privée. Elle a répété, que la police *aimait* que nous eussions les *espions*, parce que c'était un salaire à sa décharge, que ce qu'ils tiraient de nous, et que nous étions *soutenus* par cette raison, plutôt que pour notre utilité et les services que nous rendons au public... Mais j'ai si fort insisté, qu'enfin elle a consenti. Elle va venir. » Zéphire sonna. Je ne savais que répondre à ce discours inattendu !... La maman arriva ; car c'était véritablement la mère de Zéphire. J'étais couvert d'un grand chapeau, que je n'ôtais pas. « Voilà mon *ami* (dit l'enfant) : *Dulis* (j'avais déjà pris ce nom avec les actrices et Monet), *Dulis*, voilà ma mère. . Salue-la » ? Je me levai, et m'inclinai si profondément sans parler qu'elle ne vit pas mon visage... Mon air honnête, mon costume, mon silence même, confirmèrent ce que Zéphire avait dit de moi.... Mais j'étais honteux ; je n'osais envisager la monstrueuse *Maquasse* qui prostituait l'enfance de la fille, et je puis dire que je ne la vis pas. (Hé ! quand je l'aurais regardée, était-il possible que je la reconnusse, changée comme elle devait l'être ?) « *Allons* ! me dit la marâtre, *puisqu'elle vous veut, qu'elle vous ait donc. Tout ce que je vous recommande, c'est de ne pas lui faire perdre son temps ; de ne la mener ni au cabaret, ni aux guinguettes : du reste, vous ferez tout ce que vous voudrez, et je la laisse maîtresse d'en agir avec vous à sa fantaisie. Mais songez bien que*

n'étant pas un de ces messieurs (les espions, les escrocs, souteneurs ordinaires des *filles* un peu au-dessus de celles abandonnées aux gardes françaises), *vous n'avez pas le droit de la* faire chanter *malgré elle* (terme technique, pour signifier, *faire contribuer une fille*) : *car j'y mettrais bon ordre.... Je vous laisse ensemble... Elle est pucelle au moins! et puisque c'est une satisfaction pour elle que vous ayez sa fleur, vous l'aurez... Comment vous appelez-vous ? Elle a dit Dulis, je crois ?... Car il faut que je donne votre nom à M. Maret, notre inspecteur, afin qu'il ne mette pas Zéphire en acompte pour un de ses gens* » ! Après l'assurance que je lui donnai, par signes, d'en bien agir avec sa fille, elle sortit. La *matrulle* crut m'entendre : mais je me promettais cent fois plus qu'elle n'espérait. Mon air lui avait plu : elle fut charmée que sa fille, encore si jeune, eût un jeune homme honnête, sans usage, timide, qui ne lui ferait pas venir le goût des liqueurs fortes, et ne la forcerait jamais à passer des nuits dans de crapuleuses orgies. Elle se flatta que je ne donnerais à Zéphire que de bons conseils, propres à la rendre et tranquille et rangée...

Resté seul auprès de Zéphire, je sentis croître mon goût pour elle, je lui demandai ses faveurs, avec les expressions les plus tendres ?... Elle me pressa contre son cœur ; elle me conta tous les dégoûts qu'elle éprouvait journellement, et combien elle était ravie de s'en dédommager avec moi !... Elle se livra tout entière ; et cette jouissance, cent fois plus donnée qu'arrachée à la jeune vierge, fut délicieuse !... Je retrouvais le bonheur enfin ! mais j'étais étonné de l'asile qu'il avait choisi pour m'attendre !... j'oubliais l'univers dans les bras de Zéphire ; j'oubliais son état à elle-même : mais on me le rappela cruellement le soir !

A la chute du jour, on la sonna. C'était l'heure à laquelle tous les *Amis*, quels qu'ils fussent, devaient quitter

les *Filles*..., Zéphire me le dit, et ce fut un coup de poignard dans mon cœur... En sortant avec quelque précipitation, j'aperçus un vieillard, ou plutôt un squelette, qui allait me succéder; je fus si désagréablement affecté, que je résolus de ne plus revoir l'aimable enfant, qui venait de me procurer des moments si doux!... je m'en allai pensif, rêveur... je cherchais à m'avilir moi-même, pour me mettre au niveau de Zéphire prostituée, et je sentis que ce n'était pas la conscience de ma dignité qui me retenait, mais une jalousie machinale, qui me faisait obscurément désirer que ma maîtresse, quoique *fille publique*, fût à moi seul, bien que je ne pûsse la tirer de son état malheureux. C'est-à-dire, que je voulais l'impossible.

Le dimanche suivant, je sortis, avec la résolution de ne pas aller chez Zéphire. Je marchais dans cette volonté ferme; et cependant mes pieds me conduisirent au bas de son escalier; ils me montèrent, contre ma détermination raisonnée. Je me trouvai donc à la porte malgré moi ; mes mains me trahirent comme mes pieds ; je frappai, en me dépitant... Et cependant j'entrai... Notre entretien aurait encore été délicieux, si je l'avais cru imperturbable. Mais à tout moment j'imaginais entendre l'infâme sonnette... A la fin, néanmoins, enchanté par ses caresses, l'illusion commençait à naître, lorsque la détestable sonnette vint rappeler mon amante à l'infamie de sa profession. Je revis le même vieillard... et je sortis l'âme navrée : un objet nouveau m'eût peut-être moins affligé. La semaine s'écoula dans de continuelles incertitudes.

Le samedi, à l'instant où l'on venait de faire la banque, il survint à Claude Hérissant un mémoire pressé du seul avocat pour lequel il imprimât de ce genre d'ouvrages : c'était son ami. Tous les ouvriers à la casse étaient partis ; je restais seul, occupé à finir ma tâche ; et, à cette

occasion, je vais rendre compte de la manière dont je travaillais.

J'étais ce qu'un maître-imprimeur pouvait appeler rangé : c'est que je ne faisais pas de jours *blancs* dans la semaine, et jamais de *ribaute*. Je venais le lundi à 7 heures ; je corrigeais *à la pointe*, mes épreuves, lues et corrigées à la plume par le prote ou par l'auteur : cette journée était toute entière consacrée aux corrections. A 4 heures et demie, ma tâche achevée, j'allais à l'un des deux ou trois spectacles ouverts. Le mardi, je venais au travail à 6 heures ; je composais 8 pages in-12 de *cicéro*, caractère et *format* de cet ouvrage-ci (1), payées 8 sous la page, et j'achevais mes *fonctions*, c'est-à-dire, corrections d'épreuves, *desserrage* de lettres, *imposition de formes*, etc.... Le mercredi, je venais à 5 heures, et je faisais 10 pages, avec quelques fonctions, des *secondes*, etc., outre une *distribution* copieuse, c'est-à-dire, la *remise* en casse des caractères qui *composaient* une feuille imprimée, pour en *recomposer* une autre... Le jeudi, je venais à 4 heures, avec mon hôte Sellier, imprimeur à la presse, et je faisais 12 pages... Le vendredi, je venais encore à 4 heures, et je faisais 14 pages ; je ne m'en allais qu'à 10 heures du soir, afin de *distribuer*... Le samedi, je me levais à 3 heures, avec mon hôte, et je faisais 16 ou 18 pages... Je travaillais avec tant d'action les deux derniers jours de la semaine, que j'en avais les mains absolument couvertes de taches rouges... Le dimanche matin, j'avais seul le privilège, chez Claude, de venir remplir ma casse, et j'y faisais entrer ordinairement une feuille, ou 24 pages, en *survidant*. J'allais ensuite chez mon perruquier *Lebon*, beau-frère de mon ami Boudard,

(1) L'édition originale de *Monsieur Nicolas*, format in-12 coquille, est imprimée en caractères variant du *neuf* au *douze*. Le *cicéro* correspondait au *onze*.

même rue *Notre-Dame*. Lorsque j'étais coiffé, j'allais dîner chez mon hôtesse, rue *Galande*. Je donnais le reste de l'après-dîner au plaisir... Le lundi, je recommençais. Une fête me faisait toujours perdre 6 francs sur ma semaine, par le dérangement qu'elle occasionnait, quoique je travaillasse le matin... Revenons au samedi soir, et au mémoire de l'avocat. Claude vint me prier de travailler le lendemain, et d'amener avec moi un de mes confrères, qui sût bien lire, l'écriture étant indéchiffrable. Il savait qu'ordinairement les ouvriers qu'on fait travailler le dimanche abattent peu d'ouvrage. Il ne me connaissait pas encore, n'ayant rien eu de pressé à faire chez lui. J'étais en train le lendemain à 6 heures : mon camarade, un Liégeois nommé *Colin*, depuis marchand fripier, parut à huit. Il fit quelques lignes, et s'en alla. Claude vint me voir à midi, pour savoir où j'en étais. Il fut surpris d'apercevoir la fin de la première copie ! J'avais déjà *composé* 4 pages in-folio, ou une feuille de *gros romain*. Il me fit mille caresses. Je lui dis que, lorsque l'ouvrage était pressé, c'était mon usage de me prêter à l'avancer. Il fit monter son dîner à l'imprimerie, et, pour ne me pas déranger, nous le mangeâmes ensemble. Je dînais brièvement : sept minutes environ suffisaient à mon repas. Claude était enchanté ! Il descendit. Colin ne revint pas. Cependant j'eus fini le mémoire à 10 heures du soir, et Claude étant remonté, il emporta les *épreuves*. L'avocat, encore plus satisfait que son imprimeur, le remercia d'avoir mis du monde, et promit un écu par ouvrier. « J'en ai mis dix (répondit Claude en » riant)... — Eh ! bien, ce sont dix écus : les voilà. Ne » les donne, mon ami, qu'à l'instant où l'ouvrage sera » corrigé : mais fais-les voir pour encourager ». Claude m'apporta les épreuves : il fut convenu que je passerais la nuit, pour corriger les 3 feuilles, très chargées de changements. Claude la passa pour m'aider ; il me ser-

vait de manœuvre, m'apportant les lettres dont j'avais besoin. A 6 heures du matin, les trois feuilles furent corrigées, et prêtes à mettre sous presse. C'était un coup d'or pour les parties. L'avocat parut à 7 heures : on cousait son mémoire. J'étais encore seul à l'imprimerie, les ouvriers n'arrivant que tard ce jour-là. « Je » veux voir les *compositeurs*, dit l'avocat, pour leur » témoigner ma satisfaction : j'ajoute 6 francs, et la » partie ne m'en dédira pas ». Claude le conduisait. » Les voilà, lui dit-il. — Je n'en vois qu'un. — C'est » aussi le seul compositeur qui, depuis samedi soir a » fait tout ton ouvrage »... En même temps, Claude me remit les dix écus ; y joignit 12 francs, 9 pour trois feuilles de composition à 3 livres, et 3 livres pour ma nuit. L'avocat donna les 6 francs qu'il venait de promettre. J'eus ainsi 48 livres pour 36 heures de travail, et beaucoup de compliments. Ce ne fut pas tout ; Claude me prit en amitié ; je devins son ouvrier de confiance, son ami : notre intimité fut telle, qu'il me conta les particularités les plus secrètes de son ménage, et jusqu'aux secrets de sa femme... *Enumeravit mihi quoties ä nocte et quadraginta noctibus sequentibus dilaceraverat Conjugem : Nesciebat Quem alloquebatur ! Addidit, a se Uxor inducias petiisse...* Il ne passait pas un jour sans venir causer avec moi, et me faire des confidences.

Il avait deux voisines charmantes, qui occupaient le deuxième de la maison d'à côté, où sont des petits balcons. Je remarquais depuis longtemps la plus jeune des deux sœurs ; j'en avais quelquefois parlé avec éloge à Claude. C'en fut assez ; il voulut m'obliger, en me les montrant de près. Il les invita, avec leur maman, à venir voir l'imprimerie ; Claude et sa femme les conduisaient : elles arrivèrent au moment où deux jolies grisettes, Mlles *Edmée* et *Reine-Giraud*, filles d'un ouvrier à la presse de la maison, venaient d'entrer dans notre

chambre, avec Mlle *Manon Lavergne*, notre voisine, cousine de notre prote et de Bonne-Sellier. Il leur fit parcourir toutes les chambres, et enfin, il les amena dans la mienne. J'occupais un petit cabinet, caché par un rideau de papier. « Voulez-vous voir mon solitaire? dit-il aux deux belles »? Et il souleva le rideau. Je les saluai, d'une manière qui me distinguait un peu des automates qu'elles venaient de visiter: j'offris à la plus jeune de lui imprimer son nom sur le bras, sans lui faire de mal? Après bien des difficultés, sur ce que je lui dis que je venais de l'imprimer à la jeune Lavergne et à ses deux amies, elle y consentit enfin. Je mis le nom, qui me fut dicté par la mère, *Julie Du Rumin*, pendant que Mme Hérissant parlait *robes* à la petite Lavergne; et j'ajoutai, *que j'adore*. C'était une imprudence; mais j'espérais qu'on regarderait cela comme un badinage. J'imprimai le nom sur le satin du plus beau bras. Je poussai très légèrement le *que j'adore*; mais enfin il était visible. On ne lut que le nom: j'imprimai celui de la sœur aînée, *Sophie Du Rumin*, mais j'avais ôté le mot fatal: ensuite celui de la mère. Les trois noms imprimés j'étais comblé d'avoir touché le bras de la belle journellement admirée, et que je n'espérais pas de voir jamais de si près. Ma joie fut de courte durée!... Claude, entre autres défauts, avait celui de l'hypocrisie religieuse, et de la plus grande dureté envers son épouse, alors très aimable.

Les dames montrèrent leurs noms à Mme Hérissant, qui les voulut lire. Claude dit, que c'était lui qui les avait imprimés. A bien dire, ce n'était pas un mensonge; le maître fait tous ce que les ouvriers font pour lui: Mme Hérissant lut d'abord sur le bras de la mère; ensuite sur celui de la sœur aînée: enfin la belle cadette lui présenta le sien: *Julie Du Rumin*, *que... j'adore*. « Que vous adorez, monsieur »! (dit madame Hérissant à son mari). Comme il en était quelque chose, Claude rougit, pâlit,

violit, bleuit de rage et de colère. Ce fut à moi qu'il s'en prit. Il me lança un regard terrible ! et de ce moment, il cessa de me parler ; il ordonna au prote Lavergne de me donner des dégoûts : mais comme je l'ignorais, je souffris longtemps ! Enfin, je découvris que j'étais l'objet de sa haine, et je quittai la maison, pour aller travailler dans celle d'*André Knapen*... Revenons au dimanche du mémoire, où je ne sortis pas.

Je n'avais pu rendre ma visite forcée à Zéphire. Le lundi, je fis les fonctions de mon labeur ordinaire, et je remplis ma semaine entière. Mais le dimanche, je ne pouvais résister à l'envie de revoir Zéphire. Loiseau, qui avait résolu de m'accompagner chez elle le dimanche précédent, ou de me suivre, pour savoir ce que je deviendrais, et qui m'avait attendu vainement auprès de Mlle Zoé Delaporte, me proposa de sortir avec moi. J'y consentis, et je le menai chez Zéphire. Il entra; il la vit. Sa présence contraignit à peine les tendres reproches qu'elle me fit : mais il me prit en particulier, pour me faire des observations amicales sur l'inconvenance de l'amour dans un lieu pareil. Cependant il resta durant toute la séance entre Zéphire et moi. Le soir, à l'heure du maudit vieillard, on sonna Zéphire ; je le vis encore, cet homme abhorré ! Loiseau le vit comme moi, et nous sortîmes.

Nous marchâmes en silence : j'étais concentré.... Enfin, près de notre demeure, j'éclatai par ces mots : «Non ! je ne la reverrai plus »! « O mon ami ! me dit Loiseau, j'attendais cette réflexion ! Quel rôle nous venons de faire ! comme nous venons de sortir de cette maison» !.... Je l'écoutais, dans une sorte d'anéantissement. Nous rentrâmes, et me jetant sur un siège, le visage voilé de mes deux mains, je m'écriai : « O Rose ! si tu voyais mon humiliation! Comme tu triompherais !... Fille orgueilleuse, comme tu t'applaudirais de ta morgue impertinente!...

Je suis l'amant... d'une fille perdue.... O Colette ! que j'ai si douloureusement regrettée, qu'avec justice on m'a ôté votre sœur !... Que suis-je, en ce moment, et qui l'aurait prévu ! Moi ! moi !...» Je me tus : mais ma honte et ma douleur furent telles, que je fus bien aise de la mort de Mme Parangon !... Le blasphème est écrit, je ne l'effacerai pas !... Loiseau voulut me consoler. Il n'y réussit guère en ce moment. Cependant ma confiance en lui se fortifiait... Je le voyais tous les jours : il entra chez André Knapen avec moi ; et nous travaillâmes ensemble ; nous fûmes inséparables. Un jeune homme appelé *Héraut*, depuis comédien de province, se joignit à nous : je quittai la maison de Bonne Sellier, et je me logeai seul dans la petite rue *Sainte-Anne-du-Palais*, au cinquième, chez un fruitier afficheur : j'étais un peu plus mal que dans la rue *Saint-Julien-le-Pauvre*, puisque ma chambre n'était qu'un grenier, tapissé d'affiches de comédie, collées à cru sur les lattes : mais j'étais plus avili, et moins difficile. Oh ! Colette ! si vous aviez vu votre *ami* dans ce triste réduit, sur un mauvais grabat, n'ayant, pour tout meuble, que deux chaises et une table brisées ; une vieille cassette sans fermeture, pour serrer les habits ! Une chatière *ajourée* par deux carreaux de papier huilé, lui servait de fenêtre !... Loiseau devint mon ange titulaire : il épura mes mœurs (mais Zéphire m'avait rendu le sentiment de la vertu !...) ...Je cessai de voir Gaudet, ou du moins de partager ses plaisirs crapuleux ; car j'aurais mieux aimé mourir, que de le mener chez Zéphire ! Je ne vis plus cette jeune fille elle-même : je m'en crus oublié, au bout de quelque temps ; ou plutôt je ne pensais pas que jamais je l'eusse intéressée.... Dans ma nouvelle situation, je devins triste, mélancolique : mes anciens chagrins, concentrés dans mon cœur, me travaillèrent intérieurement, et détruisirent ma santé.. Je tombai dangereusement malade... Loiseau ne m'abandonna pas ;

il me soigna; sa fidèle amante, Mlle Zoé, me veilla; tandis que mon unique et vertueux ami prodiguait sa peine et ses sueurs, en travaillant pour nous deux. Il vendit la moitié de ses habits; il emprunta de Mlle Zoé Delaporte, qui alla pour nous jusqu'à l'épuisement. Mais ces deux tendres amis avaient d'impérieux devoirs, et malgré leur zèle ardent, je restais les trois quarts du temps seul et sans secours... Il me survint un étouffement périodique, qui durait vingt-quatre heures. On prétend qu'il était occasionné par les frictions mercurielles que m'avait prodiguées, sans nécessité, le jeune Labadie, et par les bols pris intérieurement que me prodiguait également mon ami *Bonnet* l'apothicaire. L'étouffement croissait pendant huit heures; il était huit heures à la plus haute période; et pendant les huit dernières, il décroissait insensiblement. J'étais ensuite d'une faiblesse à tomber d'un souffle.

Loiseau était désolé de cette attaque singulière, qui les obligeait, lui ou Mlle Zoé, de me garder, tant qu'elle durait. Nous n'avions plus de fonds, ni presque d'habits; il allait être forcé de m'abandonner, pour aller travailler et gagner; je l'en pressais moi-même, quand il lui vint dans l'idée d'emprunter un louis ou deux à quelques compatriotes, ses anciens familiers, nouvellement arrivés à Paris, et logés rue *Sainte-Anne*, butte *Saint-Joch*. Il y courut, se proposant en même temps de prier Bonnet de venir me voir, et de me procurer quelque soulagement.

Au coin de la rue des *Bons-Enfants*, il fut aperçu par Zéphire, qui le reconnut. Elle descendit précipitamment, malgré le désordre de sa parure du matin, et le joignit vis-à-vis le *Palais-Royal*. « Monsieur? lui dit-elle timidement, savez-vous si M. Dulis est à Paris? » Oui, oui, mademoiselle, il y est. « Ah! peut-il rester si longtemps, sans me voir? » Et que voulez-vous qu'il vienne cher-

cher auprès de vous, dans son état? « Dans son état? Serait-il malade? » Il y a longtemps :... Mais je suis pressé : il est seul. Adieu, mademoiselle. « Oh! sa demeure? » Il n'est pas en une situation... où vous... puissiez le voir. « Je vous en prie! sa demeure? Rue *Sainte-Anne.* » Ah! ce n'est pas loin? c'est vers la rue de *Richelieu?* Ce n'est pas celle-la! Adieu! mam'selle....» Et il s'enfuit avec précipitation, rougissant d'être vu en conversation avec une jeune fille à peine sortie de l'enfance, dont l'arrangement indiquait l'état.

Zéphire ne connaissait pas ma rue *Sainte-Anne*; mais elle avait entendu dire qu'il y avait quelquefois à Paris deux et trois rues du même nom. Elle remonta chez elle; s'habilla décemment, quoiqu'en parure, demanda secrètement à Manon, le chemin des deux rues *Sainte-Anne*, et ayant deviné la mienne, elle prit tout ce qu'elle pouvait avoir d'argent et de bijoux, profita de l'absence de sa mère, et s'échappa seule. Elle arriva par la cour de *Lamoignon*, traversa les salles du *Palais-de-Justice*, en demandant à chaque pas, et parvenue dans ma petite rue, elle me nomma. Personne ne me connaissait. Voyez les hôtels garnis! (lui dit quelqu'un). Zéphire me demanda en trois endroits, et parvint enfin au taudis mal garni de mon hôte le fruitier-afficheur-crocheteur (car il cumulait ces trois offices). Elle demanda M. Dulis? « Je n'ai pas M. Dulis. Qu'est-il? « Il est mon cousin... malade.» Ah! j'ai un malade là-haut. « C'est lui! « Eh bien! montez au cinquième. » Est-il bien soigné? « Non.» Que lui manque-t-il! « Du bouillon. » Voilà six francs: ayez-lui un chapon, quatre livres de bœuf, et le reste, faites lui un bon pot-au-feu; et en attendant, si vous en aviez... « Oui, oui. » Elle monta vivement. Arrivée à ma porte, elle y trouva la clef: elle entr'ouvre, elle reconnaît sur une chaise boîteuse, le seul habit qui me reste... Sûre alors, elle entre, sans que je tourne la tête; car les

moindres mouvements me causaient de la douleur. D'ailleurs, les huit dernières heures de ma crise venaient de commencer, et mon accablement était extrême. Zéphire s'approche sur la pointe du pied;... elle me voit sale, en sueur, mal arrangé : « Ah Dieu ! dit-elle à demi-bas, comme le voilà! » Elle tira un mouchoir blanc parfumé ; elle m'essuya le visage ... Je la regardai; et ne reconnaissant pas l'étoffe de Zoé, qu'une migraine avait retenue chez elle depuis deux jours, je dis faiblement : « Qui est-ce ? » sans me remuer. Une voix douce comme l'harmonie : « C'est ta Zéphire... Quoi, tu es malade, et ta *femme* l'ignore! Ah! tu ne sais donc pas qu'elle est toute à toi!... Non ! tu ne sais comme elle t'aime!... Évite tout le monde... si tu veux !... mais pas Zéphire ! elle est si bonne fille !... elle t'aimera jusqu'au tombeau!... » Je baisai ses belles mains, qui me mettaient dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre, qui changeaient ma coiffe de nuit, qui m'appropriaient... Que les soins d'une femme sont doux !... Zéphire ne fut tranquille que lorsque tout fut propre autour de moi : elle alla, vêtue en taffetas rose garni de gaze comme elle était, jusqu'à balayer mon galetas... « Tu ne sais pas ? me dit-elle enfin), — Qu'est-ce, ma charmante amie ? car je venais de reprendre toute ma tendresse pour elle, et au double peut-être). — Tu seras père. » Comment père ? « Oui, je serai mère... je suis grosse... Juge comme je dois t'aimer ! toi le seul homme qui..... (Elle se cacha dans mon sein).... Et tu m'avais abandonnée » !..... Je fus bien surpris ! mais je fus charmé...

L'hôte entra, m'apportant un bouillon. Je le pris des mains de Zéphire : elle me rendit tous les autres services nécessaires à un malade. Ensuite elle me dit : « Mon bon ami ! il faut que je te laisse ; mais je reviendrai dans quelques heures... je reviendrai tous les jours ». Elle alla derrière une vieille tapisserie, qui me formait une

sorte d'alcôve; elle y resta quelques minutes, comme si elle eût arrangé ma table, revint m'embrasser plusieurs fois, et sortit.

J'étais pénétré!... Je pensais, en la regardant aller (car j'étais trop faible, pour employer des paroles): « Je ne m'y serais pas attendu!... cette enfant m'est attachée, malgré son état!... Son état ne lui a pas ôté l'âme aimante qu'elle a reçue de la nature!... O pauvre enfant! à quel métier on t'a condamnée! et que je suis malheureux de me trouver assez pauvre, pour être forcé de t'y laisser!.....»

Mon *ami* lecteur! cette fille perdue, cette prostituée m'ennoblit assez à mes propres yeux, pour que je te redonne le nom d'*ami!* tu l'adoreras comme moi; tu la pleureras avec moi; et... bientôt... tu frémiras, comme j'ai frémi!

Mon hôte vint m'interrompre, en m'apportant, suivant les ordres de Zéphire, un second bouillon, et m'apprendre que ma *cousine* lui avait donné six francs; que j'aurais deux bons pot-au-feu; qu'il en était payé; qu'il ne prendrait rien pour la cuisson, à cause du bœuf que je laisserais pour lui et ses enfants, tandis que je mangerais le chapon... Je fus vivement touché de cette marque d'amitié de Zéphire, et de la décence qu'elle y avait mise en se donnant pour ma parente. « Mam'selle votre cou-
» sine est femme de chambre quelque part? continua
» mon hôte; on voit ça... A vous aime ben! ho! qu'a
» vous aime!... A s'en va tout en pleurant! » Le discours le plus fleuri ne m'aurait pas causé autant de plaisir que ce langage brut et grossier. Le fruitier-afficheur sortit dès que j'eus pris le bouillon. Loiseau arriva un instant après. « Cher ami, me dit-il, voici des gouttes
» d'Angleterre et du sucre que m'a donnés Bonnet. C'est
» un bon garçon; il viendra te voir dès qu'il pourra
» sortir... J'ai été à l'hôtel garni de mes compatriotes

» pour ce que tu sais. Ils sont partis de ce matin. » — » Mon ami, lui repondis-je, je puis me passer de ta pré- » sence; je suis mieux : je viens de prendre deux bouil- » lons; cela me fortifie. » Tandis que je parlais, Loiseau était allé à ma petite table couper du pain pour son dîner. Il allait me demander si Zoé était donc venue, quand il aperçut un gros sac. Il le touche... Un son argentin se fait entendre!... Emu, il me dit : — « Tu ne » m'en parlais pas? » — « De quoi, mon ami ? » Il me montrait le sac de la main. — De quoi ? répétai-je. — » De l'argent! » Et il fit rouler sur la table 1.200 livres en gros écus, contenus dans le sac. — « Ha! tu en as » donc eu, mon ami? Nous ne nous entendons pas : » Voilà tout plein un grand sac d'écus de six francs que » je trouve là, et je te demande d'où ils viennent ? — » C'est toi qui l'apporte. » Je me mis sur mon séant. — » Hé! je le trouve sur ta table, s'écria Loiseau. — Sur » ma table ? » Je détournai la tapisserie pour regarder. Je vis un monceau. — « Ho! quelle somme ! » Loiseau comptait à dix par pile. — « Quoi ! tu l'ignorais ? — » Oui, mon ami... O Dieu ! serait-ce ?... — Quelqu'un » est donc venu ? — Oui, cette jeune fille chez qui nous » avons été un jour ensemble. — Zéphire !... — Il est » vrai! elle m'a vu... elle m'a parlé... — O Dieu! une » fille... — N'ajoute rien, mon ami, crains de blasphé- » mer ? Nous devons la respecter. — Si je la respecte!... » Ha! n'importe où soit la vertu, je me prosterne et je » l'adore. » Il tombe à genoux, et levant au ciel ses mains pures et ses yeux voilés de larmes : « Grand Dieu! » s'écria-t-il, tu es le père de toutes tes créatures, et » chacune d'elles a la bonté que tu as mise dans son » cœur! mais ici j'admire le chef-d'œuvre de tes mains, » au sein du désordre et de la corruption ! » Et il versait des larmes qui ruisselaient jusque sur sa poitrine. Il recompta l'argent : — « Douze cents livres!... Voilà

» pour te guérir. » Il serra le sac. — « Mais souviens-
» toi de ce que cet argent coûte à celle qui te l'a donné.
» — Oui, oui, je le sens, et le prix que j'y dois met-
» tre... » Loiseau ivre de joie (car il m'aimait plus que lui-même depuis qu'il me rendait service ; il s'attachait à moi par les peines que je lui coûtais), Loiseau retourna au travail. Je le priai d'aller voir comment se trouvait Zoé, et de l'amener dîner avec nous à l'heure où le pot serait fait.

Zéphire reparut avant le retour de mon ami. Elle n'était plus en robe, mais en petit déshabillé indienne. Sa sœur Manon l'accompagnait. J'étais assis sur mon lit. Zéphire vint dans mes bras. » Ha! me dit-elle, j'aime
» maman et ma sœur de toute mon âme! Elles m'ap-
» prouvent; elles disent que je te dois mes soins, et ma
» mère me permet d'être ta garde. » Je baisai les mains de Zéphire et de Manon. — « C'est ta *femme*, me dit
» cette dernière ; s'il lui arrivait malheur et qu'elle fût
» à l'*hôpital*, ne serais-tu pas obligé de la soulager?
» Elle commence, et puisses-tu ne jamais être dans le
» cas de le lui rendre!... Mais il y a tant de peines dans
» la vie, qu'il faut bien s'entr'aider les uns les autres...
» Zéphire est à toi; elle te doit tout; elle se sacrifiera
» pour toi; tu n'auras qu'à parler. Je juge d'elle par
» mon cœur. Si j'avais un *ami* bon enfant, et qui m'at-
» tachât à lui par de bons procédés, j'en ferais tout au-
» tant... Maman, qui a vu comme tu agissais avec ma
» sœur, en a été contente, et elle est charmée qu'elle
» t'ait de préférence à un autre qui lui donnerait de
» mauvais conseils, car Zéphire est bonne et s'attache
» aisément. Nous l'avons vu par la manière dont elle
» nous aime, qui est au-dessus de toutes les filles de son
» âge, dans notre état, où elles sont presque toutes dé-
» naturées. » — « Mon bon ami, me dit Zéphire, puis-
» que je puis rester avec toi pour te soigner, tu

» verras comme je le ferai avec plaisir ! » Les vingt-quatre heures d'étouffement venaient d'expirer, et j'étais infiniment mieux. Je souris à ce discours de ma jeune amie. « Il est mieux, dit-elle à sa sœur ; il n'est pas né-» cessaire que tu restes avec moi, comme maman l'avait » dit... » Loiseau parut alors. Il fut surpris de me voir entouré par deux jolies filles !... Enfin, il reconnut Zéphire et se tut, parce qu'elle n'était pas seule... Zéphire lui fit un accueil digne de lui ; ses discours, ses actions marquaient l'âme la plus reconnaissante et la plus honnête. Elle répéta ce qu'elle venait de dire, qu'elle suffisait seule ; et Loiseau ayant assuré à Manon que la crise était passée, celle-ci consentit à s'en retourner dès qu'elle aurait soupé avec sa sœur et Loiseau. Mon hôte, auquel les deux sœurs avaient donné leurs ordres, parut avec un lit de sangle pour ma jeune cousine, et tout ce qu'il fallait pour la coucher. Il nous annonça en même temps que notre souper allait monter. Loiseau étaya et disposa la table. On apporta le vin. Le traiteur suivait. « Et Zoé? m'écriai-je. » « — Qu'est-ce que Zoé ? de-« manda Zéphire. » — « L'amie de mon ami, répondis-» je. » — « Ha ! je l'aimerai ! reprit-elle. » Loiseau nous dit que Mademoiselle Delaporte avait été fort incommodée, mais qu'elle allait mieux ce soir. « Elle est » au désespoir de ce contretemps, pendant ta crise, » ajouta-t-il, mais elle viendra demain... » Loiseau et Manon s'assirent sur le lit de sangle ; Zéphire et moi sur le mien. Je sentis, en voyant les mets, une pointe d'appétit. Je le dis à Zéphire, qui en pleura de joie. Je mangeai peu néanmoins, mais je reçus chaque morceau de la main de Zéphire, qui n'avait qu'une assiette avec moi. Il est vrai que Manon avec Loiseau étaient dans le même cas. La joie rentra dans mon cœur ; elle étincelait dans les yeux de ma jeune amie, et Loiseau la partageait. — » Après tant de tristes jours, lui dis-je, voilà donc un

» jour heureux. » — « Oui! et nous n'oublierons jamais » celle qui nous le donne. » « Ha! s'écria Manon, les » deux amis sont aussi bons l'un que l'autre. » « Il est » le meilleur, dis-je en montrant Loiseau. Si vous sa- » viez tout ce qu'il a fait pour moi ?... » Et je le racontai. Zéphire saisit la main de Loiseau et la baisa. Ce bon et honnête ami avait l'âme trop sensible pour résister à ce trait touchant. Nous le vîmes fondre en larmes. » Mademoiselle, dit-il à ma jeune amie, songez que » vous avez l'homme autrefois destiné à être le » plus heureux des hommes; un infortuné qui a perdu » le bonheur par la mort d'une céleste créature ! » Songez, belle Zéphire, à respecter à l'avenir par » vos mœurs, autant que vous le rendrez heureux » par votre tendresse, l'ami de la vertueuse ma- » dame Parangon ! » Je me récriai ! « Pardon, » me dit Loiseau, mais son nom ne peut jamais être de » trop... » Je me jetai dans ses bras... puis dans ceux de Zéphire, en disant : « Et voici ma seule consola- » tion... O ma fille ! comme tu me consoles... de » tous mes malheurs !... » Ma jeune amie me pressait dans ses bras... Manon elle-même était enchantée. Loiseau ne pouvait revenir de son étonnement, que deux *filles* partageassent nos plaisirs du cœur !

Le souper fini, Zéphire dit à Loiseau : « J'espère que vous voudrez bien reconduire ma sœur ? car il est tard, et elle serait exposée : des libertins n'auraient qu'à l'attaquer par malice, la Garde la PRENDRAIT ». Ce dernier mot parut mortifier Loiseau, à qui la conduite et les propos honnêtes des deux sœurs avaient fait illusion. Cependant il se remit, en disant : « Si un mot, que sa naïveté laisse échapper, ne le rappelait pas, on l'oublierait... »

Loiseau et Manon sortirent; et comme en revenant, le premier passait devant ma porte, il promit de nous

dire bonsoir... En chemin, Manon proposa son cœur et toutes ses affections à son conducteur ? Cet honnête et sage garçon était si enchanté de ma jeune amie, que la proposition ne lui fit pas l'horreur qu'elle lui aurait causée dans une autre circonstance. Être le ..... d'une fille perdue, lui ! l'honnête, le bon, le pieux, le vertueux Loiseau !... Mais je l'étais de Zéphire, moi, qui n'avais pas moins d'horreur pour ce vil emploi ?... Je ne l'exerçais pas vilement ; ou plutôt, je n'étais réellement pas ce que sont les misérables qui portent ce nom ; j'étais un ami honnête, sous un nom qui ne l'est pas. Loiseau fit ces réflexions, et, par amitié pour moi, par *respect* pour *Zéphire*, il eut peut-être accepté la proposition de Manon, sans l'attachement vif et vertueux qu'il commençait à prendre pour Mlle Delaporte, depuis le mariage de Maine Lebègue. Loiseau, à son retour, me dit une partie de ces choses, sans se cacher de mon amie, excepté deux ou trois mots, où il employa le latin, *Machæroforus ego !...* L'hôte nous rendit une visite, pour nous avertir, qu'il allait fermer. J'eus soin de paraître devant lui, aussi malade que dans le jour, afin de ne pas exciter de scrupules dans l'âme de ce bonhomme. Loiseau partit : il devait être harassé, car il avait passé la nuit précédente.

Nous fûmes enfin seuls, mon amie et moi. Il me fut impossible d'obliger Zéphire à se mettre dans son lit. Elle vint sur le mien, me prit dans ses bras, me dit mille tendresses et me fit dormir sur son sein. Un sommeil long et paisible, précédé par de bons aliments, provoqué par trois morceaux de sucre, imbus des gouttes d'Angleterre de Bonnet, répara mes forces ; je m'éveillai le lendemain dans les bras de ma généreuse amie, fort et guéri. Elle s'échappa aussitôt, et se mit dans son lit. Nous causâmes.

Mon deuxième mot fut des remerciements vifs et

pénétrés. La réponse de Zéphire marque plus d'esprit qu'on n'en devait attendre d'une fille de son âge, et surtout de sa profession : « Mon ami, ta main droite remercie-t-elle ta main gauche des services que celle-ci lui rend ? Je suis grosse de toi ; nous ne sommes plus qu'un seul être en deux corps, puisqu'à nous deux nous aurons fait un seul et même enfant » ?... Elle me dit ensuite comment, malgré sa profession, non seulement j'avais eu sa fleur, mais comment j'étais le seul qui l'eût possédée. Ne connaissant pas l'horreur de sa situation, elle me fit les détails des moyens qu'elle employait pour échapper ; et elle ajouta, que ce qui rendait facile l'exécution de son plan de fidélité pour moi, c'était son extrême jeunesse ; elle m'avoua qu'elle n'avait que 12 ans, quoiqu'elle fût absolument formée (sans doute parce que les *fellations* et les *linctions* des *Obsoleti* lui avaient *précocé* le tempérament) ; que c'était ce qui lui faisait avoir tous les riches vieillards, pratiques de sa maman. Elle ajouta, que celui que j'avais vu, qui l'entretenait presqu'à lui seul, était incapable de rien entreprendre et se contentait d'exprimer par des paroles dégoûtantes ses impuissants caprices. D'autres, effrayés des doutes qu'elle affectait sur sa santé, s'abstenaient de certaines infamies, dont la bouche est l'organe. Comme elle avait encore l'haleine pure, au moyen des précautions qu'elle prenait, elle leur en déguisait la pureté, en mordant toujours quelque fruit, orange, citron ou pomme, qu'elle suçait auparavant d'ouvrir ; elle dérobait sa fraîcheur au regard des libertins par des moyens employés par d'autres, pour cacher leur putréfaction.....

Cette conversation fut interrompue par mon hôte. Zéphire était presqu'habillée. Il ouvrit, la clef étant restée à la porte. Il m'apportait une soupe. Ma jeune amie me la présenta. Elle lui dit de lui faire du café à la

crême. Nous causâmes encore, et mon amie me demanda si, puisque Loiseau était engagé, je n'aurais pas, dans mes connaissances, un bon garçon comme moi, pour sa sœur Manon ? Une idée me vint et me rit : « Oui, j'ai un ami, qui aurait été mon frère, par une de mes sœurs, s'il avait dépendu de lui et de moi ; il sera mon beau-frère par ta sœur Manon. La jeune personne parut transportée de joie : « Tes amis, voilà ma famille : ho ! comme nous serons heureux tous ensemble !... » Elle m'embrassa, me desservit et courut donner un coup d'œil à son café.

Seul un instant, je fus agité d'une foule de pensées. Il me sembla que je venais de recouvrer cette ancienne noblesse de sentiments, que m'avait donnée Mme Parangon, cette pureté d'âme que j'avais eue en aimant Jeannette Rousseau. Je sentis que je la devais à Zéphire, et que c'était un bienfait plus grand que la conservation de ma vie, qui l'avait précédé... Ma jeune amie rentra. Elle me trouva propre. Elle fut gaie, contente. Elle roula mes cheveux, que j'avais alors châtains, bouclés et très beaux, elle me frisa elle-même... Son déjeuner vint : nous le prîmes ensemble. Loiseau parut ; il y avait une tasse pour lui ; et, me voyant bien, il courut au travail. Quoique nous fussions en décembre, il faisait doux et beau temps : nous descendîmes sur le quai *des Orfèvres,* où luisait un soleil pur et sans nuages, que la nature donnait au monde exprès pour nous. Zéphire sans rouge avait l'air d'une jeune vierge ; son regard doux et tendre n'exprimait que la bonté de son cœur. Une chose dont je m'étais déjà plus d'une fois aperçu, c'est qu'elle regardait son état comme légitime. Je lui disais : » Mon amie, je ne voudrais pas qu'on nous connût ici ; l'on ne serait pas obligé de savoir que je suis avec la vertu même ? — Qu'est-ce que cela ferait mon ami ? Nous sommes nécessaires, tout comme les autres états,

et c'est bien la raison que maman m'a donnée et qui m'a déterminée, quand elle m'a mise dans le monde : maman assure que nous préservons les autres femmes, et que, sans nous, il se commettrait bien des désordres ? Aussi maman se regarde-t-elle comme une femme à laquelle on doit des égards, et elle l'a bien dit un jour devant moi à notre inspecteur, qui lui avait manqué : Nous sommes dévouées et martyres... Et j'en suis bien aise, car je n'aimerais pas être d'un état vil, comme j'en vois. » ... Il suit de là que si une marchande orfèvre du quai lui avait demandé : « Qu'est Mademoiselle ? » Zéphire lui aurait tout bonnement répondu, « Madame, *je suis* FILLE DU MONDE... » Je n'avais pas encore jugé qu'il fût à propos d'éclairer Zéphire, et parce que je la croyais trop jeune pour m'entendre, et de peur de la rendre plus malheureuse inutilement. Sa conduite, quand elle me quittait pour les vieillards, m'avait paru l'effet de l'habitude. Non ; c'était, dans Zéphire, dévouement à son état, et à ce qu'elle nommait son devoir. L'innocente enfant pensait : « C'est ma profession ; chacun a la sienne, il faut l'exercer... » Sous l'apparence du vice, ma Zéphire n'avait dans le cœur que de la résignation, l'obéissance à sa mère, et l'amour de son devoir... « Juste ciel ! me disais-je à moi-même, en faisant ces réflexions, est-il possible qu'il y ait de la vertu dans l'exercice volontaire de la prostitution ? » Oui, oui, Zéphire *prostituée* était vertueuse, et tant d'*honnêtes femmes* ne le sont pas ! ... Mais je calomnie Zéphire en disant qu'elle était volontairement prostituée ; elle l'avait été depuis l'âge de 10 ans jusqu'à l'instant où je la vis, sans être déflorée ; j'eus la fleur, souvent attaquée, jamais cueillie. Elle le fut par l'amour, non de ma part (j'avais un sentiment plus tendre), mais de la sienne ; elle se donna entièrement à moi, parce qu'elle m'aimait ;

et ce fut peut-être ce qui me rendit amoureux à mon tour. ... Depuis notre connaissance, Zéphire n'avait plus laissé essayer une victoire devenue facile ; elle refusait également les caresses qui tiennent à l'âme : on s'en plaignit à sa mère : mais comme les pratiques ne diminuaient pas, celle-ci ne gronda que pour la forme. Quant à l'attachement de Zéphire pour moi, il fut vif, généreux, constant, absolu ; elle aurait donné... son repos, sa santé, tout ce qu'elle possédait, et sa vie même... Et elle me la donnera.

Notre promenade sur le quai *des Orfèvres*, acheva de me faire connaître le fond de l'âme de Zéphire ; et ce fut depuis cet instant que je l'aimai de cette passion brûlante, égale à celle que m'avait inspirée Jeannette R., et surtout Mme Parangon ; Zéphire fut la troisième partie de ce tout, mon unique passion. Je sentis la force de mon attachement, en remontant chez moi avec Zéphire ; sa jolie taille, pas encore épaissie, et qui jamais ne perdit sa grâce, ses belles tresses blondes, le son de sa voix, son air vif et souple me ravissaient !... Mais l'idée : *Elle me quittera bientôt, pour....* cette idée me fit pousser un douloureux soupir... Nous étions au second ; elle se retourna : « Tu as soupiré ? » Ah Zéphire ? je t'adore ! Tu ne te doutes pas de tout ce que tu vaux, à mes yeux, depuis une heure ?... « Depuis une heure ? Mais entrons ici mon ami... » Elle poussa une porte : l'afficheur fruitier achevait d'arranger : « C'est ma plus belle chambre », nous dit-il. Ainsi, au lieu de mon grenier, j'eus *la plus belle chambre* de mon hôte. Mais je regrettai mon galetas, tapissé d'affiches de comédie ; et si je ne l'avais pas tenue de ma Zéphire, cette nouvelle habitation, je l'aurais refusée... « Pourquoi depuis une heure ? » reprit-elle ? C'est que depuis une heure, je te connais parfaitement, et que je sais tout ce que tu vaux... « Mais tu m'aimes ? » Je t'adore. « Est-ce plus ? » Oui ;

l'adoration est la perfection de l'amour. « Ah que je me trouve heureuse d'être adorée de toi ! » Si tu veux que je sois heureux aussi, ma Zéphire, il faut être inséparables ? « C'est ce que je demande : je suis ta femme. » Il ne faut plus que tu fasses ton état ? « A la bonne heure : je ne l'aime guère... Mais tu n'es pas riche ? » O ma tendre amie ! ce mot fatal, *Je suis pauvre*, ne me déchire le cœur, que depuis que je te connais !... Mais il faut quitter ton état ; il le faut absolument.

Il était midi. Zéphire entendit monter dans l'escalier. Elle courut ouvrir notre porte. C'était Loiseau : « Ne montez pas là-haut, lui dit-elle ; il demeure ici à présent. — Je viens dîner avec vous, mes amis. — Nous vous attendions, repondit Zéphire.

... Je pris alors la main de Loiseau, et je lui dis, en lui montrant Zéphire : « Vois-tu cette enfant ? Eléonore, Adélaïde et *Stanislette* (on se rappelle les trois filles du violon de l'Opéra, élèves de Mlle Zoé), ne sont pas plus innocentes, ne sont pas plus pures.... » Et je lui détaillai, devant Zéphire, les sentiments de cette admirable enfant... La belle âme de Loiseau s'agrandissait, en m'écoutant ; elle dilatait les fibres de son visage. Lorsque j'eus achevé : « Il faut, me dit-il, que tu sois un être privilégié ; le Ciel ne fait que pour toi de ces miracles, dont si rarement il gratifie les autres hommes.... O toi, l'ami de Mme Parangon (et je sais à quel point tu l'étais), comment se fait-il que tu retrouves encore un phénomène, après avoir perdu le prodige de la beauté, de la vertu, de la générosité ?... Je ne m'étonne plus de ce que mon âme s'est attachée à la tienne. Je ne concevais pas la cause de cette attraction violente, qui m'entraînait vers toi ? C'est que tu es un être privilégié... » Il interrogea lui-même Zéphire, mais prudemment, et avec cette décence qui lui était naturelle. Les réponses naïves de l'aimable fille le convainquirent

par lui-même. Loiseau était déiste, et très pieux : Il se mit à genoux, et remercia l'Etre suprême : « Père de tout ce qui est ! s'écria-t-il, sois béni. J'adore ton infinie bonté, qui n'a pas voulu que le plus vil des états avilît une âme pure, formée à ton type sacré !... Tu as laissé pour elle de la vertu jusque dans la prostitution : ainsi, jadis les prêtresses de Vénus, qui t'honoraient sous le nom de cette déesse de la beauté, n'étaient pas moins vertueuses, en faisant ce qui est aujourd'hui le comble de la turpitude...» Il se leva, et vint auprès de nous : « O mon ami ! O belle Zéphire ! vous n'êtes donc vicieux ni l'un ni l'autre, et je puis vous honorer, vous estimer, sans que rien en vous repousse le sentiment d'estime.... Je ne m'y serais pas attendu, et Dieu m'aime aussi, puisqu'il ne permet pas que je sois contraire à moi-même, en aimant ce que je n'estimerais pas. »

Nous instruisîmes ensuite Zéphire, comme à l'envi, Loiseau et moi, sur l'infamie de son état ; sur le vice inséparable d'une profession qu'elle regardait comme légitime... Elle en frémit, et me demanda : « Que faut-il faire, mon ami ? » Entrer en apprentissage de quelque métier de femme, lui répondis-je : la nature et l'amour veulent que tu sois un jour la mienne... A la face du Ciel, en présence de mon cher Loiseau, dont l'amitié m'est sacrée, je te jure que tu seras mon épouse... Mais auparavant, il faut qu'une solitude de quelques années fasse oublier ta jolie figure ; afin que ton mari ne soit pas humilié par le sourire insolent d'un autre homme. Zéphire consentit à tout, avec une promptitude et une confiance qui marquaient combien elle m'était dévouée. Le malheur, c'est que nous n'avions pas d'autre argent que le sien : ma maladie nous avait absolument épuisés, Loiseau et moi : Nous devions à Renaud, à Boudard, à Mlle Zoé. Mais Zéphire m'avait guéri : je résolus de

travailler dès le lendemain. Nous mîmes à part les trois quarts de la somme que ma jeune amie avait apportée ; Loiseau courut chez Mlle Delaporte, pour la prévenir et l'amener dîner avec nous. Zéphire ne dementit pas les éloges de Loiseau. On dîna; puis suffisamment instruite, Mlle Zoé, à laquelle Loiseau donna le bras, alla parler à une marchande de modes de ses amies, à l'angle des rues *de Savoie* et *des Grands-Augustins*, remplacée aujourd'hui par un perruquier; elle lui proposa Zéphire, en faisant quelques explications, dont la grossesse de la jeune personne était une. On refusait : mais sur les instances de Mlle Delaporte, on consentit à la voir. Ils revinrent aussitôt nous prendre. Zéphire avait mis une petite robe de toile, qu'elle avait envoyé demander à sa mère; sous ce costume de grisette, elle était encore plus jolie. Sa vue, malgré ce qu'on savait, leva toutes les incertitudes; la marchande et les filles la regardèrent avec admiration : « C'est une fée enchanteresse, que vous m'amenez-là ? » nous dit Mme *Guisland*. On lui confia que j'étais le prétendu. « En ce cas, répondit-elle, tout est arrangé; car jamais ce jeune homme-là ne cessera d'aimer une si charmante personne. » Nous conclûmes le marché à 600 francs pour trois ans, et nous voulûmes absolument les donner d'avance...

Mais il s'agissait de parler à la mère, pour avoir la malle et les hardes de Zéphire. Loiseau s'adressa d'abord à Manon ; il ne lui déguisa rien : il lui dit que sa sœur voulait être honnête; qu'un jour elle serait mon épouse : il lui détailla les raisons qui nécessitaient un changement d'état, qui précédât le mariage de plusieurs années. Manon se prit à pleurer, en disant que Zéphire était bien heureuse. Elle alla tout en larmes, trouver sa tante, qu'elle appelait sa *Maman*, et l'amena près de Loiseau, que cette femme prit pour moi. Il lui expliqua

sa demande avec ses motifs, préparé à l'assaut le plus violent, pensant qu'une femme de cette espèce, à la seule proposition de rendre sa fille à l'honneur, allait le dévorer. Mais la mère de Zéphire s'attendrit; elle demanda seulement qu'on lui répondît du mariage. Elle donna sur-le-champ la malle, les habits de Zéphire, et même ce qui lui revenait d'argent. Elle voulut que Manon accompagnât tout cela, en lui recommandant de faire mille amitiés à sa sœur, de la part de sa mère... Loiseau était dans une sorte d'extase d'admiration.... « Je suis bien aise, ajouta la mère, que ma délicate Zéphire échappe au malheureux état, où je l'ai mise, par... faiblesse pour ce... Maret, qui avait 6 francs par vieillard... Tout mon désir est qu'elle soit un jour honnête femme, surtout avant que de s'être usée... » Sur ce que lui dit Manon, que Zéphire était enceinte de son ami, elle tressaillit de joie. « O la pauvre enfant, elle fait bien de quitter... Elle m'est bien chère, c'est mon pucelage... car Manon n'est que ma nièce... j'aime bien mieux vendre des étrangères... que mon propre sang, et surtout ma Zéphire... O quelle consolation, si je voyais un jour ma fille mariée, estimée, ayant des enfants ! »

(*Monsieur Nicolas*. V^e^ époque.)

HISTOIRE DE LA MÈRE DE ZÉPHIRE (1)

Ce fut en attendant le souper que la mère de Zéphire nous raconta son histoire, pour répondre à un mot que je lui dis : « Comment est-il possible que vous ayez pris » un état tel que celui où vous êtes ? »

— « J'ai toujours été portée pour les hommes ; et » comme j'étais appétissante, tous les hommes me recher- » chaient. Ce fut la vivacité de vos caresses qui me fit » succomber pour la première fois à la fougue de mon » tempérament. Je fus si fort émouvée... Mais je croyais » que cela serait sans conséquence... Quand je » m'aperçus que j'étais grosse, par les suites d'un badi- » nage avec un enfant de dix ans, j'en fus si honteuse, » que je quittai le pays sans parler de mon état à per- » sonne. Je vins à Paris, et je me mis en service chez » un éperonnier du faubourg Saint-Antoine, homme » veuf, nommé Percy. Je me donnai aussi pour une » nouvelle veuve ; mais lorsque je fus familiarisée avec » lui, je lui contai la vérité. Jamais il ne voulut me

(1) Zéphire mourut l'année suivante, avant le mariage projeté (1758). Quelque temps après, Nicolas découvrit que la mère de Zéphire était cette même Nannette qu'il avait renversée dans « l'étable aux mules », lui faisant un enfant, Zéphire elle-même. *Voir page 23.* — A cette occasion la mère de Zéphire raconta son histoire à Rétif.

» croire, et cela fut prêt à nous brouiller, parce qu'il » disait que j'étais une menteuse, comme toutes les » putains. — Si j'étais une menteuse, » lui répondis-je, » que m'en coûtait-il de vous laisser croire que j'étais » une veuve ? Mais j'aime mieux vous dire la vérité : » car je suis moi-même si étonnée de mon état, que dès » que je me trouve un peu de confiance en quelqu'un, » je conte mon singulier cas, pour voir si on me dira » qu'on en sait un pareil. » Il me crut à la fin ; et il » consulta même son médecin, M. Guilbert de Préval, » qui lui dit que ça était possible. Ce médecin me ques- » tionna devant lui. Je ne cachai rien. — « Très possi- » ble et très naturel ! » disait le médecin, en se prome- » nant ses mains derrière le dos... Je fis les plus grands » serments que je n'avais pas vu d'autre homme que » l'enfant de dix ans. Ce qui fut cause que mon maître » m'aima et s'attacha à moi. Nous avions déjà couché » ensemble ; mais après qu'il fut sûr, il m'aima d'amitié, » et me fit porter son nom : je fus Madame Percy dans » tout le faubourg... J'accouchai au bout de neuf » mois juste ; car j'avais dit le jour au médecin et à » mon maître ; les priant de s'assurer de certaines » choses, en écrivant à madame Rameau, qui s'infor- » merait à sa troisième fille Madelon. Ce qu'ils firent. » Et ils reçurent de Sacy, outre un bon témoignage de » ma conduite, le dire de mademoiselle Madelon Rameau, » qui les assurait que le 15 août, en sortant des vêpres, » j'avais couru après le petit monsieur Nicolas, âgé de » dix ans, jusque dans l'écurie à leurs mules, où il » s'était évanoui ; et qu'elle, Madelon, avait apporté de » l'eau, dont Nannette avait jeté au visage de l'enfant, » et qu'elle lui en avait aussi jeté elle-même... Quand je » fus accouchée de ma fille, on la baptisa sous les noms » relatifs à son père que je donnai : Zéphire-Colette- » Edmée-Jeannette ; mais ce dernier fut donné par

» erreur, mon maître m'appelant Jeannette au lieu de
» Nannette. Le premier nom était à cause de la légèreté
» de la course du père, et de la délicatesse de l'enfant,
» que je nourris, parce que mon maître le voulut, disant
» qu'il l'adopterait. On avait mis : *père inconnu*, par
» cette raison... Zéphire fut la plus jolie enfant qu'il soit
» possible de voir. Je restai chez mon maître jusqu'à ce
» qu'elle eut sept ans environ. Il me dit qu'il me vou-
» lait épouser, en reconnaissant Zéphire comme à lui.
» Je ne demandais pas mieux. Mais il vint à mourir,
» après le premier ban. Les héritiers me firent mettre
» en prison, comme pour... spoliation. Heureusement
» que mon maître malade ne m'avait pas donné son
» argent seul à seule, mais en présence du curé de
» *Sainte-Marguerite*, et d'une demoiselle Pâris, chez
» laquelle je le déposai, en lui confiant ma fille, plusieurs
» jours avant le décès. Cette demoiselle savait toute
» mon histoire, et le nom du père de ma fille, lequel ne
» lui était pas inconnu. Aussi aimait-elle bien Zéphire !
» et pendant tout le temps qu'elle fut chez elle, elle y
» prit aussi une petite nièce à elle, plus jeune de trois
» ou quatre ans, afin de les faire jouer ensemble.
» Eléonore, la petite nièce, était la plus jolie enfant que
» j'aie vue en ma vie ; car je crois qu'elle passait la
» mienne... Je le dis un jour à Mademoiselle Pâris, qui
» me répondit, en souriant un peu : — « Dame ! le père
» les fait comme ça !... » Revenons à moi... Je fus six
» mois en prison ; au bout desquels mes deux témoins
» me firent gagner le procès. Je vins chez Mademoiselle
» Pâris, rue de Charenton. Là je me mis à arranger
» mes petites affaires, avec mon argent. Mademoiselle
» Pâris me conseilla de lever une petite boutique de
» revendeuse aux environs du *Saint-Esprit*, afin d'étaler
» tous les lundis à la petite foire de ce nom. Je suivis
» ce conseil, et je réussissais assez bien, quand je fis la

» connaissance d'une voisine de place, qui prêtait sur » gages. Nous devînmes intimes, et elle me dévoila ses » secrets. Je fournis quelques fonds qui me rapportè- » rent gros ! (J'avais plus de vingt-cinq mille livres en » dépôt chez Mademoiselle Pâris, à qui j'avais le bon » esprit de les laisser, ainsi que ma fille). Je lui cachai » mon nouveau commerce ; elle croyait mon gain le » produit de ma revenderie... Un jour mon associée me » dit : — « Nannette, ou plutôt Madame Percy (car » quand je parle de toi, je ne dis que ce dernier nom) ; » tu ne sais pas encore tous mes agios pour gagner de » l'argent ?... » (bien bas) « J'habille des filles. — Com- » ment, tu habilles des filles ? — Oui ; des filles qui ont » besoin d'être jolies, ou belles, pour gagner leur vie... » Ecoute ! J'ai des habits, de toute taille, de toutes cou- » leurs, de toute étoffe, de tout costume pour bien » vingt mille francs ; pour duchesses, marquises, bour- » geoises, actrices et grisettes. On me paye à propor- » tion de ce qu'on gagne. On vient chez moi où j'ai » cinq à six grandes baignoires : je lave, je masse, je » dédurillonne, j'écorce, je désempuantis, je parfume, » je blanchis, je peins. Je t'apprendrai à masser, et le » reste. Le meilleur de mon achalandage est de pouvoir » faire changer d'habits tous les jours. En nous asso- » ciánt, nous les doublerons; car je vois à ton encolure » et à ton économie, que tes moyens correspondent aux » miens. C'est une mine que cet état !... Nous ferons, à » nous deux, changer tous les jours d'habits à nos pra- » tiques, sans remettre le même pendant un an... » Je » consentis à m'associer. Je montai ma maison comme » la sienne ; et... je m'aperçus bientôt que son commerce » était encore plus étendu qu'elle ne me l'avait dit. » Nous massions chez nous des personnes des deux » sexes qui... (Mme Deschamps lui fit signe de sup- » primer les détails), qui payaient largement... Un

» soir, le lendemain d'un autre où un mari méfiant avait
» surpris sa femme massant chez moi, je vis avec
» frayeur ma maison environnée de mouchards ! Je ne
» savais ce que cela signifiait... Je l'appris à dix heures.
» Au moment où je voulais sortir, pour aller consulter
» mon associée, je fus arrêtée, et conduite à *Saint-*
» *Martin* !... Je passai à la police sans être interrogée,
» et comme tenant une maison clandestine d'appareil-
» leuse ; j'eus trois mois d'*Hôpital*. Ce fut ce qui me
» perdit. Toutes ces malheureuses me gâtèrent : après
» m'avoir fait peur, je m'accoutumai avec elles... Un
» jour un homme en habit d'exempt me fit demander
» par mon nom de Madame Percy, que j'avais caché
» pour ne me faire appeler que Nannette. J'allai le
» trouver au parloir de la supérieure. Il me fit asseoir
» d'un geste. — Je suis, dit-il, Monsieur Maret,
» inspecteur de police, chargé par Monseigneur le
» Lieutenant Général, magistrat suprême de ladite
» police, de la partie concernant les femmes et filles
» dites *du monde*... Je suis surpris, Madame Percy,
» qu'une femme comme vous, qui a des moyens (car je
» vous connais par votre associée, qui avait demandé
» la confiscation de tous vos habits à son profit, étant
» parente de feu votre époux), qu'une femme comme
» vous ne se soit pas mise sous la protection de la police,
» en faisant un état comme celui qu'elle entreprenait !...
» Cet état a un beau côté ! et c'est ce côté-là que nous pro-
» tégeons, Monseigneur le Lieutenant Général de
» Police et moi... Vous pouvez, Madame Percy, vous y
» faire honneur et profit, par l'exécution de mon plan,
» que je vous donnerai par écrit, en vous faisant rendre
» tous vos effets. Vous êtes veuve : c'est déjà une grande
» décence ! car nous aimons la décence, Monseigneur
» le Lieutenant Général de Police et moi !... Je sais que
» vous avez des mœurs, ayant vécu de sept à huit ans

» avec le même homme, sans en changer, sans qu'il se » soit plaint de vous, sans le voler, même à la mort ; » car ce que vous avez, il vous l'a donné. Vous allez » sortir : j'ai amené un carrosse ; je vais vous réinstaller » chez vous. Vous serez soumise à un petit droit, des- » tiné à l'entretien de notre excellente police, à propor- » tion du nombre de vos demoiselles... Mais mon Ins- » truction par écrit vous détaillera cela. On dit que » vous avez une enfant fort jolie ! Je vous éclairerai sur » l'usage que vous pourrez faire de cela en temps et » lieu. Partons. » J'allai chercher mon petit paquet, en » me cachant de mes malheureuses, et je partis... En » chemin, il me donna son papier. »

Elle le présenta, et Loiseau lut :

Instruction pour les Dames-chefs de Maisons publiques, tenant des Filles.

1. Toute Dame-chef, qui voudra être en sûreté, se mettra sous l'inspection de la police, qui la protègera, et maintiendra l'ordre tant à l'égard des filles que des pratiques.

2. La Dame-chef se pénétrera de l'importance de son état, dont le but n'est pas seulement le plaisir à vendre ; mais la santé à préserver ; le libertinage à réprimer ; la sûreté à procurer aux honnêtes femmes, en acceptant le sacrifice volontaire que font de leur honneur, de leur tranquillité, de leur pudeur, les filles et femmes qui se dévouent à satisfaire la brutalité des hommes.

3. Elle traitera les Filles doucement, mais avec fermeté. Elle adoucira leurs vices, en leur montrant de quelle utilité leur profession est dans l'Etat, non seulement pour empêcher les attaques de Femmes, Filles, Enfants ; faire éviter la Sodomie ; éloigner la séduction et l'adultère des Femmes mariées ; mais encore contribuer au repos public en prenant pour amis nos utiles Espions, et diminuant, par leur *chanté*, les frais d'une administration aussi coûteuse qu'importante.

4. La Dame-chef doit visiter, ou faire visiter la santé génitale de tout homme qui se présentera pour voir ses Filles. Elle rejettera, ou redingotera, les Syphiliteux et les Pelliculeux, ou même saquera ou épongera l'intérieur et l'extérieur de la Fille ; outre qu'elle ne leur permettra pas le lit. Elle fera vivre sainement, soigneusement traiter ses Filles malades, et leur interdira l'Homme.

5. Elle paiera, par jour, à proportion de la beauté, de la jeunesse et de la fraîcheur, par tête de Fille : 1 liv. 4 sous ; 3 liv. et 6 fr. pour les Débutantes pendant quinze jours. Elle n'aura le droit de défloration, qu'en présentant la Fille-Vierge qui se destine au Public, à Monsieur l'Inspecteur, pour qu'il l'examine, et qu'il fixe son droit pour la défloration, et ce qu'on devra payer à la Police, par chacun des quinze premiers jours : car le Vice ne peut être légitimé, qu'en servant à l'Etat. Si... (Ceci n'était pas écrit ; il me le dit de bouche, et le *Si* n'était commencé, que pour y faire songer)... Si Monseigneur le Lieutenant Général de Police se réservait la défloration, il ne serait payé aucun droit, et la Fille serait franche pendant six mois. Si c'est Monsieur l'Inspecteur qui prend la défloration pour son compte, soit qu'il la fasse, où qu'il la cède, même exemption ; mais la Fille ne sera franche que pour trois mois.

6. Le droit sur les Filles sera levé moitié sur le profit de la Dame-chef, moitié sur le gain propre de la Fille. Et comme la Dame-chef aura la tenue de la pension, le locage des habits, et le reste outre sa moitié sur la contribution des hommes, elle devra prendre tacitement sur ces objets la portion du droit de la Police sur la Fille, sans lui en parler.

7. L'Espion auquel on aura annexé une fille, la fera seule chanter ; Monsieur l'Inspecteur se réservant très expressément toute Dame-chef...

Ici Loiseau s'arrêta, le reste étant encore moins des détails pour nos dames, que les précédents. Nannette reprit :

« Monsieur Maret me remit chez moi, me fit tout » rendre par ma traîtresse associée, et me laissa, en me » disant de me conformer à son Instruction. Je louai » rue Saint-Honoré. Le premier fut pour le locage des » habits, et le reste. Du second, je fis une Académie de » jeu. Je mis mes filles au troisième et au quatrième ; le » cinquième et le sixième furent les chambres à coucher » et le septième pour les domestiques... Mais il faut re- » venir un moment à Mlle Pâris.

» Elle était morte pendant ma détention ; mais elle » avait étiqueté tout ce qui m'appartenait, et cela me fut » exactement remis. On avait placé ma fille avec la pe- » tite Éléonore chez la femme d'un musicien, parente de » Mlle Pâris. Je pris ma fille chez moi, et voilà mon tort. » Pour qu'elle ne me méprisât pas, je lui fis lire l'ins- » truction de M. Maret ; et quand elle me demanda à être » utile, je... la fis badiner avec des vieillards... Maret le » sut, et, heureusement ! imagina le mal plus grand » qu'il n'était. Il ne crut pas devoir la présenter à Mon- » seigneur le Lieutenant Général de Police, ni prendre » sa défloration pour son compte ; il se contenta de la » faire payer double ; ajoutant, avec menaces, que je ne » manquasse pas de lui présenter la première fleur que » j'aurais. C'est ce qui fit que, toute tremblante, voyant » Manon gentille, et entière, quoiqu'elle gagnât, je la » lui menai. Il me la garda quinze jours, pendant les- » quels il en fit plus de six cents louis... » [Ici les femmes se levèrent, en se couvrant de leur éventail, et nous fûmes très fâchés du récit, Loiseau et moi !] « J'ai fini ! » j'ai fini ! » dit Nannette, en nous faisant de la main un signe d'apaisement. « Je la fis bien examiner, à son re- » tour : elle n'était que fatiguée. Ceci me réconcilia par- » faitement avec le bon Monsieur Maret, qui aime un » peu l'argent... Voilà comme les choses se sont passées. » Je ne cherche pas à m'excuser ; je suis coupable ; j'ai

» voulu seulement dire la vérité : comme c'est la vérité
» que quand Monsieur Nicolas eut commencé à recher-
» cher ma fille, et que je l'eus écouté, je fus bien con-
» tente que cette pauvre petite eût pour ami un honnête
» jeune homme !... Et quant à ma nièce, je ne saurais
» vous dire combien je l'ai ménagée ! On ne l'avait jamais à
» coucher : j'avais toujours une fille de son âge, de sa
» taille, habillée de même, que je lui substituais. Sous
» son lit était une trappe qui descendait dès qu'elle était
» dessus, et on remontait, par la même trappe, une fille
» de bonne volonté, qui couchait avec l'homme. Un jour,
» elle échappa par là aux cruautés de nos Princes, qui
» vinrent boucaner mes filles, et elle aurait été torturée,
» ou estropiée, comme quantité d'autres .. Mais depuis
» son apprentissage, elle est exempte de tout cela ; et je
» ne saurais vous dire ma joie, de la voir aujourd'hui
» mariée avec un si brave garçon que Monsieur Gaudet,
» que j'ai vu un peu libertin chez moi, il y a deux an-
» nées, mais qui n'en est pas moins un bon enfant, et le
» meilleur cœur du monde... Il est si vrai que je ne l'ai
» pas mauvais, moi, qu'en sacrifiant ma fille, tout ce
» qu'elle a gagné, tout mon gain à moi-même, a été placé
» sur sa tête... J'en ai presque autant pour ma nièce,
» plaçant sur sa tête son gain, avec ce que je gagnais
» sur elle. Aussi ai-je perdu doublement par la mort de
» ma pauvre enfant, qui, si elle avait vécu, aurait été
» riche, et, en reconnaissant son père, se serait don-
» née toute à lui, avec son revenu. Je ne me serais rien
» réservé du pouvoir de mère, que celui de leur
» faire du bien, et j'aurais abdiqué toute autorité, que je
» ne méritais plus d'exercer... Je ne suis cependant pas
» gênée : j'ai plus que doublé mon fonds primitif par
» mon prêt sur gages, auquel je vais m'en tenir, par
» respect pour vous tous, et par amitié pour mon cher
» Monsieur Nicolas, auquel mon autre état fait peine,

» ainsi que pour mon cher Monsieur Gaudet, mon neveu » et consolateur. »

Ce récit ne devait pas nous surprendre : cependant nous restâmes dans un silence d'étonnement, dont je sortis le premier pour demander à Nannette si elle savait ce qu'était devenue Éléonore ? — « Elle a d'abord appris » à dessiner d'une demoiselle Laporte, amie de la femme » du musicien... » Je regardai Zoé : — « Qu'entends-je ? » votre élève !... la petite Éléonore ? — C'était la fille » de cette demoiselle Pâris, » répondit-elle. — « O » Ciel !... » Je ne dis que ce mot : je me recueillis, et je gardai le silence ; mais un mouvement de joie délicieuse ranima mon cœur flétri. J'avais chéri Éléonore, proportion gardée, autant que Zéphire elle-même, et, ce qui excitait mon admiration, ma tendresse, elle m'avait rendu la vie, comme Zéphire... On vit que je renfermais dans mon cœur des mouvements si rapides, que tous mes membres tressaillaient. C'est que je pensais : « Éléo- » nore et Zéphire se sont connues, elles ont vécu en- » semble ! les deux sœurs se sont aimées !... O mes » chères filles ! Vous m'en devenez plus chères !... » Éléonore me rendra Zéphire !... Elle servira de mère » à Zéphirette, qui remplacera ma fille aînée ! Nous nous » réunirons tous trois un jour, et peut-être avec d'autres... » que je ne fais encore que soupçonner. J'aurai une fa- » mille... nombreuse !... qui me rendra... tout ce que » j'ai aimé... tout ce que j'aimai... tout ce que je per- » dis !... » Ce fut dans ces pensées que je me mis à table pour le souper. On ne m'interrogea pas, attendu qu'on était parfaitement instruit au sujet d'Éléonore.

Gaudet voulait rappeler la gaîté au premier repas que nous prenions chez lui. Quelques gaudrioles partirent. Il évoqua sur les mots : « *Un Gaudet doit dire des gaudrioles* ! » répétait-il à chacune. Il attaqua Rosalie et son amant par des apostrophes fort salées ! C'est qu'ils

paraissaient très ardents tous deux ! au lieu que l'autre couple, Victorine et son jeune ami, était enjoué, folâtre... Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient entendu le récit de Nannette ; ils folichonnaient, ou causaient entre eux. Si on eût laissé faire Gaudet, il allait leur donner des leçons théoriques et pratiques pour faire l'amour.

Renaud, qui vit la tournure de ces prétendus bons mots, et qui avait mangé vite, parce qu'il était curieux des secrets de la Police, s'empara de la conversation, pour interroger Nannette. Elle nous donna des détails hideux, sur la conduite des maqueraux auxquels on annexait pour salaire, ou seulement pour demi-paye, certaines filles sans appui ; sur la conduite atroce de certains hommes brutaux, et surtout de nos princes, avec les infortunées destinées à leurs plaisirs... On permit, avant ces détails, à la Jeunesse, qui en brûlait d'envie, d'aller causer auprès du feu, notre table étant à côté d'un grand poêle.

« La police, » dit Nannette, « a sans doute ses raisons » pour nous rendre la vie la plus dure qu'elle peut : » Hôpital toujours à craindre, rançonnements de l'Ins- » pecteur, vexation et tyrannie des locateurs, avanies » des passants, tapage et brisements des boucaneurs, » arrestations arbitraires du Guet... Mais le pis, c'est » le fait-chanter des espions. Aussi plusieurs s'aban- » donnent-elles à l'Inspecteur, pour n'en point avoir. » Mais quand une fille en a, il couche avec elle quand il » veut, vérolé ou non : on en a vu ne pas laisser à une » pauvre fille un instant de santé, pendant plus de dix » ans, et ne la quitter que quand elle était tout à fait » abîmée ; ils lui salissent dégoûtamment toutes les ou- » vertures du corps... Quand Monsieur veut de l'argent, » c'est avec les infamies proférées les plus atroces qu'il » le demande : si vous différez un instant, il frappe ; si » vous faisiez des représentations, si vous refusiez, il

» vous estropierait ; il prend lui-même ; si vous lui
» opposez que c'est l'argent de votre loyer, toujours
» considérable, il se moque de vous. Si battue, vous le
» lui rendiez, et que fussiez la plus forte, il vous ferait
» arrêter le soir ; Maret notre inspecteur, Chesnon notre
» commissaire, sont dans l'usage de donner toujours
» raison aux espions : aussi s'abandonne-t-on indiffé-
» remment à l'un ou à l'autre... Une femme arrêtée par
» eux, fût-elle honnête comme la Vierge, passe à l'Hô-
» pital sans être entendue, sur la simple lecture de leur
» procès-verbal... Voici à présent ce que les filles ont à
» souffrir des hommes brutaux. Ils viennent ordinaire-
» ment plusieurs, quand ils veulent tapager. Alors ils
» font mettre de force les filles nues ; ils leur font
» prendre des attitudes hideuses, repoussantes... Ils les
» maltraitent, les couvrent d'ordures... Les brutaux en
» particulier sont quelquefois plus terribles qu'en
» troupes ; j'en ai vu un assommer une fille d'un coup
» de poing, pour lui faire plus à son aise tout ce qu'il
» voudrait ; un autre, dans sa rage de passion, arracher
» avec ses dents le mamelon d'une fille dont il jouis-
» sait... Vous frémissez ! mais tout cela n'est rien, au-
» près de nos princes... Quand ils arrivent dans un
» endroit, tout tremble, tout fuit. Mais la porte est gar-
» dée. Ils font aussi mettre nues les filles. Ils en font
» attacher une, qu'ils savent chatouilleuse, par ses com-
» pagnes, sur le pied d'un lit, et la font titiller (c'est
» leur mot), ou chatouiller, jusqu'à perdre connaissance...
» Ils en attachent une autre par les membres sur une
» table, et jouent au palet sur son ventre, une bougie
» allumée fichée au nombril : si la fille tressaille, ou qu'un
» palet attrape la bougie, elle tombe, et le cri de la fille
» brûlée divertit les joueurs, qui recommencent... Ils s'a-
» musent des plus jeunes, dont l'haleine est encore pure,
» en s'en faisant teter ; ils les forcent d'avaler ce qu'ils

» nomment leur lait : ensuite ils les saluent du nom de Nour-
» rissonnes des Princes. Ils les font lécher par les autres.
» Ils font mettre l'urine des jeunes à part... Ils fouettent
» les filles nues, à grands coups, ou les font fouailler par
» leurs coureurs... Ils terminent ordinairement par
» obliger ces infortunées à se... servir d'hommes les
» unes aux autres, lardant les récalcitrantes à petits
» coups de pointe d'épée... Ils donnent presque toujours
» une jolie collation ; mais elle répond au reste : il y a
» toujours de cette urine des jeunes, ou même des princes,
» mêlée à quelque liqueur ; il faut la boire de bonne
» grâce, et sans en rien témoigner, sous peine d'être
» forcée, par tous les tourments imaginables, à manger
» d'une tourte à l'ail cru, qui ferait peler la langue... Et
» je ne dis pas la moitié de leurs horreurs, comme de
» repuceler des filles... Les dames lui firent signe de
» s'arrêter. « Taisons-nous donc là-dessus, et revenons
» à la Police, qui est nécessaire, mais qui ne peut rien
» sur ces gens-là, et qui, ce me semble, fait, pour le
» reste, autant de mal qu'elle en empêche. »

(*Monsieur Nicolas*, Ve époque).

ENTRETIEN SUR LE MARIAGE

Il n'est point de routes inconnues à la véritable amitié ; elle emploie toutes les manières ; elle prend toutes les formes. Telle est celle de M. Gaudet et du P. d'Arras envers moi, mon frère, comme tu le verras dans un instant.

Il n'y a plus de difficultés pour le double mariage ; nos parents peuvent venir quand ils voudront ; le vieillard Servigné est prêt à terminer, et ses deux filles y consentent. Je me charge de tous les préliminaires d'usage nécessaires ici ; comme bans, dispenses, etc. Mais apprends, mon ami, que M. Gaudet, persuadé qu'un mariage avec la jeune Edmée nuirait à mon avancement, avait quitté la Capitale, pour venir secrètement ici demander ma maîtresse pour lui-même, dans la seule vue de faire manquer cette affaire ; que, sacrifiant tout à mon intérêt, il devait employer pour m'enlever Mlle Servigné des moyens que je n'approuve pas, et qui te révolteraient : cependant, comment refuser de la reconnaissance à un zèle si vif, que rien n'effraie et ne rebute ? Une lettre que je lui écrivis, il y a quelques jours, l'a mis à son aise ; on la lui a renvoyée de Paris, où je l'avais adressée. Il m'est aussitôt venu trouver, et m'a tout découvert. Sa vue m'a surpris, et m'a réjoui en même temps. J'avais mille choses à lui dire. En

vérité, mon Pierre, il ne manque à cet ami précieux que des mœurs plus pures : faut-il qu'une âme si généreuse ait des taches qui ternissent tout l'éclat de ses vertus ! Je n'ai pu m'empêcher de laisser entrevoir ce regret au P. d'Arras, qu'il avait chargé de m'entretenir relativement à mes idées de mariage. Voici comme il m'a répondu : — C'est le vice de notre éducation ; nos instituteurs prétendent élever leurs disciples au-dessus de l'humanité ; rendre l'homme indifférent à lui-même ; l'occuper d'un bonheur idéal ; le faire renoncer à l'amour personnel, et à la faculté essentielle et constitutive de notre être, à vouloir. Qu'en arrive-t-il ? une chose très naturelle, et précisément ce qui suivrait le projet insensé d'arrêter le cours de l'Yonne ; les eaux accumulées rompraient bientôt leurs digues, et causeraient des ravages que la contrainte aurait seule occasionnés. Une éducation, pour être bonne, ne doit tendre qu'à régler les passions, à les modérer, à les tenir dans un juste équilibre ; leur flux et reflux est aussi nécessaire à l'âme, que la circulation du sang et des humeurs l'est au corps ; elles sont le résultat de la sensibilité, la perfection de l'ouvrage de Dieu ; chercher à les détruire, serait aller contre les vues de l'Être suprême ; ce serait tenter l'impossible. Le médecin, pour guérir son malade, détruira-t-il le sang et les humeurs, parce que c'est d'eux que viennent toutes les maladies ? Soyons hommes, et ne soyons que cela ; aussi bien c'est une entreprise absurde que de vouloir être davantage. Tous les jours l'on tourne en ridicule la sotte gravité d'un petit magistrat, la semillance des marquis, l'afféterie des abbés, la coquetterie des femmes sur le retour ; et l'on fait très bien : pourquoi ne joue-t-on pas le ridicule plus dangereux des gens qui prétendent sortir de la sphère humaine pour affecter un désintéressement d'honneurs, d'aises, de plaisirs, qu'ils ne quittent d'un côté, que

pour se les procurer plus avantageusement de l'autre ? Ils ne renoncent à la considération, que pour s'attirer la vénération ; aux richesses, que pour se mettre au-dessus de l'opulence même, qui n'exécuterait pas ce qu'a fait la besace de certains dévots ; aux voluptés mondaines, pour jouir des délices de l'estime de soi-même et des autres, de cette admirable prééminence, que le plus humble des dévots ne sent que trop, en voulant peut-être ne pas la sentir...

Mon ami, quoique je vous aie porté à votre premier mariage, n'allez pas croire que je me contredise, en m'opposant à celui-ci. Pour vous rendre heureux, vous autres gens éclairés et libres, il faut, ou qu'une femme réunisse tous les avantages, et que votre esprit soit assez mûri pour les apprécier et s'en contenter ; ou que vous soyez déjà sur le retour, et qu'alors vous preniez une jeune personne, dont l'âge et la naïveté vous inspirent de l'indulgence. Or, on ne peut l'avoir cette indulgence, que lorsqu'on a beaucoup vécu ; on ne l'a qu'après avoir philosophiquement apprécié tous les penchants et toutes les faiblesses humaines. Etendons cette idée.

Dès qu'une fois vous avez perdu votre première innocence, ou que vous vivez dans un monde où il est presqu'impossible de la conserver, vous n'avez plus qu'une route à prendre ; c'est de ne pas vous engager trop tôt à n'aimer qu'une seule femme, à la préférer à toutes les autres, à la voir tous les jours sans dégoût : il faut attendre que les fumées de la jeunesse commencent à se dissiper ; que votre caractère ait commencé d'acquérir une certaine consistance, qui vous rende moins avides de nouveauté. Or, l'âge où l'habitude commençant à exercer son pouvoir doit vous aider à être constants à l'égard du même objet, c'est environ quarante ans, plus ou moins, suivant que le tempéra-

ment fut tardif ou précoce. Cette disposition à devenir *habitudinaire*, a plusieurs causes : l'on a goûté de tout, et la fleur de la sensibilité est ôtée ; l'ambition, le goût des affaires en émoussent encore la pointe ; une certaine paresse s'empare alors de l'homme, il préfère les plaisirs sous sa main ; au lieu que la jeunesse active, préfère les plaisirs difficiles, etc.

C'est une grande sagesse d'assortir l'âge de ceux qu'on marie ; mais c'est la plus grande des folies de prétendre que cet assortissement soit l'égalité dans notre climat. Une fille de dix-huit ans n'y est presque jamais faite pour un homme du même âge, et encore moins pour un plus jeune, si ce n'est dans le cas où le mariage ne serait pas indissoluble ; car alors on pourrait, on devrait même faire comme les *Othomacos* d'Amérique, assortir les jeunes gens avec les femmes faites, pour lesquelles il semble que la nature leur ait donné un goût plus marqué. La disproportion augmente du côté du Midi, et elle diminue à mesure qu'on avance vers le Nord. En Espagne, en Italie, il faut une fille de quinze ans pour un homme de trente ; en France et en Angleterre, on est assorti de quinze à vingt-cinq, etc. Mais une chose fort extraordinaire, c'est que tout le contraire existe au Pérou, qui est sous la ligne ; les hommes y deviennent incapables des devoirs du mariage à trente ou trente-cinq ans, et le tempérament des femmes entre alors dans sa force : il faut par conséquent, dans ce pays, donner aux garçons de quinze ans, des femmes de trente ans, etc. En Turquie, où c'est tout le contraire du Pérou, il faut marier les filles de quinze ans aux hommes de quarante ; et c'est ce qu'on fait. La raison de cette gradation, c'est qu'en tout temps, la femme, pour être heureuse, doit avoir un protecteur, un guide dans son mari ; c'est un sentiment naturel à son sexe, que l'orgueil y obscurcit quelquefois, mais

qui ne laisse pas d'y subsister en dépit qu'elle en ait. Le mari doit voir dans sa femme un être confiant, inférieur, tendre, soumis, sur lequel il l'emporte seulement par la force du corps et la vigueur de la pensée ; mais auquel il le cède en douceur, en grâces, en talents agréables, et même, s'il faut le dire, en presque toutes les vertus sociales. Or, si dans tout climat vous admettez l'égalité d'âge entre les époux, je vous demande si chacun aura son lot, et s'il en sera content ? ils pourraient souvent, à certains égards, avoir ou désirer tout le contraire. Au lieu qu'en suivant les vraies convenances pour chaque pays, il en résultera les plus grands avantages, et pour les époux et pour la société. Un Français de trente ans, trouvera dans une fille de dix-huit à vingt (comme je le disais tout à l'heure), une épouse confiante, qui profitera volontiers de ses lumières et de ses conseils, pour gouverner sa maison : ses charmes, à peine formés, seront en état de le fixer, tant qu'il sera dans l'âge où l'amour est encore la première passion. Si la jeune épouse a des caprices (eh ! qui est celle qui n'en a pas !) l'homme séduit par sa beauté, porté à l'indulgence pour sa jeunesse, les excusera comme des enfantillages, les satisfera en riant, et n'en souffrira pas. Pourrait-il en user de même avec une femme de son âge, dont il aurait droit d'exiger à peu près autant de raison qu'il en a lui-même ?... La jeune épouse, de son côté, n'aura-t-elle pas moins de peine à se soumettre, et à céder aux volontés d'un mari, dont elle sentira qu'elle doit en croire l'expérience et les lumières ? L'obéissance lui sera plus agréable et moins pénible.

A la vérité, ces précautions ne seraient pas aussi nécessaires qu'elles me le paraissent, si l'éducation qu'on donne à nos filles n'était pas aussi mal pensée qu'elle l'est. Toujours entretenues des égards et des attentions

que nous leur devons, elles n'entendent pas un mot (du moins de la part de leurs mères) du respect, de l'attachement qu'elles nous doivent. Qu'arrive-t-il ? De grands malheurs : une jeune personne entêtée de sa fausse prééminence, gâtée par les fades adulations des galants intéressés qui lui ont fait leur cour, épouse enfin un homme : c'est-à-dire un être fort imparfait l'illusion où elle a toujours vécu se soutient huit jours environ; le mari prend ensuite assez brusquement la route de tous les maris, qui est celle de la nature; et voilà notre jeune épouse outrée, au désespoir : elle se plaint; on dit comme elle, et pis encore; elle se croit lésée dans ses droits les plus inviolables, la plus malheureuse des femmes; et, faute de connaître ses véritables devoirs et les droits de son mari, elle s'écarte des premiers, et porte atteinte aux seconds de toutes les manières: les esprits s'aliènent; l'amour s'éteint, et, qui pis est, l'estime, l'amitié. Respecterat-on beaucoup le droit essentiel d'un mari qu'on n'aime plus, que l'on croit injuste, qu'on méprise, et contre lequel tout le monde dit qu'on a raison?

En effet, nous avons sans cesse les oreilles rebattues que les deux sexes sont égaux, et que si le mari est infidèle, la femme peut l'être à son tour. Laissons le fond, qui ne regarde que le physique ; il serait aisé de prouver que les besoins des hommes passent ceux des femmes; que les grossesses, etc., sont encore des cas où le mari n'est pas assujetti à la privation comme la femme. Mais supposons tout égal : vous, femme, vous répandez des nuages sur ma paternité ; je n'en répands aucun sur votre maternité. Eh! quelles suites n'a pas cette incertitude dans la société civile! Le mari n'a plus ce goût d'amasser pour sa postérité; et, loin d'amasser, il dissipe, il court à sa ruine, pour ne rien laisser à des adultérins : une foule de citoyens, qui ont des rapports avec

lui, se trouvent compris dans une faillite ruineuse qui en nécessite d'autres. Quel abus énorme ! et l'égalité fût-elle juste suivant les lois de la nature (ce qui sûrement est faux), ne devrait-elle pas être proscrite par la loi sociale ? l'infidèle épouse ne devrait-elle pas être sujette à une peine capable de la retenir en l'épouvantant ?

Ce n'est pas là mon seul grief contre les femmes : leur hauteur, leur *impériosité* dans leur maison ; l'autorité qu'elles s'y arrogent, en se mettant au-dessus du chef, sont les sources de tous les désordres que nous voyons dans la société. Ce sexe est fait pour être assujetti ; et je prédis aux peuples de l'Europe, qu'ils n'auront des mœurs et de la tranquillité, que lorsqu'ils l'auront remis à sa place. Je parle d'après l'expérience ; tous les maris seront pour moi, et je n'aurai de contraires que les célibataires, qui trouvent leur compte dans l'indépendance des femmes et dans la licence que leur donnent nos mœurs. Ce sexe est toujours extrême, et ne sait pas assez s'arrêter pour garder un juste milieu : le laisser notre égal, c'est lui donner l'empire. Eh ! s'il se contentait de cet empire !..... Mais non, la femme ne sent son pouvoir, qu'autant qu'elle en abuse. Eternellement enfant, elle n'est raisonnable que par accès ; un instant dément tout ce qu'elle a montré de prudence. Si quelques-unes se sont guidées avec une sorte de continuité, c'est qu'elles avaient des appuis qu'on ne voyait pas. Toute maison absolument gouvernée par une femme ne peut subsister ; il y aura des orages, des tempêtes qui la bouleverseront : la même femme que vous venez d'admirer deviendra, si quelque chose la contrarie, une Euménide qui jettera tout par les fenêtres. Voyez les prostituées, elles ont cent fois plus d'audace que l'homme, sans en avoir le courage ; toutes ces furies sont des poltronnes, où l'homme demeure ferme : or,

les prostituées sont des femmes comme les autres ; elles ont seulement un frein de moins.

Reprenons donc notre autorité, retirons-la des mains de celles qui sont incapables d'en bien user : assujettissons-les, autant pour les rendre heureuses, que pour ne pas être la victime de leur incapacité.

Ainsi, mon cher Edmond, vous êtes beaucoup trop jeune pour vous marier, pour gouverner, régir une femme et parer à d'aussi graves inconvénients que ceux que je viens de vous exposer. Votre premier mariage ne vous a rien appris là-dessus : vous aviez une épouse qui, malgré toutes les circonstances, et ce qu'on lui a tant reproché, n'en était pas moins la plus propre à vous rendre un fort heureux mari, eu égard à votre jeunesse et à ce que vous étiez alors : et sans cela y aurais-je donné la main ? Edmée est aussi trop âgée pour vous ; mais elle convient à votre frère, comme vous avez eu la prudence de le sentir. Bertrand ne connaît pas le monde, il n'est pas destiné à vivre dans le monde ; Edmée non plus ; ils seront constants l'un pour l'autre ; ils s'aimeront tant qu'il le faudra ; chacun se tiendra à sa place : car tout ce que je viens de dire est inutile où l'innocence règne. Avec vous, au contraire, le monde aurait bientôt gâté cette gentille Edmée : il en aurait été de même de Laure. Et croyez, mon cher, que sans d'aussi fortes raisons, je me serais fait un scrupule d'honnête homme de vous éloigner d'une union avec la mère de votre fille : mais ç'aurait peut-être été vous desservir tous les trois. La petite Laure y aurait pu gagner un état ; mais sa mère et vous y auriez bientôt perdu votre tranquillité, et tous trois votre fortune.

Pour être heureux en ménage, il faut plusieurs choses différentes, suivant les personnes et les lieux que l'on habite. A la ville, par exemple, il ne suffit plus dans notre siècle au mari d'être tendre et fidèle, de bien gou-

verner sa maison, de veiller à ses affaires, d'élever ses enfants avec soin. D'après la connaissance que j'ai des mœurs françaises, j'ai découvert qu'il fallait encore que le mari, pétri de complaisance, cédât à sa femme la place que la nature et les lois destinent au chef ; qu'après quelques mois de mariage, il regardât son épouse comme quitte envers lui du serment de fidélité ; qu'il s'imposât l'obligation de bien recevoir les galants de Madame, de les traiter et de se retirer dans son appartement, où d'aller à ses occupations, tandis que le courtisan favori tiendra compagnie ; qu'au risque de voir le bouleversement de ses affaires, il fallait qu'il donnât à son heureuse moitié les sommes qu'exigent le jeu, la dépense qu'elle juge à propos de faire, etc. A ces conditions, un ménage est bien uni à la capitale ; le mari sera quelquefois caressé ; l'on fera plus, au défaut de l'amant, il paraîtra dans le même fond, ou donnera la main à la promenade, et sera reçu dans le boudoir.

Mais si l'époux s'avisait de contrarier les goûts... de borner la dépense ;... tout serait perdu : l'humeur, les criailleries le contraindraient bientôt à perdre patience, et à punir, suivant son droit. Alors on voit la femme triompher ; si elle est jolie, et qu'elle ait quelque grand à ses ordres, on brave le mari, ou bien on le fait enfermer ; si ce dernier est d'un certain rang, l'on intente un procès en séparation, on l'obtient, et l'on vit ensuite à sa guise.

Je ne présume pas que le mariage vous tente sous ce point de vue, d'autant que je ne sais pas d'autre remède pour les maris de ce pays-là, qu'une longanimité à toute épreuve ; à moins qu'ils n'eussent assez de fermeté, assez de puissance pour réduire la femme ; avantage qui n'est guère le partage que des rois, des princes du sang et des crocheteurs ; car ces trois états sont les seuls à la ville qui puissent régler à leur volonté la conduite de leurs épouses.

Pour nous, le mariage est indissoluble; vous serez peut-être charmé de savoir ce que je pense de cette indissolubilité. Je l'approuve, mon cher Edmond, malgré tous ses inconvénients, parce que la pratique opposée en aurait encore de plus grands. Mais je voudrais que l'infécondité relative brisât ce lien, comme l'impuissance absolue, et que dès qu'un homme n'aurait pas d'enfants de sa femme, ils pussent se dégager et prendre, lui une autre femme, elle un autre mari; avec cette précaution, que si sa femme remariée avait des enfants, et que lui n'en eût pas avec sa seconde, il lui serait défendu de passer à de troisièmes noces; et ce, non pas absolument à cause de lui, mais de peur que le libertinage n'abusât de la facilité de changer de femme.

Et voilà ce qui montre bien la sagesse de toutes les lois de décence faites par les hommes en société ; sans ces lois, et toutes celles qui servent à réprimer les fougues de l'amour, cette passion délicieuse perdrait la moitié de ces charmes ; la décence est la tension du ressort : ôtez-la, tout devient lâche et sans activité...

(*Le Paysan perverti*, Lettre LXXVII).

LE VIOL (1)

Ne viens pas, mon ami ; j'ai senti la force et la solidité de tes raisons : pardonne : ah ! pardonne l'emportement de ma dernière !... j'étais hors de moi... Je vais te trouver ; je cours me cacher dans ton sein... Non, je n'ai plus que la fuite !... Heureux, si je pouvais m'éviter moi-même !... Ecoute, mon cousin, écoute ce que je n'ai pu te raconter l'autre jour.

L'objet que j'idolâtre avait vu ma lettre du 2, et surpris ta réponse. Un billet de sa part, qu'un de la mienne m'avait attiré, foudroyant, et tel que je le méritais, venait de me montrer les dispositions les plus extraordinaires, et les plus capables de me faire rentrer en moi-même (tu en jugeras, je t'envoie cette lettre) : changé, ou plutôt confondu, je volai à ses pieds pour y adjurer tout ce qui pouvait lui déplaire dans mes sentiments. Je la trouvai pâle, tremblante : mes discours la rassurèrent ; je vis couler des larmes de ses beaux yeux. Ah ! qu'elles me touchèrent !... Nous causâmes ensuite. Elle eut pour moi toute l'indulgence qui pouvait s'accorder avec ses principes. J'étais heureux. Il semblait que son entretien, ses avis eussent entièrement ramené l'innocence dans mon âme égarée. Mais

(1) Ce chapitre donne la transposition romanesque d'une aventure réelle de Nicolas et Mme Parangon.

notre conversation fut trop longue : les désirs revinrent sourdement, et ils m'avaient enivré avant que je m'en fusse aperçu : mes yeux pétillaient ; mes mains inquiètes, brûlantes, ne touchaient d'abord que ses habits ; bientôt elles s'emparent de sa main ; elles la pressent ; elles en sont pressées... Résister après cela n'aurait pas été d'un mortel !... J'ai baissé mon visage sur ses genoux, et je me suis écrié : — Faut-il éprouver avec vous le supplice de Tantale !... Cruelle ! vous voulez me voir languir et brûler !... Vous connaissez le pouvoir de vos appas, vous le connaissez trop pour ne pas vous imaginer tout ce que je dois souffrir... Mais (et je le savais bien), la plus vertueuse des femmes n'est qu'une coquette plus raffinée, qui veut que ses victimes se consument devant elle ; qui veut jouir en tyran féroce de leur supplice ; entendre leurs gémissements, et s'applaudir de les avoir causés. Maudite soit la vertu (si c'est en avoir que de vous ressembler) ; le vice est cent fois plus aimable — ... Elle a mis sa main sur ma bouche. Ah Dieu ! quelle sensation délicieuse !.. Au bout d'un moment, j'ai continué : — Que voulez-vous que je devienne, dans l'état où vous m'avez réduit ?... Tout me serait bon, si quelque chose pouvait briser mes fers. Il n'est rien que je n'embrassasse, pour m'en délivrer ; le vice, le crime,... oui, le crime,... et vous répondrez de mes égarements ! Pour qui me rendez-vous le plus infortuné des êtres ? pour un mari,... qui ne mérite ni vos égards ni les miens. Eh ! quels sont donc ses droits ? — Elle me répondit, d'un ton plein de douceur ; — Ceux que vous réclamerez un jour... Ah ! je ne les ai déjà que trop anéantis, ces droits légitimes ! et je ne saurais me cacher à moi-même que je suis coupable... O mon cousin ! voulez-vous changer mes remords en désespoir !... Mais ce n'est pas tout : je vous destine ma sœur : laissons à

part, pour un moment, la religion et les lois. Mon ami, prétendriez-vous que j'étouffasse aussi les sentiments de la nature, et que j'oubliasse toute idée de décence ? Ne puis-je vous satisfaire, qu'en devenant vile, méprisable, la dernière, la plus effrontée de mon sexe ! Eh ! soyez donc plus généreux !... Mon cher Edmond, si je me suis permis de vous aimer, c'est en qualité de mon frère ; je ne me suis félicitée des sentiments que vous m'inspiriez, je ne m'en suis applaudie, que depuis que j'ai bien senti que je désirais sincèrement que vous devinssiez le mari de Fanchette. Je veux faire votre bonheur.. Ah ! c'est le plus doux de mes désirs ! mais c'est par ma sœur que je veux le faire : toute autre manière me rendrait coupable, et me mettrait de niveau avec ces femmes avilies qui se sont abandonnées —... Et voyant que je voulais parler : — Attendez, m'a-t-elle dit vivement ! si vous êtes aussi délicat que je l'ai toujours pensé, il est une raison qui doit vous subjuger : elle serait nulle, je le sens, pour d'autre que pour mon cousin ; mais s'il pensait de manière qu'elle ne fît aucune impression sur lui, je ne tarderais pas à le mésestimer : la voici, cette raison : M. Parangon use quelquefois de ses droits sur moi : une parure nouvelle, un déshabiller seyant ; que sais-je ? les désirs même que d'autres femmes ont fait naître, lui donnent pour moi un empressement momentané... Et vous, Edmond, délicat comme vous l'êtes, vous partageriez... Cette idée me fait horreur, et doit vous épouvanter... Mon cousin, si j'étais à vous, je voudrais y être toute entière... Que dis-je ? ma tendresse délicate exigerait davantage ; et je voudrais que vous eussiez été le seul... si j'étais veuve, je me croirais encore indigne de vous... C'est Fanchette, c'est ma sœur qui vous mérite, et dans laquelle je serai heureuse à ma manière... Si vous saviez comme je veux la rendre sensible et tendre à

votre égard !... L'attente est-elle donc si longue ? Elle a douze ans ; dans deux elle pourrait être votre femme : nous vivrions tous trois ensemble, et peut-être tous quatre, puisqu'Ursule, recherchée par le Conseiller plus vivement que jamais, doit passer ses jours avec nous.

Ce discours me charmait ; j'étais plus tendre, et moins entreprenant. J'ai fait des protestations qu'on a crues sincères (et qui l'étaient, mon ami). Je n'ai plus donné à celle que j'adorais, que le nom de sœur, et dans un transport dont la cause me faisait illusion à moi-même, j'ai hasardé un baiser, que je croyais d'un frère. Ma cousine, devenue plus confiante, me l'a rendu. Fatal baiser! il a détruit le calme; la tempête la plus violente a succédé. Ce n'a pas été de l'amour ; non mon ami ; ce n'a pas été le plus délicieux des sentiments qui s'est emparé de mon cœur : c'est une odieuse frénésie ; c'est une sorte de rage : la raison, la décence, les égards les plus indispensables, et jusqu'à la pitié, j'ai tout foulé aux pieds ; je n'ai rien ménagé, ni la pudeur, ni la délicatesse de la plus belle et de la plus respectable des femmes ; ses larmes , son désespoir ne m'ont plus touché. Dans mon emportement, je froissais, je meurtrissais avec une abominable brutalité ces appas enchanteurs, ces membres délicats, qui ne doivent recevoir que des adorations et des caresses... Employer la violence... Ah Dieu !.. et je l'ai employée... avec qui ! et quelle est la victime de ce forfait horrible ?... Ce que je respecte le plus au monde...

Je consommais cet exécrable triomphe, sur une femme épuisée, mourante, quand M. Parangon s'est fait entendre. Où fuir, où me cacher ? Je me suis glissé dans la ruelle. Le mari paraît ; il voit sa femme dans un désordre, dont il n'imagine pourtant pas la cause. Il pense qu'elle vient de pleurer, de gémir sur les chagrins

ordinaires qu'il lui donne. La pitié trouve le chemin de son cœur, il est effrayé du danger où il la voit ; et c'est moi ! moi, qu'elle n'a pu fléchir ! il entreprend de la consoler ! et je l'ai désespérée ! Ah Dieu !... Je n'avais pas l'excuse des libertins, qui croient que la résistance des femmes n'est que grimace, et qu'on les oblige, en les poussant à bout ; non je ne l'avais pas !... Mais comment te raconter la suite de cette scène, ô mon ami !...

En reprenant l'usage de ses sens, elle n'était plus à elle-même : égarée, furieuse, cette colombe sans fiel, voulait déchirer tout ce qui l'approchait. Son mari l'a crue folle : il nous a tous appelés ; dans la confusion, je suis heureusement sorti de ma retraite ; et malgré mon crime, il ne m'a pas été possible de m'éloigner ; mon inquiétude l'emportait sur la honte...

Les voisins et les amis de la maison, dont ma cousine est adorée, n'ont pas tardé à remplir sa chambre. Ils ont attribué son mal à la fièvre. (Elle en avait en effet une très violente). Les médecins, et tous les gens de l'art sont venus ; ils ont ordonné des remèdes : j'ai saisi un moment de liberté pour prévenir la fille Claudon (qui sert ici depuis que Madame Loiseau s'est fait connaître pour ce qu'elle était), et lui dire qu'il ne fallait rien donner à sa maîtresse, sans que je l'eusse examiné. Cette bonne fille adore ma cousine (c'est le sort de tous ceux qui l'approchent) ; elle connaissait la confiance dont elle m'honorait,... elle m'a promis de ne rien faire que par mes ordres. J'ai tremblé, mon ami, que ces gens-là ne lui donnassent des remèdes qui la tueraient. Une chose qui m'a fendu le cœur, et qui augmente mes remords, c'est que je suis le seul dont elle veuille recevoir quelque chose ; le seul qu'elle écoute ; elle me baise quelquefois les mains, en me priant tout bas d'épargner son honneur... Dans les plus violents accès de son

délire, si je l'embrasse, elle sourit, me presse contre son cœur et semble m'inviter à renouveler mon offense... Hélas !... en serais-je donc réduit à craindre le retour de sa raison !... Avant-hier, désespéré de la voir toujours dans le même état, je me mis à genoux devant son lit, et comme si elle eût été capable de m'entendre, je lui ai fait le serment de n'entreprendre jamais rien de pareil à ce qui l'avait affligée. Elle semblait m'écouter avec plaisir ; des larmes ont coulé de ses yeux, qui m'ont paru plus tranquilles. Ravi de ce faible succès, j'ai répété les mêmes assurances ; j'en ai fait le vœu à Dieu même. Depuis cet instant, elle a été de mieux en mieux. Enfin, d'aujourd'hui, la raison est revenue... Et le premier usage qu'elle en a fait, le premier usage, mon ami (ô mortelle douleur !) ç'a été de me donner tout bas l'ordre absolu de sortir de sa présence, et de ne la voir qu'avec tout le monde. Ah ! mon cousin ! quelle punition ! elle est affreuse pour quiconque a un cœur comme le mien... Il faut m'éloigner, aller me jeter dans tes bras, y expirer peut-être !

(*Le Paysan perverti.* Lettre LXXXVI).

LA PERVERSION RAISONNÉE

C'est à présent, belle Ursule, que vous avez besoin de conseils et surtout de prudence pour vous conduire ! Vous voilà au-dessus des préjugés : mais le pas est glissant ! pour peu que vous incliniez à droite ou à gauche, vous tombez ou dans le remords ou dans le libertinage. Je vous demande pardon de l'expression, je l'emploie dure, parce que vous ne la méritez pas, et qu'il est bon de vous parler net. Il faut donc, très chère fille, commencer à vous rendre compte à vous-même de vos principes, si vous voulez éviter le malheur et jouir au sein de la volupté, de toutes les douceurs de la vertu, unies à tous les avantages du vice (que ce mot ne vous effraye pas ; ce n'est qu'un mot). Vous êtes fille entretenue : je tranche au vif et je parle vrai : vous vous donnez au Marquis, qui vous adore. Cette action en elle-même est indifférente : elle peut être louable, ou digne de mépris, d'après les motifs. Quels sont les vôtres ? Je les connais, et je crois qu'ils sont les seuls. Vous avez un frère qui vous aime, qui est digne de toute votre affection ; à qui vous devez une seconde existence ; car sans lui que seriez-vous ? Sûrement la femme d'un rustre, qui vous ferait des enfants, vous forcerait à les nourrir, à le servir et à travailler par dessus tout cela comme une négresse Qu'êtes-vous aujourd'hui ? Une femme charmante, adorée, fêtée, riche, qui pouvez, avec le temps,

faire la fortune de votre frère et celle de toute votre famille. Vos motifs sont uniquement de servir Edmond. Cette disposition est noble, elle fait une vertu sociale d'une action indifférente. Mais, direz-vous, je suis au mari d'une autre ! Vous savez que cet autre a un dédommagement et qu'ainsi personne n'est lésé : car si quelqu'un l'était, votre conduite serait criminelle et celle de votre frère aussi qui aime la Marquise et qui en est aimé. C'est un échange : ils sont permis dans la société, pour tous les autres biens : une sorte de décence l'interdit pour les femmes, chez les nations policées (car il en est parmi les sauvages, et même chez les Tartares, où cet échange est autorisé), à l'exception de Sparte, dont les lois sont exaltées par tout le monde comme les plus sages qui aient jamais été données aux hommes : Eh bien, prenez que vous vivez à Sparte et pour ne pas être contrariée, gardez une réserve modeste devant le monde ; qu'on ignore quelle loi vous suivez, et contentez-vous de jouir du repos d'une conscience pure, unie à l'estime de vos concitoyens les plus scrupuleux.

Pour cela, chère fille, vous voyez qu'il faut éviter tout ce qui serait capable de faire connaître votre conduite : que vous devez, sinon vous attacher au Marquis, du moins le bien traiter, ne le tromper jamais ; et si cela vous arrivait par hasard, ou par accident, faire en sorte qu'il ne s'en aperçut pas : A qui ne connaît pas un tort, ce tort devient nul. Je vous conseille de vous unir, s'il est possible, d'amitié avec la Marquise : cela se pourra, si elle aime votre frère. Il en est des moyens : celui qui me rirait davantage et que je regarderais comme le plus digne de vous, serait d'attirer quelques présents du Marquis, pour les rendre à sa femme : mais il faudrait être bien sûre auparavant, qu'elle ne s'en trouverait pas humiliée ! C'est ce que l'étude de son

caractère vous apprendra, soit par vous-même, soit par Edmond. Une chose que vous ne devez jamais perdre de vue, c'est que vous n'êtes qu'un, votre frère et vous; vos intérêts sont les mêmes ; tout le bien qu'il arrive à l'un rejaillit sur l'autre : tout le monde peut être étranger à votre égard ; mais Edmond et vous ne pouvez jamais être séparés d'intérêt. Il faut penser tout haut ensemble ; n'avoir qu'une même âme, les mêmes vues, les mêmes desseins : de l'instant où vous serez désunis, vous êtes perdus l'un ou l'autre et peut-être tous les deux. Je vous donnerai de bouche un autre conseil, que je n'ose confier au papier.

Quant à votre morale et à votre philosophie, suivez celles de la nature : ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît : faites du bien, pour qu'on vous en fasse : ne faites jamais à personne un mal inutile, c'est-à-dire qui n'ait pas pour vous un avantage assez grand, pour que vous puissiez un jour réparer le mal que vous auriez fait, s'il était nécessaire. Ne ruinez pas votre amant : parce qu'il faut être au-dessous des bêtes féroces, pour réduire à la misère et au désespoir un galant homme qui a de la faiblesse pour nous. Enrichissez-vous cependant : mais par une sage économie; en banissant toutes les fantaisies ruineuses, toutes les dépenses sans but. Aimer l'argent c'est une vertu dans une fille de votre classe, pourvu qu'elle ne la pousse pas jusqu'à l'avarice sordide : C'est que ce vice ôterait quelque chose aux grâces; il donnerait à la beauté un air mesquin : la prodigalité lui en donne un autre, qui ne me revient pas davantage; c'est un air délabré, avide, corsaire ; tout cela gâte les traits d'un joli visage, parce que jamais ceux de l'avare ni ceux de la prodigue ne portent l'empreinte du contentement, de la tranquillité, de la paix de l'âme, le plus précieux des biens. Evitez le jeu; c'est un vice et l'un

des plus odieux. Fuyez le libertinage et si vous aviez du tempérament, comportez-vous avec prudence et comme je vous dirai lors de mon séjour à Paris.

Le train de vie que vous prenez n'est peut-être pas sans une sorte de scandale : mais qu'importe si l'on s'y fait un nom qui distingue et que la réputation qu'on acquiert soit honorable à certains égards : on se met alors au niveau de tous les hommes illustres, qui ne sont pas loués entièrement et dans toutes leurs actions. Le plus grand mal, quoi qu'en disent les moralistes, c'est l'obscurité, la bassesse ; c'est la vie de ces plantes mouvantes qui végètent autour de vous, qui vivent et qui meurent sans que personne se soit aperçu de leur existence. C'est ce malheur que je veux faire éviter à Edmond et par occasion à vous-même ; car c'est lui que j'avais seul en vue autrefois, ne vous connaissant pas encore : c'est ce malheur que je redoute pour moi-même bien plus que la mort ; jusque-là, que je préfère le sort d'Erostate, de Cartouche ou de Mandrin, à celui de quelque honnête homme obscur, mort avant d'avoir cessé de vivre et parfaitement nul aujourd'hui. Cette assertion paraît forte ! mais je me suis donné le plaisir, à *Saint-Bris*, de faire lire la vie de Cartouche à de petits paysans encore dans l'innocence et je n'en ai pas vu un seul qui ne s'intéressât à lui, qui ne sautât de joie, lorsqu'il échappait à quelque danger. Qu'en aurait obtenu de plus Turenne ou de Saxe ! Mais il faut ici considérer, ma chère fille, que ce n'est pas le crime ou le vice qui intéressent ; c'est une certaine hardiesse, une certaine grandeur : un scélérat bas, un vil empoisonneur, n'excite que le frissonnement et l'indignation. Il faut donc, dans un état scabreux et qui nous expose au grand jour, montrer un côté brillant ; il faut compenser les petits défauts par de belles qualités ; ce que le monde nomme machinalement inconduite, par des

vertus, l'humanité par exemple, la bienfaisance. J'ai fait une observation : c'est que les comédiennes, presque toutes des libertines, et les plus viles des créatures par leur vilaine âme (Mlle Lecouvreur exceptée), trouvent néanmoins la gloire dans le chemin du libertinage. Pourquoi ? C'est que ce dernier n'est qu'un accessoire ; les qualités brillantes des grandes actrices l'effacent et le font regarder comme un badinage, un délassement de ces femmes à talents sublimes : que ce soit une doublante qui donne dans les mêmes travers, elle n'est pas également excusée ; à moins que sa beauté ne lui tienne lieu de mérite ; car ce don naturel dans les femmes compense tout, au lieu que ce n'est qu'une misère dans les hommes, qui souvent même les a rendus ridicules ; et la mode en cela est conforme au bon sens. J'ai connu d'autres actrices, qui, n'ayant ni grand mérite, ni grande beauté, ont eu recours au moyen le plus efficace pour se faire honorer dans leur état ; elles ont été charitables. Il ne faut qu'une bagatelle pour cela ; telle de ces filles qui reçoit de son amant en titre quarante mille francs par an, se fait la plus brillante réputation, avec moins de mille écus, distribués durant un rude hiver ; elle est prônée, louée par nos poètes et bénie par tous les bonnes gens ; la dévote qui en enrage, cite aux cœurs durs, à son sujet, ce passage adressé aux pharisiens : *Les prostituées mêmes seront mieux traitées que vous.*

Mais, ma chère fille, la gloire qui vous attend est bien au-dessus de tout cela. Votre figure est parfaite : vous avez des sentiments nobles, élevés, le marquis est puissamment riche et il vous met à la tête d'une maison dont vous êtes réellement la maîtresse, où vous recevrez du monde ; où vous jouerez le rôle de *Ninon* : car voilà votre modèle, ou la charmante *Marion Delorme* que le chevalier de Grammont élève si haut, tout en parlant de ses galanteries. Placez-vous s'il se peut,

au-dessus de ces deux femmes, qui font honneur à leur siècle : devenez comme elles, fameuse, courue, fêtée : mais ne vous contentez pas d'établir votre réputation sur les charmes de votre commerce, sur votre beauté, sur votre façon de penser libre, hardie ; joignez-y la bienfaisance. Il faut cela dans ce siècle, le moins aumônier de tous et où tout le monde est si pauvre au sein des richesses, à cause du luxe, qu'on y prêche la bienfaisance plutôt pour en être l'objet que par goût pour elle. Tel est l'effet de nos besoins factices trop multipliés !... D'après cela, soyez généreuse ; ayez quelques familles pauvres, auxquelles vous ferez du bien et qui en diront de vous : choisissez-les bien, ou plutôt je vous les choisirai : ce seront des gens un peu relevés au-dessus du commun, obérés par des malheurs, des faillites et obligés à garder dans le monde un certain *décor* : Ces gens-là qui verront la bonne bourgeoisie ne diront pas qu'ils sont vos obligés ; mais ils exalteront votre bienfaisance ; ils en parleront la larme à l'œil et feront aller votre réputation partout. Pour leur donner des sujets à citer, vous aurez aussi deux ou trois pauvres manœuvres bien chargés d'enfants à qui vous donnerez le nécessaire que vous leur porterez de temps en temps vous-même, mise avec modestie et presque en grisette, mais ayant de belles dentelles, des odeurs et tout ce qui peut annoncer une grande dame qui se cache. Voilà les traits que citeront vos obligés, d'un ordre au-dessus du commun. Il ne sera pas mal que je vous déterre aussi quelque Croix-de-Saint-Louis, réellement brave homme et dans le plus grand besoin : j'aurai soin que ce soit un homme modeste, plein de mérite, que sa timidité, sa fierté, ou son manque d'intrigue auront seuls empêché de faire son chemin : vous ferez à cet homme une pension de mille écus et vous lui donnerez votre table. Vous l'y traiterez avec

respect et vous tâcherez qu'il y tienne le haut bout en l'absence du marquis. Vous le reconduirez toutes les fois qu'il sortira, en un mot, vous lui marquerez la plus haute considération : plus vous l'honorerez, plus vous vous honorerez vous-même. Quand on vous demandera qui il est ? Vous répondrez en citant ses belles actions et vous laisserez entrevoir que votre respect pour lui ne vous permet pas de lui offrir autre chose que votre table : mais que c'est bien malgré vous ! ces propos lui reviendront et soyez sûre que cet homme, tel qu'il soit, portera votre réputation jusqu'à la cour et vous y fera voir en beau.

Il faudra éviter les faiblesses de tempérament, ou du moins tâcher qu'elles soient inconnues ; si pourtant il vous en arrivait, il y a une manière de les faire passer, je l'appelle *à la Gaussin*, parce que cette actrice savait faire excuser ses goûts les plus bas par la manière dont elle les satisfaisait. Mais le mieux est de ne pas avoir besoin de sa recette ; et que ni le coiffeur, ni le porteur d'eau n'aient rien de commun avec vous, hors de leur emploi. S'il se trouve des gens distingués par l'élévation de leur rang, par leur illustre naissance, qui viennent à vous plaire, cédez alors, et prenez toutes les grâces d'une aimable liberté. Faites-vous valoir cependant; plus la personne sera élevée, plus vous devez paraître ne céder qu'au sentiment ; fût-ce un vieillard, il se croira adoré ; les hommes sont si présomptueux, qu'en dépit de l'évidence ils s'imaginent être encore aimables, sous l'extérieur le plus révoltant. C'est à ce point, ma belle, où je vous attends pour établir solidement votre fortune, car je m'offre à vous diriger, et tous mes talents sont à votre service : je serai votre intendant et votre conseil, également désintéressé dans les deux emplois. Vous sentez parfaitement qu'il faut beaucoup ménager le marquis d'abord, et tant que nous aurons besoin de lui :

c'est l'homme qui vous donne un état, une maison, une existence; il vous mettra en vogue et vous fera remarquer. Mais un jour viendra que vous le quitterez. Alors, pour vous faire honneur, vous mettre au-dessus de Ninon elle-même, et sûrement au-dessus de toutes nos courtisanes actuelles, vous feindrez que c'est par générosité, pour ne pas achever de déranger ses affaires, car il faudra que nous les dérangions un peu, lorsque nous serons sûrs d'avoir pour le remplacer, et cela par un motif que vous devinerez, j'en suis sûr, à la grandeur et à la beauté d'âme que je vous sais. Le marquis ruiné à demi ; vous entre les mains d'un homme distingué, puissant, vous ferez un coup d'éclat; sans revoir le marquis, vous vendrez vos diamants, et paierez ses dettes. Ce coup, adroitement ménagé, tout sera dit, et je vous vois au-dessus de la fortune.

C'est ainsi, belle Ursule, que vous irez à la gloire. Placée par le sort dans une condition obscure, vous étiez condamnée à y rester, si je n'avais pas découvert la passion du marquis, et si je ne l'avais pas déterminé à vous enlever pour vous aguerrir. Il fallait ce coup décisif pour vous tirer de chez les Canones et les Parangones; il fallait encore plus, et c'est à quoi j'ai travaillé en faisant échouer tous vos mariages (car ce sont ici des aveux que je vous dois : vous êtes trop belle pour qu'on vous eût plantée là, sans mes intrigues; il n'est pas jusqu'à votre Lagouache que j'ai dirigé; cela vous prouve la vérité de ce que Laure vous a écrit de moi); vous sortez de votre obscurité par le moyen le plus efficace; si ce moyen a quelques côtés défavorables, vous allez y suppléer par des correctifs ; de sorte que l'ensemble de votre conduite sera quelque jour cité avec admiration. Attachez-vous surtout à élever votre frère : qu'il porte aussi haut qu'elle pourra monter la gloire de votre nom. Pour cela, il faut marcher sur le ventre à toutes les filles

de votre classe ; et vous le pouvez si vous êtes docile. Ne demandez jamais que pour lui ; on vous accordera toujours votre demande, sans que vous y perdiez rien.

Je vais à présent poser les principes de morale que je vous avais annoncés en commençant, et dont l'abondance de choses pressées à vous dire m'a écarté.

Ce qui regarde l'Être suprême ne doit pas vous arrêter. Tout est égal à ses yeux ; non qu'il soit indolent, comme le Dieu d'Epicure, mais parce que les lois qui règlent nos actions, surtout celles que vous ferez, sont toutes humaines ; elles sont des conventions humaines, faites pour certaines raisons, valables pour certains esprits baroques, et dignes du mépris des gens sensés. Ainsi votre situation de fille entretenue est condamnée par certaines lois de décence, tandis qu'au fond c'est un véritable mariage à volonté ; vous êtes la seconde femme du marquis ; vous recevez de lui, parce qu'il le doit, vous ayant rendue mère, et que dans le vrai l'homme doit nourrir la femme, la protéger, etc. Ce qui regarde vos parents est autre chose. Vous leur devez du contentement, de la satisfaction ; c'est une dette. Vous leur en donnerez facilement : il faut qu'ils ne voient que vos richesses et les services rendus, tant à Edmond qu'au reste de votre famille. J'y veillerai.

Loin que les plaisirs dans lesquels vous allez vivre soient opposés à quelques lois générales de la nature, c'est tout le contraire : plus un être est heureux, plus il remplit le but de sa formation ; car Dieu l'a fait principalement pour le bonheur ; le bien-être épanouit l'âme, la pénètre et la rend plus reconnaissante envers l'Être suprême. Le mal-être, la peine, la portent au contraire au murmure, à la haine de son principe. Jouissez donc.

La débauche est un crime contre la nature, et, quoi-

que les femelles des animaux paraissent donner dans une sorte de débauche lorsqu'elles sont en chaleur, cela ne convient point à la créature humaine, qui est douée de raison. C'est pour avoir suivi la conduite des bêtes, que les nègres, qui en approchent beaucoup, et quelques autres nations sauvages des pays chauds, ont donné lieu à la plus cruelle des maladies, à la plus incommode au moins, à la plus honteuse. Ces hommes-brutes, en se livrant sans réserve à leurs appétits, ont corrompu en eux les sources de la vie. Les hommes des pays tempérés n'auraient jamais contracté cette infirmité d'eux-mêmes, parce que jamais ils ne se fussent livrés à l'excès qui est capable de la produire. Mais, ce qui est bien singulier pour cette maladie et pour toutes les autres qui sont contagieuses, comme la petite sœur de celle dont je parle, la peste, la rage, les fièvres, la g..., c'est qu'elles n'existent pas en nous; ce sont des êtres moraux pour ainsi dire, qui, une fois engendrés, s'étendent, se propagent, se conservent, comme des germes d'animaux, des années entières sans altération ! Cela est presque inconcevable, à moins de considérer ces miasmes, ces germes comme des animalcules imperceptibles dont les semences ont la faculté de se conserver longtemps, et qui ne se développent que dans le corps humain ou du moins dans les corps animés. Le venin des reptiles doit être regardé comme un peu différent, car il ne se conserve pas, etc. Mais je reviens à ce que je disais : il faut éviter l'excès des plaisirs, surtout de ceux de l'amour, et, fut-on du tempérament de Cléopâtre, le contraindre et le borner. Les autres plaisirs ne sont pas moins dangereux : le vin, les liqueurs, la bonne chère, tout cela détruit les charmes; et la belle de B... en fit une triste expérience ! Elle était née la plus délicate des nymphes; elle mourut la plus grosse des tripières. Le jeu ne doit rien prendre sur votre sommeil; jouez, pour

vous amuser, un petit jeu; il vaut mieux que le plaisir soit moins vif; car, s'il l'est trop, il vous absorbera, il vous abrutira comme l'ivresse; il vous maîtrisera et vous rendra une femme aussi rebutante qu'une plaideuse. Quant aux arts, effleurez-les; la peinture, où vous excellez, peut être conservée; occupez-vous à faire de petits présents pour les hommes que vous voudrez subjuguer. Si c'est leur portrait, flattez-le; trouvez des grâces aux magots mêmes; si c'est le vôtre, un beau nu; vous serez encore longtemps assez belle pour cela, surtout en ne vous peignant qu'à la *Staal*, ainsi que le demande la miniature, c'est-à-dire en buste. C'était une galante femme que celle-là, et qu'il est bon que vous imitiez. La musique et le chant doivent aussi vous prendre quelques moments; il vous faut une harpe et même un clavecin; apprenez à l'écart, et ne vous montrez au jour qu'aussi parfaite que vous voulez le paraître. Soyez douce, affable à vos domestiques, sans familiarité; cela est plus important aujourd'hui que si vous étiez marquise, parce que vous serez plus exposée à leur critique; ne leur parlez que pour vous louer d'eux; et, s'ils manquent, qu'un autre les reprenne: le marquis, par exemple; que tout le bien qu'ils recevront passe par vos mains. Ce sont des hommes, ce sont des femmes, cela parle, et cela est écouté même des honnêtes gens. Devant eux, ayez de la religion; Gabrielle d'Estrées se faisait respecter par là. Vous devez absolument éviter les expressions libres, les jurements, etc.; davantage encore les attitudes, les libertés, même avec le marquis; plus vous serez décente, plus vous donnerez de ressort au désir. A votre place, en étant maîtresse d'un homme, je me conduirais de façon qu'en me voyant, en se rappelant ma conduite, il doutât si je ne suis pas l'épouse la plus décente, la plus chaste, la plus réservée.

Mais en même temps, que tout ce qu'il y a de plus

coquet, de plus provoquant fasse ressortir vos appas : la propreté, la coiffure, la chaussure, que rien de tout cela ne soit négligé. Evitez, dans votre parure, que rien n'approche de notre sexe ; cela *tribadise* une femme et la rend hommasse ou mesquine. C'est une détestable mode qui prend depuis quelque temps ; les femmes baissent leur chaussure, les hommes haussent la leur ; ils vont se ressembler. Roidissez-vous contre cet abus, et conservez leur sexe à vos cheveux, à vos robes, à vos chaussures. Prenez garde à vos ouvrières ; celles pour femmes sont pour la plupart des machines et ont moins de goût que les ouvriers pour hommes ou que les hommes qui travaillent pour des femmes : cela est tout simple ; c'est que les femmes ne sentent rien pour leur sexe. Un homme, au contraire, s'il n'est bûche, sent tout ce qui doit rendre une femme provoquante, et il tâche de le donner. N'ayez rien sur vous qui n'ait l'empreinte de votre génie ; faites défaire tant qu'il faudra, et donnez à cette importante affaire tout le temps que vous pourrez. La raison de ce conseil est prise dans les mœurs et le goût de notre siècle ; la façon de penser y est telle que souvent la mise l'emporte sur la beauté. Les goûts, même en amour, y sont tellement factices, qu'au bout d'un temps ce qui avait d'abord déplu dans les modes, inspire au même homme les plus violents désirs. Ceci doit vous servir de règle dans votre façon de vous mettre. Il faut suivre les modes, quelques extravagantes qu'elles paraissent, parce qu'elles donnent un certain prix à la laideur même, et qu'elles rendent la beauté *extasiante*. Mais, en même temps, perfectionnez-les ; ayez toujours l'attention de ramener leurs formes au vrai beau, ce qui est très facile ; la mode la plus bizarre ayant sûrement été à quelque belle. Ne l'adoptez pas en automate, et quoique tout aille aux jolies femmes, ayez soin de vous adapter la mode nouvelle de la manière qui vous aille le mieux.

C'est par ce moyen que vous serez toujours neuve, toujours piquante, toujours originale, c'est-à-dire jamais imitatrice servile. Ne sacrifiez qu'aux grâces, même en vous conformant à la mode; perfectionnez l'habillement français; rendez-lui sa noblesse et sa légèreté; sentez le but de tous ses accompagnements, et ramenez-les à leur institution, que d'ignorantes couturières ont fait oublier. Que deviendrait l'univers, si l'on en bannissait les grâces! Elles seules méritent des autels, parce qu'elles seules font le charme de la vie; ne les offensez jamais, c'est un crime irrémissible; et le désagrément qu'il jette sur la coupable est une tache que rien ne saurait effacer.

Je ne me lasse pas de vous écrire, belle *Ninon*, ou plutôt belle *Aspasie*. Mais vous pourriez trouver que je pérore un peu trop longtemps. Je finis, par la plus importante de mes maximes : Peu de rouge, ou point s'il est possible; ne pas se mettre, par des veilles ou par des nuits trop occupées, dans le cas d'en avoir besoin; de fréquentes ablutions dans la zone torride; c'est un pays chaud, qui doit être tenu comme les appartements d'Amsterdam qu'on lave deux ou trois fois par jour. Adieu, charmante sœur de mon meilleur ami.

(*La Paysanne pervertie*, Lettre XCVIII).

MADEMOISELLE BATISTE

J'étais alors dans mon plus grand enthousiasme pour le spectacle : les acteurs et les actrices étaient, à mes yeux, des dieux et des déesses. N'ayant plus rien qui me retînt, je voulais jouer, devenir acteur ; débuter sur un des grands théâtres : en conséquence, tous mes moments de loisir étaient donnés à l'étude de certains rôles, les *Valets*, dans le comique ; et dans la tragédie, les *Rois*, ou les premiers *rôles*. Mais tout à coup il me vint en idée que l'opéra-comique me conviendrait mieux ; je trouvais ce genre facile, et le vaudeville m'enchantait. J'étudiai les rôles de *Bourette*, celui de *Nicaise*, dans NICAISE ; d'*Alain*, dans LA CHERCHEUSE D'ESPRIT ; etc. Lorsque je les sus, sans communiquer mon projet à personne, j'allai un matin trouver *Jean Monnet*, directeur de l'OPÉRA-COMIQUE. Il m'examina comme un nègre qu'on achète... Il me fit faire un rôle de *Valet*, que je lui dis savoir ; c'était celui du JOUEUR : Il fut assez content. Ensuite le rôle d'*Orosmane*, dans ZAÏRE. Je m'en acquittai beaucoup mieux ! (c'est lui qui parle). Enfin, il me fit chanter : une voix souple, des bas admirables, et la plus grande étendue par le haut... il me dit alors : « Avez-vous déjà joué ? » Non. « Eh bien, ce ne sera pas moi qui vous mettrai au théâtre : *Jetez-*

vous dans quelque troupe de province; vous reviendrez me trouver ici, dans un an... » Je ne suivis pas son conseil, et même je n'insistai pas, pour être admis au début. Je me retirai sur-le-champ, et jamais je n'ai revu *Jean Monnet.* Je me trouve aujourd'hui très heureux du peu d'attention que l'impéritie des directeurs donne aux sujets de verve qui doivent un jour former des Lekain, des Dumesnil, des Saint-Huberty, etc., car il est certain que j'aurais fait un acteur, avec la sensibilité, la fougue de mon caractère, la douceur et la beauté de mon organe ; et il n'est pas moins sûr, qu'avec mes sentiments actuels, je serais très fâché d'être le camarade de l'histrion *Collot*, de la libertine *Contat*, etc... J'étais dans cet enthousiasme pour le théâtre, quand je fis, par le moyen de Boudard, une partie avec trois actrices de *Jean Monnet.*

La première était Mlle Mentelle ; Boudard était son cavalier : les deux autres, dont la troisième n'était venue que par hasard, étaient Mlles Batiste, qui faisait les *secondes amoureuses*, et Prudhome, première danseuse : celle-ci n'avait guère que 15 à 16 ans, mais quelle rusée commère !... J'avais eu des désirs si vifs pour Mlle Batiste, en la voyant jouer, que je tressaillis de joie lorsque je la reconnus. Mais j'avais encore trouvé plus jolie Mlle Prudhome, et je sentis à sa vue, un épanouissement délicieux ! Nous montâmes en voiture. Mlle Prudhome fut sur mes genoux, et Mlle Batiste à côté de moi : Mlle Mentelle et Boudard occupaient le fond. Je fus ivre de joie lorsqu'en descendant de voiture, je vis mes deux belles me prendre chacune un bras, et mettre une familiarité charmante entre deux de mes divinités et moi. [J'idolâtrais bien davantage Mlle Hus des *Français*, et plus encore Mlle Guéant : mais

Non licet omnibus adire Corinthum].

Nous étions au *Bois-de-Boulogne*, Boudard marchait gravement avec Mlle Mentelle, son amante ; ils allèrent commander le dîner, pour trois heures. Nous courions devant, mes deux nymphes et moi. Nous folâtrions comme des enfants, tandis que mon camarade, en perruque ce jour-là, et Mlle Mentelle, en grand bonnet, avaient l'air de notre père et de notre mère. Aussi dans un moment où ils nous appelaient, pour prévenir mes compagnes, qu'une compagnie de libertins, à deux pas de nous les prenait pour des *Filles*, Mlle Batiste affecta l'air composé : « Nous ne courrons plus, maman. — Non ! ma petite maman ! ajouta la jolie Mlle Prudhome, en lui baisant la main. Mlle Mentelle lui donna un petit coup sur la joue. Boudard dit sévèrement : — Et vous ferez bien... — J'entendis les libertins qui disaient entr'eux : — La jolie famille ! — Oui ! la maman est encore charmante ! — Cela donne envie de se marier ! Etre encore jeune, et avoir de grands et aimables enfants comme ça !... — Moi, si j'avais d'aussi jolies sœurs que ce grand dadin, ma foi... — Il fallait voir l'air de Mlle Batiste, quand j'eus répété ce dialogue !... Elle me fit une niche. Le dadin se retourna : — Ma Mère ? ma sœur Jaquette qui me donne un coup ; faut-il que je lui rende ? — Oui, oui, mon fils. — Lui rends pas, mon petit frère, et je t'aimerai bien !... me dit ma sœur cadette... Mais le coup sur la main était parti, et Jaquette alla bouder un peu à l'écart... Junie courut après elle, pour nous réconcilier. — Non, non, Junie ; il est trop méchant !... — Je me précipitai alors à elle, et je l'embrassai. Elle me le rendit... — C'est charmant ! disaient les libertins. Je me marie demain, ou ce soir... »

Cependant nous courions mes deux compagnes et moi, faisant et débitant des folies, lorsque nous fûmes hors de vue. Parmi celles qu'elles me dirent, il en est

une qui excita mon attention. Mlle Batiste venait de chanter un couplet de la chanson si connue :

Ecoutez l'aventure,
D'un pauvre Villageois :
Moi, qui de ma nature
Suis honnête et courtois,
L'autre jour je promis
A la belle Claudaine
De la servir gratis
Le long de la semaine.
Le lundi pour lui plaire,
Je pris la bêche en main,
La matinée entière,
Je bêchis son jardin...

Je dis que j'aurais bien du plaisir à les *bêcher* toutes deux. Mlle Batiste me demanda, *Combien j'étais en état de les servir de fois dans l'après-dînée ?* je leur montrai à chacune, une de mes mains ouvertes. Elles éclatèrent de rire... *Mlle Batiste* :

Cadédis ! Je passe un dix !
Ah ! Ah ! Ah ! répond Cathôt,
Si j'avais tout ce qu'il s'en faut...

« A la preuve ? m'écriai-je. — Il a raison ! dit la jeune Mlle Prudhome ; *la preuve* fait taire les incrédules. — Nous étions dans les bois : nous nous avançâmes dans un endroit écarté, sur une mousse propre et légère. — Tirez à la courte-paille, mesdemoiselles, et prenons un acompte, avant le dîner ?... — Elles se mirent à rire comme des folles, en rougissant un peu. Ce qui marquait un reste de pudeur, quoiqu'elles fussent actrices... et de l'Opéra-Comique !... Cependant Mlle Batiste... [On est surpris peut-être que je ne dise pas *la Batiste*, *la Prudhome* ? comme mes confrères, les *Auteurs*. C'est que je ne suis pas grand seigneur, et qu'elles sont bien

Mademoiselle pour moi ; que je donne toujours le *Madame*, ou le *Mademoiselle*, aux femmes et aux filles que j'ai possédées ; c'est une considération que je dois à elles et à moi-même]... Cependant Mlle Batiste cherchait deux brins d'herbe : elle les rompit inégalement, et me les donna. Je les disposai ; puis je les leur présentai à tirer... Ce fut Mlle Prudhome qui eut première la chance... Elle fit quelques petites mines très agréables, qui m'obligèrent à la renverser sur la mousse (1). Mlle Batiste, suivant la convention, devait faire le guet. Elle se leva, et ses regards se promenèrent partout, tandis que je donnais à sa compagne la première *preuve*. La jeune danseuse en fut très contente !... Je n'étais que son dixième... Elle fut pour moi une jouissance délicieuse !... Nous nous levâmes, et nous rejoignîmes celle qui gardait les mantelets. — A votre tour, ma belle ? lui dis-je. — Oh ! fi-donc ! ça sentirait le libertinage ! C'est pis que des *Filles* du *Grand-Opéra ?*... Je l'emmenai sur le champ de bataille ; elle eut l'adresse de faire

(1) Je me suis déjà élevé contre les *Puristes*, ces tyrans du genre humain, ces infâmes Robespierres, qui veulent que tout soit aussi triste et glacé, que leur âme froide. C'est Robespierre, qui faisait défendre par Chaumette, qu'il y eût des prostituées, sans prendre les moyens qui contrebalançaient cette défense. Car la prostitution est naturelle ; les chiennes, les vaches, les brebis, les biches, les louves, les poules, etc., se prostituent. L'espèce humaine le fait d'une manière plus odieuse, plus abusive, et réellement coupable. Mais la défense ne suffit pas, pour contrarier le penchant naturel à la jouissance, dans un pays où les jeunes gens n'ont des femmes légales que fort tard ; où les hommes n'ont qu'une femme ; où cette femme est en couches, malade, etc. Voyez le *Pornographe*. Les puristes sont en morale de sots enfants. Mais il est une autre chose à laquelle ils ne songent pas : c'est que le bonheur est tout pour l'espèce humaine, et que si, par impossible, la vertu était opposée au bonheur, il faudrait proscrire la vertu. Mais la vertu n'est jamais contraire au bonheur ; il n'y a que la fausse vertu des puristes.

assez de difficultés pour ranimer toute ma fougue ; et j'obtins un triomphe, que je trouvai très facile !... C'est que Mlle Batiste avait près de vingt ans, et qu'il y en avait six au moins qu'elle jouait l'opéra-comique. Cette seconde *preuve* donnée, nous allâmes rejoindre Boudard et son amie, qui nous cherchaient, et qui nous avaient déjà plusieurs fois appelés. — Vous êtes folles en vérité ! dit Mlle Mentelle à ses compagnes ; cela n'est pas prudent. — Oh ! nous faisions le guet tour à tour ! — Quoi ! toutes deux ? — Pardi ! une aurait fait là belle figure ! Ç'aurait été comme lorsque je débutai au Grand-Opéra, dans un rôle de confidente : pendant que ma maîtresse faisait les beaux bras, et perlait des cadences, je ne savais que devenir : je pissai... je pissai sur mes jarretières !... — Pour l'aimable Prudhome, elle rougissait, et n'ouvrait pas la bouche, quoiqu'elle fût danseuse ; et, contre l'ordinaire, il me sembla que ces sortes de femmes doivent être effrontées ; c'est leur manière d'exister ; autrement elles sortent du naturel, et ne plaisent pas... Cela doit être ainsi, ou... j'étais déjà bien corrompu !... Nous nous mîmes à courir, mes deux nymphes et moi : je me fis poursuivre au loin, et trouvant encore un site agréable, je dis à mes belles, en leur montrant la mousse : — Quel lit ! quel site charmant ! il invite à manier le pinceau ! — L'idée est excellente ! s'écria Mlle Batiste... Passes-tu ?... ou je passerai ?... — Mlle Prudhome ne jugea pas à propos de perdre son tour... Mlle Batiste eût le sien un quart d'heure après... Puis, sans leur permettre de s'écarter, je leur donnai une cinquième et sixième *preuves*... Nous rejoignîmes alors les deux amants. — Il est impayable ! disait Mlle Batiste... Il y viendra, Prudhome, il y viendra. — Monsieur Nicolas ? me dit Mlle Mentelle, en souriant à demi, défiez-vous de ces deux folles-là, je vous en avertis ! si vous voulez vous en revenir autre-

ment que sur un brancard ! — Je les défie ! répondis-je orgueilleusement... Nous allâmes chercher notre dîner. Mes prouesses furent vantées à table ; on ne parla d'autre chose. Le dîner était excellent ; j'avais appétit ; on affecta de me donner double dose du potage au riz et des coulis : je m'en accommodai. Nous tînmes table environ trois heures. Je me levai enfin, au moment où Mlle Batiste commençait une cantilène alors manuscrite, et depuis fort connue, qu'elle attribuait à Mlle Arnout, tout nouvellement à l'*Opéra*... Je pressai Mlle Prudhome du genou. Elle ne se leva pas assez vite ; Mlle Batiste s'était aperçue de mon mouvement : elle prévint sa rivale, qui s'écria : — Fi ! la tricheuse ! — Batiste ne recula pas, pour un reproche, et elle eut la *preuve*. Prudhome fâchée du passe-droit, vint en ce moment se plaindre de son amie. — Je me suis réservé ! lui dis-je tout bas, préludez seulement un peu. — Elle le fit... ah ! en *Fille* du Grand-Opéra !... Et je la forçai de convenir, qu'elle n'avait rien perdu pour attendre... Nous rentrâmes tous trois. On servait le dessert. Nous bûmes des liqueurs ; moi, très peu. Mlle Batiste reprit sa chanson. La jolie Prudhome, pour ne pas être prévenue, me donna elle-même le signal. Je disparus avec elle... Et elle ne rentra qu'après avoir reçu sa dernière *preuve*. Tout cela se faisait en silence ; on feignait de ne s'apercevoir de rien à table. Mlle Batiste, qui s'était encore interrompue pendant notre absence, recommença :

Quant on va boire à l'Ecu, etc...

Lorsqu'elle eut achevé, pendant les applaudissements pour l'actrice et pour la chanteuse, Mlle Batiste s'échappa. Elle n'eût pas le temps d'arriver. Je l'attrappai dans une première salle, où je la renversai. Là, malgré sa résistance, parce que les fenêtres étaient

ouvertes, je lui donnai le complément de ce qu'elle avait refusé de croire.

Ce fut alors qu'en vraie Bacchante, elle revint célébrer mes talents par un *Evohé !...* Elle exigea qu'on me couronnât de myrthe (heureusement il s'en trouva quelques-uns en pots chez un jardinier voisin) ; Mlle Prudhome un genou fléchi, présenta la couronne à Mlle Mentelle, qui me la mit sur la tête au nom de Vénus... Nous sortîmes ainsi de chez le traiteur ; et j'allai couronné, soutenu, comme un autre Anacréon, par les Nymphes, jusqu'à notre voiture... Plus de 500 personnes furent témoins de cette dernière partie de la scène : mais on en ignorait le motif : on crut que c'était une simple imitation des fêtes des anciens ; et peut-être n'était-ce que cela...

Dans la voiture, Mlle Batiste me dit : « Tu vois que ton ami est le greluchon de Mentelle ; il faut que tu sois le mien : je t'offre mon amitié, ma bourse et ma personne ! » Je la remerciai amphibologiquement... Il faut l'avouer ici, à ma honte, ce qui me sauva de ce rôle honteux, c'est la préférence que je donnais à Mlle Prudhome : si l'offre avait été faite par elle, adieu le reste de ma délicatesse !... j'acceptais, et je me voyais enrôlé dans la tourbe immonde de ces hommes vils, payés par des femmes !... Batiste me devina sans doute. Quelques jours s'étant écoulés sans me voir, elle dit à Mentelle, que j'étais un sot qui voulait choisir la plus jeune, comme les grands seigneurs, au lieu de prendre la plus solide, comme les greluchons.

Telle fut cette partie, dont j'ai déjà parlé. Elle acheva de me plonger dans le libertinage ; elle affaiblit dans mon cœur l'honnête regret de la vertueuse Colette, pour n'y laisser subsister que celui de la jolie femme. Cette partie me fit négliger de voir l'estimable Jeannette Ponsardin, dont les entretiens semblaient toujours rap-

peler l'innocence dans mon cœur ; je ne vis plus ni ma sœur Geneviève, ni Margot, ni leurs compagnes, parmi lesquelles j'aurais pu trouver encore des sujets méritants, n'eût-ce été que l'une ou l'autre des deux sœurs Destroches ; ces jeunes filles ne me paraissaient que des mortelles, et je voyais des déesses ! Cette ivresse dura longtemps ! trop longtemps ! Mais je n'ai rapporté cette scandaleuse aventure, que pour en rougir à soixante ans.

(*Monsieur Nicolas*, Ve époque.)

MADAME LALLEMAND

On sait que tous les pensionnaires de Bonne Sellier étaient ses maris. Il semblait que cette convention entrât dans les charges de la pension, et qu'elle se fût obligée à satisfaire tous nos besoins. Et des benêts de voyageurs, qui n'ont vu qu'une maison dans chaque horde sauvage, viennent nous donner ce qu'ils ont aperçu, pour les mœurs générales ! C'est comme si j'allais dire aux étrangers, et même aux nationaux : *A Paris, il est de règle que les hommes qui se mettent en pension dans une maison, fussent-ils trente, aient tous droit aux faveurs de leur hôtesse...* Je serais cependant encore mieux fondé que certains voyageurs ; car j'ai vu sur ce ton, non seulement Bonne Sellier, mais Mme Lallemand ; une dame *Debus*, autre hôtesse d'imprimeurs, et dans cette dernière maison, la mère et deux grandes filles assez jolies, étaient le plastron de tout le pensionnat... J'ai vu depuis (en 1768), la même chose dans la *Cour-d'Albret*, au haut de la rue *des Carmes*, chez une hôtesse d'étudiants en *droit* et en *médecine*. Elles étaient quatre femmes ; l'aïeule, la mère et deux filles. La grand'mère était encore ragoûtante, parce qu'elle était d'un beau sang ; la mère, veuve depuis longtemps, était une belle femme ; la fille aînée était une jeune personne charmante, d'environ 19 ans, et *Madelon*, la cadette, un tendron de 14 à 15. La

grand'mère avait les nouveaux débarqués, environ les quinze premiers jours ; telle était la règle entre ces quatre femmes ; c'était donc la grand'mère qui, ces quinze premiers jours, venait faire votre lit, pendant que vous y étiez, et vous agaçait si bien que ses beaux restes vous tentaient. On avait grand appétit ! Une gorge blanche... une jambe bien faite, montrée jusqu'au genou, en se baissant, une croupe charnue, voluptueuse, lubriquement agitée... Ensuite, quand les hôtesses voyaient que vous deveniez un peu au fait de la maison, la mère venait faire votre chambre. Vous l'aviez quelque temps, et c'était la manière d'agir avec elle, qui décidait si vous auriez les filles : un *Trupelu* n'avait que l'aïeule qui en préservait la mère ; celle-ci préservait la fille aînée de l'homme douteux. Mais après que le jeune homme *comme il faut* avait eu quelque temps la mère, avec de bons procédés, la fille aînée, en déshabillé provoquant, dessinant le nu, venait faire le lit du prédestiné. Elle faisait filer un peu l'amour ; enfin, si elle était contente de ses sentiments et de ses procédés, elle le rendait heureux... Il fallait être le chef-d'œuvre du mérite et de l'honnêteté, pour parvenir au tendron de 15 ans ; on arrangeait la jeune personne en habit de combat, l'heureux donnait une jolie collation, en fin de laquelle on lui disait : « Vous êtes l'ami de la maison, vous avez mérité de posséder la *Houri*, et nous vous la laissons pour une heure... » Et les mères se retiraient. Toutes les *jouissances* avaient lieu de jour, jamais de nuit : vous n'obteniez rien qu'à l'heure où l'on venait faire votre lit. Sans intérêt ! On ne vous demandait rien, et l'on recevait gaiement la plus petite bagatelle. Le soir, pour donner au pensionnat un agrément auquel les jeunes provinciaux sont très sensibles, on rassemblait dans une salle basse, de jeunes relieuses, des brocheuses, qui ne sont pas des *Lucrèces*, et l'on dansait

depuis 9 heures jusqu'à 11 ; les samedis et les dimanches jusqu'à minuit. Le violon ne coûtait rien ; toujours quelque pensionnaire savait jouer de cet instrument, qui souvent était accompagné de plusieurs autres, les pensionnaires pouvant amener leurs amis à ce bal journalier. J'ai demeuré dix mois dans cette maison en 1768... Mais revenons à Mme Lallemand, qui fut l'héroïne principale de ma troisième aventure. Par elle, on entreverra la raison de l'attention qu'elle donnait à Jeannette et le danger que cette jeune personne a couru dans la rue *Saint-Julien-le-Pauvre*.

Mme Lallemand était retournée demeurer dans la rue *Jacinthe*, au coin de celle *Galande*. Le bas de la même maison était occupé par un cafetier, dont l'épouse, belle brune, avait le goût antiphysique, que je ne connaissais pas encore dans les femmes. Je ne voyais plus cette ancienne hôtesse, depuis que j'avais quitté sa maison. C'était cependant une jolie femme, que je pouvais avoir sans dépense. Un jour elle me rencontra et me fit d'obligeants reproches de mon indifférence. Je n'allais jamais au cabaret, mais ce soir-là j'y entrai avec Boudard, que je venais de rencontrer, plutôt pour nous cacher, en causant, à cause de son état scabreux, que pour boire. Ce cabaret était à l'autre angle, vis-à-vis le café. Nous étions depuis quelques minutes dans un cabinet de boiserie, lorsque nous entendîmes entrer deux personnes dans le cabinet voisin. Nous nous tûmes. « C'est Mme Lallemand, me dit tout bas l'ami Boudard, avec Leblanc, un de ses anciens pensionnaires. » La conversation commença par des reproches. On se réconcilia. Enfin la table ou les chaises craquèrent. « C'est ainsi qu'elle termine toujours ses querelles, me dit Boudard, allons-nous en... » Ce que je venais de voir m'excita au libertinage. Ainsi, comme c'était lundi, le soir même j'allai voir cette espèce de *catin*,

dans le dessein de lui proposer à goûter, et de profiter en même temps, de son extrême facilité. J'arrivai trop tard : il était six heures et demie. Nous causâmes, je me mis à ses genoux, dès qu'elle eut renvoyé sa petite servante. Je fus très hardi ! je lui dis que je l'aimais. Elle me répondit ce mot, que j'ai si souvent cité depuis à mes amis : « *Hé, mon Dieu que ne me le disiez-vous plus tôt* !... » Elle ajouta, comme par réflexion : « Du temps de votre sœur Ponsardin, je vous avais d'abord cru dévot, mais vous m'avez prouvé que vous étiez bon garçon... » Nous nous donnâmes rendez-vous au lendemain 5 heures, et je la quittai, avant l'arrivée de ses pensionnaires, muni de quelques faveurs d'échantillon très savoureuses.

Le mardi, je devançai l'heure de beaucoup ! Au lieu de 5 heures, j'arrivai à trois : la porte de la cuisine était ouverte, je n'y vis personne ; la petite servante, sachant sa maîtresse sérieusement occupée, était allée jaser quelque part. La clef n'était pas à la porte de l'appartement sur le devant, mais l'ayant poussée du doigt, parce que j'y vis un petit jour, elle céda. J'entrai doucement, c'est un talent que je possédai toujours au suprême degré, que la légèreté des mouvements... J'entrevis quelqu'un, par le mouvement des ombres, dans la chambre du fond, quoique le rideau fût *craintivement* fermé. Je comptais bien que c'était un galant, et je fus surpris que Mme Lallemand ayant un rendez-vous aussi essentiel que le nôtre, elle ne pût s'en contenter ; mais je ne fus pas fâché d'avoir une anecdote dont je pourrais faire le récit à Boudard, sans manquer à la confiance donnée... je m'approchai de la porte, et j'entendis le bruit des baisers. Un des personnages, qui s'agitait beaucoup, fit un mouvement des pieds qui dérangea le rideau. Je vis alors... deux femmes !... Mme Lallemand, et... sa voisine Mme *Beûgnet* (dont le

mari a été prote, graveur en bois, etc. Je ne l'avais qu'encontrevoitée, en passant devant sa boutique). C'était cette jolie cafetiste, qu'on a vue depuis au coin de la rue *du Fouarre*... Sa gorge blanche et ferme, entièrement découverte, était dévorée de baisers par mon ancienne hôtesse, tandis que deux mains libertines, mutuellement occupées..... Jamais surprise n'égala celle que j'éprouvai ! Je crus bonnement que la jolie *Maximine Mari* était une femme à tempérament, qui ayant un mari jaloux, n'osait pas s'exposer avec un homme. Dans cette idée, je tournai le bouton de la porte vitrée, et je me présentai !... Les deux femmes poussèrent un cri aigu !... Je les rassurai : j'offris ardemment mes services à la belle limonadière, employant les expressions qui cadraient avec mon opinion erronée. Ses réponses me parurent inintelligibles. Mme Lallemand me les expliqua. « Ah morbleu ! m'écriai-je, vous fraudez la nature... De par Vénus, vous serez *hommée* ! » Et je mis les conditions à ma discrétion future... je n'entendis rien ; il fallut céder. La cafetiste passa la première parce qu'elle ne voulait pas que j'eusse Mme Lallemand. Mais ces deux femmes se caressèrent pendant la jouissance, et elles convinrent que c'était un nouveau ragoût, qu'elles ne connaissaient pas...

Lecteur ! je te peins ce que j'ai vu, ce que j'ai fait. *Pétrone* nouveau, je ne te déguise rien. Connais ton siècle, ou plutôt connais tous les temps ! Les passions et leurs écarts furent toujours les mêmes, elles eurent toujours les mêmes effets. Dès que l'homme est policé, il a des goûts factices : aussitôt qu'il est dans l'abondance, ses goûts s'exaltent, et il devient ce que nous exprimons par le mot LIBERTIN. Il faut que je sois sincère : je dis tout. Peut-être retranchera-t-on quelque chose à ce manuscrit ; mais moi, je dois tout dire. Comment remplirais-je mon but, si, par égard pour les

puristes et pour ne pas effrayer les sots, je retranchais de mes turpitudes et montrais un homme factice, au lieu de l'homme véritable ? de quelle utilité serais-je ?... par de belles choses, j'amuserais les *femmelets* et nos petits *catons*, vertueux faute de sentir, ou de forces physiques, et je n'instruirais personne... Dans ce siècle *robespierriste* et puritain, il faut insister jusqu'à satiété sur des choses aussi simples.

Je payai la collation. Mme Lallemand descendit, n'ayant pas trouvé sa petite servante ; et pendant son absence, la cafetiste, sur quelques offres que je lui fis, me dit franchement qu'elle aurait plus d'hommes qu'il n'en faudrait pour la satisfaire, mais que son goût la portait vers les jolies femmes que *voyaient* plusieurs hommes, parce qu'elles n'avaient que des sensations, et point d'amour : elle ajouta, qu'elle avait été amoureuse, à la rage d'une jolie entretenue qui demeurait à côté (*Spirette*), parce qu'elle savait que cette fille, très jolie, trompait son payeur. Je lui dis que je ne la comprenais pas ? Alors cette *Lesbienne* me détailla tous les écarts de son goût factice et coupable. Ses expressions furent si vives, si révoltantes, que, de ce moment, elle éteignit en moi tout désir de ses charmes ; le reste de la séance, je ne caressai plus que Mme Lallemand. Mais alors la cafetiste me l'enlevait avec fureur, de sorte que nous en vînmes à nous battre presque tout de bon.

Je ne me roulai plus que de chute en chute, de turpitude en turpitude, jusqu'au fond de l'abîme de la débauche. J'avais perdu mon âme, le soutien de ma vertu chancelante, celle qui me faisait respecter quelquefois moi-même ; et je ne m'étais pas encore entièrement abandonné dans les bras de l'amitié vertueuse. Il ne manquait plus à mon avilissement que deux degrés : celui d'être contagié par une suite de mon libertinage ; et celui d'être soldé par une prostituée. Le premier, je

l'ajoutai aux autres... mais le second, jamais ! jamais !... il me fit toujours horreur !... Mais avant de tomber dans mon avilissement profond, j'eus encore un beau moment !...

(*Monsieur Nicolas*, Ve Epoque).

MADEMOISELLE GUÉANT

C'était le 15 juin 1756 que j'avais eu occasion de voir Mlle Guéant, cette belle actrice des *Français*, dans les *Dehors trompeurs* et dans la *Pupille*. Ce dernier rôle m'en rendit éperdûment amoureux : je l'attendais, quand elle sortait du théâtre, pour admirer encore sa taille, sa figure ravissante, son beau pied, et la voir monter en voiture, ou dans une chaise à porteurs : je la suivais pour l'en voir descendre. Un soir (c'était au mois de juillet 1757), elle alla fort loin, et descendit à l'*Hôtel de Hollande*, où l'on donnait une fête. Tandis que je dévorais des yeux la belle Guéant, qui sortait de sa chaise dans la cour, j'entendis derrière moi une voix qui ne m'étais pas inconnue, dire : « *Junie ! Junie !* le voilà ! » Junie était Mlle Prudhome, qui me demanda si je voulais entrer ? je ne répondis qu'en lui saisissant la main, que je baisai. Elle m'entraîna, et nous montâmes avec la belle Guéant. Je la fis admirer à Junie ; qui me répondit : « Oui, elle est belle, et sage ! » Ce mot fit que je baisai le bord de sa robe. Un colonel de dragons, qui était venu au-devant d'elle de chez l'Ambassadeur, s'en aperçut, et lui dit, en me montrant : « Mademoiselle, voilà un de vos admirateurs ». La belle me regarda, et se ressouvenant de m'avoir vu souvent, me sourit. Je venais du spectacle ; ainsi, j'étais bien mis, c'est-à-dire en habit de lustrine. Mlle Guéant me dit : « Il paraît,

» Monsieur, que vous êtes des nôtres ?... car je vous » vois avec Mlle Prudhome ? — Elle a bien voulu m'in- » troduire : je ne suis qu'un amateur, charmé de rester, » pour vous voir plus longtemps ». La belle Guéant sourit encore, en me disant : « On n'est pas malheu- » reux, avec une pareille introductrice » ! Nous étions dans la salle, où depuis a été le billard de Beaumarchais. Je vis là Mlle *Hus*, alors si provocante, mais moins belle que Guéant ; Mlle *Halard*, nymphe alors svelte et légère ; Mlle *Arnould*, charmante actrice, qui jouait avec tant d'intérêt l'acte de *Psyché*, dans les *Fêtes de Paphos* ; la jeune *Rosalie Levasseur*, alors à la Comédie *Italienne* ; celle-ci avait un abbé coquet ; une *Camargo*, première danseuse aux *Français*, etc. Camargo avait un faraud de fort mauvaise mine. Junie dit à ces deux dernières : « Vous avec chacune votre chacun ; moi, voici le mien ». J'étais bien surpris de cette partie non prévue ! Mais caressé par Junie, je m'enhardis. Mme *Favart* fut à côté de moi, à table : je ne sais ce que lui dit Mlle Prudhome, mais elle rit beaucoup, et alla conter la chose à Mlles Arnould, Halard et Hus. On se regarda, l'on se fit des signes, que les hommes remarquèrent. Ils demandèrent ce que c'était ? « Rien ! répondit la jeune Arnould. » On insista. — « Hô ! nous parlons des *Travaux d'Hercule* ; » et vous autres, vous ne savez ni la fable, ni l'histoire. » Je la compris, et je rougis modestement. Halard, après avoir parlé bas à Junie, dit tout haut : « Cela vaut fait : je te le mènerai, *Guimard* ». On se tut ensuite... Le souper fut charmant, avec des fées !... Mais je ne fus pas heureux ! Je ne voyais, je ne désirais que Guéant, et elle était loin de moi. Prudhome me devina, et elle le dit assez haut à toutes ses compagnes. Camargo me dit, avec quelque âcreté : « Voilà les hommes !... Hum ! s'ils avaient affaire à moi... je les punirais... » Elle me punira bientôt...

Ce souper délicieux achevé, Rosalie, qui, malgré son extrême jeunesse, avait déjà la voix admirable, chanta quelques vaudevilles ; Arnould, *Pâles flambeaux* ; Hus joua la scène où elle poursuit en jupon court *M. de Pourceaugnac* ; Mlle Guéant rendit sa scène de la *Lettre*, de la *Pupille* ; Mme Favart chanta la caricature des *ris*, de la *Servante-maîtresse* : Guimard, Halard, Prudhome et Camargo-seconde essayèrent le ballet de *Médée*, depuis joué sur le théâtre de l'*Opéra* ; un poète, nommé *Robé*, récita son poème intitulé l'*Origénisme* ; (le prince *Conti* lui avait compté vingt mille francs, pour qu'il ne l'imprimât pas) : *Piron* nous fit frémir, en récitant l'*Ode à Priape*, etc. Enfin, mon tour vint : On me demanda ce que je donnerais ?... Ce fut l'Ambassadeur de *Venise*, *Moncenigo*, je crois, qui m'adressa la parole : (c'est le même qui fait un rôle si odieux avec *Ursule*, dans le *Paysan-Paysanne*). Je ne m'étais pas attendu à cela. L'Italien me voyant pair et compagnon avec une jeune danseuse, me prit pour un artiste. Prudhome m'agaça, en me disant : « Allons ? allons ? vous avez des faits et gestes, vous pouvez bien payer de votre personne tout comme un autre ? » En vérité, je crois que la friponne cherchait à me faire raconter mes prouesses avec elle et Mlle Batiste !... Elle ignorait que j'avais une aventure bien plus saillante de toutes manières !... Mlle Guéant me dit alors obligeamment : « Nous donnerez-vous quelque chose, monsieur ? » Ces mots furent pour moi l'ordre le plus impératif. Je dis que je paierais volontiers de ma personne, si je pouvais compter sur l'indulgence des auditeurs et de mes auditrices ? Toutes les femmes s'écrièrent, *Oui ! Oui !...* « Je suis jeune, sans expérience, sans talents ; et vous venez d'être amusés par les premiers des acteurs, des actrices de l'Europe ; vous venez d'entendre les Coryphées de notre littérature !.. Je vais paraître bien petit ! (*applaudissements universels*,

même de l'Italien) ; le peu que j'ai de connaissance du monde, je le dois à Mademoiselle [montrant Prudhome] (*applaudissements ; grimace du Vénitien*). Je n'ai pour moi, qu'un cœur sensible, et quelques aventures, dont une pourra peut-être exercer toute la sagacité de cette ilustre compagnie... » Vous allez entendre ! interrompt Junie, en s'adressant à ses compagnes ; « car j'ai eu depuis quelques renseignements, non sur le personnel de l'héroïne, que je ne connais absolument pas, mais sur sa condition relevée. (Ici, la jolie figure de Prudhome s'allongea, et tous les auditeurs redoublèrent d'attention). [Je racontai mon aventure de 1756, chez la Massé, en l'adoucissant beaucoup : je parlai de la calèche du matin ; mais je me gardai bien de désigner la livrée !]... Mon récit fut applaudi, même par l'Italien, parce qu'il n'avait pas eu Prudhome pour héroïne. Mais elle n'y voulut rien perdre ; pendant que les hommes dissertaient sur la dame, qu'on crut, ou la duchesse d'Orléans ou la duchesse Mazarin (ce n'est ni l'une, ni l'autre), Junie racontait l'histoire de notre promenade-dîner au Bois de Boulogne.

Il était près de 4 heures du matin : les auteurs, et toute la gravité, venaient de partir. Le Vénitien seul était resté ; Junie dit alors : « Au dénouement ! » Toutes les femmes, Guéant exceptée, s'écrièrent : « *Le dénouement* » !... je vis faire des dispositions, dont j'ignorais le motif ; les intrigantes, comme Prudhome, Camargo, Rosalie, etc. plaçaient tout le monde (je crois de concert avec le Vénitien), et se placèrent elles-mêmes... Puis tout à coup, comme par un jeu de théâtre, les lumières s'éteignirent... On mit une main dans la mienne ; cette main me tira, et m'en remit une autre... j'imitai ce que j'entendais, sur celle dont on m'avait remis la main... Quelle orgie ! Elle était digne de l'Italien immoral, joueur, escroc, et qui depuis a péri par ordre du

Conseil des Dix... L'Ambassadeur de Hollande lui en fit de grands reproches !... Nous fûmes une heure sans lumière, et j'eus toujours la même personne, qui ne parut fort tendre !... Ce n'était pas Junie. Je m'étais aperçu qu'un long ruban à nœud-coulant me tenait un bras. On me tira fortement, je suivis, et je me trouvai dans la cour. C'était Junie. « Va-t-en ! me dit-elle, sur-le-champ ! Tu as eu Guéant : je l'ai voulu, parce que je ne pouvais me donner, sans t'exposer, et moi aussi, et parce que je me suis aperçue que ton *caprice* pour elle était extrême !... Elle l'ignore ; mais il faut que tu le saches... Cependant, je vais l'instruire... Va, de peur d'accident. Tu m'as préférée à Batiste ; j'en ai été flattée, et voilà comme je te récompense.. Adieu, adieu ! » Je lui sautai au cou, et l'embrassai avec tant d'ardeur, que la porte du petit bureau au rez-de-chaussée, depuis occupé par *Gudin*, ayant cédé, je lui prouvai ma reconnaissance par le seul moyen qui fût en mon pouvoir... On nous surprit, par le colonel, amant de Mlle Guéant. Ce qui produisit un merveilleux effet !... Il nous crut là pendant toute l'obscurité... La jolie Prudhome me quitta, et je ne l'ai plus revue... J'ai su depuis, que remontée, elle avait instruit Mlle Guéant ; et que pour lui ôter toute idée de manque de délicatesse de ma part, elle avait ajouté, qu'ayant vu descendre le colonel, elle s'était fait surprendre feignant de se donner, afin d'écarter toutes les traces de la vérité... Passons à mon accident. Il me vint aussi du théâtre, et de cette partie imprévue.

Huit jours après, je passais par la rue *Mazarine*, en sortant de la *Comédie-Française*. Je me retournai, au bruit d'une marche légère. C'était Camargo, qui m'ayant aperçu devant elle, avait doublé le pas. Je la saluai le plus honnêtement possible, et marchai à côté d'elle : « Ha ! c'est vous ?.,. Hé ! comment avez-vous fait pour venir

aujourd'hui au spectacle chez nous? Mlle Guéant ne jouait pas ? » Je lui dis que j'étais venu pour la tragédie, pour la petite pièce, pour le ballet, un peu pour tout le monde... Je montai chez elle, sans qu'elle s'y opposât. Elle me dit de frapper, et une domestique vint nous éclairer. Elle la renvoya, dès que nous fûmes entrés. Nous causâmes comme connaissances. Elle se jarreta... Je suis sûr que *Camargo* première, cette célèbre danseuse de l'Opéra, pouvait avoir plus de talent, mais qu'elle n'avait pas la jambe aussi voluptueusement tournée, que *Camargo* seconde... Je l'embrassai vivement. « Ho ! s'écria-t-elle, je ne suis ni Guéant, ni Junie ! — Mais... pour avoir prononcé ces noms sacrés, vous sauterez le pas ! » Et je la renversai. « Prenez-garde ! les sauts sont périlleux ! et celui de *Leucade* noyait l'amour ! — *De Sapho*... Je vais aussi noyer le mien ! » Ici, Camargo éclata de rire avec tant d'immodération, que je crus que c'était un effet de l'art. Dans ses éclats, elle entrecoupait : « Il fait... il fait naufrage.. naufrage !... naufrage !... — J'ai cueilli la rose ! m'écriai - je enfin. — Et moi, j'ai senti l'épine dit la Camargo avec une petite grimace. » Elle me traita ensuite fort désobligeamment, en me disant, que j'étais de ces *petits coureurs de femmes*, *fléaux de son sexe ; mais qu'autant elle en trouvait autant elle en punissait*. Je lui demandai si elle n'était pas fâchée de mon accolade ? « O mon Dieu, non ! car je recommencerais ». A ce mot, je la renversai... « L'*épine* ! l'*épine !*... criait-elle à tue-tête ». De sorte que sa chambrière, qui s'appelait Lépine, arriva, tenant un vase, une éponge et une seringuette. Elles passèrent dans un cabinet. Quelques moments après, Lépine vint me dire : « Madame se met au lit ; elle ne pourra pas vous revoir. » Je voulus entrer. Lépine s'y opposa : mais elle me dit, que si je voulais manger un poulet,

elle allait me le servir ? J'y consentis, croyant donner une suite à mon aventure. La soubrette me servit à boire. C'était une éveillée... Bien refait, je voulais absolument entrer chez sa maîtresse, qui me cria qu'elle était *indisposée*... Après bien des instances inutiles, je lui dis, que si elle ne se rendait, j'allais immoler Lépine à ma rage... Elle rit. « Madame ! il le fait ! lui cria Lépine. — Défends-toi, bec et ongles. — Ha ! Madame !... ha ! Madame !...» Ce fut toute la réponse de Lépine... Quelques moments après, sa maîtresse ouvrit, et me voyant en œuvre, elle s'écria : « Hé ! petite malheureuse ! que fais-tu ?...» Elle se jeta sur nous, dit quelques mots à Lépine, et toutes deux me forcèrent de me retirer.

Je m'en retournai, en réfléchissant à la singularité de mon aventure, imprévue, comme les deux dernières, et dans ma turgide ivresse, je bénissais le hasard, en lui jurant de m'en rapporter dorénavant à lui seul... Un mot de ma position morale, à cette époque. La morale que mes frères m'avaient donnée, et que tout le monde approuvait alors, n'avait absolument pour base que la religion. Or on a vu qu'entre 16 et 17 ans, cette base s'était entièrement écroulée. Mon moral n'eut plus alors d'appui que Mme Parangon, mes parents, M. Collet, Mlle Fanchette, et le respect humain. La mort m'avait enlevé la première et la troisième ; l'éloignement le deuxième, une inconstance méritée la quatrième, et le chaos de Paris rendait presque nul le dernier. Il résultera de là, que dans mon aveuglement, je me crus permis tout ce que je pouvais cacher..Que ne m'avait-on donné la base éternelle de la réciprocité? J'avais l'esprit juste, jamais elle ne se fût affaissée... Je vais donner la suite de ces idées, après avoir exposé ma chance.

Huit ou dix jours s'écoulèrent. La piqûre de l'épine de la rose de Camargo s'envenimait cependant: l'inflammation

parut ; un feu brûlant, comme du temps de Phaéton, s'écoulait de mes veines, et l'eau, imprégnée de feu, brûlait le canal, que jusqu'alors elle n'avait que lubréfié ; de sourdes douleurs, semblables à celles qui faisaient crier si douloureusement à David : *Lumbi mei impleti sunt illusionibus!* m'empêchaient presque de me redresser !... Il fallut me confier à Loiseau... Nous eûmes recours à un homme de l'art, nommé *Lacan*. Je dois le dire ici, ce n'est pas aux chirurgiens qu'on doit s'adresser pour la *syphilis* : ils n'y sont que des charlatans fort gauches ; et les charlatans, comme *Nicole*, *Algeroni*, etc., y sont les vrais médecins. Mon ami le docteur *Gilbert de Préval* m'en donnait pour raisons qu'ils ne connaissent que l'ancienne méthode insuffisante de traiter par le mercure ; que cette méthode demandait des attentions infinies que les chirurgiens ordinaires négligeaient ; au lieu que ceux *ad hoc* avaient un traitement victorieux et point assujettissant ; ce qui le rend immanquable... Lacan me saigna pour commencer. Et cette saignée inutile me bouleversa le sang, mêla les humeurs, en me causant un évanouissement de trois quarts d'heure... Le traitement fut long ! par mon défaut d'expérience, la fougue de mon tempérament, et la négligence de mon *Esculape*... J'étais presque guéri, et cependant j'allais toujours chercher des bols. Un jeune homme, très joli garçon, mon *frotteur*, me les remettait. Un jour, il était absent. J'en voulais néanmoins absolument avoir. Une servante me fit parler à Mme Lacan, jeune et charmante personne, que je n'avais qu'entrevue. Elle me fit entrer : «N'êtes-vous pas M. Nicolas, dont *Labadie* m'a tant parlé ? (Labadie était le garçon). — Oui, Madame. — Mais vous devez être guéri ? Vous vous abîmerez l'estomac avec vos bols!... Voyons ?... (Elle m'introduisit dans un cabinet)... — Défaites cela... Un peu de rougeur... mais... plus...

d'écoulement... (sa main douce pressa tout)... Sentez-vous quelque chose ? — Un grand plaisir ! répondis-je... — Ce n'est pas là ce que je vous demande reprit-elle sévèrement ; je m'intéresse à votre santé, parce que M. Loiseau m'a dit du bien de vous, que M. Lacan vous néglige, et que Labadie, par je ne sais quel motif, semble vouloir éterniser votre traitement. » Elle avait continué de m'examiner en parlant, je ne pus y tenir, et... *eruperunt fontes vitæ*... Mme Lacan examina froidement le résultat... et me dit : « Vous êtes guéri ». Elle me donna un petit flacon de *sel de Saturne*, une petite seringue, et me dit : « Ne voyez plus ni Camargo, ni ses pareilles ; ces femmes-là n'ont jamais eu ni vraie beauté, ni vraie bonté, ni vraie santé ». Elle me renvoya. On ne saurait imaginer combien je fus émerveillé du stoïcisme, de la froide tranquillité de cette jeune et jolie femme ; et cette tranquillité ne ressemblait pas à la *passiveté* blasée de Camargo, qui *s'exclamait* sur des idées disparates, aux moments où elle aurait dû crier de plaisir...

(*Monsieur Nicolas*, V^e^ époque)

LES AMIES DE ZÉPHIRE

J'ai dit que j'étais fidèle à Zéphire avec ses compagnes. Cette vérité induirait ici en erreur. Il faut tout dire, si je ne veux pas tromper. Voici encore une de mes turpitudes, d'autant plus surprenante qu'elle eut lieu dans un temps de vertu, et qu'elle ne paraît amenée par rien : c'est un orage effrayant au milieu d'un temps calme; c'est un rêve affreux dans une nuit douce et paisible... Je respectais ma promise, et je m'abstenais des autres femmes; je vivais plus sagement que je n'avais encore fait, et je commençais à concevoir qu'on pouvait en prendre l'habitude. Mais ce qui va montrer le danger des livres tels que le *Portier des Chartreux*, *Thérèse philosophe*, la *Religieuse en chemise*, et le reste, c'est l'érotisme subit et terrible qu'ils excitèrent en moi, après une longue abstinence!... Un grand libertin, ce Molet dont j'ai déjà parlé, ancien camarade de Mandrin, et mon copensionnaire chez Bonne Sellier, était venu me voir un dimanche matin, que j'étais encore au lit, et m'avait apporté le premier de ces livres, que je n'avais qu'entrevu chez la Macé. Vif, ardent, curieux, je le pris avec transport, et me mis à le lire dans mon lit; j'oubliai tout, jusqu'à Zéphire. Après une vingtaine de pages, j'étais en feu. *Manon Lavergne*, petite couturière de la rue *Notre-Dame*, dont j'avais fait la connaissance dans le temps de Rose Vignon, en lui parlant à sa

fenêtre, voisine de celle de notre imprimerie... Manon Lavergne, parente de Bonne Sellier, vint de la part de cette ancienne hôtesse m'apporter mon linge et celui de Loiseau, que Bonne continuait à faire blanchir. Je savais quelle conduite tenait Manon depuis mon aventure avec elle chez sa mère, avec les frères des élèves de la mère... Je me jetai sur elle. La jeune fille ne fit pas une grande résistance.

Je repris ma lecture après son départ... Une demi-heure après, parut Cécile Decoussy, compagne de ma sœur Margot, qui venait de sa part savoir pourquoi elle ne me voyait plus?... Sans égard pour la position de cette jeune blonde (elle allait se marier), ni à la manière atroce dont je manquais à ma sœur, dans son amie, je mis tant de fureur dans mon attaque, qu'effrayée autant que surprise, elle me crut fou, enragé... Elle céda, après s'être mise à mes genoux, pour me fléchir. Je repris ma funeste lecture...

Environ trois quarts d'heure après, arriva Thérèse Courbuisson, riant, folichonnant : « Où donc est-il, ce » paresseux?... Encore au lit!... » Et elle vint pour me chatouiller. Je la guettais. Je la saisis presque en l'air, comme une plume qui voltige, et d'une seule main je la rapportai sous moi. — « Ho oui! après ce que vous » venez de faire à Manon! un bel homme!... » Elle était prise avant que d'achever; et, comme elle était très sensible au physique, elle ne fit plus que me seconder... Enfin, elle s'arracha de mes bras, parce qu'elle entendit monter mon hôte... Elle sortit, laissant la porte ouverte.. J'achevai ma lecture...

Le lit m'avait échauffé; les trois jouissances précédentes, en ce temps-là, n'étaient qu'une irritation pour mes sens; d'ailleurs, l'espèce de violence que j'avais faite redoublait mon effervescence : je me levai, dans la résolution d'aller chercher Zéphire, de l'amener dans

ma chambre, et de me livrer avec elle à ma rage érotique. En ce moment, on gratte à ma porte, que je n'avais que repoussée. Je tressaillis, pensant que c'était Zéphire. « Qui est-ce? m'écriai-je. Entrez.— « *Séraphine*, » dit une voix que je crus reconnaître... Je frémis! pensant que c'était Séraphine Destroches, qui venait me reprocher ma conduite avec sa compagne Decoussy. — « Qui est-ce? répétai-je. — « Séraphine Jolon. » Je n'avais connu de ce nom que la gouvernante d'un peintre, notre voisin dans la rue *des Poulies*, et je lui avais dit deux fois des douceurs ; mais Largeville survint, puis Jeannette Demailly, et je quittai la maison. Rassuré, j'ouvris la porte... C'était elle... — « Je viens, me » dit cette jolie fille, de la part de Mademoiselle Fagard, » à présent Madame Jolon, ma belle-sœur, qui vous prie » de me présenter et de me recommander à Mademoi- » selle Delaporte, qui vous considère beaucoup, et qui » peut me rendre un grand service! — A l'instant » même, lui dis-je; asseyez-vous, ma jolie voisine.... » Elle était charmante! En se tournant, elle me montra une taille parfaite... Je la saisis, la renversai. Elle voulut se défendre. Ce fut de l'huile dans le feu. Je ne pris pas même le temps de fermer ma porte. Je finis, je recommençai... — « Je... ne... vous... ai... pas dit, syn- » copa Séraphine, que... ma sœur Jolon... m'attendait. » Cette idée allait me faire tripler... j'étais comme un forcené... quand on poussa la porte... C'était Fagard, ho! ho! belle... — « A... moi!... à moi!... » lui cria Séraphine achevée.. Je la laisse découverte; je m'élance, pousse la porte du pied, fais tomber la provocante brune sur ma couchette, et, plutôt étonnée que vaincue, je la soumets aussi vigoureusement à un sixième triomphe qu'au premier, soutenu que j'étais par la fougue de mon imagination... plus efficace que tous les *satyrions*... Agathe Fagard n'était pas encore revenue de sa sur-

prise, lorsque, mes feux apaisés par un triple effort presque simultané, je rougis de ma frénésie, et fis mes excuses aux deux belles-sœurs... — « Il faut l'avoir vu, » pour le croire! » dit Séraphine. J'employai toute ma logique à les calmer, et je n'y réussis qu'avec peine... Je les conduisis chez Zoé, à laquelle je parlai avec tant de chaleur, qu'elle consentit à employer tout son ascendant sur le peintre, pour le déterminer à ce que désirait Séraphine...

Voilà l'effet des lectures érotiques. Mais je connais un livre encore plus dangereux que ceux que j'ai nommés : c'est JUSTINE; il porte à la cruauté : DANTON le lisait pour s'exciter.

Je fus honteux et confus auprès de Zéphire. On me demanda plusieurs fois ce que j'avais... Je rencontrai le lendemain Thérèse avec la petite Berthé; la première me dit : « Vous êtes joli! — Ha! si vous saviez tout! » lui répondis-je, que penseriez-vous de moi ? — Ho! » nous savons bien qu'en penser! dit Pèlerine, et on » n'ignore pas où vous allez, les dimanches et fêtes... » Elles sont jolies, et sur un ton... — Va, va, dit Thé- » rèse, les airs qu'il leur joue, valent mieux que leur » ton!... » Et les deux petites voisines passèrent en riant... Mais l'odieuse incartade qu'on vient de lire me brouillera par la suite avec Séraphine et Madelon Destroches, avec Fagard, avec Mademoiselle Jolon, devenue femme du peintre, et avec toute la famille Lavergne, Bonne Sellier exceptée. Cette quintuple aventure et ses suites, me donnèrent de l'horreur pour les ouvrages licencieux, sans correctif : je les repoussai loin de moi, et je repris mes principes.

(*Monsieur Nicolas*, Ve époque)

AGNÈS LEBÈGUE

Agnès Couillard, ma future belle-mère, avait eu de la beauté; il lui restait une belle gorge et quelques autres débris. Ce furent les matériaux qu'elle employa pour seconder Parangon, et se débarrasser d'une fille déshonorée. J'ignorais tout; concentré dans mon travail, je ne voyais que les gens intéressés à me tromper. Je parlai trois ou quatre fois aux demoiselles Baron ; mais elles étaient cousines d'Agnès, et d'ailleurs, peut-être n'étaient-elles pas encore instruites de ma recherche. Mon air modeste plut sans doute à la voluptueuse Agnès Couillard ; j'étais moins automate que certains amants qui s'étaient présentés pour sa fille, moins fat que d'autres. Un fond d'orgueil qui lui faisait croire qu'elle valait encore mieux que sa fille, lui persuada qu'elle réussirait plus aisément que celle-ci à tisser les liens qui devaient me retenir. Elle s'empara donc de moi les soirs; elle parlait bien, chantait mieux encore; et tandis qu'elle me tenait assis sur ses genoux, dans ses bras, le visage appuyé mollement sur sa gorge dextrement rebondie, un des boutons rosés pressés entre mes lèvres, elle chantait des paroles expressives et tendres; ou elle me racontait la manière dont son mari, délicat et sensible, l'avait adorée, dans les premiers temps de leur union ; ou elle me peignait ses charmes, à elle, les trans-

ports qu'ils excitaient en lui... Et, comme elle avait de l'esprit, ces récits étaient intéressants dans sa bouche. Souvent sa fille venait augmenter le charme; elle se plaçait derrière moi, me prenait une main, qu'elle pressait du velouté de ses lèvres, y ajoutant de légères titillations de langue, qui me causaient un frémissement voluptueux. Elle ne s'en tenait pas là : elle le redoublait, en mettant dans sa bouche et suçant un de mes doigts. On eût dit que Madame Lebègue pensait : — « Tu es » avide de sensations libidineuses; il te faut de la vo- » lupté? Mais les faveurs essentielles rassasient de la » personne; je me charge de préluder, mais délicieuse- » ment; et s'il faut quelque chose de plus, avant le ma- » riage, c'est encore moi qui te le donnerai... si tu es » rassasié, ce ne sera pas de ma fille. » Je crois qu'elle fit ce raisonnement; mais ce ne fût pas son unique motif : libidineuse elle-même, comme jamais femme ne le fut, elle voulait jouir en premier de toutes les douceurs de l'amour, même inspiré par une autre... Si ces deux femmes s'accordaient pour me procurer un double plaisir, c'était aussi la conduite la plus propre à me maîtriser par les sens. Aussi me maîtrisa-t-on.

Insensiblement un goût factice naquit de l'habitude; je sentis le besoin de goûter journellement les plaisirs que me procuraient Agnès et sa mère, et je pris, malgré mon expérience, ce goût factice pour de l'amour... C'est une erreur dans laquelle donnent trop souvent les jeunes gens, et que des parents sages devraient approfondir, pour les préserver du dégoût et des regrets. Je trouvais le plaisir auprès d'Agnès; donc notre union devait être délicieuse... Mauvaise conséquence! L'estime l'eût rendue délicieuse; mais la Volupté est une courtisane qui trompe toujours.

J'ai dit que Mme Lebègue s'était chargée des faveurs avant mariage. Elle les porta si loin, qu'un soir, étant

resté trop tard, elle me fit coucher avec elle... Elle fut trompée dans son attente, et malgré l'éloge que, dans la soirée, elle avait fait de mon libertinage, je ne lui touchai pas... Il faut dire aussi, qu'ayant été souhaiter le bonsoir à la fille déjà couchée, elle avait pris une précaution : *ut refrigesceret Venereos ignes mentulam ore captam emulserat* ! Malheureux ! je voyais dans la fille et la mère l'immoralité la plus complète, et je ne fuyais pas !... Je méritais mon sort !... car je fis la réflexion qu'il fallait que la fille eût un grand usage pour songer à de pareilles choses ! (En effet, à ce que j'ai su depuis, c'était le genre de plaisir qu'elle aimait à donner, et elle le donnait à Turpin, à Guillaume, à Chacheré, à Parangon lui-même, quoiqu'il ne lui eût jamais fait le même reproche que les autres, qu'elle ressemblait à la reine *Vasthi*, première femme d'Assuérus; il s'y refusait souvent, et ne s'y prêtait que pour avilir davantage celle qui devait être mon épouse ; j'eus par son moyen et par le riche Motré, conformé de même, j'eus, au lieu de *la voie étroite des Élus*, *la voie patente et très large des Réprouvés*. Juste punition de toutes mes turpitudes antécédentes !) Depuis ce moment, Agnès, soit faute de politique, soit que celle de sa mère eût changé, soit insatiable lubricité de tempérament, me prodigua sa personne. Dès le même soir, étant venue chez Ruttot, on la retint à souper et je la reconduisis ; entre la première et la seconde porte, elle me permit toutes les libertés que je voulus ; j'observai même que sa gorge était beaucoup moins ferme que celle de toutes les honnêtes filles que j'avais touchées, comme Emilie Laloge, Marianne Tangis, Rose, même que celle de Tonton Lenclos en 1754 ; elle était comme celle des sœurs Guigner, de Mme Linard, et de toutes les femmes qu'on s'est plu à triturer. Je fus surpris ! Je lui demandai la dernière faveur. Elle me remit au dimanche sui-

vant, pendant que sa mère serait à la grand'messe. Je ne manquai pas au rendez-vous.

Je trouvai Agnès parée et ayant gardé avec elle sa petite sœur *Suzette*, âgée de dix ans et demi. Je crus la chose manquée, et je m'en plaignis tout bas. — « Non, non, » me dit Agnès en souriant ; « j'ai quelque chose » à faire : nigaudez un peu avec elle ; puis je l'enver- » rai me faire une commission. » Suzette, qui était une camuzon charmante, vint jouer avec moi. — « Faites- » moi donc l'amour, me dit-elle, comme à ma sœur, » ou comme à maman ? — « Je le veux bien : allons, » faites-moi comme elles, » lui dis-je, pour voir ce qu'elle savait et où elle en viendrait. La petite me donna des baisers sur la bouche, dardant sa langue, parce que me dit-elle, son cousin *Couly* (*Deschamps*) lui faisait comme ça. Elle alla beaucoup plus loin, se fit toucher de ma main, me toucha de la sienne ; elle voulait... En un mot, je vis qu'elle n'ignorait rien des mystères les plus secrets. — « Qui vous a montré cela ? — Ho ! je » vois, sans qu'on s'en doute. — Qui voyez-vous ? — » Ha ! je vois maman, qui sait bien mieux que ma sœur. » » (Ce mot me rassura un peu). — Mais voilà des choses » que votre maman ne me fait pas ? — Elle les fait à un » autre. — A qui ? — A Ruttot... Mais il ne faut pas » dire que je vous l'ai dit. — Et votre sœur ? » (La petite réfléchit). — « Ho ! qu'à vous... qu'à vous. » En ce moment, Agnès à laquelle j'avais entendu agiter de l'eau, vint auprès de nous : — « Qu'est-ce donc que » cette position-là, Mademoiselle ? » Et elle l'ôta de sur mes genoux. — « Allez-vous-en me chercher mes sou- » liers, chez *Pointe*, vous savez bien ? au *Marché-aux-Poules*. — Oui, ma sœur. » Elle me sourit finement et se retira. — « Que lui faisiez-vous donc ? me dit Agnès. — « Rien ; elle me faisait ; elle m'a préparé. » Agnès se mit sur sa couchette : — « Venez ! — Suis-je dans un

» mauvais lieu ? » pensai-je... Et je me jetai sur elle. Agnès me serra fortement de ses deux bras ; et cependant je fus guidé... Elle s'agita. Je cherchai le but où j'étais plongé sans le savoir... Alors Agnès fit un mouvement de vibration, que je n'ai jamais trouvé qu'à elle et je fus heureux...

J'étais si trempé, qu'il me fallut une lotion abondante. Je vis Agnès faire la sienne, et dans cette position, elle ressemblait parfaitement aux *filles* de Paris. Il faut convenir néanmoins que la *Vénus aux belles fesses* ne les eut pas plus belles, et que la jambe, le pied étaient... une perfection ; ce fut sans doute pour cela qu'on eut soin que je les visse. Ceci renforça mon goût... Je m'aperçus en finissant, que Suzette était restée, du consentement de sa sœur ; mais je n'allai pas m'imaginer le motif de cette conduite singulière. Le soir, il y eut une autre scène. Ruttot était venu souper ; en sortant de table, il prit la mère dans ses bras devant nous ; de sorte que nous fûmes obligés de nous envelopper dans le rideau de la fenêtre, la fille et moi, pour ne pas être témoin *de visu*, comme nous fûmes forcés de l'être *de auditu*... Je m'occupai à vérifier par le tact, les beautés que j'avais vues le matin. Agnès avait les souliers blancs à talons élevés, que Suzette n'avait pas eu besoin d'aller chercher... A cette occasion, et dans une autre, où je mis la tête hors du rideau, j'aurais pu voir quel genre de service m'avait rendu la petite, pendant les étreintes de son aînée, si la lubrique et provocante Agnès ne m'avait rejeté le rideau sur la tête et tellement envahi par ses caresses, ses voluptueuses titillations que je ne pus m'occuper de ce qui se passait hors du rideau.

Ce fut pendant que j'étais dans cette première ivresse de volupté, c'est-à-dire dès le lendemain lundi, que la rusée Agnès Couillard me força d'aller prendre le jour de mes

parents, pour faire la demande, en me disant qu'un parti (ce Leroi que j'avais déjà rencontré auprès de Mlle Baron), venait de se présenter...

(*Monsieur Nicolas,* VIe époque)

ROSE BOURGEOIS

Je ne songeais pas encore à être auteur : cette idée me vint à l'occasion de l'aventure la moins suivie, et la plus importante de ma vie ; celle qui montre, peut-être mieux que toutes les autres, à quel point j'adorais toutes les femmes. On sait que j'étais au sein de la misère, de l'avilissement, du découragement, en travaillant à l'Imprimerie Royale : j'avais perdu là toute ma vertu ; je ne sentais plus cette déification du sexe, environné que j'étais de femmes méchantes ou méprisables (Nicard et Désirée exceptées) : et c'est à ce moment que je vais me relever avec plus d'énergie que jamais, stimulé par une fille adorable, aimée comme Jeannette Rousseau, sans lui parler... Oui, je le répète, c'est ici l'événement le plus étonnant et le plus extraordinaire de ma vie. J'étais mort à l'honneur, à la vertu, aux sentiments ; je végétais en brute : je vis la belle Rose Bourgeois, et j'eus une âme !... cette âme sensible qui avait aimé, adoré, respecté Madame Parangon... Ne désespérons jamais des êtres actifs, fussent-ils vicieux ; ils ont de l'étoffe : l'être nul et sans passions est le seul qui ne soit bon à rien.

On se rappelle que je m'étais blessé à une jambe, lors de mon séjour à Sacy : peu de temps après, je me blessai à l'autre, parce que je regardais avec trop d'at-

tention la jeune et jolie personne, fille du marchand de soieries, la même dont j'ai parlé. Elles étaient deux sœurs, toutes deux aimables ; mais l'aînée, que plusieurs personnes peuvent se rappeler, était le chef-d'œuvre de la beauté. Elle avait le genre de figure de Madame Parangon, la même perfection, la même noblesse. Lorsque je fus prote, passant un dimanche dans la rue *Saint-Honoré*, je rencontrai dans la petite rue *Contrescarpe*, la mère et les deux filles, qui allaient au *Palais-Royal*. Jamais rien de si parfait n'avait encore frappé ma vue ; *Rose Bourgeois* était belle de la tête aux pieds : je palpitai de plaisir en la regardant. Je la suivis, autant que me le permettait l'affaire dont j'étais chargé ; elle me remarqua, et ce fut à regret que je la quittai, en me promettant de venir souvent l'admirer le soir, aux lumières, comme je l'avais vue le jour de ma blessure.

Je ne manquai pas à cette résolution. On était au mois d'octobre. J'allai d'abord dans le quartier toutes les semaines ; mais bientôt, m'enflammant moi-même par la vue et l'imagination, je ne pus manquer un seul jour : je me plaçais au coin de la rue *Traversière* ; je m'avançais près d'une fenêtre vitrée, et je contemplais l'objet charmant que j'idolâtrais. Cette passion, sans parler, s'accrut au point de me rendre la vie insupportable, sans la possession de la belle Rose. Je me tourmentais et je me dépitais ; enfin, je songeai que je pouvais écrire, suivant mon usage. Mais comment rendre la lettre ? Je voulais en écrire plusieurs, et surtout je n'aurais pu soutenir un regard de mépris de la part de Rose, même en passant pour un commissionnaire. Je composai ma première lettre ; comme jamais je ne fais de brouillon, je ne puis la rapporter ; je vins le soir, ma lettre à la main ; je m'avançai tout près, et de cet œil fin auquel rien n'échappait, j'observais également si je n'étais pas vu du dedans ou du dehors ; je saisis l'ins-

tant favorable et la lettre fut posée devant la belle Rose, sans que j'eusse été remarqué de personne. J'étais déjà retiré pour observer, lorsque cette belle fille leva les yeux : elle vit ma lettre. Elle la prit avec étonnement et, trouvant son adresse, elle fut plus surprise encore ; *Eugénie*, sa jeune sœur, voulait décacheter ; Rose s'y opposa, et la lettre fut portée au père, dans l'arrière-boutique. M. Bourgeois à ce qui me parut, lut haut à toute sa famille. Les deux jeunes personnes revinrent ensuite à leur place, et j'eus le plaisir de les voir regarder souvent dans la rue, pour découvrir, ou l'auteur de la lettre, ou son commissionnaire. Je m'en retournai soulagé de mon cruel tourment par cette idée seule : « Elle sait qu'un homme l'adore ; qu'elle ferait le » bonheur de cet infortuné... Elle sait qu'on brûle pour » elle ; peut-être plaindra-t-elle le sort de cet amant » inconnu. » Une passion extrême s'attache à tout ; car ces motifs de consolation étaient bien peu de chose ! Mais Rose Bourgeois avait la coupe de visage de Madame Parangon ; en la voyant, ma surprise, mon ravissement, un je ne sais quoi plus fort que ma raison, me firent oublier toute la nature ; un carrosse m'aurait écrasé, sans que j'eusse pu l'éviter, dans ce moment de suspension de toutes mes facultés.

Le lendemain, je n'écrivis pas ; mais je revins dans le quartier... Le troisième jour, j'écrivis ma seconde lettre. J'avais observé, la veille, qu'on faisait beaucoup d'attention à toutes les personnes qui s'approchaient de la boutique ; enfin j'usai de la plus grande précaution, pour remettre ma lettre. Ce que j'exécutai heureusement. Je jouis du mouvement de joie d'Eugénie et de la rougeur de Rose, en voyant le papier. Il fut porté au père, qui le lut, et le serra, comme le précédent. Les deux sœurs, surtout Eugénie, eurent si souvent les yeux au dehors, qu'enfin elles m'aperçurent, collé à

l'angle de la rue *Saint-Honoré*. Eugénie me fit remarquer à Rose, qui à peine leva les yeux, et parut fort sérieuse.

Je n'écrivis pas le lendemain, ni le surlendemain : j'observais que toute la maison était en l'air, et je soupçonnais que quelques-uns des garçons devaient être postés pour faire le guet aux environs ; je rôdai partout ; j'examinai tout. Le quatrième jour, j'arrivai, tenant ma lettre prête. Je passai rapidement devant la boutique, et du premier coup, je la posai sur le comptoir. Je ne m'étais pas arrêté une tierce : ainsi, le garçon en sentinelle ne me vit pas. Quand je revins, après avoir descendu la rue cinquante pas, ma lettre n'avait pas encore été aperçue, à cause de l'ombre que faisait le tambour à broder de la belle Rose ; ce fut le garçon qui la découvrit, en entrant. L'étonnement parut extrême ! J'observai, non sans une grande envie de rire, qu'il regardait au plancher, pour voir si elle n'était pas descendue par là. On porta la lettre au père. Je me rappelle que j'y disais qu'il était inutile de m'observer ; que j'étais invisible. Eugénie, à ce que je démêlai, cachée dans le coin de passage d'une boutique de bonnetier vis-à-vis, m'en crut sur ma parole ; car elle pérora, en faisant des gestes, qui augmentaient sans doute le merveilleux de la remise de mes lettres.

Le plaisir que je prenais à écrire à la belle Rose, m'avait d'abord soulagé : mais je m'aperçus bientôt que l'amour ressemble à la soif : une goutte d'eau l'augmente ; je n'en fus que plus épris et plus malheureux. Je suspendis mes lettres pendant huit jours ; c'est tout ce que je pus faire, d'après les avis de ma raison. On m'avait un peu oublié : je vis les trois garçons dans l'arrière-boutique ; Rose était seule à sa place. Je mis la lettre sans qu'elle me vit. Eugénie arriva, et la prit, en marquant beaucoup de joie. Ce fut la mère qui

l'ouvrit en l'absence du père. J'observai que Rose ne manquait jamais d'en aller entendre la lecture.

Le lendemain, j'arrivai avec ma cinquième lettre. Je ne pus la mettre du premier coup, en passant rapidement, parce que Rose leva les yeux : je ne m'aperçus pas qu'elle me reconnût. Vers le temps de fermer, et tandis qu'un garçon poussait les volets, je mis ma lettre. Les deux sœurs ayant quitté leur place, allaient et venaient de la salle à manger dans la boutique ; Eugénie aperçut la lettre, et j'entendis qu'elle disait : « Bon ! il y a beau temps qu'elle est là. » Je ne la vis pas lire, parce qu'on ferma, et que je ne savais pas encore qu'il y avait une fenêtre basse, fort avant dans la rue *Traversière*, par laquelle je pouvais entrevoir ma belle Rose à table.

Le jour suivant, j'avais ma sixième lettre ; mais j'arrivai trop tard, parce que j'avais eu affaire : la boutique était fermée. Je tournai tout autour de la maison ; enfin, je découvris la fenêtre basse, et, au moyen d'un défaut du rideau, je vis ma belle Rose à souper. En appliquant l'oreille près du carreau, j'entendis quelque chose de la conversation. Eugénie disait : « Il n'a pas paru aujourd'hui. » Je compris que la petite espiègle me connaissait de vue, et je résolus d'être circonspect. Tandis que j'étais aux écoutes, la cuisinière ouvrit une porte ; je m'aperçus que c'était celle de derrière la maison, et tandis que cette fille allait chez l'épicier de l'autre coin, je me glissai par cette porte restée entr'ouverte. Je vis que celle de la salle n'était que poussée ; je parvins, avec un peu d'effort, à mettre ma lettre sur une chaise à côté de la porte, et je me retirai à quelques pas. La cuisinière rentra, referma la porte, et je me remis à ma fenêtre basse, feignant de satisfaire un besoin du second ordre, lorsqu'il survenait quelque passant. On ne vit pas ma lettre tout d'un

coup : ce ne fut qu'en se dérangeant pour la salade, que la belle Rose l'aperçut ; mais elle n'en dit rien. Sa sœur la suivait des yeux ; elle remarqua le regard de son aînée et s'approcha de la chaise. Elle fit un cri de joie si vif, que je l'entendis ; le père et la mère parurent du plus grand étonnement. Je m'aperçus qu'on appelait la cuisinière ; on lui parla, et je vis clairement qu'elle se justifiait. Il paraît qu'on la soupçonna d'avoir remis cette lettre ; mais il lui fut sans doute aisé de se disculper, car elle sortit en riant. Un des garçons se leva de table, et quitta la salle. Je m'éloignai aussitôt, de peur de surprise, et fort sagement ! car je le vis sortir par la porte de derrière, qu'il ouvrit doucement, avançant la tête en dehors avec précaution. Je m'en retournai.

Je revins le jour suivant avec ma septième lettre, que je me proposai de mettre d'emblée : il était de bonne heure, et j'avais affaire. La cuisinière était sur le pas de la boutique : je la regardais de loin en avançant toujours ; elle tourna le dos un instant, me cacha ainsi aux deux sœurs, et ma lettre se trouva devant Rose. Je retournai brusquement, par l'autre côté de la rue, et je fus témoin de l'embarras de la cuisinière, contre laquelle se renouvelèrent les soupçons : car elle était fort rouge. La lettre fut lue ; je vis un long colloque entre la maîtresse de la maison, sa famille, et la cuisinière. On ferma, et j'allai à la fenêtre de la salle à manger, où je vis ma lettre entre les mains de la belle Rose. J'entendis Eugénie qui lui disait : « Mais, mon « Dieu ! quel est donc cet homme ! Il t'adore, ma sœur ; » et je t'assure que si c'était moi, j'en serais flattée !... » Je ne m'aperçus pas que Mlle Rose répondît rien.

Je fus quinze jours sans écrire ; mais je passais tous les soirs, pour voir la belle Rose un instant. J'étais guetté ; on se lassa le douzième jour. Je fis des vers pour les joindre à ma lettre : je l'écrivis le quatorzième

jour, et je vins trop tard ; je gardai cette lettre pour le lendemain. Eugénie était seule. Je m'avançai fort près, et je mis ma lettre, à l'instant où un fil venait de se casser. Je joignis mes vers, ou neuvième lettre, à la huitième, et je ne les eus pas posés, qu'elle les aperçut; mais elle ne me vit pas. Elle appela la cuisinière, et je jugeai qu'elle lui disait : « Vous n'avez point de part à » la remise de celle-ci. » La lettre resta devant elle jusqu'à la rentrée de son père, de sa mère et de sa sœur. La mère, en la voyant dit : « Encore ! » On entra dans la salle du fond, et on lut. On s'agita beaucoup ; on fit sortir les trois garçons, qui rôdèrent autour de la maison. Je me tins éloigné dans la rue de l'*Echelle*. Ils rentrèrent, on ferma, et j'allai à la fenêtre basse. Heureusement, avant de m'arrêter, je regardai autour de moi : j'aperçus la cuisinière à une fenêtre de l'escalier au *premier*. Je passai : je ne pus rien voir ce soir-là.

Le surlendemain, j'avais ma dixième lettre. Les deux sœurs étaient à leur place, et les trois garçons dans la boutique ; la cuisinière parut à la petite fenêtre de l'escalier : je m'aperçus qu'elle me remarquait, car elle quitta aussitôt. Le mouvement qu'elle occasionna, en appelant les garçons, me donna l'instant de mettre ma lettre. Je longeai aussitôt, persuadé que je serais désigné. Je m'en retournai chez moi.

Le jour suivant, j'écrivis une lettre encore plus tendre ; et il ne faut pas croire que ces lettres me tinssent beaucoup de temps : la plus longue ne me prenait pas un quart d'heure. Je m'y applaudissais « *de mon invisibilité ; et je certifiais qu'il était impossible de me voir ; j'étais un Sylphe, passionnément amoureux de la belle Rose.* » Il s'agissait de remettre cette onzième lettre, en dépit de toutes les observations. Je m'aperçus qu'on ne m'attendait pas ce jour-là ; tout le monde était à ses

occupations. Je mis la lettre devant Rose, après un instant d'examen, et j'allai me cacher dans la rue de l'*Echelle*, craignant d'être surpris dans le coin de passage du bonnetier. Ce fut de là que je vis Rose prendre la lettre, et venir elle-même sur la porte, avec Eugénie : elles y restèrent environ cinq minutes ; ensuite elles portèrent la lettre. Tous les garçons sortirent pendant la lecture, et je les vis se distribuer autour de la maison : ce qui m'obligea de m'en retourner par le *Carrousel*, de peur d'accident.

Je fis ma douzième et dernière lettre, le lendemain, et je revins dans le quartier, dès cinq heures, à l'allumage des reverbères. Je l'eus belle à mettre mon épître, dans laquelle je rendais compte de toute la conduite qu'on avait tenue pour me saisir la veille ; j'y disais ensuite à la belle Rose les choses les plus expressives, les plus flatteuses ; j'y faisais des vœux pour son bonheur, mais je ne croyais pas qu'il y eût un seul homme digne d'elle. Je finissais par lui dire, « *que ma nature de Sylphe ne me permettant pas de la posséder, j'avais résolu de renoncer à l'immortalité, pour obtenir du Destin la liberté de l'aimer en homme.* » Je profitai de la demi-obscurité ; un embarras de voitures survenu ayant forcé plusieurs personnes à monter sur le pas de la boutique, j'y montai aussi, et je glissai ma lettre. Je m'échappai aussitôt, au risque de me faire écraser. Je repassai quelques instants après, et je vis encore ma lettre, qu'on trouva en allumant. Le père était dans la boutique. Il la lut : Rose écoutait avec étonnement, et Eugénie avait un air tout à fait comique. Je me retirai dès qu'on eut serré ma lettre.

Ce fut environ cinq jours après, qu'arriva la catastrophe. J'étais venu tous les jours, mais je m'étais soigneusement observé. Enfin, je me lassai de mes précautions, et un soir, ayant trouvé ouverte une fenêtre

de la boutique sur la rue *Traversière*, j'y restai quelques instants, à considérer la belle Rose. Je m'enivrais de ce dangereux plaisir, lorsque je me sentis saisir au collet. Les poltrons qui m'arrêtaient se tuaient de me dire : « Ne vous défendez pas ; ou j'appelle à la garde ! — » Non, » leur dis-je, « ne craignez rien ; je ne me » défendrai pas. » Je fus conduit dans l'arrière-boutique. Les femmes qui vendent des légumes dans ce quartier me croyaient au moins un voleur, et la foule entoura la maison. M. Bourgeois était absent. Je fus interrogé par les garçons qui m'avaient arrêté ; la belle Rose et la vive Eugénie étaient auprès de la cheminée ; la première fort rouge, et les yeux baissés ; la seconde très disposée pour moi, et disant sans cesse : « Je ne veux pas qu'on » lui fasse de mal ! » On me fit écrire, pour voir s'il était vrai que j'eusse fait ces lettres. J'écrivis. Les faquins de garçons répétaient à tout moment : « Il faut » le mener chez un commissaire. » M. Bourgeois arriva enfin. On lui dit : « Voilà l'homme. » D'un geste, il renvoya tout le monde, et je restai dans la salle à manger, avec lui, son épouse et ses filles.

— « Vous avez écrit ces lettres ? » (Il me les présenta). — « Oui, Monsieur. — De quel droit cherchez-vous, » sans mon aveu, à faire naître dans le cœur de ma fille » un sentiment aussi dangereux, à son âge, que celui de » l'amour ? — Ne me demandez pas, Monsieur, ni » pourquoi, ni de quel droit. Je l'ignore : un sentiment » impérieux s'est emparé de mon cœur ; il a maîtrisé » ma main ; je souffrais trop : j'ai cherché à me soulager. » J'ignorais qu'on pût aimer avec cette frénésie, sans » parler à l'Objet, sans en être accueilli, sans connaître » son mérite : je le sais ; me voilà détrompé ; je ne m'y » exposerais peut-être pas, si j'avais à recommencer. — » Jeune homme, vous vous exprimez avec véhémence ! » vos lettres sont brûlantes : vous avez de l'âme... Mais

» votre conduite serait inexcusable, si j'étais moins » indulgent... Mon amie... mes enfants, » dit-il à son épouse et à ses filles, « laissez-nous... » (Elles sortirent toutes trois de la salle, et montèrent à leur appartement au second, le premier étant le magasin)... « Mon cher » ami, » me dit alors ce digne homme, « je sens ce que » vous valez par vos lettres et par vos réponses : faites-» vous connaître ; tirez parti de vos talents ; vous en » avez ; et venez me voir dès que vous aurez quelque » chose d'avantageux à m'apprendre : l'amour peut faire » en vous des miracles ; je l'ai vu à vos expressions. Je » ne vous fais aucune question aujourd'hui ; vous me » parlerez de vous-même, et sans que je vous interroge, » à notre première entrevue. Ma fille est belle ; elle a » plus de qualités que de beauté , si vous la méritez un » jour, pourquoi ne l'auriez-vous pas ?... Votre sort est » entre vos mains. Sortez par cette porte-ci, afin que le » peuple ne vous voie pas. » Il m'ouvrit la porte de derrière, me reconduisit, me serra la main, afin d'en imposer aux herbières et aux poissardes, et ne rentra qu'après m'avoir vu m'éloigner, sans avanie.

Dès que je fus en sûreté, mon premier sentiment fut celui de l'admiration pour ce digne homme ! Je le bénis du fond de mon cœur... Mais quelle tempête ! grand Dieu ! quand je vins à songer que j'aurais pu obtenir la belle Rose ! l'Objet que j'idôlatrais, Mme Parangon ressuscitée ! si j'eusse été libre !... Je compris alors, que pour me supporter moi-même, il fallait de l'énergie, du courage, un changement de mœurs ! Tous les moyens de me distinguer m'étaient fermés ; j'en fus au désespoir ! mais il me resta une salutaire inquiétude, qui me rendit le goût de l'occupation, et me donna du mépris pour les amusements.., Revenons.

Je m'en retournais tantôt concentré, tantôt éclatant et contre moi-même, et contre ma précipitation, qui

m'avait fait contracter un mariage si désavantageux avec la fille d'une méchante femme, qui ne lui avait rien donné, qui avait dissipé ce que j'avais reçu de mes parents, et qui battait Agnès en mon absence, pour l'empêcher de m'en avertir !... Je le proteste ici, je m'étais proposé de lui être attaché, d'être un gendre respectueux ; ce fut elle-même qui m'en empêcha : elle-même détruisait à Auxerre, auprès de mes parents, la réputation de sa fille, qui fut traitée par sa mère avec indignité, au voyage qu'elle fit chez la mienne en 1764, au mois de septembre, pour y accoucher de *Marion*, sa quatrième fille. Ainsi, j'étais seul, lorsque je devins amoureux de la belle Rose ; je mangeais pensionnaire chez une voisine, cette dame Duflot dont j'ai parlé, avec *Henner*, l'avocat-prote, *Miller*, le graveur-correcteur, et *Desclassan* de Toulouse, tous trois compagnons imprimeurs. Arrivé chez moi, j'éprouvai toute l'horreur de mon sort : « J'ai toujours subi le supplice de *Tantale*, » pensai-je ; « quel mauvais démon m'accompagne, et » détourne les biens, pour ne laisser tomber sur moi que » les maux ? »... Je ne dormis pas ; je fus pendant longtemps dans une sorte de rage. Mais cependant la raison l'emporta. Je n'osais plus aller dans le quartier de Rose ; je me détournais, si j'avais affaire par là... Enfin ma douleur devint moins aiguë ; elle ne fut plus qu'un sentiment profond, qui me donna de l'énergie. Comment prouver à la belle Rose et à son père que je n'étais pas indigne d'elle, que je méritais les favorables dispositions du dernier ? »... J'y réfléchis longtemps !...

L'année 1765 s'écoula dans un trouble inexprimable ! Poussé plus vivement que jamais, par le désir d'occuper Mlle Rose de moi, je cherchais à me distinguer... Ainsi, les femmes furent toujours les arbitres de ma destinée ; elles ont toujours réglé mes occupations, et décidé de

mon sort !... Combien de fois, depuis que M. Bourgeois et ses filles n'habitent plus leur maison, ai-je été la saluer par ces mots : « *Salve, o domus, quæ me fecisti scriptorem* ! ...»

Je termine ici l'époque honteuse de ma vie, celle de ma nullité, de ma misère, de mon avilissement... J'ai été sincère ; je donne un livre unique dans l'immensité des siècles, la Vie d'un Homme, détaillée sans déguisement.

O Rose ! fille céleste, et jamais oubliée, qui me rendîtes toute mon énergie, qui me désavilîtes à mes yeux, en me présentant le tableau du bonheur, et surtout le talisman de votre ressemblance avec Madame PARANGON ! soyez bénie ! vous et l'aimable Eugénie votre sœur ! Et si toutes deux vous êtes les petites-filles de *Rose Pombelins*, comme j'en ai presque la certitude, en lisant ceci (vous êtes plus jeunes que moi), soyez touchées de mon sort, et voyez que mon amour fut aussi violent qu'involontaire. Je puis dire comme Mithridate :

C'est le sort de mon sang, que de brûler pour vous !

(*Monsieur Nicolas*, VIe époque.)

LA JOLIE MERCIÈRE

OU LA

FILLE GALANTE AVANT LE MARIAGE

Un second dimanche de septembre, jour auquel la moitié de Paris va s'étouffer à *Saint-Cloud*, deux hommes étaient assis sur le quai du *Louvre*, attendant une compagnie qui leur plût, pour entrer dans un batelet. Tandis qu'ils regardaient s'embarquer les pèlerins, et surtout les aimables pèlerines du plaisir, il en vint une très bien mise, et très jolie. Elle paraissait embarrassée, et regardait d'un œil avide le monde qui s'entassait dans les batelets. Un des deux hommes dit à l'autre. — Parbleu, je crois connaître cette femme-là ! c'est une Mme *Pocimon*, cette jolie mercière du *Quai de Gèvres* ; elle est seule ; peut-être attend-elle son mari : je vais l'aborder, et nous prendrons le même batelet. L'homme se leva, et fut à la jeune dame de l'air le plus poli, pour lui faire sa proposition. Elle l'accepta, et les deux hommes lui tinrent compagnie jusqu'à ce qu'elle voulut partir. — Je crains, dit-elle au bout d'une demi-heure, que la personne que j'attends ne m'ait devancée : entrons dans le premier batelet ; je la rejoindrai à *Saint-Cloud*. Celui des deux hommes qui la connaissait, en fut ravi : depuis très longtemps il était amoureux d'elle, sans jamais avoir trouvé l'occasion de lui découvrir ses sentiments.

Il est vrai, que lorsqu'on nourrit dans son âme une passion contraire aux bonnes mœurs, on doit rougir de la montrer. Cet homme, qui se nommait *Fister*, donna la main à la jolie mercière, et ils entrèrent tous trois dans le batelet, qu'il fit partir sans attendre que les seize places fussent remplies. Ce furent en chemin les propos les plus agréables, les compliments les plus flatteurs. L'aimable marchande les méritait ; car non seulement elle était jolie, mais elle avait toutes les grâces qui peuvent rendre une femme attrayante. Fister en éprouvait plus que jamais tout le charme. Enfin, dans la crainte où il était de s'en séparer, il trouva qu'on arrivait trop tôt à *Saint-Cloud*. Ils débarquèrent, et l'amoureux Fister pria la jeune dame de permettre qu'il l'accompagnât, jusqu'à ce qu'elle eût rencontré la personne à qui elle avait donné rendez-vous. La jolie mercière se rendit à ses instances, quoique avec quelque embarras ; car elle n'aurait pas voulu qu'on vît celui qui se faisait indécemment attendre. On parcourut les auberges et le parc, sans trouver l'homme. — Si ce n'est pas une affaire indispensable, madame, qui vous amène ici, lui dit le complaisant Fister, il n'y a rien de malheureux dans votre aventure ; nous serons enchantés d'avoir l'honneur de vous conduire ; vous ferez l'agrément de notre promenade.

Il fallut bien que la jolie mercière en passât par là. On retourna dans le parc ; on vit jouer les eaux ; l'appétit vint ; on parla d'aller se rafraîchir. Fister commanda un excellent dîner, et en attendant il redoubla d'attentions pour la jolie mercière. Enfin on servit. Ce fut après que l'agréable parfum des mets, et la sève d'un bourgogne réjouissant, eurent fait circuler la gaîté dans les veines, que la belle parut entendre avec quelque plaisir les douceurs du passionné Fister. Elle en fut dix fois plus belle ; un aimable enjoûment prêta son

charme à sa figure arrondie, et elle acheva de tourner la tête à son adorateur. Enfin, comme si le sort eût voulu mettre le comble aux vœux secrets de Fister, son ami fit rencontre d'un mercier de la rue *Galande*, qui avait amené à *Saint-Cloud* sa femme et sa belle-sœur, toutes deux très aimables : cette trouvaille fut d'autant plus heureuse, que la dernière de ces deux dames était aux yeux de *Binet* (c'est l'ami de Fister) ce qu'était la jolie Pocimon à ceux de son camarade. On se réunit avec empressement à une compagnie que Binet était sans doute venu chercher ; cet heureux amant donna la main à Mlle *Geofrin* ; chacun eut sa chacune ; on s'égara seul à seule dans les allées les plus solitaires, et lorsqu'on fut las de la promenade, on s'assit sur la pelouse en un groupe, mais pas si serré que chaque couple ne pût jouir de l'aparté, quand il le jugeait à propos. On s'amusa là jusqu'à la chute du jour. Alors on regagna lentement le rivage, pour se rembarquer. Mme Pocimon dit qu'elle avait peur de l'eau le soir. Un fiacre vide se trouva par hasard ; on eut le bonheur de l'avoir, à cause du mercier qui en connaissait le cocher, son voisin : on y monta, et l'heureux Fister eut le plaisir de tenir sur ses genoux celle qu'il adorait.

On partit à la barbe de dix-mille jaloux, d'autant de jalouses, et on roula gaîment. Tout alla bien, jusqu'au bas de la montagne des *Bonshommes*. Le galant Fister ne se sentait pas de joie, et il se félicitait, avec son ami, d'avoir eu la pensée d'aller à *Saint-Cloud* : mais au bas de la montagne des *Bonshommes*, le malheur voulut qu'une des deux rossinantes s'abattît ; il fallut descendre pour la faire relever ; et son maître, qui vit bien que c'était la fatigue, pria qu'on laissât prendre une demi-heure de repos à ce pauvre animal, auquel il donna du pain trempé dans du vin. Pendant que tout cela se faisait, les trois couples, sûrs de leur voiture, se prome-

naient le long de la rivière, en se tenant de doux propos. Mme Pocimon s'appuyait mollement sur le bras du tendre Fister : la jolie belle-sœur du mercier en faisait à peu près de même sur celui du tendre Binet ; tandis que le mari et la femme, laissés à eux-mêmes, se côtoyaient froidement. Une voiture bourgeoise vint à passer, dans un moment où la jolie mercière riait assez haut. La voiture s'arrêta ; une voix en sortit : — Mais, je crois que c'est elle ! c'est Mme Pocimon ? Silence : la jolie mercière interdite, ne pouvait, ou ne voulait pas trouver de voix pour répondre. Un homme ouvrit la portière, sauta de la voiture, et vint à Fister, qu'il regarda sous le nez, ainsi que sa compagnie. — Quoi ! Madame, dit-il à la dernière ! vous me promettez, et vous allez avec d'autres ! — Je vous ai attendu, Monsieur ; ces deux messieurs en sont témoins, et je suis partie avec eux, comptant de vous trouver à *Saint-Cloud* — Vous avez été à *Saint-Cloud*, Madame ? — Oui, Monsieur : nous attendons ici notre voiture, qui a été forcée de s'arrêter. Pendant cet entretien, les deux autres couples s'étaient approchés ; de sorte que Mme Pocimon se trouvait entourée de deux jolies femmes, à qui elle avait beaucoup plu, et qui la connaissaient pour l'avoir vue dans sa boutique, et de trois hommes. Ce fut au milieu d'un cercle aussi respectable, que l'homme du carrosse bourgeois prit la jolie mercière par le bras, en lui disant : — Montez dans ma voiture, Madame la b..... ! (il lâcha ce mot grossier, où les *ss* sifflent si rudement). Mme Pocimon avait l'air de vouloir s'excuser. — Ce monsieur est-il votre mari, Madame ? lui demanda Fister. — Non, Monsieur. — Quoi ? vous n'êtes pas le mari de Madame, et vous vous donnez de ces airs-là ! Remontez vous-même dans votre voiture, mon ami, ou vous allez voir qui nous sommes. Un soufflet fut la réponse du brutal. Heureusement on n'avait pas d'épées.

Trois bras levés repoussèrent vigoureusement l'injure. L'homme du carrosse bourgeois, forcé de se retirer, vomit des horreurs contre la jolie mercière. Fister la voulait venger : mais ses amis, et Mme Pocimon elle-même le retinrent. Alors un ami de l'insolent, qui était dans la voiture avec une femme, accourut à son secours : la dame elle-même descendit, et vint faire à la jolie mercière les reproches les plus amers, accompagnés par ci par là d'expressions qui ne marquaient pas une éducation distinguée. Cependant l'homme qui avait souffleté, se réclamait d'un prince (*Condé*). — Tu devrais rougir, lui dit Fister, de profaner un nom illustre, en le faisant servir de titre à ta brutalité ! Comme les deux hommes n'étaient pas les plus forts, ils remontèrent dans leur voiture avec leur dame, et la jolie mercière resta parmi ceux qui venaient de la défendre. Le fiacre se trouva prêt ; on partit.

Cette journée était destinée aux événements malheureux pour la jolie mercière. Le reste du chemin elle fut triste, et tout ce qu'on put lui dire pour l'égayer ne fit aucune impression sur elle : auparavant elle répondait aux serrements de main de Fister ; mais depuis ce moment, la sienne demeura comme morte. On descendit à leur porte le marchand et la marchande de la *Place Maubert*, ainsi que leur aimable belle-sœur, et les deux amis remenèrent la jolie mercière. Mais comme ils allaient arrêter à la porte, elle aperçut les deux hommes dont on l'avait débarrassée en chemin ; elle s'enfonça dans la voiture, et ne fit pas le signal d'arrêter, de sorte qu'on passa outre : elle n'en dit la raison que lorsqu'on fut à quelque distance. — Comment ! s'écria Fister, cet insolent empêcherait Madame de rentrer chez elle ! Il descendit de voiture avec son ami, et ils revinrent à pied à la porte que la jolie mercière leur avait indiquée : ils y virent effectivement les deux hommes, qu'ils écar-

tèrent pour entrer dans la maison. L'amant de Mme Pocimon les reconnut pour lors, et il voulut se fâcher. Mais les réponses vigoureuses de Fister, le monde qui s'amassait autour d'eux, et la force de la raison, l'obligèrent de quitter la place. Fister fut chercher Mme Pocimon, qui gagna enfin son appartement.

Les deux amis, en sortant, rencontrèrent à la porte le mari de la jolie mercière, et le galant, qui rentraient ensemble. — Les voilà ! dit ce dernier. — Il est vrai, nous voilà : qu'en est-il ?... Vous agissez en enfant, mon cher, et de la manière la plus ridicule. Sans attendre la réponse de cet homme, qui se voyait forcé de contraindre les mouvements de sa rage, à cause de la présence de Pocimon, Fister expliqua au mari comment les choses s'étaient passées. Celui-ci qui ne vit rien là qui dut beaucoup le satisfaire, traita la femme si mal, qu'elle fut obligée de s'évader. Fister avait les yeux sur tous les mouvements : il la suivit, et la vit entrer dans l'allée d'une maison voisine, où il eut le temps de lui dire un mot. Il revint ensuite se montrer au mari, qui se disposait à courir après sa femme. Dès que ce dernier se fut éloigné, Fister alla joindre Mme Pocimon, qui le pria de la conduire chez sa mère.

La bonne dame était au lit, mais la fille de boutique et une jeune sœur étaient debout. Mme Pocimon ne désirait que le repos ; elle prit congé de Fister, que la fille de boutique reconduisit. Par un hasard assez heureux, Fister connaissait un peu cette fille, qui lui demanda tout bas par quelle aventure il se trouvait avec Mme Pocimon ? Il répondit à cette question en deux mots. La fille de boutique se mourait d'envie de parler ; mais elle n'en avait pas le temps ; elle dit à Fister de revenir le lendemain, savoir ce qui s'était passé. C'était bien ce qu'il demandait ; et la fille de boutique ne faisait que prévenir son désir.

Le lundi vers les trois heures, Fister passa devant la boutique de la jolie mercière : il l'y vit parée, l'air content. Il la salua, elle lui sourit. Sa surprise fut extrême : mais il ne la témoigna pas, il se contenta de la féliciter sur la tranquillité où il la voyait. — Ce sont de petits nuages qui se dispersent, lui répondit-elle, je me suis réconciliée avec mon mari, et avec M. *de Bourbonnais*; ils ont tous deux goûté mes raisons, je ne suis jamais plus forte contre ces gens-là que lorsque je suis seule avec eux. Fister lui témoigna sa joie de cette heureuse tournure qu'avaient prise les choses, et lui demanda permission de la voir. « Je le veux bien, répondit-elle, mais il ne faut pas que ce soit ici, vous en sentez la raison; faisons mieux : nous nous verrons chez vous. Fister, ne pouvait manquer d'accepter; mais tout ce qu'il entendait lui donnait une singulière idée de Mme Pocimon. Il la quitta, parce qu'elle parut inquiète, et il alla trouver la fille de boutique de la mère.

Cette bonne dame était mercière comme sa fille, et fort dévote. Ce jour-là, elle se trouvait indisposée ; elle gardait la chambre et sa fille cadette, jeune personne d'environ treize ans, était auprès d'elle à lui faire de pieuses lectures ; de sorte que la fille de boutique se trouvait seule au comptoir. Elle fut charmée de voir Fister, qu'elle estimait beaucoup. Il s'assit à côté d'elle, en lui témoignant sa joie et sa surprise d'avoir trouvé Mme Pocimon aussi gaie que s'il ne fut rien arrivé ! « Elle est accoutumée à ces scènes-là, lui répondit Mlle *Petit*, elle en a de pareilles au moins une fois par semaine. Je veux vous la faire connaître : après cela, vous vous lierez avec elle si vous le jugez à propos. D'abord, je vous dirai que nous sommes brouillées. Madame, lorsqu'elle était fille, m'empruntait tantôt pour avoir un colifichet, tantôt un ruban, et jusqu'à des

chaussures. Car en courant pour ses allures, elle usait le double d'une autre, et sa mère, qui est avare, aurait ouvert les yeux, mais au moyen de mes suppléments, Mademoiselle, après avoir abîmé une paire de chaussures à courir les bals, se montrait le lendemain avec ceux que j'avais payés, qui n'ayant été mis qu'une ou deux fois, paraissaient neufs. Il avait été convenu entre nous, que me gênant pour elle, et m'ôtant tout ce que je pouvais de mes profits, elle me rembourserait après son mariage, qui se mitonnait dès lors, et me ferait un petit présent. Mais à peine ai-je pu ravoir mon avance ; car elle me redoit encore. Mais c'en est trop là-dessus : je vais vous faire l'histoire de Mlle *Julie*.

« Je suis entrée chez sa mère en qualité de fille de » boutique, il y a environ six ans. Julie était alors de » l'âge de sa petite sœur, que vous venez de voir auprès » de la mère. Elle était jolie comme vous pouvez vous » l'imaginer, et moi-même je pris de l'inclination pour » elle ; j'aurais voulu être jeune homme, je n'en aurais » jamais eu d'autre. Mais la figure est bien trompeuse ! » Mlle Julie était chatte, fainéante, menteuse, qualités » qu'elle devait en partie à l'éducation de madame sa » mère, toujours prêchant, toujours grondant, épar- » gnante avec lesine, et laissant manquer du nécessaire : » ce qui obligeait à la voler pour se donner quelque- » fois le superflu. En grandissant Mlle Julie montra des » dispositions assez décidées pour le petit métier qu'elle » fait aujourd'hui ; elle souriait à tous les hommes qui » venaient à la boutique le matin, avant le lever de sa » mère, et pour peu que ce fût une figure passable, elle » avait des façons qui donnaient des espérances. Aussi » avions-nous un monde le matin, et souvent personne » dans le reste de la journée. Tous ces gens-là n'ache- » taient pas toujours, mais cependant ils prenaient de » temps en temps quelque chose, et c'était là que Julie

» faisait ses coups, de mon consentement, car elle ne » pouvait rien faire sans moi. Un jour nous manquâmes » d'y être prises ; la maman avait compté un certain » article que nous avions vendu ; de sorte qu'elle » s'aperçut que sa fille ne lui rendait pas un compte fi- » dèle ; ce qui nous attira une algarade assez humi- » liante. Nous prîmes un autre biais : comme ceux qui » achetaient le matin venaient pour voir la jolie mer- » cière, nous crûmes devoir mettre un prix à leur curio- » sité, en leur vendant plus cher. Nous ne nous en » tînmes pas là : tandis que la demoiselle faisait la belle » conversation, je feignais de prendre de l'humeur, en » disant que tout ce monde-là n'achetait rien : ce qui fut » cause que pour me contenter, on faisait toujours » quelques emplettes, sinon tous les jours, au moins de » deux l'un. Je vendais bien mes coquilles, comme vous » pensez ! et comme c'était par mon industrie, j'avais » soin de ne pas mettre dans le comptoir le fruit de mon » travail. D'ailleurs, consciencieuse comme elle l'était, » madame aurait trouvé fort mauvais que je survendisse » journellement. Ce fut par ce moyen que nous survîn- » mes à mille petites dépenses que Mlle Julie était » obligée de faire pour être mise un peu passablement, » avoir des bijoux, des odeurs, pour payer les fiacres, » quand elle voulait aller au loin, etc.

» Ce qu'elle aimait le plus, était le bal ; en second » lieu le spectacle ; puis la parure ; venait ensuite la » friandise, après laquelle marchait l'envie de courir et » de se montrer aux promenades. Mais il y avait un » embarras ; on ne pouvait se mettre à son gré, sous les » yeux de la maman, qui, outre qu'elle ne l'aurait pas » souffert, aurait découvert le fond de nos ressources. » Il vint à Julie une excellente idée ! Ce fut de louer » une chambre dans la *nouvelle halle*, que nous meu- » blâmes : je lui avançai, à cette occasion, presque toute

» ma part de nos petits profits. Julie sortait de chez sa » maman les dimanches et fêtes proprement mise, sous » prétexte d'aller à l'église, chez son frère, chez sa » sœur, etc. ; elle se rendait à sa petite chambre, où elle » mettait une robe garnie en gaze ou en dentelles, sui- » vant la saison ; elle relevait son teint, un peu pâle, » avec une idée de rouge ; elle sortait charmante, et non » reconnaissable, pour aller briller au *Palais-royal,* au » bal, à la foire, etc. : elle était conduite tout par là par » ceux de ses adorateurs qu'elle préférait, et à qui nous » avions confié le secret de la petite chambre. C'est » ainsi qu'elle a passé les trois plus belles années de sa » jeunesse, nageant dans les plaisirs, tandis que sa » bonne mère la croyait retirée, tranquille, ou à l'église : » car j'oubliais de vous dire que, lorsque Mlle Julie allait » passer la nuit au bal, je la faisais sortir, et rentrer ; » le lendemain, je la disais malade, et elle dormait jus- » qu'à l'heure du dîner, que je lui portais un bon potage » dans sa chambre, avec soit un poulet, soit une per- » drix, qu'elle m'avait fait commander chez le rôtis- » seur.

» Cependant son mari actuel, qui ne savait pas ses » petits déportements, et qui la croyait toujours sous les » ailes de sa mère, commençait à lui faire l'amour pour » le mariage. Mlle Julie le ménageait pour le besoin, » quoique au fond, elle s'embarrassât très peu de lui ; » car j'étais sa confidente : elle lui tenait la dragée haute, » au point que jamais il ne lui touchait la main que par » dessus son gant ; et lorsqu'il voulait quelquefois l'em- » brasser, elle le repoussait avec une sorte de frayeur, » en lui disant : « Eh ! mon Dieu, Monsieur ! vous êtes » donc un libertin ? Le pauvre Pocimon se retirait à » quelques pas tout honteux.

» Mlle Julie, la dernière année qu'elle a été fille, se » voyant un amoureux prêt à l'épouser, fut beau-

» coup moins retenue qu'elle n'avait encore été : mais
» pour ne pas nuire à notre petit commerce du matin à
» la boutique, elle s'y montrait plus sévère que jamais :
» nous avions eu la précaution d'en écarter ceux qui
» devaient la voir dans la chambre particulière qu'elle
» avait louée. J'eus ma part des peines qu'il fallut pren-
» dre pour les empêcher de s'y remontrer : Mlle Julie
» me promettait alors monts et merveilles ; mais je n'ai
» eu que la peine. Cependant la chambre de la *nouvelle*
» *halle* ne suffisant plus, nous en louâmes une autre
» derrière *Saint-Jean-en-grève* ; et ce fut là que Mlle Ju-
» lie donna ses rendez-vous à son plus cher favori, un
» certain homme que vous devez connaître, le plus grand
» scélérat de Paris, puisqu'il fait lui-même ce qu'il est
» chargé d'empêcher. Ce fut celui-là qui fendit la glace
» comme on dit ; après quoi ceux de la *nouvelle halle*
» eurent leur tour. Mais dès qu'il y en eut eu cinq ou
» six de favorisés, tous les autres voulurent l'être ;
» de sorte que la pauvre Julie eut fort à faire ! et ce ne
» fut pas le pis : c'est que les amoureux de la boutique
» en eurent vent, il fallut les ménager, et autant de favo-
» risés, autant de perdus pour le profit ; ils n'achetaient
» plus rien : en trois ou quatre mois, nous n'eûmes plus
» de pratiques.

» Voyant comme Mademoiselle allait, par l'intérêt que
» je prenais à elle, je veillais à sa taille, ou plutôt à ce
» qui pouvait la déranger ; tous les jours je m'informais :
» car quand on a un peu vécu, on fait un peu de tout ;
» je vis les choses à temps, et je dis à Mlle Julie : — Vite
» au mariage ! il ne faut pas ici barguigner : avez-vous
» quelqu'un de prêt que vous aimiez mieux que Poci-
» mon ? — Eh ! mon Dieu non ! répondit-elle, par mal-
» heur : — Est-ce que vous n'en voulez pas ? — C'est
» un nigaud. — C'est bien là un défaut pour un mari !
» allons, déterminez-vous ! il faut le prendre, il est

» temps. Elle voulut auparavant sonder les plus nouveaux
» de ses amoureux, mais pas un ne mordit à la grappe :
» si bien qu'elle fit entendre à Pocimon, qu'elle se ma-
» rierait avec lui, s'il l'en priait bien fort. Le mariage
» se fit donc ; et il était temps de toutes façons : la bourse
» était vide, et autre chose s'emplissait à vue d'œil.
» Elle accoucha au bout de sept mois, et l'enfant res-
» semble à son père comme deux gouttes d'eau.

» Mlle Julie avait une assez jolie dot ; son mari en
» apportait une pareille : ainsi madame brilla tout à son
» aise. Je crus qu'elle allait me payer, mais elle ne me
» donna que des espérances. Son mari était marchand
» mercier ; elle leva une boutique de modes, où elle se
» pavanait tous les jours, avec du rouge, des mouches,
» etc. La dot, et le bien du mari ont duré deux ans : le
» pauvre Pocimon, à ce terme, s'est trouvé à sec. Il a
» cru que la boutique de madame était fournie ; point du
» tout ! mais, en place, sa garde-robe l'était assez bien.
» Il y a eu des querelles dans le ménage ; la dame a
» cherché des ressources, et elle a trouvé l'homme d'hier,
» auquel elle a exposé ses petites affaires. C'est lui qui
» l'a soutenue, et qui lui a conseillé de quitter le com-
» merce des modes, qu'elle sait très bien porter, qui lui
» vont à merveille, car il faut lui rendre justice, mais
» qu'elle n'entendait ni à faire, ni à vendre, et lui a levé
» une boutique de mercerie. Mais après ce qu'elle a fait
» étant fille, vous croirez facilement que, malgré cette
» connaissance, elle a continué ses allures. Elle dispo-
» sait sa marchandise dans sa boutique, avec le plus
» d'avantage qu'elle pouvait, et elle trouvait chaland de
» temps à autre. Elle me confiait toutes ses petites
» affaires, et je lui faisais quelquefois des remontrances,
» pour son intérêt ; car elle s'exposait beaucoup, soit
» pour la réputation, soit pour autre chose. Je vais vous
» en donner une idée. Il y avait alors à Paris un vilain

» homme, assez bien nommé *Nègret* ou *Regret*, car il » était presque mulâtre, et on était toujours fâché de » l'avoir connu ; il passait journellement devant la bou- » tique, et lorgnait Julie d'une manière très affectée ; la » mine ridicule de cet original la fit d'abord rire aux » éclats : il s'en aperçut, et il s'enhardit par ce qui au- » rait dû le rendre honteux ; il entra, en riant de lui- » même, et débita, sinon des galanteries, du moins des » obscénités assez crues. Mme Pocimon en rit. Elle dit » qu'elle aimait à lire : il offrit de lui prêter des Romans » d'une lecture piquante, tels que la *Capucinade*, *Lucette*, » les *Mille et une folies*, etc. Elle accepta, et les livres » furent apportés le lendemain. Mme Pocimon, à qui la » lecture avait un peu formé le goût, trouva ces *bons* » livres misérables, et les rendit sans les achever : il » se trouva par hasard que ce jour-là Nègret ou Regret » avait sous son bras, les huit volumes de *Mme Riccoboni* ; » pour se sauver du naufrage, où l'avait exposé son » mauvais choix, il pria la jolie mercière de vouloir » bien essayer de ces nouveaux ouvrages. Elle les prit » nonchalemment. Le lendemain, à peine daignait-elle y » jeter un coup d'œil : mais elle n'y eut pas plutôt mis » le nez, qu'elle ne put les quitter ; elle les acheva tout » d'une haleine. Ils lui plaisaient tant, qu'elle renvoyait » les galants, et ne voulait pas se déranger tant que la » lecture dura ; c'est-à-dire environ huit jours.

» Regret ne reparut que le huitième, tout tremblant. » Mais quelle fut sa joie et sa surprise de voir Mme Po- » cimon, enchantée, prête à lui sauter au cou ! Il lui en » demanda le sujet : — Ces livres sont charmants ! Ha ! » monsieur Regret ! que je vous remercie. Si une *fille* » les lisait, ils lui feraient regretter de n'être plus hon- » nête.— Ce n'est pas là mon compte, répondit Regret; » je prête des livres pour attendrir le cœur, et disposer » une belle à m'écouter. — Ha bien, ceux-ci ne remplis-

» sent pas votre but. — Mais je les ai lus ! je n'y trouve
» rien de si merveilleux ! de petites aventures, contées
» dans un petit style simple, naturel, assez correct,
» mais qui n'a pas ce que vous avez dû trouver dans
» *Lucette*, et surtout dans la *Capucinade*. — Ha ! fi
» donc ! c'est une horreur ! un plat rabâchage d'une
» mauvaise brochure que j'ai lue autrefois sous le titre
» de *la Confession de la vie voluptueuse entre les capu-*
» *cins et les nonnes* ; d'ailleurs, à quoi servent toutes ces
» saletés, qui n'ont rien de vrai ? — Saletés ! madame !
» ha ! je vois bien que je suis perdu ! vous êtes une
» prude ! — Faut-il être prude, pour ne pas aimer les
» platitudes indécentes ?... — Laissons cela, interrom-
» pit Regret. Aimez-vous le spectacle ? — Passionné-
» ment, surtout les *Italiens*. — Voilà pourtant un bonheur
» qui m'arrive ! C'est justement aux *Italiens* que j'ai des
» billets quand je veux ; ainsi, vous n'aurez pas la crainte
» de me mettre en dépense. Mme Pocimon fut si enchan-
» tée de cette nouvelle offre, qu'elle pria Regret de lui
» rapporter ses premiers livres, qu'elle voulait relire ;
» ensuite elle prit jour pour aller au spectacle. Dès le
» lendemain, Regret rapporta sa pacotille, augmentée
» d'un petit ouvrage intitulé : *Ainsi va le monde*, dédié
» par l'auteur à une fille tapissière nommée *Rose*, qu'il
» a depuis fait mettre à l'hôpital. Mme Pocimon promit
» de méditer ces livres si vantés, qu'elle lut, comme elle
» put, afin d'en citer quelque chose au prêteur sur le
» ton admiratif, ce qui lui fut très difficile ! Enfin elle
» nota deux ou trois passages des plus révoltants, qu'elle
» exalta le jour de la comédie. Elle eut soin aussi de
» rabattre de son admiration pour l'auteur qu'elle avait
» loué, ce qui fit dire à Regret que son goût commen-
» çait à se former. Ils partirent dès les trois heures pour
» aller aux *Italiens*, et comme il fallait passer devant la
» porte de Regret, il engagea Mme Pocimon à monter

» chez lui. Ce fut là qu'elle fit une chose qui m'a donné
» d'elle la plus mauvaise opinion ! elle eut... une fai-
» blesse avec cette espèce de monstre, plus approchant
» du singe que de l'homme. Elle ne me l'a pas avoué ;
» mais je l'ai su de la manière que je vais vous dire. Un
» homme de la connaissance de Regret et de la mienne,
» rencontra Mme Pocimon quelque temps après cette
» partie de spectacle, dans la rue Saint-André-des-
» Arts, comme elle venait de chez son amant en titre. Il
» la connaissait de vue ; et, comme elle sait bien se met-
» tre, il la trouva si charmante, qu'il la suivit, pour voir
» ce qu'elle deviendrait. Elle traversa le pont Saint-
» Michel, le pont au Change, prit ensuite la rue Saint-
« Denis, et entra aux Innocents. Cet homme savait
» l'aventure de Regret, et voici comment : Il était allé,
» par hasard, chez ce petit ogre le lendemain de la co-
» médie. Regret, transporté, lui conta qu'il avait eu
» la veille une aventure charmante, dont il lui fit le plus
» ample détail ; mais il tut le nom de l'héroïne, plutôt
» par crainte que par discrétion. Quelques jours après,
» le même homme eut affaire chez Regret qui était ab-
» sent. Mais il y avait à la maison une grosse fille,
» nommée Louison qui, d'un mauvais lieu, était passée
» dans le domicile de Regret, où elle était servante-
» maîtresse, dans toute l'étendue qu'on peut donner à
» ces termes réunis (1). Cette fille était fort jalouse de-
» puis la visite de la belle dame. Regret avait éloigné sa
» chambrière le jour de la comédie pour avoir plus de
» liberté. Mais, au retour de cette fille, la domestique
» de l'hôte de Regret avait dit à sa camarade qu'il était
» venu chez son maître une femme mise comme une co-
» médienne. La servante-maîtresse, furieuse à ce récit,
» voulut avoir un aveu sincère ; Regret le fit, sans con-

(1) Elle est redevenue *matrulle*, rue d'Orléans, après le départ de Regret, qui a quitté Paris. (Il y est revenu).

» venir du point principal. Mais comme il l'avait dit à
» l'homme de ma connaissance, et que la servante-maî-
» tresse, qui se mourait d'envie de parler, avait raconté
» l'aventure à ce dernier telle qu'elle la savait, en nom-
» mant la dame, de ces deux récits il sortit une lumière
» complète. Ce fut d'après les idées qu'ils donnèrent de
» Mme Pocimon à l'homme qui m'a instruite, qu'il
» l'accosta aux Innocents. Il la salua, lui fit quelques
» compliments, et la laissa ensuite tranquille jusqu'à la
» sortie. Lorsqu'elle fut hors de l'église, il l'aborda de
» nouveau, et lui demanda si elle pouvait disposer du
» reste de la journée, qu'il avait une infinité de choses à
» lui dire, et qu'un entretien long et circonstancié leur
» ferait un égal plaisir à tous deux. Mme Pocimon s'ex-
» cusa d'abord ; mais, un peu pressée, elle convint qu'elle
» n'avait aucune affaire. Un fiacre se trouva là, l'homme
» l'y fit monter et la conduisit hors de Paris, du côté de
» Ménilmontant, dans un endroit agréable et tranquille.
» Ce fut là qu'il lui exposa ses sentiments. Elle voulut
» faire la prude. Il lui détailla l'aventure de Regret, l'as-
» surant qu'elle ne pouvait en nier la moindre circons-
» tance. Il fallut bien céder de toutes façons. Le lende-
» main, l'homme vint me raconter cette aventure. Tant
» il est vrai que, quand une fois on a commencé à se
» fourvoyer, un écart en nécessite un autre et conduit
» une pauvre femme, qui ne voulait avoir qu'un galant,
» à devenir presque publique ; ce qui est le cas où se
» trouve Mme Pocimon. J'ai su depuis que son galant en
» titre avait eu des renseignements au sujet de l'aven-
» ture avec le petit Regret, et qu'il lui avait fait une que-
» relle terrible. Mais elle lui jura que rien n'était plus
» faux, lui offrant toutes les preuves de son innocence
» qu'il pouvait désirer. Elle eut soin de faire paraître
» Regret, qui, flatté de l'espoir de nouvelles complaisan-
» ces, employa toute sa mauvaise logique à la justifier.

» Le galant, qui dans ce temps-là songeait à se marier,
» et qui voulait garder sa maîtresse, s'adoucit peu à peu,
» charmé qu'on voulût bien le persuader. Il n'aimait pas
» la jolie mercière, mais sa possession et sa beauté le
» flattaient également toutes deux.

» Je ne suis pas au bout! Une autre fois Mme Poci-
» mon traversait en joli déshabillé le Pont-Marie avec
» une de ses sœurs et deux filles de boutique. Sa grâce,
» qui est vraiment enchanteresse, certain tour volup-
» tueux qu'elle a dans sa marche, frappèrent un amateur
» de jolies jambes qui passait en fiacre. Il survint un
» embarras, parce que l'amateur avait fait arrêter pour
» la considérer. La belle Pocimon, que les voitures
» avaient séparée de ses compagnes, ne savait où se ré-
» fugier. L'homme ouvrit obligeamment sa portière et
» lui proposa de monter. Elle accepta. Le galant se féli-
» cita d'abord de son bonheur ; ensuite il l'assura qu'elle
» était pâle, et qu'il fallait qu'il la ramenât jusque chez
» elle, parce qu'elle se trouverait mal en allant à pied.
» Il disait cela d'un air si naturel et si pénétré, qu'il y
» aurait eu de l'impolitesse à le démentir. Elle se laissa
» persuader. Arrivée à sa porte, l'inconnu lui certifia
» qu'elle avait besoin de son bras dans l'escalier : —
» Vous êtes si délicate, Madame, qu'un rien pourrait
» vous causer un évanouissement. Elle se laissa presque
» porter chez elle. Il n'y avait personne. L'inconnu avait
» fermé la porte. Il se mit aux genoux de la belle, et lui
» dit des choses si tendres, qu'il fallut bien qu'elle en
» parut touchée; d'ailleurs, il était bel homme, ce qui
» donnait un grand prix à ce qu'il disait! Il lui jura qu'il
» était épris pour jamais, qu'il l'adorait; il fit plus, il
» jeta une bourse sur la table. Mme Pocimon, toujours
» aux expédients, y portait furtivement la vue pendant
» les tendres discours de l'inconnu, qui, l'ayant remar-
» qué, ne la ménagea plus.....

» Ce dernier trait vous paraît fort ! Un inconnu !... Le » lendemain il lui écrivit, qu'il la *remerciait de sa faci-* » *lité qui le garantissait d'une passion durable*, et il *lui* » *proposait de renouveler quelquefois le même impromptu.* » Telle fut la fin de cette aventure, digne d'une *fille* » plutôt que d'une marchande. Et la preuve de ce que » je viens d'avancer sur le compte de Mme Pocimon, » c'est une autre aventure très scandaleuse qu'elle a eue » tout *novissime*.

» Vis-à-vis chez elle, il y a un jeune marchand gan- » tier dont la femme est aimable mais simple dans sa » *mise*. Le mari, qui aime le faste comme la plupart des » maris parisiens (qui par là détruisent souvent eux- » mêmes leur maison, et rendent leurs femmes catins), » le mari citait tous les jours à la sienne Mme Pocimon, » comme un modèle de grâces et d'élégance. Il la cita » tant, il l'admira tant, qu'il en devint amoureux, qu'il » le dit, qu'il fut écouté, que sa femme le sut, qu'elle » alla quereller Mme Pocimon, et la traiter comme une » malheureuse. Ce qui fit que celle-ci s'en plaignit au » mari qui gronda sa femme, qui la battit, laquelle le » lui rendit autant qu'elle put ; ensuite alla se plaindre, » demanda séparation, et fit tant de bruit, qu'elle a » déshonoré la jolie mercière (comme on appelle » Mme Pocimon), et l'a rendue la fable de tout le quar- » tier. Son galant en titre n'a pas tardé à savoir cette » équipée. Il est accouru chez elle pour l'accabler de » reproches et de mépris. Mais Mme Pocimon est si inté- » ressante quand elle demande pardon à genoux la larme à » l'œil, qu'on ne peut lui résister. Il lui a donc par- » donné ; ensuite elle s'est justifiée, comme pour la » première fois, au sujet du petit Regret, mais elle n'a » pas quitté le gantier ; elle l'a seulement agrégé à ses » autres galants.

» Jugez à présent, Monsieur, si vous devez vous lier

» avec Mme Pocimon, et en faire votre amie, l'objet de
» votre affection et de vos complaisances ? »

Fister n'entendit pas ce long récit avec peine. La beauté de Mme Pocimon faisait bien plus d'impression sur ses sens que tout le mal qu'il apprenait d'elle ne pouvait en faire sur son esprit ; au contraire, comme il n'avait en vue qu'une intrigue criminelle, il était dans le cas de tous ceux qui commencent à séduire une femme : ils ne demandent pas mieux que de trouver la besogne à demi faite. Insensés, qui ne songent pas qu'après leur liaison, le penchant au vice, qui les avait flattés, leur ôte toute assurance et les met souvent au désespoir ! Il résolut donc de se lier avec la jolie mercière, et, en quittant la fille de boutique, il alla écrire ses propositions, qu'il dressa de manière à être acceptées. Elles le furent en effet. On trompa, pour le favoriser, l'amant en titre et le mari, on le trompa lui, pour en favoriser d'autres ; il s'en aperçut, et se vit embarqué dans une intrigue sans délicatesse. Malheureusement il avait pris de l'amour pour la sirène, et sans l'estimer, il l'adorait ; une illusion flatteuse le séduisait, lorsqu'il était avec elle, soit en particulier, soit au spectacle, soit à la promenade : dans le premier cas, elle était tendre, et donnait les plaisirs du cœur, autant que ceux des sens ; dans le second, elle enchantait par ses propos obligeants, qui étaient entendus des voisins, et qui flattaient la vanité ; dans le troisième, son amant avait la satisfaction d'être avec une jolie femme, que tout le monde admirait, et de voir envier son bonheur. Mais la réflexion causait de cruels retours ! La jalousie de Fister devint bientôt pour lui un supplice insupportable, surtout dans une occasion que voici.

Un samedi soir, il alla savoir de sa maîtresse si elle pourrait lui donner la journée du dimanche, ou du moins l'après-midi ? Elle l'assura que c'était l'impos-

sible ; qu'elle était malade à mourir, et qu'elle aspirait après un jour de boutique fermée, pour se reposer. Fister la crut, et il s'arrangea le lendemain pour aller se promener avec son ami Binet, la belle-sœur du mercier de la rue *Galande*, le mercier lui-même et sa femme. Il leur dit la raison pour laquelle il était privé de son amoureuse colombe. On partit et on fut au *Pré-Saint-Gervais*, qui, vu la saison, était une promenade enchantée ; car on sait que le *Pré-Saint-Gervais* n'est qu'un vaste jardin-verger, rempli de fontaines, d'arbres, d'arbrisseaux, et dont les sites sont infiniment variés. Fister conduisit les deux couples dans le vallon le plus délicieux ; on s'assit auprès d'une fontaine, et l'appétit aiguisé par la promenade et le bon air, fut l'assaisonnement le plus efficace d'un repas champêtre. On commençait à manger, lorsqu'à quelque distance, entre des arbustes chargés de fruits, on entendit un rire argentin. Fister prête l'oreille : on parle, et ses camarades, ainsi que lui, reconnaissent la voix de la jolie mercière. — C'est Mme Pocimon ! dit la belle-sœur. Fister rougit, pâlit ; la honte et la douleur se peignent sur son visage. Il n'a plus d'appétit ; la confusion qu'il a d'être joué l'irrite ; il se lève, et va regarder entre les branches ; il voit la jolie mercière avec le marchand gantier son voisin, que sa femme avait quitté à cause d'elle, et deux autres jeunes gens, dont chacun avait sa chacune. Il revient auprès de ses amis, et leur expose sa chance.— Parbleu ! dit Binet, il ne faut pas ici perdre la tête ; c'est notre ami, servons-le : que ces dames aillent rejoindre la compagnie, qu'elles se félicitent de la rencontre, qu'elles nous appellent, nous nous réunirons, nous feindrons de croire que Fister, que nous venons de rencontrer, était avec Mme Pocimon, nous nous plaindrons qu'il ait voulu nous le cacher ; de son côté, il ne se fâchera pas ; au contraire, il affectera la plus

grande gaîté : nous ne manquerons pas de parler de notre jolie partie de *Saint-Cloud* ; nous affecterons de vanter la bonne intelligence qui est entre Mme Pocimon et Fister ; nous les réunirons ; nous les engagerons à venir avec nous de préférence ; nous les entraînerons, et pour mieux réussir, nous persuaderons à Mme Pocimon que la gantière est au *Pré-Saint-Gervais*. — Les dames consentirent à ce que Binet leur proposait ; elles se levèrent, entrèrent dans le bocage qui recélait la jolie mercière, lui firent mille caresses, appelèrent l'une son amant, l'autre son mari, qui tous deux accoururent, et débutèrent par des compliments. Ils dirent ensuite au marchand gantier, qu'ils le félicitaient sur sa réconciliation avec Madame son épouse, qu'ils venaient de rencontrer à deux pas. — La partie que vous faites ici ensemble, ajouta Binet, indique un raccordement complet, et prouve la fausseté des bruits qu'on avait fait courir contre vous et madame ; puisque votre femme et elle se trouvent ensemble en partie de plaisir. — Le marchand gantier pâlit, la jolie mercière fut encore plus troublée. Pour achever de la déconcerter, une des dames dit tout bas à la belle Pocimon : — Nous allons gronder M. Fister, que nous voulions engager hier à venir avec nous, et qui ne nous a pas dit un mot de votre partie ; nous venons de le voir à deux pas d'ici, qui sortait avec Mme *Rigeant* (la gantière) ; mais nous avons passé fièrement, sans le regarder, et il sera bien surpris de nous voir ! — A cette confidence, la pauvre Pocimon manqua de se trouver mal ; sans y faire attention, la maîtresse de Binet dit à son galant d'aller chercher M. Fister, qu'elle ne voulait pas le bouder plus longtemps.— Non ! Non ! — s'écria la jolie mercière. Mais Binet était déjà hors du bosquet où il rentra un instant après, tenant Fister par la main. Binet l'avait prévenu sur ce qui venait de se

passer : ce qui fit qu'après s'être assis à côté de Mme Pocimon, il lui dit à l'oreille : — On nous croit ensemble, ne faites pas voir le contraire, venez avec nous, sans faire semblant de rien, et donnez-moi le bras, sans quoi vous seriez déshonorée dans leur esprit, surtout si vous étiez rencontrée en leur présence par la femme du marchand gantier, qui est ici, et qui peut-être n'y est venue que pour vous faire une scène, car elle est avec quatre hommes. — Ce long colloque étonna fort la compagnie de Mme Pocimon, et on le fut encore bien davantage, quand on la vit, à la fin du repas, se lever en même temps que Fister, dont elle prit le bras, et avec lequel elle sortit seule, sans attendre le reste de la compagnie ; le marchand gantier surtout ne pouvait revenir de son étonnement. Les amis de Fister lui firent entendre, que c'était la crainte d'être rencontrée avec lui par sa femme, qui faisait agir ainsi Mme Pocimon ; ce qui le calma. On sortit tous ensemble, et on suivit la route qu'avaient prise la jolie mercière et Fister.

Mais à peine cet amant outragé s'était-il vu hors de la portée de la voix, qu'il avait montré toute son indignation à sa maîtresse. Mme Pocimon s'excusa sur les menaces que lui avait faites son voisin. — Vous êtes son esclave ! reprit Fister; c'est que vous avez été sa complaisante ! Elle le nia et pour faire admettre sa justification, elle fit de lui le portrait le plus hideux ; le représentant comme un méchant homme, capable de la déshonorer. Malheureusement la compagnie s'était rapprochée, tandis que des buissons la dérobaient aux deux amants : de sorte que le gantier entendit le portrait que la jolie mercière faisait de lui. Furieux, il s'élance avant qu'on puisse prévoir son dessein et il l'aurait souffletée, si Fister, d'abord, ensuite toute la compagnie, n'en avaient empêché... Mais il l'accabla

d'invectives et répéta devant tout le monde à Fister ce qu'elle avait dit contre lui, le jour même. Ce trait de noirceur, qu'elle ne put nier, révolta les deux compagnies : on se réunit pour engager les deux hommes à l'abandonner sur-le-champ. — Non ! dit Fister (avec une générosité qui se trouve rarement dans une passion criminelle), non ! je n'abandonnerai pas seule ici une femme avec qui je n'ai fait, durant quelques instants de ma vie, qu'un cœur et qu'une âme : si elle est coupable je le suis comme elle, mais il faudrait être un monstre, une sorte de suicide, pour la livrer au désespoir.... Julie, je cesse de vous aimer de cette passion illégitime, qui ne produit que des fruits amers : vous venez de me convaincre, qu'il ne peut rien résulter de bon d'un attachement qui viole celle des lois de la société, singulièrement faite pour le bonheur des deux sexes : ne soyez plus qu'à votre mari, cachons-lui votre honte, mais ne le trompons plus désormais : venez, Julie, et si ma fortune peut contribuer à vous rendre la vertu praticable, la moitié de ma fortune est à vous, à compter de cet instant. Je veux plus faire pour la femme qui rentre dans son devoir, que pour celle qui s'en écarterait avec moi. Donnez-moi la main. Julie, ou Mme Pocimon, toute en larmes, se laissa glisser aux genoux de Fister ; mais il ne l'y souffrit pas. — Vous m'ouvrez les yeux, lui dit-elle, et je sens que vous avez raison ; si vous persévérez dans la résolution que vous venez de me montrer, vous me ferez adorer la vertu. — Oui, Madame, répondit-il, j'y persévérerai : je sens qu'il est avec vous un plaisir plus grand que celui de l'amour ; c'est de rendre à son devoir une femme charmante, de ramener dans son cœur la paix et le contentement : ma passion change, mais comme elle était plus tendre que sensuelle, elle se change en attachement, je veux que vous deveniez estimable, pour vous estimer ensuite : ce sera

le plus doux de mes plaisirs. — Ha ! Fister ! s'écria Julie en pleurant, vous êtes le seul homme qui m'ayez aimée !

La compagnie applaudit à ces sentiments, et le brutal gantier lui-même fut forcé de louer ceux de Fister. On s'en revint à Paris. Fister avait le bras de Mme Pocimon, qui, pénétrée de ce qu'il venait de lui dire, ne cessait de lui marquer la plus vive reconnaissance. Le lendemain, elle se mit de la plus grande modestie dans sa boutique ; elle en bannit tous les étourdis ; elle rompit avec son premier amant, avec son voisin, avec l'homme qui lui avait parlé aux *Innocents*, avec toutes ses anciennes pratiques qu'elle avait revues et elle s'en tint à Fister qui partagea sa fortune avec elle.

Cet amant d'une nouvelle espèce, a tenu sa résolution, que le succès a couronnée : Mme Pocimon est vertueuse, mais l'attachement de Fister n'est pas sans danger pour tous deux. On leur a fait entendre que leur intimité devenait trop grande ; ils le sentent et ne peuvent se séparer : à mesure que la jolie mercière devient plus régulière, son ami s'attache davantage, mais il respecte sa vertu. On le voit tous les jours auprès d'elle, enchanté de son ouvrage ; la joie brille dans les yeux de Julie, la fraîcheur de son teint annonce la tranquillité de son âme. Elle respecte son mari, Fister le considère, et, si quelquefois il vient auprès d'eux, l'ami se lève et fait place au mari. — Pourquoi donc vous déranger ? lui dit un jour Mme Pocimon. — Lorsqu'on oublie les signes extérieurs de considération, répondit Fister, on en perd bientôt la réalité ; vous et moi nous devons respecter les droits de votre époux ; il faut donc en donner des marques : c'est votre premier ami ; la première place lui est due. Qu'est-ce donc que le véritable amour, s'il est capable d'un effet contraire à lui-même ? C'est une vertu ; mais elle côtoie le vice de si

près, qu'un rien les confond. Et convenons aussi, que Mme Pocimon doit être bien aimable pour inspirer un pareil attachement !

Depuis la publication de cette *Nouvelle*, la jolie mercière est devenue veuve avec trois enfants. La première fois que Fister la vit, après la perte qu'elle venait de faire, il se contenta de lui offrir le secours de ses lumières et de sa bourse, pour arranger ses affaires. Julie éplorée accepta les offres d'un ami vertueux, qui la servit avec activité pendant treize mois sans lui dire un seul mot de ses sentiments. A la fin du deuil, et lorsque Julie ne le porta plus, il vint la trouver le dimanche matin : — Mon amie, lui dit-il, (durant son deuil il l'avait appelé *Madame*) ! Voudriez-vous venir à *Saint-Cloud* avec moi ? La jeune veuve y consentit. En route il ne lui dit rien. Arrivés dans le parc, il la divertit de son mieux ; ils firent un repas très agréable sans qu'il s'expliquât. Mais au retour il la mit sur ses genoux dans la voiture. — Ma chère Julie ! lui dit-il, il y a quatre ans qu'à pareil jour, nous fîmes connaissance : vous étiez engagée vous ne l'êtes plus ; je vous offre un époux dans votre ami et un père tendre pour vos enfants. — Ha ! dit Julie, quel bonheur ! Mais je n'osais plus l'espérer !

(*Les Contemporaines*, tome XIX, ou tome II des *Contemporaines Communes*).

DE LA MANIÈRE

DONT UNE FEMME DOIT AIMER SON MARI

Je vais continuer, mesdames et très honorées sœurs, à vous exposer la conduite de l'aimable Hélisenne. Si cette nouvelle mariée fut aimée, si elle continue à plaire, au bout de trois ans, vous en avez vu la raison, c'est qu'au moyen de sa retenue, de sa modestie, elle conserva les grâces de *fille*, qui lui avaient donné le cœur de son époux. Mais, à mesure qu'elle avance dans la carrière de la vie, la nature lui donne d'autres moyens, non de plaire, mais d'attacher, car les moyens de plaire deviennent de jour en jour plus difficiles ! Cependant, il faut bien se garder de les abandonner ! il faut seulement s'appuyer sur les moyens d'attacher, rendre ceux-ci agréables et ne pas s'en faire un titre d'exigence et de mauvaise humeur, comme tant de femmes... Mais il est inutile de multiplier les préceptes ; l'exemple vaudra mieux.

En trouvant son bonheur dans l'amour de son mari, Helisenne sentit, avec le désir de le conserver, une vive reconnaissance pour celui qui le lui procurait. Ce dernier sentiment lui fit faire bien des réflexions sur la manière dont elle devait l'aimer, pour le rendre heureux et l'être par lui ! Elle vit deux choses à faire, l'une

absolument extérieure, et l'autre plus morale, plus dépendante du cœur et de l'esprit.

La première chose fut d'étudier les goûts de son mari, relatifs à elle, sur sa conduite, sur le genre de parure qu'il semblait préférer et ses goûts généraux. Comme il faut tout particulariser dans ces discours de morale pratique, je vais vous exposer les goûts qu'Helisenne découvrit dans son mari, relativement à elle.

Le comte de Guebeau aimait sa taille dégagée, sa marche molle et voluptueuse, son air de douceur et de naïveté, la juste proportion de la jambe, la forme agréable de son pied, la beauté, la blancheur de sa gorge, de son bras, de sa main. Elle mit son étude à conserver tout cela, autant que le mariage et le temps qui détruit tout, le lui permettaient : elle changeait ; mais elle avait soin, par son attention sur elle-même, de changer si imperceptiblement, que le comte s'en aperçut à peine. Hé ! combien de femmes affectent au contraire de changer rapidement, de s'abandonner elles-mêmes, quand il ne s'agit que de leur mari, sous prétexte, disent-elles, qu'elles n'ont plus personne à qui plaire ! Infortunée, tu as ton mari ; tu as à plaire à l'homme qu'il t'importe le plus de charmer !

Mais quoi qu'on fasse, l'on ne saurait empêcher les ravages du temps ; et si l'époux n'a pas des goûts factices, de ces goûts, enfants de la corruption, si l'on veut, ou tout au moins de l'exaltation, il est difficile de lui plaire longtemps et d'exciter en lui les désirs. Heureusement, de nos jours, les hommes sans goût pour la parure sont excessivement rares, ou plutôt, il n'en est point : nos habits nous sont identifiés dès l'enfance, et quand une fille inspire de l'amour, sa manière de se mettre est un de ses attraits, aussi essentiels que les yeux, ses traits, sa taille. Souvent on a vu des amants qui n'avaient été touchés que par un seul de nos attraits,

celui d'un pied bien fait, chaussé d'une manière qui leur convenait : ce goût faisait partie de la jeune personne, et tout en se l'avouant peu jolie de visage, on l'adorait, ou elle inspirait les plus ardents désirs. Helisenne, en étudiant les goûts moraux de son mari, ne négligea pas ceux du caprice et de la fantaisie, et ce fut pour elle le moyen le plus efficace, le plus facile de conserver dans son mari la partie physique de sa tendresse. Les agréments, la fraîcheur passent, mais l'art de se mettre avec grâces, la propreté, tel genre de coiffure, une chaussure provocante, peuvent être les mêmes jusqu'à cinquante ans. Je conviens que pour employer ces moyens avec une assiduité qui jamais ne se démente, il faut bien aimer son mari ! mais c'est en cela qu'excellait Helisenne : Vous avez vu quelquefois de ces négligés, qui vieillissent une femme tout d'un coup de dix ans ? Vous avez vu aussi de ces parures qui rajeunissent d'autant, et qui ramènent l'air et les grâces de vingt ans dans une personne de trente et trente-cinq. Les actrices qui souvent ont besoin de ces ressources sur le théâtre, les poussent aussi loin qu'elles peuvent aller. Cependant, je crois que certaines femmes d'une figure arrondie, peuvent encore les porter plus loin, et j'ai connu particulièrement une simple bourgeoise, qui, à quarante ans, n'en paraissait que vingt, lorsqu'elle voulait s'en donner la peine. La comtesse de Guebeau, qui trouvait le bonheur suprême dans la tendresse qu'elle avait pour son mari, essayait en particulier tout ce qui pouvait réparer les *injures* du mariage et du temps et elle ne paraissait jamais devant lui, qu'à son avantage. Il ne la vit jamais dans un négligé repoussant ; elle avait toujours, même en se levant, ce *coquet* des jeunes filles ; et pour l'avoir, elle rejetait, elle repoussait loin d'elle avec une sorte d'horreur, tous ces *aisés* qu'affectent les femmes, comme peignoirs, simarres, etc. Tout ce

qu'elle portait montrait sa taille et semblait prendre sur elle une sorte de vie, une teinte de volupté. Le son de sa voix était doux, son articulation était naïve ; elle cultivait avec soin ces deux qualités naturelles et tâchait de n'en rien perdre. Son rire avait été loué par son mari ; elle le conservait comme il lui avait plu. Et il ne faut pas croire que cela fût difficile ! Helisenne aimait, et tous les soins devenaient un plaisir : Helisenne aimait, parce qu'elle avait l'esprit juste, et qu'elle avait senti, qu'il n'est de bonheur pour une femme, que dans l'attachement à son époux.

Mais elle allait plus loin : elle l'aimait pour lui-même, et trouvait son bonheur à l'aimer ainsi. Le comte, quoique raisonnable et vertueux, comme vous l'avez vu, mesdames et chères sœurs, avait les défauts inséparables de l'humanité. Quelquefois il était brusque et repoussant; une brusquerie de la part de l'homme a quelquefois détruit la paix et la tranquillité d'un ménage, lorsque la femme est exigeante et boudeuse ; d'autres fois M. de Guebeau était ardent, jusqu'à la brutalité, car il ne faut pas s'imaginer que ce fut toujours cet homme réservé qui respectait la pudeur de sa jeune épouse ; en avançant en âge, il devenait moins délicat, et comme il avait des mœurs, qu'il était uniquement attaché à sa femme, il arrivait qu'après des absences de nécessité, il revenait plein d'une ardeur, qui ressemblait bien plus à la passion des anciens héros d'Homère, qu'à la tendresse d'Amadis et de nos chevaliers romanesques. Que devait alors faire la pudique Hélisenne ? Refuser ? Ç'aurait été la plus grande des imprudences, et exposer les mœurs, la fidélité de son époux. Elle cédait ; elle cédait avec toute la complaisance d'une femme qui n'existe que pour son mari : ce n'était plus cette réserve de nouvelle mariée, qui la rendait encore fille ; c'était une recherche, une réalisation de tout ce qui pouvait satis-

faire une passion peu délicate : elle portait la complaisance si loin, qu'aucune femmme ne peut l'égaler, loin de la surpasser.... L'époux s'attachait à elle par un motif nouveau, par la jouissance plus entière, plus délicieuse: Elle ne se contentait pas des complaisances, qui, à la longue, deviennent insipides dans un objet sans attraits; Helisenne, qui avait étudié les goûts de son mari, ne se présentait jamais à lui que parée de la manière qui lui plaisait davantage : propreté exquise, coiffure élégante, parure convenable ; c'était ordinairement un déshabillé plus blanc que la neige, avec tous les agréments qui en augmentaient la grâce ; bas de soie ou de coton très fin, soulier blanc, fait dans la forme qui provoquait davantage le goût de son mari : un bain journalier était la base de sa parure. Dans cette situation, le comte trouvait dans son épouse une perle pour la propreté ; une grâce pour l'élégance ; Cypris, pour l'amour et la volupté ! Hé ! quelle femme égalait la sienne ! En était-il qu'il pût lui comparer ? Tout ce qui frappait ses regards était éblouissant, et nourrissait le goût que les charmes extérieurs avaient inspiré...

Ces détails vous paraissent extraordinaires, mesdames et très chères sœurs ! Ha ! je sais bien qu'ils ne sont pas ordinaires ! je sais bien, que dans les avis que nos graves moralistes donnent aux femmes, ils n'emploient que de vaines et vagues formules ! On parle de vertu, d'attachement, de tendresse, de décence, sans penser, que tout cela n'est que des mots, et qu'un soulier crotté, un bas sale ou mal tiré, un déshabillé en ruche et malpropre, ont quelquefois éloigné pour jamais de sa femme un mari dégoûté ! Que ne puis-je dire ici les autres causes de cet éloignement des maris pour leurs femmes ? Combien en est-il, dans notre sexe, qui négligent l'usage du bain et même absolument de l'eau ? tandis que les ablutions fréquentes sont aussi nécessaires au corps des

femmes que les bons musulmans les croient utiles à leur âme....

Helisenne, lorsque le hasard découvrait quelque partie de son corps, annonçait par sa blancheur de lait, l'attention qu'elle avait sur elle-même. Elle n'avait pas d'odeurs, mais c'est qu'elle n'en avait pas besoin ; l'eau fraîche et pure lui tenait lieu de lavande, et son extrême propreté contribuait également à sa fraîcheur et à sa santé, au lieu que les eaux-de-vie, de senteur, etc., racornissent l'épiderme, le rendent écailleux, rude, brunâtre, et donnent à la peau l'aridité de la vieillesse. Une passion tumultueuse et criminelle ne troubla jamais la tranquillité de ses nuits : elle a toujours présent l'objet qu'elle aime le mieux, et son contentement habituel rend son humeur toujours égale. Mais elle n'est contente, que parce qu'elle cherche tous les moyens pour l'être. Elle n'attend pas son bonheur du hasard ; elle le fait elle-même, par les précautions que j'ai détaillées.

Le bonheur n'est pas une plante sauvage, qui vient spontanément, comme les mauvaises herbes des jardins : c'est un fruit délicieux, qu'on ne rend tel, qu'à force de culture. Qui pourrait exprimer les scrupuleuses attentions qu'employait Helisenne ! Tout était prévu, tout était préparé, sans air d'apprêt. Son mari arrivait-il ? Elle étudiait son air, avant même qu'il l'eût aperçue, pour s'y conformer dans son accueil, dans son empressement. Car sa manière de recevoir n'était pas toujours la même. Tantôt, elle se précipitait dans les bras de son mari : c'était lorsqu'elle voyait qu'elle était vivement désirée ; d'autres fois elle paraissait timide, craintive, mais d'une manière affectueuse ; quelquefois elle était raisonnable, sensée, presque froide : s'il s'en plaignait, elle lui disait en riant : mon ami, je m'essaie dans la manière de te recevoir quand nos enfants seront mariés.

Je n'ai rien dit des enfants d'Helisenne ; je réserve cet article pour un autre *discours ;* ou, si j'en parle dans celui-ci, c'est relativement au mari seul. Durant ses grossesses, pendant le travail et dans ses couches, la comtesse de Guebeau était toujours attentive aux grâces, à l'amabilité, à la propreté la plus recherchée : elle avait pour maxime, qu'être vue non attrayante une fois, une seule fois par son mari, c'était porter à son goût un coup irréparable. Elle évitait ce qui pouvait le porter, ce coup funeste ; et souvent, dans la crainte de n'avoir pas tout ce qu'il fallait pour plaire, elle interdisait adroitement sa présence. Pour tout au monde, elle n'aurait pas voulu qu'on introduisît, ni lui, ni tout autre homme, même un domestique, quand elle ne se croyait pas un objet attrayant, intéressant ; et peut-on être intéressante sans attraits ? J'ai dit aucun homme : c'est qu'un homme pouvait dire comme il l'avait vue, et son mari l'entendre; il fallait qu'on n'eût d'elle qu'une idée agréable. Hé ! ne pensez pas que tout cela fût difficile, et demandât des attentions infinies ! Helisenne le faisait naturellement.

Durant la première grossesse, les attentions de son mari étaient tendres, empressées ; ç'aurait été le mortifier, le priver d'une des plus grandes douceurs du mariage, que de n'en pas user. D'ailleurs, quel être intéressant, qu'une jeune et tendre épouse à sa première grossesse ! Sa pâleur même est un charme de plus. Dans les suivantes, Hélisenne fut plus gaie, moins mignarde, moins langoureuse ; elle évitait tout ce qui pouvait la faire paraître souffrante, traînante, capricieuse : elle prenait une gravité douce et sereine, qui lui allait infiniment bien. Elle parlait alors à son mari, plus en sœur qu'en épouse ; elle était aussi affectionnée, et moins caressante ; elle avait plus de dignité ; elle semblait dire à son époux : Respecte ton ouvrage,

et prends garde de souiller l'être innocent que je porte dans mon sein !...

Son mari n'assista qu'une fois à ses couches ; ce fut aux premières ; encore ne fut-ce qu'en partie. Elle était alors doublement intéressante ; sa jeunesse, son inexpérience, ses craintes, la joie dont elles étaient mêlées, l'attendrissement du comte, l'espoir d'un fils, tout cela faisait qu'il n'y avait aucun échec à craindre. Mais ensuite, Helisenne sut toujours l'éloigner. Il cédait par complaisance, et ne la revoyait que dans un état de tranquillité, où elle était maîtresse d'elle-même. Durant la gésine, elle s'observait plus scrupuleusement que jamais. Il ne lui fallait, pour cela, pas plus de soins que n'en a une simple bourgeoise ; la propreté est une vertu facile, quand on l'aime, et on fait soi-même, en cela, plus que tout autre. Il existe cette différence entre la propreté vertu, et le luxe qu'on nomme ainsi, que la première tient à l'âme, et qu'elle en est une qualité, au lieu que le luxe est extérieur ; il est l'ouvrage des autres ; il demande des soins, des dépenses, et souvent ne remplit aucunement le but principal.

Nous avons maintenant deux grandes observations à faire. La première, c'est le temps et la manière de recevoir un homme après ses couches. La seconde, s'il faut nourrir son enfant. Je commence par la dernière.

Naturellement on doit nourrir ; c'est la règle générale, c'est la loi de la nature ; mais il est des exceptions. Le goût et la volonté du mari doivent régler la femme ; elle ne peut et ne doit absolument pas aller contre ce qu'il désire et ce qui lui plaît. Une autre exception, pour les villes, c'est la vie tumultueuse, échauffante ; il faut, ou la changer, ou renoncer à nourrir. Enfin, il peut y avoir des obstacles naturels. Helisenne n'en eut aucun : elle nourrit. Ce fut un surcroît d'attentions, car une femme a beaucoup à faire, quand elle est nour-

rice, pour entretenir le goût de son mari ! Observez que le goût n'est pas l'estime, l'attachement, pas même la tendresse ; mais une femme accoutumée à une extrême propreté, surmonte tous les obstacles ; elle conserve le goût, et trouve le moyen, en nourrissant, d'exciter davantage l'attachement et la tendresse ; car pour l'estime, cela est naturel.

Une femme, qui ne nourrit pas, peut recevoir son mari, lorsqu'elle est pleinement rétablie ; c'est-à-dire, lorsque le désordre occasionné pas l'accouchement est pleinement réparé : car il n'en est pas des femmes honnêtes, tendres, aimantes, comme des *filles* et des libertines ; celles-ci n'ont que les ressources physiques ; au lieu que les épouses sensibles ont leur amour, qui tient lieu de toutes les autres, parce qu'il rend les embrassements délicieux : mais une femme qui nourrit, comment fera-t-elle, si son mari est d'un tempérament ardent, si,... je dois le dire, si ses mœurs sont exposées ; si une tendre et vertueuse épouse, occupée des soins de la maternité, s'aperçoit que les regards de l'époux qu'elle chérit, dont la tendresse est essentielle à son bonheur, se portent sur une autre femme, avec l'expression du désir ? N'est-il aucun moyen de prévenir les écarts ?... Il en est, et la vertueuse Helisenne, qui nourrissait, est un modèle à citer. Mais, pour me faire entendre de cette chaste Assemblée, je suis obligée d'employer un préambule et des circonlocutions.

L'amour, mêlé de physique et de moral, tel qu'on le ressent dans l'état de civilisation, et surtout dans le mariage, est non seulement un plaisir, mais un baume salutaire, qui contribue à la santé : combien n'a-t-on pas vu de ces hommes tristes, mélancoliques, maigres avant le mariage, devenir, après leur union avec une épouse aimée, qui a toute leur confiance, gais, bien portants ? C'est que l'amour de tendresse, si délicieux

par lui-même, épanouit le cœur, atténue le sang et les humeurs, les fait circuler aisément dans les plus petits vaisseaux capillaires, et par là produit dans l'économie animale, un bon ordre qui contribue à la santé, qui prévient les obstructions, et même la phtisie, pourvu que le physique, dans ce dernier cas, n'appauvrisse pas trop la partie balsamique du sang. Il suit de ce dernier point, que faire l'amour tendrement, mais vertueusement, serait très favorable aux personnes disposées à devenir poitrinaires ; et nous avons encore ici l'expérience pour nous. Rien de plus brillant en faisant l'amour, que la santé des jeunes personnes délicates, qui languissent aussitôt après le mariage, parce qu'elles sont poitrinaires, et qui périssent au premier ou au second enfant : c'est que l'amour moral leur était aussi avantageux, que l'amour physique leur est devenu contraire, surtout après l'anéantissement du premier. Il en est de même des hommes : s'ils aiment vertueusement, plus ils sont passionnés, plus l'amour fortifie leur tempérament débile, à raison de cette atténuation du sang et des humeurs, dont j'ai parlé.

Helisenne était instruite de ces vérités, par un médecin, homme estimable autant qu'habile, qu'elle consultait également pour le moral et pour le physique. C'est d'après les principes qu'elle s'était faits, en conséquence de ses lumières, qu'elle régla sa conduite avec son mari, dans le temps de l'allaitement : elle ne s'occupait pas tellement du fils, qu'elle oubliât le père et le mari : elle avait des heures où elle était toute à l'époux, par ces épanchements délicieux de tendresse qui remplissent l'âme. Il arrivait quelquefois, dans ces occasions, qu'il y avait des écarts, mais ils étaient rares, et d'ailleurs ils prévenaient un mal plus grand...

C'est ainsi qu'en tout temps, en toute occasion, Helisienne suffisait à son mari : non seulement elle était

solidement bonne épouse, bonne ménagère, douce, empressée, soumise, bonne mère, mais elle songeait aux plaisirs : elle les donnait vifs, délicieux ; elle portait la complaisance et le dévouement aussi loin que ces vertueuses romaines, la gloire de notre sexe, et dont l'impie *Martial* a osé profaner les noms divins, dans une de ses sales épigrammes : (c'est la 105e du XIe liv.)

Voilà, Mesdames et très chères sœurs, ce que j'avais préparé, pour *les femmes mariées depuis trois ans.*

(*Les Parisiennes*, IIe volume. *Les Nouvelles mariées : les Mariées depuis trois ans.*)

LE PALAIS ROYAL

HISTOIRE

DES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS

•

Fi ! quelle histoire ! — Ah ! Ah ! monsieur, madame, ou mademoiselle, ne faites pas si *fi* ! Vous lisez bien l'histoire des singes ? celle du bœuf, de l'éléphant, du rhinocéros, et Buffon a su vous intéresser pour l'âne ?... Nous allons, nous, vous parler d'êtres humains. Nous allons faire un livre très moral, sur de très immorales créatures qui, malgré quelques ressemblances, sont fort au-dessus des juments, des ânesses, et de toutes les montures possibles. Les belles du Palais-Royal sont très jolies ! surtout les jeunes ; quant aux vieilles, c'est comme partout ; une vieille bête n'est jamais belle.

Quoi qu'il en soit, nous allons vous peindre des mœurs singulières, insolites, et beaucoup plus piquantes aujourd'hui, qu'il y a six mois. Nous vous en dirons la raison.

Mais auparavant, donnons une idée de la figure, de l'âge, de la taille, de la mise de la marche, des mœurs et des talents de ces belles, sous les noms de guerre qu'elles ont adoptés.

La première de toutes, par l'importance qu'elle se donne, est FILUMÈNE, nom savant, qu'on a prêté sans

doute à cette nymphe, lors de son début, à cause de sa taille joncée. Elle marche lentement, avec dignité, portant autour d'elle des regards quêteurs, qu'elle s'efforce de rendre languissants. Elle est ordinairement en caraco bleu ciel, avec la jupe de gaze traînante. Elle est mieux chaussée que ses compagnes, et jamais à plat.

II. Bouton de rose est une petite et jolie personne, toujours en linon. Elle affecte la marche de Filumène; à peu près comme on voit qu'au ciel, à la même heure où ces deux belles se montrent, la *Petite* affecte de ressembler à la *Grande-Ourse*.

III. Mélanie est une grande fille, mise grandement, dont ordinairement la jupe de gaze est bordée d'un large ruban violet. Elle a les cheveux du plus beau noir, mais elle n'est pas jolie. Cependant elle a des amateurs qui vont chez elle admirer la grande nature.

IV. Aglaé : C'est une jolie fille, un peu moins grande que Filumène, et qui lui ressemble ; car souvent on la prend pour celle-ci. Elle est mise avec goût, mais moins bien que son modèle. Pour qu'elle brille, il faut que Filumène ait mené quelqu'un *à la maison*.

V. Rosemonde : C'est une Allemande charmante, d'un blond cendré très agréable, et dont la marche, ressemblant à celle de la princesse de ****, et d'une belle encore plus relevée, inspire la volupté. Elle est presque toujours en gaze, coiffée en fleurs, ou seulement de ses beaux cheveux, qui sont moins touffus, depuis quelques mois. Elle demeure *rue du Bouloi*.

VI. Bienfaite : C'est une brune, à couleurs fortes, qui peut-être a pris son nom de sa taille parfaite. Elle est très brune, et très sotte.

VII. Fayelle : Grande femme, avec une grande bouche, demi-blonde, qui a pris son nom de sa ressemblance avec une actrice de la comédie-ariette.

VIII. Chouchou : Petite fille très jolie, ou plutôt

mignonne, d'environ douze ans, que conduit une grosse femme dont l'air annonce tous les vices.

IX. Cécilia : C'est une blonde faite au tour, ayant la démarche voluptueuse, l'air distingué. Elle est ordinairement en jupe de gaze, avec un corset brun uni, ou tout en blanc. Elle ne va jamais seule, et donne toujours le bras à une sorte de cuisinière ou de femme de chambre. On l'appelle *la Blonde voluptueuse*.

X et XI. Cécile et Rosette : Deux petites filles, d'environ 14 à 15 ans, toujours ensemble. Cécile est très jolie, mais coquine, insolente ; Rosette est brune, un peu pâle, mais douce, complaisante. On va *à la maison* pour Cécile ; l'on y reste pour Rosette.

XII. Zaïre : Fille svelte, presque toujours mise en rayé brun. Elle est d'une jolie figure arrondie et riante. Nous l'avons connue dans une occasion singulière ! Le 1er octobre 1789, un garde national la rencontra dans l'allée la plus proche du club, et lui parla. Après une vingtaine de pas, elle voulut le quitter, et prendre l'allée du milieu. L'homme la retint, et lui saisissant assez rudement le bras, il lui dit : « Marche là, devant moi, sur cette ligne. » Et elle marcha ; mais en lançant un regard désarmant, si doux, si touchant, qu'il nous fit impression. En effet, cette soirée-là, les filles du Palais-Royal étaient le jouet de la jeunesse indisciplinée, qui les entourait, les troussait et les fouettait. Nous ne sommes ni les soutiens, ni les apôtres du vice, mais nous disons que cette coupable licence, que l'on souffre, sans mot dire, accoutume une jeunesse, composée d'apprentis, à devenir cannibale... Aussi, la pauvre Zaïre tremblait-elle que le jeune garde-bourgeoise ne la livrât à ces *Tigrots*. Elle fit tout ce qu'il voulut. Nous observâmes qu'un des ordres qu'il lui donna, fut d'aller embrasser un abbé ; puis, de se trousser au milieu de l'allée. Il fallait voir l'air de Zaïre !... Elle nous

fit pitié ; nous la délivrâmes, malgré notre infirmité notoire.

XIII. Adélaïde : Grande et charmante fille, ayant l'air aussi décent que son état l'est peu. Elle paraît rarement, et toujours avec une grosse femme qui, dès qu'on l'a regardée, dit : *Nous allons à la maison.* Et elle y va. On la nomme l'Athénienne.

XIV. Dorine, ou la Philosophe : C'est une fille de 24 ans, l'air distingué, ordinairement vêtue en mousseline sur un fond rose. Elle marche avec grâce et lenteur ; ce qui lui sied, à cause de sa délicatesse. Elle est très polie, et sa conversation a des charmes.

XV. Coquine : C'est une petite friponne, souvent en corset rose, bleu ciel, ou aurore, avec la jupe de gaze : elle est très jolie, très effrontée, très provocante, et elle a choisi le nom qui la caractérise.

XVI. Elise : Femme taillée par la volupté plutôt que par les grâces : elle a 25 à 26 ans ; sa taille est épaissie, mais admirablement coupée ; sa marche, son tour de jupe, son port de tête inspirent la volupté. On ne la voit qu'en blanc, en jupe non traînante ; celle à la mode, malgré sa grâce, lui ferait perdre quelque chose.

XVII. Eléonore : C'est une éveillée, le plus souvent en corset brun, avec la jupe de gaze traînante : elle est vive, enjouée, et donne plus de plaisir par Momus, que par Cypris.

XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV. Sofie, Angélique, adèle, Zéfire, Zoé, Esther, Zilia : jeunes personnes, qui viennent rarement dans le jardin le soir, quoiqu'elles demeurent dans une maison voisine, chez une célèbre Matrulle. On les nomme les *Houris*, Sofie est brune, Angélique est blonde, Adèle est rouge, et Zéfire cendrée. Lorsque vous entrez, on vous livre à Sofie, qui, modestement parée, vous reçoit avec une politesse bourgeoise et vous persuade que vous êtes

avec une honnête fille : elle aiguise les désirs, et ne les satisfait pas. Au moment où vous devenez pressant, une porte s'ouvre, vous poursuivez la belle, et vous tombez dans les bras d'Angélique, qui a beaucoup plus d'éclat.

Vous trouvez ici une douce langueur, et tout ce qui peut flatter la vue, des pieds à la tête. Excité par tant de charmes, vous voulez jouir... Angélique se dérobe, et vous trouvez Adèle.

Cette belle rouge ne blesse par aucun défaut de sa couleur ; elle n'a ni odeur, ni taches rousses : c'est une blancheur éblouissante ; elle est plus parfaite qu'Angélique : vous êtes en feu. Elle disparaît, comme les deux autres, et vous trouvez Zéfire.

C'est une céleste créature que celle-ci, et la plus belle des quatre : ses cheveux fins, son air touchant, ses manières caressantes vous empêchent de regretter ses compagnes. Vous ne vous possédez plus, et la délicate Zéfire ne pourrait se défendre d'un homme vigoureux. Quatre nouvelles filles très jolies viennent à son secours, vous enlèvent, elle fuit, et vous vous refroidissez avec une des quatre.

Zoé est destinée à doubler Zéfire, et non à la remplacer : c'est une charmante blonde ! mais ce n'est pas Zéfire.

Esther est une noire parfaite, ayant l'air tendre, languissant ; elle parle à peine français, mais ses demi-expressions sont touchantes et voluptueuses : elle est née en Afrique, au royaume de Juida ; c'est une des filles d'un grand du pays ; le fils aîné, héritier unique du père, la vendit avec sa mère aux Européens.

Zilia est métive, un peu cuivrée, et paraît descendre d'une Péruvienne et d'un Français : elle a de belles couleurs rosées, et la peau d'un satiné admirable. On vous demande votre goût : on vous donne Esther, s'il est noir ; mais on ne vous la laisse pas : Zilia sur-

vient. Elle est unique, et jamais elle n'accorde le complément; de jolies, mais ignobles créatures la substituent.

On donne, pour tout cela, depuis un louis, jusqu'à deux, et l'on a de la volupté pour son argent. Mais après avoir passé par les mains de ces créatures, il n'est plus d'homme qui soit homme avec les femmes honnêtes; il les fuit, il est blasé; il est nul pour le mariage et la génération : un jeune seigneur, pour avoir un héritier, a été dernièrement obligé de conduire sa jeune épouse dans cette maison, sans la lui faire connaître; elle a succédé à Zéfire, elle est devenue mère. Je ne sais mais il me semble que l'enfant, ainsi conçu, dans le délire de l'imagination d'un père affaibli, sera languissant, imbécile, ou vicieux. Les six belles, Sofie, Angélique, Adèle, Zéfire, Esther et Zilia, se nomment les *Houris :* on assure qu'elles sont encore vierges, et qu'au moment où elles auront cessé de l'être, la Matrulle leur en substituera d'autres, qu'elle fait élever pour ce rôle, dans une maison séparée.

XXV, XXVI, XXVII, XXVIII. Dorothée, Jeanne, Agnès, Corisandre : L'art de la débauche est aujourd'hui porté, à Paris, beaucoup au delà de ce qu'il était chez les Romains, du temps de Pétrone, de Juvénal et de Martial; c'est-à-dire, sous les Néron et les Domitien. Les quatre filles que nous venons de nommer, expriment, par leurs noms, leurs charmes, et leur caractère, celui des quatre héroïnes de la *Pucelle* de Voltaire : pour un louis, elles se succèdent; pour six francs, on n'en a qu'une, et l'on choisit : l'un veut Jeanne, qui est terrible; l'autre la douce et tendre Dorothée; celui-ci, Agnès la timorée; celui-là, la sotte Corisandre.

XXIX, XXX, XXXI, XXXII. Une autre Matrulle du Palais-Royal a trouvé un moyen nouveau de gagner de

l'argent : elle est riche ; elle a fait en grand son métier, qu'elle a pris par goût : avant d'être artiste, elle était *amateuse :* elle cherche partout de jolies fillettes qui ressemblent aux plus belles femmes de la cour et de la ville ; elle les leur fait voir, par des moyens qu'elle paie sans doute aux domestiques, les leur fait imiter du plus près possible ; les habille comme elles ; leur fait affecter le même son de voix, les mêmes nuances, adopter les mêmes mots favoris, les mêmes tournures ; et quand elle a réussi, elle découvre les hommes hors de portée, qui sont amoureux de ces dames, et leur fait payer cher une illusion *Ixionne*. Elle a ainsi vendu en effigie tout ce qu'il y a de grand à la Cour et dans le Royaume : elle donne à ces filles les noms de leurs ressemblances ; et comme les dames sont plus âgées, la Matrulle, par la parure, fait avancer l'aiguille du temps sur ces statues animées. On n'ose ici dire les noms qu'ont porté les quatre filles dont il est question dans cet article. On les appellera seulement Gertrude, Isabelle, Rosière, et Polhimnie : la Matrulle se nommait Cunégonde.

SOPHIE

Nous cherchâmes ardemment Dorine, mais ne l'ayant pas aperçue, nous eûmes l'avantage inespéré de joindre Elise. Elle voulut aller chercher son enfant. Nous lui protestâmes qu'elle était si belle femme, que nous nous trouvions fiers de cheminer avec elle.

Dans ce moment, parurent six jeunes filles, les mêmes dont il est parlé dans notre préambule sous les n°s 18, 19, 20, 21, 22 et 23. Elles nous frappèrent tellement, que nous étions comme fâchés de nous être embarrassés d'Elise. Mais nous raisonnions en aveugles. Les six

nymphes ne firent qu'apparaître un instant et rentrèrent aussitôt, pour ne plus ressortir.

Nous demandâmes à Elise si elle les connaisait ? — Ce sont les *Houris* ! nous répondit-elle. — Nous lui offrîmes nos six francs, pour une demi-heure de conversation. La belle consentit au marché, mais elle voulut absolument avoir son enfant : — Si ce n'est pour toi, nous dit-elle, c'est pour moi ; je veux avoir l'air décent. — Nous lui fîmes observer que c'était un hommage que le vice rendait à la vertu. Elle en convint, et comme nous la connaissions, nous lui fîmes quelques reproches sur sa conduite avec les enfants. Elle brisa là dessus, et nous offrit, d'elle-même, de nous faire en six soirées l'histoire des six jeunes filles que nous venions de voir; même de la noire et de la mulâtre. Nous fûmes enchantés, et nous lui promîmes six francs pour chaque séance. Elle alla prendre l'enfant, que nous voulûmes porter, et commença.

« La plus grande, qui est brune, se nomme Sophie. Elle a seize ans. Il y a trente-six filles dans la maison, gouvernée par une femme singulière qui se fait appeler Mme *Ogret*, par ses connaissances, quoiqu'elle porte un autre nom pour le public. Cette femme a enseigné la géographie, et elle a eu beaucoup d'écolières. Elle a été mariée et elle a ses quatre filles avec elle. Cependant son mari a trouvé le moyen de casser le mariage et d'épouser une autre femme, avec laquelle il vit.

» Dès que Mme Ogret se vit déclarée concubine, elle quitta son enseignement et vint avec ses quatre filles, Sophie, Angélique, Adèle et Zéphire, qui sans doute sont de quatre pères différents car la dame était galante, s'établir aux environs du *Palais-Royal*. Elle leur déclara son dessein. Les quatre jeunesses se prirent à pleurer ; elles se jetèrent aux genoux de leur mère, et la supplièrent de ne pas les prostituer ! — C'est mon inten-

tion, répondit Mme Ogret ; mais composons. — Et elle fit son marché avec elles, que jamais elles ne seraient le dénouement d'une aventure. Pour cela, Mme Ogret prit chez elle plusieurs filles, et ses pratiques ont tellement augmenté, qu'elle en a douze à demeure, outre les six que vous venez de voir, et dix-huit externes (j'en suis une), qui viennent quand elle les demande.

» Sophie n'est pas l'aînée, c'est Angélique, mais c'est la première qui en a le titre, à cause de sa taille et de son genre de beauté. Cette enfant a été très malheureuse toute sa vie. Son père, qui était un libertin, avant de faire casser son mariage avait cédé sa femme à un abbé journaliste-compositeur, qui en était devenu amoureux, et il avait pris, par économie, dans une de nos maisons, une grosse fille ex-cuisinière, qui lui coûtait moins que sa femme ne lui rapportait. Il avait gardé deux enfants, Sophie et Adèle ; sa femme avait Angélique l'aînée, et Zéphire la plus jeune. L'abbé, qui voulait avoir l'air décent, quand il se promenait avec Mme Ogret tenait Angélique par la main et faisait porter Zéphire par une gouvernante d'enfants... Mais revenons à Sophie.

» Dès l'âge de six à sept ans, qu'elle avait alors, elle était charmante. La grosse cuisinière, concubine de M. Ogret, était une catin. Il le savait, et comme il était laid à faire peur, il l'avait prise ainsi pour avoir moins de difficultés à surmonter. Mais pouvait-il prévoir ce qui arriva ? Il avait des jours où il dînait chez l'abbé son cessionnaire, ou chez différents directeurs des petits spectacles ; on savait l'heure à laquelle il devait rentrer. La grosse *Gillette* en profitait pour continuer son métier dans la maison de son maître, elle sortait, *faisait un homme*, et l'amenait à la maison. D'abord, elle faisait retirer les enfants ; mais insensiblement elle négligea cette précaution ; elle affecta même de les

parer. Un jour, certain libertin trouva Sophie charmante et il la caressa... Gillette sentit alors tout le parti qu'elle pouvait tirer des deux enfants... Elle gagna gros jusqu'au moment où un mal survenu à la bouche de Sophie, obligea de la traiter. Le père et la mère s'informèrent alors et apprirent du voisinage l'étrange conduite de Gillette !... On la fit mettre à l'hôpital ; le père alla en province ; tous les enfants restèrent avec leur mère, et l'abbé fut comme un bon père de famille. Mais il mourut. Ogret revint, et d'après la loi nouvelle du divorce, fit casser son mariage, apparemment peu solide, et se remaria. La mère enseignait la géographie depuis la mort de l'abbé, elle avait trop de peine ; elle prit le parti que je vous ai dit.

» Sophie, quand sa mère eut fait son nouvel établissement, se ressouvint du métier qu'on lui faisait faire enfant. Elle seconda sa mère auprès de ses trois sœurs. Mais instruite à ses dépens par la maladie qu'elle avait eue, elle leur donna des lumières utiles :

» Mes sœurs, leur dit-elle, nous remplirons les vues de notre mère, et nous ferons venir ici l'abondance, sans qu'il en coûte rien à notre santé, ni même à nos charmes. Nous serons des *Houris*, des artistes, des catins morales ; et nous aurons de viles créatures, sans principes, pour faire le matériel de la besogne. Regardez-moi de ce cabinet obscur, pendant quelques jours, après quoi vous m'imiterez. On ne me touchera pas même le sein. Je veux le conserver comme le reste. Quant à ma bouche, elle n'en souffrira jamais une autre. Pour des baisers communs, à la bonne heure. Je veux que notre état et les vues de notre mère, à laquelle nous devons tout depuis que notre père nous a si cruellement abandonnées, ne nous empêchent pas de trouver un mari, auquel nous porterons notre fleur, comme la plus honnête fille. Et ne croyez pas, mes sœurs, que le

parti que je vous propose nuise à notre profit, au contraire : les hommes ont un plaisir infini à recevoir les caresses d'une vierge. Il faudra seulement avoir la plus grande attention à nous remplacer rapidement. Je veux créer un genre de volupté nouvelle : on nous aura toutes quatre, nous préviendrons par là l'oubli, l'inconstance, le dégoût. La jouissance que donnera une cinquième fille ne blasera pas sur notre compte, mais sur le sien... Au reste, laissez-moi vous conduire.

» Ainsi parla la Sophie. Ses sœurs attendries, l'embrassèrent, et sa mère l'admira. Elle fut proclamée l'aînée.

» Dès le même soir, sa mère n'ayant encore qu'une étrangère, elle mit sa théorie en pratique. Mme Ogret *fit un homme* seule ; en rentrant elle le livre à Sophie, qui venait d'exercer ses trois sœurs ; Sophie le *pelota*, et Angélique la remplaça, lorsqu'elle s'enfuit. Cette jolie blonde éblouit par son éclat. Elle eut bientôt tous les vœux du *miché*. Elle s'échappe, à son tour, et l'homme tombe dans les bras d'Adèle ! Il fut surpris... Mais à peine eut-il satisfait le sens de la vue, auquel les quatre sœurs ne devaient rien refuser, que Zéphire paraît, et Adèle s'évade. L'homme veut jouir avec cette aimable enfant. Zéphire avait des talents naturels, elle porta le délire au comble... La manœuvre paraît alors et sans beaucoup d'art elle achève l'ouvrage.

» Mme Ogret avait été témoin de tout. Elle pleura de joie, en embrassant ses filles, et elle dit à Sophie, ces mots remarquables : — Sophie ! la bien nommée, car tu as la vraie sagesse ! Sophie ! je suis ta mère ; mais je te serai soumise, plus que tes sœurs ! C'est toi qui es la maîtresse ici, et tout s'y fera par tes ordres !

» En effet, Sophie conduit tout admirablement. Elle a des filles de tous les genres de beauté ; c'est elle qui a fait acheter la *noire* et la *cuivrée*, qu'elle a mises au rang des Houris, à cause de leur *unité*.

» Sophie a fait un amant, parmi les hommes qui l'ont vue. Cet homme, qui a du mérite, après s'être assuré de la conduite de Sophie, en est devenu éperdûment amoureux. Mais quoiqu'elle l'aime, elle ne lui a pas encore accordé sa fleur : elle veut le mariage, et il s'y est déterminé. Mais il n'obtiendra rien qu'après la conclusion. »

CUNÉGONDE

Nous n'avons pas dit assez, dans notre *préambule*, lorsque nous avons annoncé qu'une matrulle, actuellement au Palais-Royal, faisait imiter les femmes de qualité par ses élèves. Cette femme va plus loin : pénétrée depuis longtemps du projet qu'elle exécute, nous avons su qu'elle *commande* et qu'elle *fait faire* des ressemblances. C'est ce qu'on va voir.

Nous passions un soir au Palais-Royal, quand nous fûmes frappés de la vue d'une dame que nous avons tendrement aimée. Notre surprise fut extrême ! car non seulement c'était elle, mais c'était cette belle personne, telle que nous l'avons aimée il y a sept ou huit ans, avant qu'elle fût épouse et mère. Nous volons sur ses pas. Elle fuit devant nous et monte un escalier des Arcades. Nous entrons avec elle dans un appartement superbe. Elle passe dans une pièce du fond et une grosse femme se présente. Elle avait l'air commun, bas et méchant ; son sourire même ne paraissait que le rassemblage de toutes les perfidies.

« Nous vous guettons depuis quinze jours, M. le causeur avec les filles ! nous dit-elle. Vous voilà pris dans nos filets. On dit que vous faites l'histoire des *Filles* du *Palais-Royal ?* Vous alliez m'oublier, si je n'étais venue à votre secours. Il n'est pas d'histoire

plus intéressante que la mienne et celle de mes filles ; or je suis bien aise que l'Europe connaisse mon talent. *Hoffmann*, mon compatriote, polytipait les caractères d'impression, moi, je polytipe les femmes : Celle que vous venez de voir est moulée sur Mme Z*** votre cousine, et pour vos six francs, vous allez causer un quart d'heure avec elle. Pour moi, je vous raconterai mon histoire gratis.

» Je suis fille d'une comédienne germanico-française. Je ne sais quel était mon père, mais apparemment ce fut quelque prince, ou quelque moucheur de chandelles ; car je me trouvai absolument sans talent. On ne sut que faire de moi. Si la nature m'avait donné la beauté, j'aurais pu avoir un amant. Mais jeune, ma laideur surpassait la difformité que vous me voyez ; ma figure s'est adoucie, car vous savez qu'il est un point dans la vie, où les belles et les laides se rencontrent, et où elles sont égales ; ensuite les laides deviennent de moins en moins affreuses, tandis que les antiques beautés sont de plus en plus difformes. Ma mère me déclara donc qu'elle ne pouvait rien faire de moi, et que le seul parti que j'eusse à prendre, pour voir le grand monde, était de me mettre servante de cabaret.

» Je la pris au mot, et je disparus. Tous ses confrères furent indignés de sa dureté. Il y en avait un qui faisait les premiers rôles tragiques : c'était un homme de cinquante ans. Lorsque son rôle était jeune, il se rajeunissait à merveille ; quand son rôle était décrépit, il se vieillissait prodigieusement. Cet homme me déterra dans une auberge, m'en tira au grand étonnement de mes maîtres, vu mon extrême laideur, me prit en affection, me donna des leçons et me rendit, à force de soins, un peu comédienne, mais dans un seul rôle. Malgré la dureté de ma tête, j'appris ce rôle parfaitement ; c'était celui d'*Alzire*, dans la tragédie de Voltaire.

» Un jour, l'actrice qui devait le faire eut une colique dangereuse et longue : c'est-à-dire qu'elle accoucha. On était fort embarrassé ! Il fallait changer la pièce ; mais on n'avait pas d'actrice pour en jouer une autre. Mon maître vint me trouver où il me tenait cachée, me fit répéter, m'habilla des habits mêmes de l'accouchée, me fit mettre du rouge comme elle, friser comme elle, parler comme elle, marcher, gesticuler comme elle, et courut annoncer qu'elle jouerait. Ceux de la troupe qui connaissaient le genre de sa maladie, furent très étonnés !... Mon maître revint. Il grimaça devant moi ; je faisais comme lui et je fus émerveillée de voir que je représentais la demoiselle.

» Je parus sur la scène. J'entendis, de tous côtés, les cris : « C'est elle ! c'est elle ! Ce n'est pas elle ! Je viens de la voir au lit ! — Je parlai. — C'est elle ! c'est elle ! » Et les plus assurés furent réduits au silence. Je fis le rôle et l'on m'applaudit.

» Après la pièce, un prince allemand, qui avait été amant de ma mère, entra dans ma loge : — Mademoiselle, me dit-il, vous avez fait illusion à tout le monde : on vous croit Mlle *Singement* l'aînée, mais je viens de la voir au lit ; vous êtes une autre qu'elle, malgré le sentiment du public. Recevez mes complimets, et l'offre de ma protection ?

» J'acceptai tout ce que m'offrait le prince, mais comme je n'avais ni logement, ni garde-robe, j'eus recours à mon maître, qui fut enchanté de mon succès. Je fus entretenue par le prince ; mais il ne me vit jamais que parée. Malheureusement, on voulut me faire jouer d'autres rôles !... Je n'en avais qu'un dans le ventre. Je fus épouvantable dans *Zaïre*, malgré les efforts de mon maître pour m'y faire singer Mlle *Singement* cadette. Je reprenais à tout moment le ton furibond de sa sœur. Je rendis passablement un rôle d'hôtelière, dans un drame

allemand. Malgré ce léger succès, mon aversion pour l'étude me rendit si mauvaise actrice, qu'un jour, ma mère, après une représentation de l'*Ecueil des mœurs*, me dit que je n'étais bonne qu'à faire une *Maqua* de Paris.

En fille soumise, je la pris encore au mot. Le lendemain je vendis mes nippes, mes meubles, mes diamants ; j'enfermai l'argent que j'en tirai dans un petit coffre de fer, je repris mes habits de servante et je retournai dans mon auberge, où l'on me reprit, sans se douter du rôle que j'avais joué. J'y attendis une occasion de partir pour la capitale de la France.

» Personne ne s'avisa de m'aller chercher là, et j'y entendis parler de moi tout à mon aise. Ma mère sut alors que c'était moi qui avais été entretenue par le prince. Elle fit des cris épouvantables ; elle effraya le prince lui-même, par une découverte des plus terribles. Heureusement que dans le plus fort de l'effroi, un vieux moucheur la tira par le bras : — Hé ! là, là, Mademoiselle Cunégonde ! pas tant de bruit ! Ne vous souvient-il pas que la chose est au moins douteuse, et que vous m'avez accusé de vous avoir fait l'enfant, pour avoir mes petites épargnes ? — Ce mot remit un peu le prince, mon père, en partie.

» Le lendemain de cette scène, mon maître s'avisa de venir à mon auberge. Il m'y retrouva, et son étonnement fut inexprimable. — Vous avez du caractère ! me dit-il ; suivez vos destinées et vos inspirations ; elles vous mèneront plus loin que moi. — Il ne fut pas discret avec l'hôtelière, ma maîtresse. Celle-ci disait à l'oreille de toutes ses pratiques que j'étais une actrice célèbre et singulière, qui étudiait la nature. Malgré ma laideur et mon air souillon, j'eus beaucoup d'emploi !... au point que je n'y pouvais suffire. Les ducats pleuvaient sans que je me doutasse de ce qui me les attirait.

L'heureux temps !... Mais rien de stable, en ce monde. *J'en fus attaquée : ce l'était* !... Je sentis que c'était le moment d'aller à Paris, pour me faire guérir. Le docteur *Guilbert de Preval* opéra cette cure honorable. Je lui contai mon histoire, qui le fit bien rire. Il me donna la connaissance de Mme Janus, que vous connaîtrez un jour, et celle de Mme *Gourdan*, sa célèbre voisine. Cette dernière me forma dans son art, et je me sentis en état, non seulement de l'égaler, mais de la surpasser.

» Dès que Mme Gourdan fut morte, et que j'eus son fonds, je songeai à exercer mon art d'une manière nouvelle, et supérieure à tout ce qui s'est vu dans Athènes, sous Périclès ; à Rome, sous Néron, et dans la capitale des Français, sous Louis XIV. Pour cela, j'écrivis à mon maître, que son âge forçait à la retraite du théâtre. Il accourut auprès de moi. Je le priai de me donner des leçons de *physionomimie* (c'est le nom qu'il donnait à sa science), et d'y former mes filles. Je lui dévoilai mon plan, qui était de vendre aux amants l'image vivante de leurs maîtresses ; à certaines gens l'effigie des plus grandes et des plus belles dames de la cour ; aux amants survivants, la résurrection de leurs belles ; et de me faire ainsi un revenu considérable. Je l'associai pour un quart dans mon profit. *Garrickeit* (c'est son nom de guerre), s'acquitta de sa partie avec une vérité, une énergie qui nous rendit très habiles, mes filles et moi... Voici comme j'ai opéré pour vous ; ce que je vais dire, vous donnera une idée complète de ma manière.

» Ayant appris qui vous étiez, et ce que vous faisiez au Palais-Royal tous les soirs, je fus curieuse de vous avoir pour historiographe, autant que pour prôneur. En conséquence, ayant su que vous aviez eu pour domestique un Allemand, nommé *Koffmann*, je le fis chercher : on le trouva au château de Bicêtre, à la Force, où

sa bonne conduite envers vous et le public l'avaient fait mettre. Je le tirai de là, et je le pris à mon service. Je le questionnai sur vos inclinations. Il me parla beaucoup d'une certaine dame de l'Oison : mais je ne crus pas qu'une *fille* de cette espèce eut conservé sur vous un grand empire. Enfin, à force de questions, je découvris que vous aviez aimé une cousine charmante, qu'on avait enlevée à votre amour, en la mariant. Je la fis chercher : on la trouva très aisément. Je lui fis voler un tableau, son portrait, à l'âge de dix-neuf ans. Je comparai ses traits d'alors à ceux d'à présent, et j'en fis un composé ressemblant, qu'on sculpta : un jour, qu'elle allait à *Chatou*, je fis arrêter la voiture ; deux hommes se présentèrent à la dame, en la priant de ne pas s'effrayer, et lui appliquèrent sur le visage une pâte, qu'ils y laissèrent quelques minutes. Ils l'ôtèrent ensuite, avec précaution, et me l'apportèrent encore molle. On la rectifia sur la sculpture. Cette pâte se durcit toujours : dès qu'elle l'est suffisamment, pour ne plus mollir, on l'applique sur le visage d'une fille, choisie de la même chevelure que celle qu'on veut imiter, et on la lie fortement. Aussitôt le maître ou la maîtresse de physionomimie s'exerce à lui faire imiter la manière, l'air de la personne calquée, en lui faisant les mines, et lui montrant la manière de contracter les fibres du visage On a, auparavant, exercé la jeune fille, car il faut la prendre de quatorze ans au plus, et vierge exacte, c'est-à-dire, qui n'ait jamais éprouvé la première crise ; il ne faut pas même qu'elle soit encore nubile. On la fait ainsi travailler pendant plusieurs mois, en la forçant d'éprouver huit à dix fois le jour toutes les passions violentes, comme le rire extrême, la colère, la douleur avec larmes, etc. On ne lui ôte le masque, qui a la bouche, les narines et les yeux percés, que lorsqu'il ne la gêne plus depuis quelque temps,

quelque mouvement qu'elle fasse, et la ressemblance est frappante, surtout si l'on s'aide de l'art de la physionomimie. La fille remet son masque toutes les nuits, pour rectifier les traits, qui pourraient s'altérer en dormant.

» Voilà, monsieur, et mon histoire, et mon art. Tout à l'heure, vous allez en admirer les effets, avec ma jolie Gertrude.

» Mon maître est mort depuis quelque temps. Mais je possède parfaitement son secret, qu'il m'a laissé, ainsi que sa fortune.

» Il ne faut pas que j'omette de vous dire la manière dont j'ai le *calque* des grandes dames, que je veux vendre en effigie à leurs adorateurs secrets, trop éloignés d'elles, ainsi que des belles tigresses, inflexibles aux soupirs, inaccessibles aux présents, etc. Je gagne une femme de chambre : on persuade à la dame de se mettre une pâte sur le visage, pour se conserver fraîche : c'est la mienne. On l'ôte au bout d'un quart d'heure, parce que la dame se trouve gênée, et l'on en remet une autre. Cela fait, on m'apporte la pâte, encore ductible ; je la fais adoucir sur une sculpture en plâtre, que je me suis procurée, et qu'on a faite d'après un *calque* précédent. Le choix du sujet demande de l'attention ! car il faut la même couleur de cheveux, de sourcils ; la même taille, la même gorge à peu près, la même jambe, et le même pied.

» Ce qui va vous étonner, c'est que j'ai à présent une *générofacture* de filles. Je choisis deux êtres bien constitués, sains, non blasés : je les enferme dans une chambre sur le derrière, où ils n'ont vue que sur un mur et un petit jardin. Dans la chambre sont le portrait et la sculpture de la dame à imiter ; sur le mur, son portrait est répété ; la statue du petit jardin la représente. On me fait un masque ressemblant pour les voir

et leur parler. Ils font un enfant. On éloigne l'homme, dès que la femme est grosse. On calque en raccourci sur la statue, et l'on masque avec ce calque, l'enfant dès qu'il est né. J'ai déjà obtenu de prodigieux effets de cette méthode : vous en verrez des échantillons... A présent, vous allez entretenir Gertrude, ou vous reviendrez demain. »

Nous répondîmes à Mme Cunégonde, que la soirée était trop avancée, et que nous reviendrions le jour suivant.

GERTRUDE

Nous accourûmes le lendemain au *Palais-Royal*... Hélas ! nous ignorions le sort qui nous y attendait ! Nous ne nous doutions pas que le charme d'un premier amour devait s'y renouveler, et que nous devions y céder à une illusion connue !

Nous traversâmes les allées du jardin. Jamais les filles n'avaient été si jolies : il semblait qu'un charme était répandu sur toute la Nature. Nous avancions, et nous étions près d'arriver, quand une jeune beauté nous aborda. C'était Gertrude.

— Maman, Mme Cunégonde, m'a dit de vous attendre : j'étais à la croisée, je suis descendue au-devant de vous. Nous crûmes entendre la voix chérie de celle que nous adorâmes, dans des temps plus heureux, lorsque la main du despotisme ne s'était pas encore appesantie sur nous. Gertrude marcha, et nous crûmes voir marcher le touchant objet de notre premier amour... Arrivé dans l'appartement, elle nous fit tomber sur le même sofa, où elle venait de se jeter, et nous tint ce discours :

— O cher cousin ! on veut me ravir à ton amour ! On veut que je donne à un autre ma main et ma personne !...

Ah ! plutôt mourir ! (Nous étions dans l'enchantement ; c'était la belle, la jolie, la délicate, la ravissante, la provocante Gertrude d'autrefois ! nous n'eûmes pas la force de l'interrompre.) — Non, jamais un autre que toi n'aura mon cœur ! un sentiment trop tendre m'attache à mon cousin !... Viens, viens cueillir la rose, réservée, cultivée pour toi seul !.

Elle nous attira dans ses bras : le charme était tout puissant, c'était Gertrude, à seize ans, lorsqu'à seize ans nous brûlions pour elle !... L'ivresse était insurmontable. Nous cherchâmes la volupté ; nous la trouvâmes, avec tous ses accessoires, et nous entrâmes, par la voie la plus étroite, dans le temple du bonheur... Même après l'illusion, le charme durait encore (1)...

« — Il faut mon ami, dit alors Gertrude, que tu saches parfaitement qui je suis. Je diminuerai peut-être ton illusion, par mon histoire, mais il est nécessaire que tu sentes tout le prix de ce que je t'ai donné.

» Je suis réellement ta cousine ; c'est pourquoi maman Cunégonde m'a choisie : son calque, quoiqu'efficace, ne m'a presque rien donné. J'ai seize ans, moins deux mois. En 1785, ton oncle *** déjà veuf, allait souvent chez un de ses confrères et de ses amis, qui avait pour fille une jolie petite blonde de quatorze ans. Un jour, il la trouva seule. La petite *Dauvernet* était rieuse ; elle l'agaça. Elle était charmante, l'homme fut ému, il lui ravit ce que je viens de te donner... Il en fût très fâché ! Cependant, il se tranquillisait, quand la pauvre petite vint lui révéler sa grossesse. On employa la plus grande adresse à cacher son état ; on la fit accoucher par la *Saniez*, sage-femme qui demeure encore rue Montmartre, vis-à-vis l'Egout, et le père ne sut rien de cet accident.

(1) Nous avons eu envie d'effacer cet alinéa, mais c'eût été mentir... Nous le laissons malgré nous !

» L'enfant, qui est moi, fut mise en nourrice. La jeune maman acheva de se former, et on la maria pour fille, à dix-huit ans.

» Mon père prit soin de moi, et il m'aimait d'autant plus que je ressemblais à sa fille chérie. Je fus mise en apprentissage de modes chez Mme Monclar, au coin de la rue de *Grenelle-Saint-Honoré*. C'est là que maman Cunégonde m'a découverte, et d'où elle m'a retirée, pour me destiner à vos plaisirs. Depuis que je suis chez elle, cette bienfaitrice ne s'est occupée que du soin de me faire ressembler davantage à ma sœur Gertrude, dont on m'avait donné le nom. Je n'ai vu aucun homme ; vous êtes le seul, et vous avez dû vous en apercevoir ; car on m'a dit que les connaisseurs n'y étaient jamais trompés...

» Voilà toute mon histoire : le dénoûment est entre vos mains... Assurez-vous auparavant, que je suis votre cousine ; tâchez que j'approche mon adorable sœur, et notre familiarité augmentera mon peu de mérite. »

Nous fûmes enchantés de ce que Gertrude venait de nous apprendre ! Les jours suivants, nous nous informâmes : tout fut confirmé, puisque notre oncle a reconnu sa fille naturelle, qu'il a même présentée à sa mère avec toutes les précautions convenables... Mais notre âme est déchirée de douleur quand nous pensons qu'elle est sans naissance, et que nous ne pouvons plus jamais aimer qu'elle !...

ISABELLE

Tout occupé de Gertrude, nous n'en étions pas moins curieux de savoir l'histoire de ses principales compagnes. A la seconde visite que nous lui rendîmes, comme il était arrêté qu'elle serait à nous, elle jouissait d'une

entière liberté. Une de ses compagnes, la plus aimée de toutes, vint l'en féliciter.

Nous fûmes éblouis, en la voyant entrer. C'était une reine, pour l'air, les manières, la beauté. Elle avait la chevelure dorée la plus touffue, une éblouissante blancheur, et une taille céleste.

— Mon cousin, nous dit Gertrude, j'ai prié *Isabelle* de venir nous faire son intéressante histoire, car il ne faut pas que je m'occupe tellement de moi, que je néglige ce qui peut vous faire plaisir. Nous dîmes à la charmante Isabelle que nous étions prêts à l'entendre.

— Maman Cunégonde, dit celle-ci, fonde sur moi les plus belles espérances. Elle m'a choisie dès l'âge de huit ans, telle qu'il la lui fallait, et elle m'a calquée avec la plus grande exactitude. Je n'ai pas encore été employée (comme dit maman) ; mais je lui ai déjà produit beaucoup d'argent, seulement pour être montrée à certaines personnes ; à peu près comme les figures en cire de *Curtius*. Il faut que je vous conte cela : si vous n'aimez mieux que je commence par mon origine ?

« Je suis née Allemande. Ma mère, que j'ai seule connue, était une belle blonde, qui m'a toujours dit que j'étais fille du duc de *D**-P***. Cela n'y fait rien. Je fus amenée à Paris à l'âge de quatre ans. Ma mère devint libertine, fut quittée, et se mit dame de plaisir. Elle ne savait trop que faire de moi. D'abord elle me menait aux *Tuileries*, pour qu'on ne l'arrêtât pas le soir. Ce qui n'en empêcha plus, dès qu'elle fut connue des suisses, qu'elle négligea d'intéresser. On l'arrêta ; on la mit à l'hôpital, et j'allais y être envoyée aussi, pour y être mise au rang des enfants de la maison, quand je fus aperçue par maman Cunégonde. Celle-ci avait de puissantes protections. Elle m'eut, dès qu'elle en eut témoigné l'envie, et j'entendis qu'elle disait à sa cuisinière : — Je ne sais ;

mais je crois que cette enfant fera une mine d'or...

» Je fus aussitôt calquée : ce qui me déplaisait fort, et me fit pleurer. Maman Cunégonde me calmait avec des bonbons. Elle me fit apprendre à lire, la musique, à écrire, et tous les jeux. Voilà mon éducation. Je ne parle pas de l'art de la toilette, si naturel aux femmes ; maman Cunégonde m'a inspiré le goût que vous voyez ; ou je le tiens de la nature.

» Dès que j'ai été grande, et absolument formée, maman Cunégonde (la seule qui me reste, car je n'ai jamais revu ma mère), me tint presque toujours renfermée, et ne me faisait voir que comme une curiosité. On entrait dans la belle chambre : j'y étais amenée. On s'approchait de moi ; on me faisait aller, venir, trotter, danser, parler, faire la révérence, chanter, sourire, rire aux éclats : puis on s'en allait. D'autres fois (et voici le plus extraordinaire) on me faisait entrer nue sous un grand bocal, on m'y faisait prendre l'attitude d'une statue, et il fallait que je restasse ainsi, comme une figure de cire, dont je faisais le rôle, à ce que j'entendis.

» Je ne finirais pas, si je vous disais tout ce qu'on me fait faire, toutes les attitudes qu'on me fait prendre ! Je suis aussi marionnette. On élève une sorte de théâtre, sur le fond de la grande salle ; on met une gaze devant la scène, et j'y danse, comme une figure mue par un fil d'archal. Je m'arrête immobile, et j'entends tout le monde qui dit : — Elle est parfaitement ressemblante !... — Combien vous coûte cette figure-là ? — Qui vous l'a faite ? — De quoi est-elle ? Maman m'a prévenue que, dans quelques jours, elle me fera parler comme marionnette automate : elle m'exerce à prononcer sept à huit mots, d'une certaine façon : *Bien ! très bien ! Je suis contente de vous Monsieur le* *** ! Je ne dirai que cela, de cette manière. Puis je resterai parfaitement immobile.... Voilà où j'en suis : car maman dit qu'elle ne veut pas *m'em-*

ployer encore, afin de conserver pour les curieux toute la beauté des formes. »

Nous fûmes très surpris de cette histoire d'Isabelle ! et nous nous proposâmes de faire en sorte qu'elle ne fut jamais *employée* au profit de Mme Cunégonde. Cependant comme nous devons beaucoup à cette femme, nous ne voulons pas la mortifier. Nous ferons pour le mieux.

Nota. Les filles de Mme *Cunégonde* s'appellent, ou s'appelaient, les RESSEMBLEUSES : car on assure, qu'effrayée de la Révolution, cette dame, ou cette *Artiste* (nom qu'elle affectait), s'est doucement retirée. Certaines gens disent qu'elle était aristocrate. Cela pourrait bien être. Mais elle n'a pas quitté le royaume.

POLHIMNIE

C'était avec cette ravissante personne, que nous devions avoir tous les éclaircissements, ou du moins le dénouement de toutes les aventures des quatre jeunes filles, pour lesquelles le récit de Rosière a dû inspirer de la curiosité. Nous avions déjà, dans la journée, retiré notre cousine de chez la dame Cunégonde ; et, par un effet du tendre attachement, autrefois ressenti pour la femme céleste à laquelle la jeune fille ressemblait, par une suite d'un premier amour, inspiré par une parente, dont le sang si pur et si beau coulait dans les veines de Gertrude, nous la devions épouser. Nous ne trouvâmes à la maison qu'Isabelle et Rosière.

Dès que cette dernière nous aperçut, elle vint à nous avec vivacité. — Je ne sais, nous dit-elle, mais il y a bien du trouble ! La Liébaut, de la rue d'Anjou-Dauphin, est sortie de l'hôpital, par un effet de la Révolution. Elle vient de paraître : elle réclame Polhimnie comme sa fille. Mais notre jeune compagne sent un éloignement

pour elle, qui la persuade que cette femme est une menteuse. Nous écoutâmes ce discours avec intérêt, et comme l'histoire de Rosière nous avait déjà fait naître des soupçons vagues, nous résolûmes de tout examiner.

La Liébaut venait de sortir : Rosière nous conseilla de causer avec Polhimnie, en l'attendant. Elle appela cette jolie personne, qui s'était cachée de la Liébaut, elle emmena Isabelle et nous laissa seuls.

— Monsieur, nous dit Polhimnie, vous savez une partie de mon histoire, par ma compagne chérie : voici les choses qu'elle vous a tues.

« Je ne sais de qui je suis fille. Tout dit que c'est de la Liébaut, excepté mon cœur. Je me crois plutôt fille naturelle de la femme de chambre de la princesse de **, la même qui haïssait tant Rosière : vous savez que j'étais élevée à la campagne, sous le nom de fille de mon nourricier et de ma nourrice : mais quoique ces gens m'appelassent leur fille, je m'apercevais qu'ils riaient toujours un peu, en me donnant ce nom. Enfin, une nuit, je les entendis, qui se disaient : — On a biau faire ! alle est toujou's d'moiselle ! C'que c'est pourtant ! la ville donne c't'air-là, pisqu'à n'est qu'la fille d'eune femme de chambre ! J'entendis cela en sommeillant. Souvent aussi, dans nos jeux, mes prétendus frères et sœurs m'appelaient *petite bâtarde*, *demoisillon*, *qui serait un jour Toupie !* et ils me tenaient encore d'autres propos. Je ne fus donc pas absolument surprise quand on vint me chercher.

» Quand je fus arrivée à la ville, et enfermée, rue d'Anjou, la Liébaut me dit qu'elle seule connaissait ma mère : mais elle ne me dit pas que je fusse sa fille. Lorsqu'au bout de plus de quinze jours on introduisit auprès de moi le même abbé auquel on avait vendu Rosière (car j'avais entendu le marché), je lui dis ce que je savais, et que je ne doutais pas qu'il n'eût acheté le

droit de me faire ce qu'il voudrait. Je me mis à sa merci, en ajoutant que je lui aurais bien de l'obligation s'il voulait me tirer de chez cette vilaine femme, qui me tenait emprisonnée dans une petite chambre obscure au premier, donnant sur une cour puante. L'abbé fut touché de ma naïveté. Il me répondit ces propres paroles : — Ma fille, je suis très porté pour les femmes, que j'aime passionnément : mais je sais m'attacher à elles par d'autres motifs que ceux de l'amour et du plaisir. Vous m'inspirez de la pitié, votre petite compagne et vous, et c'est par la pitié que je vais vous aimer. Je ne suis pas assez puissant pour vous faire un sort. Mais je puis améliorer le vôtre, en vous donnant à une femme de génie, qui, dans son état, vu la beauté dont vous êtes douée, fera de vous un usage qui vous préservera des suites de la débauche, en vous laissant ouverte une porte pour retourner à l'honnêteté parfaite. Tenez-vous prête à tout événement, et quelque chose que vous entendiez, votre compagne et vous, ne parlez ni ne criez ! Je lui promis de me conformer à ses ordres.

» Le lendemain, il fit enlever Mme Liébaut, et il nous emmena. Rosière indiquait l'endroit où elle voulait qu'il la conduisît ; mais le péril commun nous avait déjà tellement liées, qu'elle ne put résister à la prière que je lui fis de ne pas me laisser. Elle est donc restée avec moi, cette tendre amie, et elle s'expose à tout, pour ne pas me quitter, elle qui pourrait aller chez ses parents, qu'elle connaît. C'est une obligation que je lui aurai toujours, et que mon cœur sentira vivement, tant qu'il battra dans ma poitrine.

» Vous savez quels sont les emplois de mes compagnes : une éternelle reconnaissance que nous devrons à maman Cunégonde, c'est de nous conserver notre vertu, à toutes quatre, en nous faisant gagner beaucoup d'ar-

gent. Car maman compte avec nous tous les mois, et elle nous rend raison de tout. Gertrude, votre amie, a déjà 3.600 livres de rentes ; Isabelle plus de mille écus ; moi 2.500, et Rosière 6.000 francs. Maman nous dit : — Je vous laisserai vos maîtresses, et vierges à vingt et un ans : amassez du bien pour vivre filles honnêtes, ou vous marier... Jugez comme nous la devons aimer !... Aussi, Rosière me dit quelquefois : — Je suis venue ici pour toi seule ; mais j'y reste pour toi, et pour maman Cunégonde. Je ne suis pas riche, puisque je ne suis que la fille du suisse du Prince de**, et j'aurai le plaisir, sans avoir perdu mon honneur, de retourner auprès de mes père et mère à vingt-un ans, avec de quoi vivre ; mais c'est à toi que je le devrai : je ne serais pas restée deux heures ici, sans toi. Voilà pour notre situation d'intérêt, à toutes, et nos dispositions relatives, à mes compagnes et à moi. Reste mon emploi.

» Il est singulier, et ne ressemble ni à celui de votre Gertrude, ni à celui d'Isabelle, ni à celui de Rosière. Aussi, je suis la moins fatiguée, la moins employée... Tenez, voyez-vous ce trou rond, que bouche un médaillon ?... Eh bien, je monte sur le premier de ces gradins, et je ne montre qu'une partie de mon corps à la fois : le visage, par exemple. On sonne, et je commence mon exercice. Je reste le visage à ce trou, comme l'acteur dans le *Tableau parlant :* on sonne ; je monte sur le second gradin, et l'on voit mon cou : on sonne ; je monte sur le troisième, et l'on voit ma gorge : je monte sur le quatrième, et je me retourne : puis sur le cinquième encore retournée : sur le sixième, en reprenant ma première situation : on sonne ; je reste sur le même gradin, mais je me retourne. On sonne, et je monte sur le septième, où je me retourne à un seul coup de sonnette : enfin, je montre mes pieds... Je recommence habillée ce que j'ai fait nue, et la scène est finie.

» Voilà tout ce que je fais ici. Quelquefois la séance est fort longue ! et avec un seul coup de sonnette, on me fait retourner de tous les sens, sur le même gradin : car pour monter à un autre, on sonne trois coups distincts. Je ne vois jamais personne que maman, encore pas toujours. »

(*Le Palais-Royal*, t. Ier).

HISTOIRE DE CHARLOTTE CORDAY

Le Calvados a été la retraite choisie par le plus grand nombre des députés réfractaires : ce sont eux qui exaltèrent l'âme d'une jeune fille qu'i est important de bien faire connaître.

Marianne-Charlotte Corday d'Armand (1) était née à Saint-Saturnin-des-Vigneaux, près Caen, et fille d'un ci-devant. Dans son enfance c'était une charmante enfant. Mais dès lors elle était sérieuse dans ses amusements et marquait du caractère. Ses parents allèrent demeurer au Croisic, en Bretagne, pendant trois ou quatre ans. Parvenue à l'âge de 15 à 17 ans, elle revint à Caen. Elle avait toujours marqué beaucoup d'éloignement pour les hommes, même les plus aimables, les fuyant lorsqu'ils l'abordaient.

Autant elle était affable et gaie avec ses compagnes, autant elle paraissait sérieuse et même triste avec l'autre sexe.

Elle avait une tendre amie dès son enfance, nommée Aglaé Forbin, mais celle-ci ayant été se faire chanoinesse dans le Barrois, Marianne-Charlotte Corday se trouva isolée.

Ce fut à 18 ans environ qu'elle fit connaissance avec une jeune personne native de Paris, mais fixée à Caen,

1) d'Armont.

par un emploi considérable qu'y avait son frère, dont elle tenait la maison. Félicité Mesnage, parente du célèbre auteur de ce nom, avait toutes les grâces, avec une taille parfaite et une figure caméléonne, susceptible d'être jolie, avec un peu de soin. Marianne-Charlotte trouva cette fille à son goût et en fut chérie. Elles se lièrent et devinrent inséparables, c'était certainement le plus joli couple qu'on pût voir. Mais Félicité, brune ardente, avait les passions vives, et une grande sensibilité physique. Elle avait un amant ; c'était un beau jeune homme, mais froid comme un Narcisse. On sent que les confidences à Marianne-Charlotte durent commencer aussitôt que la liaison fut formée. La jeune d'Armand fut étonnée de l'ardeur que lui marquait Félicité. Elle en témoignait souvent sa surprise ! « Ah ! c'est que la glace de ton cœur n'est pas rompue, lui répondait Mlle Mesnage. Je ne vois que lui, je n'adore que lui ! mon frère à présent semble ne m'être cher, que parce qu'il est son ami, et qu'il se propose de le faire avancer. Je n'existe que par Formigny. — Mais il paraît avec toi d'une indifférence ! — C'est son caractère ; et si vous étiez ensemble dans une île déserte, vous passeriez toute votre vie sans amour. — Je le crois ! un être aussi glacé, loin de m'échauffer, augmenterait ma froideur naturelle. » Tels étaient les entretiens et les sentiments des deux amies.

Cependant, un jour, Marianne-Charlotte fut témoin d'une scène très chaude. Elle était entrée chez son amie, qu'elle voulait surprendre par le joli cadeau d'une étoffe nouvelle venue de Lyon par Paris. Les deux amies devaient en avoir une robe pareille, le même jour, et briller ensemble comme si elles eussent été les deux sœurs. Mlle d'Armand était parvenue jusqu'au cabinet de son amie par la garde-robe, et elle avait déjà déposé l'étoffe sur un fauteuil, avec un mot qui annon-

çait le présent comme un don de son amant, qui désirait que la robe fut faite tel jour, quand elle entendit quelque bruit dans la chambre à coucher. Elle s'approcha pour voir. Mais il n'y avait personne. Elle allait se retirer lorsqu'elle entendit qu'on était deux dans le lit. Les caresses étaient vives, les expressions entrecoupées. Marianne-Charlotte crut comprendre que Formigny n'était pas toujours glacé. Elle se retira, sans avoir été vue et s'en retourna chez elle.

Elle réfléchissait à ce qu'elle avait vu, un peu fâchée de savoir que la glace de l'amant, ou du futur de son amie, n'était occasionnée que parce qu'elle avait trop attisé le feu, lorsqu'en jetant un regard par la fenêtre, elle aperçut Formigny. Elle ne fut pas surprise de le voir ; il avait eu le temps de quitter Félicité : mais il était si régulièrement frisé, qu'elle admira son attention pour sa coiffure. Elle lui fit signe de monter. Il accourut.

« Je suis bien aise de vous voir. Vous pouvez me faire un grand plaisir ! Voilà une étoffe : j'en viens d'en porter autant à Félicité : obligez-moi de passer pour avoir fait le présent. Vous êtes assez bien ensemble pour cela. — Volontiers, mademoiselle ; quoique peut-être cela tire à conséquence ; car Mlle Mesnage est très intéressée !... Mais je le ferai... où était-elle ce matin ? — Mais... (dit Marianne-Charlotte en baissant les yeux, et rougissant un peu), dans sa chambre. — Seule ? — Apparemment. Au reste, je ne l'ai pas vue. » Toute autre femme que la modeste d'Armand en eut dit bien davantage ! Mais il était impossible à sa pudeur naturelle d'aller plus loin !...

Formigny ne revenait pas de chez Félicité comme le pensait Marianne-Charlotte, il y allait. Arrivé chez elle, il la trouva sortant du bain, et se mettant à sa toilette : il lui annonca le présent, d'un grand air d'indifférence,

et la pria que la robe fût faite pour le dimanche suivant. Félicité parut comblée ! Elle regarda Formigny avec attendrissement, et ses yeux parurent humides. Mais elle se remit bientôt. Le même soir, Formigny trouva chez lui une fort belle étoffe pour un habit complet... Quant à Mlle d'Armand, elle fut dans la suite beaucoup plus retenue avec Félicité ; elle la quitta même tout à fait peu de temps après, à l'occasion que voici.

Félicité avait un rendez-vous, ou l'équivalent. Il manqua. Cette épicurienne outrée s'était préparée au plaisir par la lecture d'un livre érotique. Au moment où elle fut sûre que l'occasion était manquée, arriva Marianne-Charlotte, qui fut reçue avec transport. Félicité lui fit mille caresses, qui à la fin fatiguèrent une fille pudique. Mais la résistance irrita Félicité, qui outrepassa toutes les bornes. Marianne-Charlotte fut obligée de se défendre ; elle donna un soufflet, qui fut sans efficacité. Elle fut obligée de s'enfuir...

Cependant elle ignorait le motif de ces caresses et ne croyait son amie que trop tendre. Elle ne sut la vérité, qu'après la catastrophe arrivée au frère de Félicité, qui fut mis en prison. Comme elle s'applaudit alors, d'avoir quitté une fille immorale, qui alliait le désordre avec l'amour, et profanait une passion qui épure les cœurs les plus corrompus...

Après cette connaissance que tout le monde félicita Marianne-Charlotte d'avoir quittée, elle fut recherchée en mariage par un jeune ci-devant, nommé Saint-Marcouf. C'était un gros pataud assez laid, et qui avait encore des engelures comme un petit garçon de neuf ans. Il déplut. Comme le père était veuf, il eut plus de complaisance pour sa fille que n'en ont ordinairement les mères : il la laissa maîtresse. La jeune personne voulut examiner. Elle trouva l'âme aussi épaisse que le corps ;

et ce fut à cette occasion qu'elle marqua sa première énergie.

Un jour, que Saint Marcouf la pressait, et qu'il citait sa noblesse, elle lui répondit : « Voulez-vous, Monsieur, que je vous parle net... Il faut, non seulement pour me convenir, être noble d'extraction, mais d'âme, d'esprit, de taille et de charnure. Sans quoi, je fais beaucoup moins de cas d'un noble, que d'un roturier qui aurait tout cela. »

Le noble au corps roturier fut très piqué de cette réponse et promit de s'en venger. Pour y réussir, il consulta un de ses amis, nommé Saint-Martin la Besace, encore plus laid que lui et beaucoup plus hardi parce qu'il avait servi dans la marine. Il avait même connu Marianne-Charlotte au Croisic.

Celui-ci proposa de faire une avanie, en pleine rue, à la dédaigneuse, qui ne voulait allier sa beauté qu'avec un beau sang. Mais Saint-Marcouf désapprouva un éclat, qui le compromettrait et qui n'aurait aucune utilité. Alors Saint-Martin la Besace réfléchit. Il avait un domestique beau garçon, qu'il avait retiré des galères, pour avoir été complice à moitié d'un vol et d'un viol qu'il aurait pu empêcher. Il tut cette dernière circonstance, mais il proposa au vindicatif Saint-Marcouf de l'habiller à frais communs, de lui faire tenir maison à Evreux, et de le faire présenter à Monsieur d'Armand père comme un gentilhomme breton, en le nommant Mussillac. Marcouf consentit, et Martin la Besace mit la main à l'œuvre. Le faux Mussillac ne demanda pas mieux que de jouer un rôle qui le rapprochait de son maître, au moins pour quelque temps, et qui, avec quelque danger, pouvait lui procurer la possession éphémère d'une très jolie personne. Il se prêta du plus grand zèle à tout ce qu'on lui proposa. Il fut habillé, il avait quelque éducation ; aidé des conseils des deux nobles, il se

montra très bien à Evreux où il fit connaissance avec la famille Buzot célèbre dès lors par deux vers qu'on trouve dans l'ancienne encyclopédie :

« Conards sont les Buzots, non les Rotabilis.
« O Fortuna potens, quam variabilis. »

On lui fournissait des fonds pour donner à manger. Il rendit recommandable son nom de Mussillac, et ce fut après qu'il fut bien connu, qu'un Buzot (j'ignore si c'est le député) à sa prière le conduisit à Caen pour y demander mademoiselle d'Armand. L'introducteur parut le premier. Il fut très bien reçu du père, dont il était connu, comme un assez bon avocat ; il demanda la permission de présenter le parti. Elle lui fut accordée. Mussillac averti, ne tarda pas à paraître. C'était un bel homme, d'environ 27 à 28 ans. Il plut au père, qui dit à M. Buzot qu'il croyait ne pas s'exposer en le présentant à sa fille. Marianne-Charlotte était à ce moment à son clavecin ; elle n'avait fait encore qu'une demi-toilette, qui rend les jolies femmes charmantes. Mussillac fut ébloui, enchanté. Il se proposa de faire en sorte d'accomplir le mariage, en enchevêtrant si bien ses complices qu'ils ne pussent l'abandonner sans s'exposer.

Il y avait à Auray, petite ville dans le golfe de Morbihan, une vieille Mussillac, veuve, sans enfant et qui depuis longtemps regrettait un neveu mort à quinze ans au collège de La Flèche. Le faux Mussillac (dont le vrai nom était Blavet) alla persuader à ses deux commettants que pour mieux réussir il fallait d'abord tromper la vieille, en lui faisant accroire que son neveu n'était pas mort, que, dégoûté des études il avait joué le tour de le faire croire en mettant son nom pour celui d'un autre et qu'il avait été se faire mousse sur un vaisseau marchand, sous le nom de Blavet. Ici, le fourbe prêtait son histoire entière

au jeune Mussillac. Il fut en outre convenu que Blavet ne se montrerait pas à la vieille tante. Tout étant ainsi arrangé, le hasard s'en mêla, c'est-à-dire que la vieille tomba malade ; que le faux Mussillac ne put aller la voir ; qu'elle fit son testament en sa faveur, sous les noms de Mussillac dit Blavet, et qu'elle mourut.

Ce fut donc avec une fortune honnête, dont il venait de se mettre en possession, que le faux Mussillac reparut à Caen, chez le père de sa maîtresse. Il fut encore mieux reçu que la première fois. Cependant Marianne-Charlotte ne fut pas aussi prompte à se déterminer que son père. Elle demanda du temps pour tout examiner. Elle invita elle-même M. Mussillac à se fixer à Caen, afin qu'elle pût le voir tous les jours. L'ex-forçat, qui se crut adoré, y consentit.

Ce fut alors que sa maîtresse l'étudia, et que saisissant le moindre oubli de lui-même, elle surprit des manières, des tournures et des sentiments ignobles. Les seules lumières de sa raison lui suffirent. Mais une fois persuadée que l'homme qui prétendait à sa main n'avait que la superficie de la bonne éducation, elle ne s'en tint pas là : elle voulut le connaître parfaitement. Elle le fit parler, puis elle s'informa. Il se coupa. Elle sentit de la fourberie. Elle envoya à Evreux et ne put remonter au delà. Il fallut bien alors que le faux Mussillac, interpellé, donnât des renseignements sur l'endroit qu'il avait habité auparavant. Il parla de sa fuite du collège de La Flèche, de son état de mousse : mais il ne pouvait dire ce qu'il était ensuite devenu, sans conduire par un fil à la catastrophe qui l'avait envoyé aux galères, à la manière dont il en était sorti, etc. Il se tut donc enfin ; trop pressé il prétexta une affaire, et partit de Caen, où il ne revint plus de peur d'y trouver un éclaircissement qui lui ferait perdre sa succession d'Auray. Marianne-Charlotte fut très étonnée, elle continua ses recherches et par

elles, découvrit la vérité. Mais elle l'a tue, jusqu'au moment de sa rencontre avec Buzot dans le Calvados, où elle lui confia tout. Buzot le dit à quelqu'un, qui a divulgé le secret du faux Mussillac.

Ce parti retiré il s'en présenta un autre, encore plus singulier. C'était à la fin de 1789 et au commencement de 1790, un évêque, qui prévoyait tout ce qui allait arriver, ayant vu Marianne-Charlotte dans un petit voyage qu'elle fit à Paris, en devint amoureux : comme il était jeune encore il alla trouver le père, il l'assura, que sous peu les évêques et les prêtres se marieraient ; et en conséquence, il lui demanda sa fille. Le père fut très étonné... Cependant, comme il s'en rapportait entièrement à la prudence de Charlotte, il répondit, que l'événement répondrait d'elle absolument. L'évêque, en conséquence, adressa ses vœux à la jeune personne ; elle lui a toujours répondu en riant, de sorte qu'il ne savait s'il était agréé, ou bien éconduit. Ceci a duré jusqu'en 1793 et le refus ne fut bien décidé que le premier juillet.

Félicité, ancienne liaison de Marianne-Charlotte était celle qui lui avait envoyé l'évêque. Cet homme s'était d'abord adressé à elle. Mais comme elle avait encore l'amant qu'elle pensait épouser, il lui vint dans l'esprit de procurer le crossemitré à son ancienne compagne. Or dans l'intervalle des soins qu'il rendait à Mlle Marianne-Charlotte, l'amant de Félicité vint à mourir. Cette fille aimait beaucoup les vivants, mais elle n'était pas d'un caractère, ni d'un tempérament, à pleurer longtemps les morts. Elle regretta d'autant plus l'évêque que depuis le 10 Aug. le mariage de cet ecclésiastique ne souffrait plus aucune difficulté. Elle employa différentes menées pour le ravoir, mais elle ne put y réussir tant qu'il eut quelques espérances d'obtenir Marianne-Charlotte Corday d'Armand. Lorsqu'elle partit pour Paris, l'évêque n'était pas à Caen, mais dans la première ville. Un

émissaire fidèle lui avait appris son départ et son arrivée. Il fut bien surpris de ne pas en recevoir un billet d'invitation de l'aller voir, et plus surpris encore lorsque s'étant présenté il ne fut pas admis..... Il n'attendit pas longtemps l'éclaircissement qu'il désirait.

Aussitôt après la catastrophe, craignant que sa liaison avec Marianne-Charlotte ne le fit soupçonner de complicité, il se hâta de repartir. Il obtint un passe-port. Arrivé à Caen, il alla chez Félicité. Celle-ci, qui ne se doutait pas de l'extrême envie qu'il avait de renouer, fut prête à se jeter à sa tête : mais comme elle avait de l'esprit, elle comprit bientôt qu'il allait lui éviter le désagrément de faire les premières démarches. Il parla, et très vivement; son motif pour accélérer était qu'il voulait qu'on pensât qu'il n'avait jamais pensé qu'à elle. Son plan ne rencontra pas de difficultés dans l'exécution, et le mariage fut achevé en dix jours. Il emmena sa femme dans son département. Marianne-Charlotte, loin de le charger en rien, l'avait parfaitement oublié; et il ne fut pas un de ceux auxquels elle voulut écrire.

Depuis un an que Félicité est mariée, elle a fait parcourir à son mari une terrible carrière; elle feignit d'abord de la tendresse, et il se trouva heureux. Elle fut ensuite coquette, et il devint jaloux. Elle en rit, et, pour le pousser à bout, elle devint infidèle sans presque se cacher ; l'époux se montra furieux; elle trouva moyen de le couvrir de ridicule. Enfin il songea au divorce. Elle accepta : mais auparavant, elle lui déclara qu'elle portait dans son sein un gage de sa tendresse. L'époux demanda depuis quand la citoyenne était en péril de maternité : « Environ depuis six semaines. » Il voulut fulminer et donner d'excellentes raisons pour prouver.... On le fit taire ; et sa femme lui dit en riant : « Vous êtes un fou »..... Elle a été séparée, et sa grossesse est très

apparente. Les arrangements ont été pris en conséquence de l'existence de cet être futur.... Mais revenons à Marianne-Charlotte.

De retour à Caen, quelques semaines avant le 31 mai 1793, la jeune d'Armand y avait emporté la prévention la plus favorable pour les Pétion, les Guadet, les Vergniaux, les Gensonne, etc.... Mais elle détestait Garat, Fauchet et d'autres membres. L'excellent patriote, trop tard connu de bien des gens, Marat, était à ses yeux le plus ardent, le plus dangereux ennemi du parti qu'elle avait embrassé. Elle le regardait, non comme un monstre, ainsi que certaines gens l'ont prétendu, mais comme un homme du plus grand mérite dans le parti qu'elle abhorrait. Ces pensées fermentaient dans sa tête et ne la quittaient plus, quand le 31 mai arriva. Plusieurs députés, mis en état d'arrestation s'échappèrent, et parvinrent dans le Calvados, dont Caen est la métropole. Ce fut là que Marianne-Charlotte les revit. Les entretiens qu'elle eut avec eux, achevèrent d'exalter sa tête : elle avait été jusque là, sage et prudente, elle devint tout enthousiasme et folie. Elle eut la pensée toujours dangereuse, toujours criminelle, que c'était une belle action de frapper au cœur et d'enlever du monde celui qu'elle regardait comme le plus grand excitateur du patriotisme français républicain. Elle nourrit ces idées, elle s'en déguisa l'horreur, en se disant à elle-même que ce n'est pas la vie de Marat seule qu'elle sacrifie à la Patrie mais qu'elle joint au sacrifice la sienne propre : « Marat est Génevois, disait-elle ; il a l'énergie de Jean-Jacques Rousseau, il nous perdra tous.» Et cette jeune infortunée qu'il aurait été si facile d'éclairer, si elle s'était adressée à une âme honnête, partit de Caen dans la résolution funeste d'arracher la vie au héros constant du patriotisme, sûre de périr elle-même ensuite sur l'échafaud, avec toute l'assurance d'une conscience pure..

O aveuglement de l'esprit humain.... mais il faut dire ici un mot de Marat.

On sait qu'il était médécin, physicien habile. Ce fut en conséquence des profondes connaissances qu'il avait acquises de la nature et de ses agents, qu'il vint à Paris exercer la médecine. Il avait peu de pratique, mais une immense théorie; il essaya quelques cures, d'après l'analyse des plantes et des minéraux qu'il avait décomposés. Il réussit; enhardi par le succès, il pratiqua. Tout ce qui le connut fut étonné de ses cures. Elles furent telles, qu'après avoir fait 10.000 francs seulement la première année, il en gagna 40.000 la seconde. Il prit voiture. Mais il fallait un peu de charlatanisme pour se maintenir, et Marat n'en avait point; le produit de son talent diminua sensiblement et se trouva si médiocre en 1789, qu'il quitta la médecine pour se faire journaliste. Il porta dans cette carrière nouvelle toute l'ardeur et toute la cynique franchise de Jean-Jacques Rousseau, son compatriote. Il étonna!... Trop de gens étaient alors intéressés à le décrier pour qu'il ne le fut pas. Ce fut la bête noire, et pour se conserver, il fut obligé de faire de son existence un problème. Elle ne fut certaine pour le public, que lorsqu'il fut porté à la Convention nationale par le vœu des électeurs de Paris. Ce fut alors qu'on ne douta plus. Vingt mille personnes allèrent à la Convention pour voir Marat.

Il sentit alors que son existence de douteuse qu'elle était, ayant acquis une entière certitude, il aurait des ennemis furieux : ce sentiment, trop bien fondé, le rendit timide. Il se cachait au moindre danger. Lors de son triomphe, au Tribunal Révolutionnaire, il n'osa pas se rendre en prison, de peur d'y être assassiné. Un de ses amis, le citoyen Dubois, de la section de Beaurepaire, depuis volontaire dans notre armée de la Vendée,

m'a raconté un trait de lui, qui marquait à quel point son imagination était effarouchée. Ils avaient été invités ensemble, et plusieurs autres patriotes, à souper dans une maison d'un civisme un peu douteux. Après le souper, Marat parut inquiet. Dubois offrit de le reconduire. Tout le monde approuva, et Marat lui-même, qui venait d'avoir des soupçons bien mal fondés, parut charmé d'être accompagné par un homme sûr. Ils allèrent ensemble dans la rue de la Huchette, et Marat entra dans une maison à longue allée obscure. Dubois offre de l'attendre. « Non, dit Marat, j'ai affaire ici, et j'y resterai trop longtemps. » Dubois se retira. Quelques jours après, Marat dénonça Dubois aux Jacobins, comme un homme à surveiller et il alla jusqu'à dire à des amis que le jour du souper, il avait eu dans l'idée qu'il le voulait assassiner. Dubois fut très étonné : il se plaignit à Marat qui loin de se dédire, lui répondit : « Oui j'ai eu cette idée. — Eh ! qui m'aurait empêché, s'écria Dubois, de commettre mon crime dans la longue allée obscure où tu m'as conduit..... Va, tu as bien l'imagination ombrageuse et effarouchée de ton concitoyen Jean-Jacques dans ses dernières années.... » Ajoutez à cette anecdote, que Marat, depuis le 31 mai, n'est sorti de chez lui que deux ou trois fois. Il semblait avoir comme Socrate un démon qui l'avertissait du danger. Mais les fatalistes devraient faire attention que si leur système était vrai, rien ne pourrait les sauver. Marat craignait les hommes, les scélérats accoutumés au crime ; et c'est une femme douce, honnête, innocente jusqu'à ce moment, qui tranche le fil de ses jours....

Avant de partir, Marianne-Charlotte alla voir son amie Aglaé Forbin, ci-devant chanoinesse, qui la pria de se charger d'une commission pour elle auprès du ministre de l'Intérieur. Nous ne donnerons pas l'histoire de cette chanoinesse qui a, dit-on, eu quelques aventures.

Arrivée dans la capitale le jeudi 11 juillet, Marianne-Charlotte y rendit quelques visites, et, comme on va le voir par son interrogatoire, le vendredi elle aurait exécuté son dessein, si elle avait pu être admise chez Marat. Le samedi matin, elle acheta un petit couteau long au Palais Egalité, elle écrivit une lettre perfide à Marat, elle sortit à six heures ; à sept, elle faisait instance à la porte de sa victime. Elle fut enfin admise par ses ordres ; à 8 heures moins un quart, elle frappa le coup auquel on ne peut penser sans frémir. Marat était au bain ! Elle parla de ce ton doux et pénétrant qui n'était un vice chez elle que depuis son arrivée à Paris ; il paraît même qu'elle le touchait. Il promit de s'intéresser à la personne qu'elle lui recommandait.

Ce fut en ce moment, lors d'une demi-obscurité, qu'elle tira l'espèce de stylet acheté au Palais Egalité et qu'elle plongea au-dessus de la poitrine... Le coup était si mortel, que le patriote ne vécut que quelques minutes.

Marianne-Charlotte, entendant accourir aux cris de Marat les deux femmes qui s'étaient retirées pour la laisser parler, s'enveloppa dans un rideau de fenêtre. Les gens de la maison l'en ôtèrent, la terrassèrent.... La garde arriva. Un témoin oculaire, un des gardes, le C. La Ferté, beau-frère de Vicq-d'Azyr, assista au procès-verbal, qui dura jusqu'à trois heures du matin, que Marianne-Charlotte fut conduite à l'Abbaye. En sortant elle s'évanouit...; revenue à elle-même, elle dit : « Quoi, j'existe encore... j'aurais cru que le peuple m'aurait mise en pièces... »

La pompe funèbre de Marat se fit le 16, de huit à neuf heures ; Marianne-Charlotte fut exécutée le 17 entre dix et onze... telle Polixène fut immolée comme inféries (1) sur le tombeau d'Achille.... C'est ici où l'on

(1) Sacrifice, *inferiæ*.

regrette que cette infortunée ne soit pas morte innocente, ou pour une bonne cause. Mais avant d'entrer dans le récit de son jugement, de ses lettres, de ses derniers moments, de sa mort et de l'injure faite par le bourreau à ses tristes restes, il faut présenter ici le tableau de son procès.

Interrogatoire de Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant d'Armand.

Cette coupable fille, amenée devant ses juges, a déclaré se nommer Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armand, âgée de 25 ans, demeurant à Caen, département du Calvados.

Il est prouvé par l'acte d'accusation qu'après qu'elle eût écrit au citoyen Marat pour lui communiquer des choses importantes du Calvados, pour l'intérêt de la nation, Marianne-Charlotte Corday d'Armand s'introduisit chez lui, le samedi 13, sur les 7 et 8 heures du soir, et qu'après quelques paroles consolantes que Marat lui disait, elle a tiré un poignard de son sein, et l'a enfoncé dans la clavicule droite de l'ami du peuple, coup dont il mourut quelques minutes après.

Après que les témoins ont eu déclaré que l'accusée avait assassiné Marat, le président a fait à l'accusée les demandes suivantes :

D. — Votre nom ?

R. — Marianne-Charlotte Corday, ci-devant d'Armand.

D. — Votre âge ?

R. — 25 ans moins 3 mois.

D. — Le lieu de votre naissance ?

R. — Saint-Saturnin-des-Vigneaux.

D. — Votre demeure ?

R. — A Caen.

D. — Et à Paris ? 7

R. — Rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence, n° 19.

D. — Votre état ?

R. — Vivant de mes revenus.

D. — Vous allez entendre l'acte d'accusation.

Lecture faite de cet acte, le président lui demande quel a pu être le motif de son assassinat sur la personne du citoyen Marat.

R. — Ses crimes.

D. — Qu'entendez-vous par ses crimes ?

R. — Les ravages que l'anarchie fait dans ma Patrie.

D. — Cette action est-elle de vous-même ?

R. — Oui.

D. — Avez-vous été inspirée par quelqu'un ?

R. — Par personne.

D. — Pourquoi l'avez-vous fait ?

R. — Pour empêcher la suite de ses crimes.

D. — Qui vous a donné la demeure de Duperret ?

R. — Barbaroux.

D. — Pourquoi avez-vous dit à un des témoins qu'il n'y avait pas plus de trente personnes à Caen destinées à marcher sur Paris ?

R. — Pour me moquer de lui.

D. — Qui compose le comité central qui se tient actuellement à Caen?

R. — Les députés de tous les départements.

D. — Ceux de la Convention nationale ne font-ils pas partie de ce fameux comité ?

R. — Non, du tout.

D. — Ne font-ils pas des proclamations, des chansons ?

R. — Oui, et cela pour l'unité et l'indivisibilité de la République.

D. — Barbaroux savait-il le motif de votre voyage ?

R. — Je n'en sais rien.

D. — Qui vous a indiqué la demeure de Marat ?

R. — Un cocher de fiacre.

D. — Connaissez-vous ce couteau ?

R. — Oui, c'est celui qui m'a servi pour tuer Marat.

D. — Y a-t-il longtemps que vous aviez formé ce projet?

R. — Depuis la révolution du 31 mai.

D. — Comment avez-vous pu assassiner un homme que vous ne connaissez pas ?

R. — Je l'ai fait pour sauver mon pays et la vie à 100,000 hommes.

D. — Où sont logés les députés réfugiés à Caen ?

R. — A l'hôtel de l'Intendance. Ils sont 16.

D'autres questions lui ont été posées, elle s'est fait une gloire d'avoir assassiné l'apôtre et le martyr de la liberté.

Le premier témoin est Marie Evrard, âgée de 27 ans, demeurant rue des Cordeliers, n° 20, gouvernante du citoyen Marat.

Elle dépose que le vendredi 12, l'accusée s'étant présentée chez son maître pour le voir, a insisté après son refus. Et a dit en s'en allant, et de mauvaise humeur, qu'elle reviendrait dans deux ou trois jours ; qu'elle a écrit une lettre qui l'a fait recevoir le samedi à 8 heures du soir ; qu'un cri parti du cabinet de bain de Marat ayant fait accourir la déposante, elle a trouvé l'accusée debout contre un rideau dans l'antichambre ; qu'elle l'a prise par la tête, l'a terrassée, et qu'elle a appelé des voisins ; que deux venus, elle a couru à Marat qui l'a regardée sans rien dire ; qu'elle a aidé à le retirer du bain, et qu'il est mort sans proférer une parole. L'accusée interrompt la déposition en disant : « C'est moi qui l'ait tué. » Elle reconnaît la vérité de cette déposition.

Laurent Besse, commissionnaire, dépose que se trouvant samedi 13 juillet chez le citoyen Marat, entre 7 et 8 heures du soir, occupé à plier des journaux, il vit venir l'accusée à qui la citoyenne Evrard et la portière refusèrent l'entrée. Néanmoins, le citoyen Marat, qui avait reçu une lettre de cette femme, l'entendit insister et ordonna de la faire entrer, ce qui fut exécuté. Quelques minutes après, lui, déposant, entendit crier : « A moi, ma chère amie ! à moi ! » A ce bruit, étant entré dans le cabinet où était le citoyen Marat, il vit sortir le sang de son sein à gros bouillons. A cette vue, étant lui-même épouvanté, il cria « au secours ». Et néanmoins, de crainte que cette femme ne fit des efforts pour s'évader, il barra la porte avec des chaises, et lui en porta même un coup sur la tête. Le propriétaire est venu, et on la lui a retirée des mains.

Le président interpelle l'accusée de déclarer ce qu'elle a à répondre.

R. — Je n'ai rien à répondre, le fait est vrai.

Jeanne Maréchal, cuisinière, dépose le même fait ; elle ajoute que Marat retiré sur-le-champ de la baignoire et mis dans son lit n'a pas remué.

L'accusée dit que le fait est vrai.

Marie-Barbe Aubin, portière de la maison où demeurait le citoyen Marat, dépose que le 13 juillet au matin, elle a vu venir à la maison l'accusée, qui demanda à parler au citoyen Marat. Que lui ayant observé qu'il était impossible de lui parler dans le moment, attendu l'état où il se trouvait depuis quelque temps, alors elle donna une lettre pour la lui remettre. Le soir elle revint de nouveau, et insista pour lui parler. Elle, déposante, et la citoyenne Evrard, se refusèrent à l'introduire : elle insista vivement, et Marat qui venait de demander qui c'était, ayant appris que c'était une femme, ordonna qu'elle fut introduite. Ce qui eut lieu sur-le-champ.

Quelques instants après elle entendit crier : « A moi, ma chère amie ! » Elle entra, et vit Marat dont le sang sortait de son sein. Alors effrayée, elle, déposante, cria de toutes ses forces : « A la garde ! au secours ! »

L'accusée dit que tout ce que déposaient les témoins était la plus exacte vérité.

On entend plusieurs témoins.

Catherine Evrard dépose les mêmes faits que sa sœur.

L'accusée convient également que le fait est vrai, et qu'elle n'a rien à répondre.

Un autre témoin, employé à la mairie, dépose que vendredi dernier, vers les six heures du soir, il a vu venir l'accusée à la mairie, laquelle a demandé, à lui déposant, qui était sur la porte, si elle pouvait parler à Pache, à quoi il avait répondu en lui montrant l'escalier : « Montez. »

L'accusée dit que cela est faux, attendu qu'elle ne sait pas où est la mairie.

Marie-Louise Grolier, tenant l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, dépose que jeudi dernier l'accusée arriva chez elle, déposante, qu'elle s'est fait faire un lit pour se reposer, attendu qu'elle était, disait-elle, fatiguée : elle s'est depuis fait conduire au Palais Egalité. Observe la déposante, qu'il est venu un particulier bourgeonné la demander. L'accusée dit : « C'est Duperret. »

Le président, à l'accusée : « Ne devait-il pas vous conduire chez le Ministre de l'Intérieur ? — Il m'y a effectivement conduite. J'y avais à faire, pour obtenir des papiers à l'usage d'une de mes amies, nommée Forbin, ci-devant chanoinesse. »

D. — Qui vous a indiqué Duperret ?

R. — C'est Barbaroux, à Caen.

La femme observe qu'ayant appris qu'elle était de

Caen elle lui avait demandé s'il était vrai qu'il marchait sur Paris une force armée. Et qu'elle lui avait répondu en riant : « Je me suis trouvée sur la place de Caen, le jour que l'on a battu la générale pour venir à Paris, il n'y avait pas trente personnes ; » et que ces mêmes citoyens et ceux de Paris se donneraient le baiser de fraternité, à leur entrevue.

L'accusée dit que cela est vrai, qu'elle avait voulu donner le change, attendu qu'il y en avait plus de 30,000.

D. — Quel est en ce moment l'état de Caen ?

R. — Il y a un Comité central de tous les départements qui sont dans l'intention de marcher sur Paris...

D. — Quels députés y avez-vous vus ?

R. — La Rivière, Kervelegan, Guadet, Lanjuinais, Petion, Barbaroux, Buzot, Valadier, Louvet, etc...

D. — Que font les députés transfuges ?

R. — Ils ne se mêlent de rien : ils attendent que l'anarchie cesse, pour reprendre leur poste. (Oh ! les perfides !)

L'accusateur public a donné lecture de deux lettres écrites par la main de l'accusée. La première est adressée à son père. Elle lui marque, après lui avoir demandé pardon de l'avoir trompé en lui disant qu'elle partait pour l'Angleterre, de se consoler de la bonne action qu'elle a commise. Voici l'extrait de la seconde, adressée à Barbaroux, député réfugié à Caen, rue des Carmes :

« Aux prisons de l'Abbaye, dans la ci-devant chambre de Brissot, le deuxième jour de la préparation de la paix.

» Vous avez désiré, citoyen, le détail de mon voyage, je ne vous ferai pas grâce de la moindre anecdote. J'étais avec de bons montagnards, que je faisais parler tout leur content ; et leurs propos, aussi sots que leur

personne, étant désagréables, ne servirent pas peu à m'endormir. Je ne m'éveillai pour ainsi dire qu'à Paris ; Je fus loger rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence. Je trouvai Duperret, et je ne sais comment, le Comité de Sûreté générale a été instruit que j'avais conféré avec Duperret. Vous connaissez l'âme ferme de ce dernier, il leur a répondu la vérité : j'ai confirmé sa déposition par la mienne, il n'y a rien contre lui. Je craignais ; je vais le retrouver il est trop têtu ; je me décidai donc à l'exécution de mon projet.

» Le croiriez-vous ? Fauchet est en prison comme mon complice, lui qui ignorait mon existence ! Mais on n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux mânes d'un grand homme. Pardon, humains, ce nom déshonore votre espèce, c'était une bête féroce, qui allait dévorer le reste de la France, immolée pour la fin de la guerre civile. Maintenant, vive la Paix ! Grâce au ciel, il n'était pas un Français.

» Quatre membres se trouvèrent à mon premier interrogatoire ; Chabot avait l'air d'un fou, Legendre doutait m'avoir vue le matin chez lui. Je n'ai jamais songé à cet homme, je ne lui connais pas d'assez grands moyens pour être le tyran de son pays ; et je ne voulais pas punir tout le monde.

» Tout ceux qui me voyaient pour la première fois, prétendaient me connaître depuis longtemps. Je crois qu'on a imprimé les dernières paroles de Marat, je doute qu'il en ait proféré. Mais voici les dernières paroles qu'il m'a dites : Après avoir reçu vos noms et ceux des administrateurs du Calvados, qui sont à Evreux, il dit, pour me consoler, que dans peu de jours il vous ferait tous guillotiner à Paris.

» Ces derniers mots décidèrent de son sort. Si le département met sa figure vis-à-vis celle de Saint-Fargeau, il pourra faire graver ces paroles en lettres d'or.

Je ne vous ferai aucun détail sur ce grand événement, les journaux vous en parleront. J'avoue que ce qui m'a décidée tout à fait, c'est le courage (prétendu) avec lequel nos volontaires se sont enrôlés dimanche, 7 juillet. Vous vous souvenez comme j'en étais charmée, et je me promettais bien de faire repentir Petion, du soupçon qu'il manifesta sur mes sentiments. « Est-ce que vous seriez fâchée, s'ils ne partaient pas?» me dit-il ! Enfin donc, j'ai considéré que tant de braves gens venant à Paris pour chercher la tête d'un seul homme, qu'ils auraient peut-être manqué, ou qui aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens, il ne méritait pas tant d'honneur : il suffisait de la main d'une femme. J'avoue que j'ai employé un artifice perfide, pour qu'il pût me recevoir. Je comptais en partant de Caen, le sacrifier sur la cîme de la montagne, mais il n'était plus à la Convention. Nous sommes meilleurs républicains qu'à Paris, l'on ne conçoit pas comment une femme puérile, dont la longue vie ne serait bonne à rien, peut sacrifier sa vie de sang-froid pour sauver son pays.

» Je m'attendais bien à mourir dans l'instant.

» Des hommes courageux et vraiment au-dessus de tout éloge m'ont préservée des fureurs, bien excusables, des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais vraiment de sang-froid, je souffris des coups de quelques femmes : mais qui sauve la Patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte. Puisse la Paix s'établir aussitôt que je le désire. Voilà un grand criminel à bas ! sans cela nous ne l'aurions jamais eu; je jouis de la paix depuis deux jours.

» Le bonheur de mon pays fait le mien ; je ne doute pas que l'on ne tourmente un peu mon père qui a déjà assez de ma perte pour l'affliger. Je lui ai envoyé dire dernièrement que, redoutant le feu de la guerre civile, j'irai en Angleterre. Mon projet était de garder l'inco-

gnito à la mort de Marat et de laisser les parisiens chercher inutilement mon nom. Je vous prie, citoyen, vous et vos collègues, de prendre la défense de mes parents si on les inquiète. Je n'ai jamais tué qu'un seul être, et je fais voir mon caractère. Ceux qui me regretteront, se réjouiront de me voir jouir du repos dans les Champs-Elysées, avec Brutus, et quelques anciens. Il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays, ils sont presque tous égoïstes, etc... »

Elle termine la lettre en priant Barbaroux de dire à Wimpfen qu'elle a gagné plus d'une bataille par l'action qu'elle vient de commettre.

L'accusateur public, ensemble le défenseur officieux de l'accusée et le président résument les questions suivantes :

1. — Est-il constant qu'entre 7 et 8 heures du soir du présent mois, Jean-Paul Marat, député de la Convention, ait été assassiné ?

2. — Marianne-Charlotte Corday d'Armand, est-elle l'auteur de cet assassinat?

3. — L'a-t-elle fait avec des intentions criminelles et contre-révolutionnaires?

La déclaration des jurés a été affirmative sur les trois questions. En conséquence le tribunal a condamné à la peine de mort Marianne-Charlotte Corday d'Armand, ordonne qu'elle sera conduite à l'échafaud en chemise rouge, que le présent jugement sera exécuté sous les 24 heures, etc.

Marianne-Charlotte reçut son jugement d'un air sérieux. Elle demanda la permission d'écrire. Elle commença par la lettre à son père dans laquelle son intention bien marquée est d'empêcher qu'il ne soit inquiété comme complice.

Elle en écrivit ensuite une autre au député fugitif, c'est celle rapportée tout au long dans le journal des lois

et qu'on a lue plus haut... On assure qu'après son jugement prononcé elle dit au juge : « Je vous remercie. » Elle ne voulut pas de confesseur. Ceci prouve qu'elle était philosophe ou qu'elle était au fond aristocrate, puisqu'elle refusait un prêtre assermenté. Toute sa conduite, dans ce moment terrible qui précède la destruction, fut calme et sereine, enthousiaste ; tel est l'effet de la forte persuasion qu'on a bien fait.

Mais cet enthousiasme n'est fondé que sur un principe faux; le principe vrai, c'est que le meurtre est le plus grand des crimes, c'est que la Société qui mulcte quelqu'un de ses membres de la peine de mort, ne le peut, même en jugement, qu'en vertu de ce même principe, la conservation des individus. Marianne-Charlotte n'a pas réfléchi que rien ne l'excusait, pas même sa croyance qu'elle épargnait la vie à cent mille hommes, car par une effrayante et monstrueuse cumulation, elle réunissait en elle-même les qualités de dénonciatrice, accusatrice, de témoin, de juge, et de bourreau ? A quel être la Société voudrait-elle confier un tel pouvoir ? quel est celui de ses membres qui s'en étant emparé, ne sera pas déclaré ennemi public et proscrit comme tel ?...

Elle monta dans la voiture à 10 heures, ou un peu avant, avec la tranquillité de l'erreur, crue la vérité... Etre suprême, s'il est vrai qu'au moment où l'âme est dégagée de ses organes, elle voit la vérité nue, quelle affreuse surprise pour Marianne-Charlotte, quel remords, si elle a rencontré l'ombre plaintive de Marat qui s'est attachée en furie sur ses pas, qui l'a poursuivie, l'a déchirée ?... ou plutôt, si elle a vu l'âme de cet ardent patriote, pure comme la vérité, lui dire : « Infortunée ! pourquoi t'es-tu souillée d'un crime, pour m'arracher quelques instants de vie ? pourquoi as-tu terni ta vie, en illustrant ma fin ? Tu vivais encore lorsque l'air a retenti des honneurs qu'on me rendait, c'est la veille de

ton jugement et de ton supplice. Infortunée ! tu as péri de la main infâme des bourreaux ; moi, de celle d'une vierge qui n'est devenue coupable qu'en me perçant le sein. Tu as éprouvé les transes, les avant-coureurs de la mort; moi, j'ai cessé d'exister sans l'avoir prévu, comme la victime innocente immolée sur l'autel des dieux. Tout l'avantage est de mon côté, je ne me plaindrai pas de toi, mais la justice éternelle, blessée par ton action, te poursuit. » A ce langage Marianne-Charlotte aura versé des larmes.

Elle alla modestement, décemment à la mort, son air était riant sans être rieur... elle adoucissait par son air la laideur de son crime ; il aurait fallu qu'elle eût été voilée comme les autres assassins... Parvenue à l'échafaud, elle y monta aussi lestement que pouvaient le permettre les mains liées derrière le dos. Elle voulait garder sa bonnette, le bourreau la lui arracha. Elle tomba gaîment sur la planche fatale. L'horrible couperet descendit et l'enthousiasme égaré ne fut plus...

La vengeance céleste la poursuivit encore après sa mort. Par une audace sans exemple, l'exécuteur osa outrepasser la peine prononcée par le jugement ; le bourreau ayant pris par les cheveux cette tête sanglante, il... la souffleta... tout le peuple frémit... mais les gens sages virent là une punition extraordinaire infligée par Dieu même au moyen de l'instrument le plus vil au plus grand des crimes... Le corps de la punie fut sur-le-champ envoyé à la sépulture.

Arrêtons-nous un moment dans ce vaste ouvrage, complément d'un plus vaste encore : *Les Contemporaines* en 50 volumes, y compris *Les Françaises et les Parisiennes;* en 53 volumes, si l'on y ajoute *Les Filles du Palais-Royal;* en 69, avec *Les Nuits de Paris*, ayant aujourd'hui XVI parties ; enfin en 81 avec *Le Calendrier des Citoyennes* ; arrêtons-nous un moment, dis-je, pour

considérer quels sont l'énergie, le sang-froid, le pouvoir sur soi-même du sexe faible ; Marianne-Charlotte croit faire une bonne action en commettant un crime horrible et, sûre de son intention, elle passe à l'acte, en voyant la mort certaine ! Elle est condamnée, sa bravoure ne la quitte pas, elle se surpasse elle-même et égale celle de l'homme le plus courageux. Elle va tranquillement, gaîment, comme à la chose qui lui plaît davantage, à la mort prévue. Un guerrier tremble alors, l'homme qui n'a rien redouté, qui a bravé le canon, redoute une mort qui vient lentement pas à pas ! et Marianne-Charlotte n'a pas été la seule. Une autre Charlotte, Bretonne, que j'ai nommée Vautant dans la VIe partie des *Nuits*, a disputé de fermeté, de sang-froid, de souriance de visage... Ceci nous prouve bien, à quel point est vaine la superstition qui voulait faire regarder comme une preuve de la bonté de sa cause, la fermeté, le sourire, la joie de ses martyrs en allant à la mort.

Le sentiment général aujourd'hui, 1 septidi de brumaire de l'an II, c'est qu'en admirant la fermeté de Marianne-Charlotte, et sa tranquillité, tous les partis patriotes, philosophes, dévots, et aristocrates, s'il en est encore, la flétrissent pour son assassinat. Ainsi elle est loin d'avoir atteint le but qu'elle se proposait, d'aller glorieusement à l'immortalité par une mort sur l'échafaud. C'est qu'il n'y a vraiment que les actions moralement bonnes qui donnent une gloire solide. L'enthousiasme et la bravoure aveugle, ne sont une vertu qu'à l'armée, devant l'ennemi, et dans le soldat ; car dans les chefs, ce serait imprudence le plus souvent.

C'est ainsi que dans cet ouvrage, composé dans le trouble de l'agitation, je tâche de consigner avec les vrais principes, quelques événements publics mêlés aux événements particuliers.

(*L'Année des Dames Nationales*, 30 septembre.)

APPENDICE

I

LA VIE LITTÉRAIRE DE RÉTIF

Par Gérard De Nerval (1).

La vie littéraire de Rétif ne débute réellement qu'en 1766. Sa jeunesse s'était partagée entre l'amour et le travail peu lucratif d'ouvrier compositeur. En commençant à raconter dans ses *Mémoires* la phase nouvelle qui s'ouvrait dans son existence, il s'écrie : « Je termine ici l'époque honteuse de ma vie, celle de ma nullité, de ma misère et de mon avilissement. » Il attribue le peu de succès de *la Famille vertueuse* à l'audace de l'orthographe, entièrement conforme à la prononciation et réglée par un système qu'il modifia plusieurs fois depuis.

Lucile, ou les Progrès de la vertu, qui parut peu de temps après, est le récit des escapades de Mlle Cadette Forterre, fille d'un commissaire en vins et l'une des plus charmantes Auxerroises dont Nicolas ait jamais rêvé. Il signa ce livre *un mousquetaire*, et voulut le délier à Mlle Hus de la Comédie-Française, qui refusa cet honneur par une lettre fort polie, où elle marquait la crainte que la légèreté du livre ne

(1) Extrait de l'étude intitulée les *Confidences de Nicolas*. Analyse élégante et infidèle des mémoires de Rétif, cette étude prend un intérêt réel quand Gérard de Nerval aborde l'examen et l'analyse des principales œuvres du romancier.

nuisît à sa réputation. Peut-être Rétif espéra-t-il alors, mais en vain, d'être admis à cette fameuse table du financier Bouret, ouverte à la littérature par le goût et la bonne grâce de Mlle Hus, et dont Diderot à donné une si piquante description dans *le Neveu de Rameau.*

Le Pied de Fanchette contient cette préface curieuse : « Si je n'avais eu pour but que de plaire, le tissu de cet ouvrage aurait été différent. Fanchette, sa bonne, un oncle et son fils, avec un hypocrite, suffisaient pour l'intrigue ; le premier amant de Fanchette se fût trouvé fils de cet oncle, la marche aurait été plus naturelle et le dénoûment plus vif ; mais il fallait dire la vérité. » Ce roman n'est autre chose qu'une jolie femme aimée par un vieillard que la séduction d'un pied, le plus charmant du monde, entraîne aux plus vertes folies. On retrouve dans l'ouvrage et dans les notes qui l'accompagnent cette préoccupation constante du pied et de la chaussure des femmes qu'on remarque dans tous les écrits de l'auteur. Cette monomanie ne l'a pas abandonné un seul jour. Dès qu'il avait trouvé un joli pied dans ses promenades, il s'empressait d'aller chercher Binet, son dessinateur, afin qu'il en vînt prendre le croquis. Selon lui, « les femmes qui se chaussent à plat, comme les infâmes petits-maîtres *pointus*, se *pataudent* et s'*hommassent* d'une manière horripilante, tandis qu'au contraire les souliers à talons hauts *affinent* la jambe et *sylphisent* tout le corps. » Les mots bizarres, quoique expressifs, qui émaillent cette phrase, donnent une idée de la singulière phraséologie qui se joint aux hardiesses de l'orthographe pour rendre difficile la lecture des premiers ouvrages de Rétif. Toutefois, *le Pied de Fanchette* commença sa réputation. Il y a de l'originalité et même du style dans ce roman, qui lui rapporta fort peu, à cause du grand nombre des contrefaçons, c'est-à-dire à cause même de son succès.

Le Pornographe, qui succéda au *Pied de Fanchette*, se compose d'un roman par lettres destiné à prouver l'utilité d'une réforme de certains règlements de police, et d'un projet de règlement appuyé d'appendices et de notes justificatives. L'auteur admet comme nécessaire que, dans les grands centres de population, quelques femmes soient dévouées à

garantir et à préserver la moralité des autres. Dans l'Inde, c'étaient les femmes des castes inférieures ; en Grèce c'étaient les esclaves auxquelles était assigné ce but social. L'âge moderne trouverait des classifications analogues dans l'étude des tempéraments ou dans le malheur inné de certaines positions. — Quelque chose de la doctrine de Fourier se rencontre à l'avance dans cette hypothèse ; — la *papillonne* est, selon Rétif, la loi dominante de certaines organisations. Il s'opère, toutefois, dans ces natures abaissées des transformations amenées par l'âge ou par les idées morales, ou encore par quelque sentiment imprévu qui épure l'esprit et le cœur. Dans ce cas, toute aide, tout encouragement doivent être donnés à qui veut rentrer dans l'ordre général, dans la société régulière. La tendance principale qui devait régner dans l'institution particulière des *parthénions* — que Rétif voudrait créer, à l'instar des Grecs — serait même d'amener les esprits à ce résultat. Rétif suppose que les natures les plus vicieuses ne se dégradent entièrement qu'en raison du mépris qui pèse sur leur passé, et d'après une situation résultant du malheur de la naissance, des conséquences d'une seule faute, ou d'une complication de misères qu'il est difficile d'apprécier. Le plus grand mérite des règlements qu'il avait conçus était de soustraire, disait-il, les jeunes aux tentations extérieures, d'éloigner des familles le spectacle du vice promenant insolemment son luxe d'un jour, de neutraliser enfin pour l'homme un instant égaré la possibilité de maux dont les races sont solidaires.

Cet ouvrage eut un succès européen, et les idées qu'il renferme frappèrent vivement l'esprit philosophique de Joseph II, qui appliqua dans ses états les projets de règlements contenus dans la seconde partie du livre. (1). *Le Pornographe* fut suivi de plusieurs ouvrages du même genre, que l'auteur range sous le titre d'*Idées singulières*. Le second volume s'intitule *le Mimographe ou le Théâtre réformé*. Rétif

(1) Quelques années plus tard, Rétif, arrivé à une plus grande réputation, reçut de la part de Joseph II un brevet de baron enfermé dans une tabatière ornée d'un portrait de l'empereur. Il renvoya le brevet, et garda l'image du souverain philosophe.

insiste dans ce livre sur la nécessité d'admettre la vérité absolue au théâtre, et de renoncer au système conventionnel de la tragédie et de la comédie, dont les règles académiques ont opprimé même des génies tels que Corneille et Molière. On croirait lire les préfaces de Diderot et de Beaumarchais, — qui, plus heureux ou plus habiles, parvinrent à réaliser leurs théories, — tandis que le théâtre de Rétif fut toujours repoussé de la scène. On se convaincra de l'excès de réalité qu'il voulait introduire en sachant qu'il proposait, pour augmenter l'utilité, la moralité et la volupté du théâtre, de faire jouer les scènes d'amour par de véritables amants, la veille de leur mariage.

Jusqu'à son livre du *Paysan perverti*, Rétif n'avait presque rien gagné en dehors de son travail d'imprimeur, qui représentait pour lui le gagne-pain, comme les copies de musique pour Jean-Jacques Rousseau. Les libraires payaient rarement leurs billets, la contrefaçon réduisait de beaucoup les bénéfices possibles, et les censeurs arrêtaient souvent des ouvrages tout imprimés, ou les grevaient de frais énormes en faisant substituer des cartons aux passages dangereux. « Au 18 auguste 1790, dit l'auteur, j'étais encore plus pauvre que pendant ma *proterie*. Je mangeais rapidement le profit de ma *Famille vertueuse* ; mon *École de la Jeunesse* était refusée par le libraire, mon *Pornographe* par le censeur... Cependant, je ne me décourageai pas. Je fis *Lucile* en cinq jours. Je ne pus le vendre que trois louis à un libraire, qui en tira quinze cents exemplaires au lieu de mille, et qui communiqua les épreuves aux contrefacteurs. Cet homme, suppôt de police, a fait une fortune ; il est mort au moment d'en jouir. » On voit, par ce passage, à quel point en était alors la librairie française. *Le Pornographe* et *le Mimographe* avaient rapporté peu de chose à Rétif, par suite d'un système d'association peu productif que l'écrivain tenta avec un ouvrier qui lui avançait quelques fonds. *La fille naturelle* et les *Lettres d'une fille à son père*, publiées par Lejay, n'avaient guère eu de plus brillants résultats. Un roman imité de Quévédo, intitulé *le Fin Matois*, avait été payé en billets dépourvus de toute valeur. On voit dans ce roman Rétif osciller entre les diverses ten-

dances étrangères qui dominaient les écrivains de son temps, avant de prendre son aplomb définitif dans *le Paysan perverti*.

Rétif, ayant reçu quelque argent de son héritage paternel, put faire les frais du *Paysan perverti*, que le libraire Delalain avait refusé d'acheter. La première édition fut enlevée en six semaines, et la deuxième en vingt jours. La troisième se vendit plus lentement à cause des contrefaçons ; mais le succès hors de France fut tel, qu'il s'en publia jusqu'à quarante-deux éditions en Angleterre seulement. La peinture des mœurs françaises a, de tout temps, intéressé les étrangers plus que la France même. L'ouvrage fut d'abord attribué à Diderot, ce qui fit naître une foule de réclamations. On suspendit la vente ; cependant, au moyen d'un présent au censeur Demaroles, Rétif obtint mainlevée, sous la condition de faire imprimer quelques cartons aux endroits signalés comme dangereux.

La Paysanne pervertie parut trois ans après *le Paysan*, puis les deux ouvrages furent fondus ensemble sous le titre du *Paysan-Paysanne*. Ici se développent nettement les idées du réformateur mêlées aux combinaisons dramatiques du romancier. Il faut bien, à ce propos, parler du système général de philosophie et de morale qu'avait conçu l'auteur, et qu'il développa plus tard dans quelques livres spéciaux. Il en attribue la conception première aux entretiens qu'il eut, du temps de son apprentissage, avec le cordelier Gaudet d'Arras. La science de ce dernier suppléait à ce qui manquait de ce côté aux pensées aventureuses du jeune homme, et le système se formait ainsi, comme l'antique Chimère, de deux natures bizarrement accouplées.

Il semble évident, d'après la vie de Rétif de la Bretonne, qu'il suivait dans ses idées philosophiques une sorte de patron tracé, que brodait à plaisir son imagination fantasque. La logique de son système manque entièrement dans sa conduite personnelle, et il ne peut que s'écrier à chaque instant : « Ah ! que je me suis trompé ! ah ! que j'ai été faible ! ah ! que j'ai été lâche ! » Voilà le réformateur. — Pour Gaudet d'Arras, dont il a longuement détaillé le type dans *le Paysan perverti*, il n'y a ni vertu, ni vice, ni

lâcheté, ni faiblesse. Tout ce que fait l'homme est bien, en tant qu'il agit selon son intérêt ou son plaisir, et ne s'expose ni à la vengeance des lois ni à celle des hommes. Si le mal se produit ensuite, c'est la faute de la société qui ne l'a pas prévu. Cependant, Gaudet d'Arras n'est pas cruel, il est même affectueux pour ceux qu'il aime, parce qu'il a besoin de compagnie ; sensible aux maux d'autrui par suite d'une espèce de crispation nerveuse que lui fait éprouver le spectacle de la souffrance ; mais il pourrait être dur, égoïste, insensible, qu'il ne s'en estimerait pas moins, et n'y verrait qu'un hasard de son organisation, ou plutôt qu'un but mystérieux de cette immortelle nature qui a fait le vautour et la colombe, le loup et la brebis, la mouche et l'araignée. Rien n'est bien, rien n'est mal, mais tout n'est pas indifférent. Le vautour débarrasse la terre des chairs putréfiées, le loup empêche la multiplication de races innombrables d'animaux rongeurs, l'araignée réduit le nombre des insectes nuisibles ; tout est ainsi : le fumier infect est un engrais, les poisons sont des médicaments... L'homme, qui a le gouvernement de la terre, doit savoir régler les rapports des êtres et des choses relativement à son intérêt et à celui de sa race. Là, et non dans les religions ou les formes de gouvernement, se trouve le principe des générations futures. Avec une bonne organisation sociale, on se passera fort bien de la vertu : — la bienfaisance et la pitié seront l'affaire des magistrats ; — avec une philosophie solide, on annulera de même les peines morales, lesquelles sont le résultat, soit de l'éducation religieuse, soit des lectures romanesques.

Rien n'est bien neuf aujourd'hui dans cette doctrine de 1750, qui remonte aux illustres épicuriens du siècle de Louis XIV directement, et que l'on retrouve tout entière dans le *Système de la Nature*. Nous n'avons voulu que marquer la base sur laquelle s'est fondé tout le système de l'auteur du *Pornographe*. Quant à lui-même, il n'a accepté que sous bénéfice d'inventaire les idées de Gaudet d'Arras. Ce matérialisme absolu lui répugnait, et il s'applaudit d'avoir trouvé dans un autre ami, son camarade d'imprimerie, le bon Loiseau, un caractère tout spiritualiste à

opposer aux sentiments épicuriens du cordelier. Toutefois, entre Gaudet et Loiseau, il y avait une moyenne à prendre. Loiseau, quoique philosophe, croyait au Dieu rémunérateur, et même à des anges ou esprits, *acolytes divins*, dont le célèbre Dupont (de Nemours) a voulu depuis prouver l'existence, en dehors de toute tradition religieuse. L'aridité du naturalisme primitif se trouvait ainsi corrigée par certaines tendances mystiques où tombèrent plus tard Pernetty, d'Argens, Delille de Salles, d'Espréménil et Saint-Martin. Si étranges que puissent sembler aujourd'hui ces variations de l'esprit philosophique, elles suivent exactement la même marche que dans l'antiquité romaine, où le néoplatonisme d'Alexandrie succéda à l'école des épicuriens et des stoïciens du siècle d'Auguste.

Quelque faible que puisse être la valeur des idées philosophiques de *M. Nicolas*, il était impossible de ne pas les indiquer dans l'appréciation des œuvres littéraires ; car Rétif est de ces auteurs qui n'écrivent pas une ligne, vers ou prose, roman ou drame , sans la nouer par quelque fil à la synthèse universelle. La prétention à l'analyse des caractères et à la critique des mœurs s'était manifestée déjà dans les trois ou quatre romans obscurs qui précédèrent *le Pornographe ;* à dater de ce livre, les tendances réformatrices se multiplièrent chez l'auteur, grâce au succès qu'il avait obtenu ; après *le Mimographe*, voici encore *l'Anthropographe* et *le Gynographe*, l'homme et la femme réformés, puis *le Thesmographe* et *le Glossographe*, concernant les lois et la langue. Les deux premiers s'éloignent peu des idées de Rousseau. A l'exemple du philosophe de Genève, Rétif ne voit d'autre remède à la corruption que le séjour des champs et les travaux de l'agriculture ; toutefois, il s'abstient de blâmer les spectacles et les arts. Mais où est le mérite de la philosophie, si elle ne trouve d'autre moyen de moralisation sociale que l'anéantissement des villes ? Faut-il donc supprimer les merveilles de l'industrie, des arts et des sciences, et borner le rôle de l'homme à produire et à consommer les fruits de la terre ? Il vaudrait mieux, sans doute, chercher à établir des principes de morale pour tous les états et pour toutes les situations.

*
* *

A côté des romans à prétention philosophique viennent sans cesse se placer dans la collection de Rétif d'autres romans que nous avons déjà caractérisés, et qui ne sont que des chapitres d'une même confession : on pourrait appeler ces récits *les œuvres confidentielles* de Rétif. C'est à ce groupe qu'appartient le livre appelé *Mémoires de M. Nicolas*, où il raconte sa vie étrange sans détours et sans voiles ; c'est à ce groupe aussi qu'il faut rattacher quelques parties d'un recueil volumineux de récits et d'esquisses de mœurs, *les Contemporaines*.

Les *Mémoires de M. Nicolas*, c'est-à-dire la vie même de l'auteur, offrent à peu près tous les éléments du sujet déjà traité dans *le Paysan perverti*. L'analyse du roman fera connaître les *Mémoires*. Dans le roman, il s'est représenté lui-même sous le nom d'Edmond, et ses aventures d'Auxerre en forment la première partie : on voit qu'il n'y a pas là de grands frais d'imagination ; l'art se montre dans l'agencement des détails et dans la peinture des caractères. Celui de Gaudet d'Arras est surtout fort saisissant et peut compter comme le prototype de ces personnages sombres qui planent sur une action romanesque et en dirigent fatalement les fils. On a beaucoup abusé depuis de ces héros sataniques et railleurs ; mais Rétif a l'avantage d'avoir peint un type véritable, compensé bien tristement par le malheur de l'avoir connu. A voir ainsi la réalité servir à la fable du drame, on pense à ces groupes que certains statuaires composent avec des figures qui ne sont pas le produit de l'étude ou de l'imagination, mais qui ont été moulées sur nature. D'après ce procédé, nous voyons aussi paraître le type adorable de Mme Parangon ; puis, en opposition, celui de Zéphire. Il est inutile de répéter toute cette histoire ; mais on peut remarquer que Mme Parangon et Gaudet d'Arras se rencontrent à Paris avec l'auteur, comme son bon et son mauvais génie. C'est cette portion qui constitue en réalité la force et le mérite de ce livre, qui autrement ne serait qu'une ébauche de mémoires personnels.

Gaudet d'Arras devient le Mentor *funeste* d'Edmond ; il l'entraîne à travers tous les désordres, toutes les corruptions, tous les crimes de la capitale, et cela sans intérêt, sans haine, et même avec une sorte d'amitié compatissante pour un jeune homme dont la société lui plaît. D'après sa philosophie longuement développée, il faut, pour être heureux, tout connaître, user de tout, et satisfaire ses passions sans trouble et sans enthousiasme, puis se tarir le cœur progressivement, pour arriver à cette insensibilité contemplative du sage, qui devient sa vraie couronne et le prépare aux douceurs futures de la mort, son unique récompense. En suivant ce système, Edmond, après avoir mené vie joyeuse, déshonoré sa bienfaitrice, essayé jusqu'au plus honteux raffinement du vice, finit par épouser une vieille de soixante ans, pour avoir sa fortune ; elle meurt au bout de trois mois, et l'on accuse Gaudet d'Arras de l'avoir empoisonnée. Cette action ultra-philosophique lui réservait l'échafaud ; mais Gaudet se tue. Edmond est condamné aux galères. Après de longues années de douleurs et de remords il parvient à s'échapper et retourne dans son village ; il est si changé, si souffrant, que personne ne le reconnaît. Ses parents sont morts de douleur : il s'en va errer dans le cimetière cherchant leurs tombes ; il y rencontre son frère Pierrot, qui n'a point quitté le village, et qui a mené doucement son utile existence en cultivant son champ ; il y a là une scène fort touchante et une belle opposition. L'auteur est un peu retombé dans le roman banal en faisant retrouver ensuite à Edmond sa bienfaitrice, Mme Parangon qui lui pardonne, le console, et consent même à l'épouser ; mais, le jour même du mariage, il est renversé par une voiture qui lui passe sur le corps.

On voit que l'auteur ne s'est pas ménagé en se peignant sous le personnage d'Edmond. Il est certain qu'il a lui-même exagéré les traits du personnage pour le rendre plus saisissant, et qu'il ne se jugeait pas digne de la punition qu'il suppose. Toutefois, on reconnaît bien dans Edmond le fond même du caractère qui se trahit dans *M. Nicolas*, c'est-à-dire une sorte de faiblesse présomptueuse qui infirme singulièrement les prétentions philosophiques du disciple

de Gaudet d'Arras. Jamais Edmond ne peut rencontrer la force morale nécessaire pour résister au malheur ou à l'abjection ; contraint à chaque instant d'avouer sa faiblesse, il ne s'adresse qu'à la pitié ou à ce sentiment qui lui fait mille fois répéter : « J'ai voulu peindre les événements d'une vie naturelle et la laisser à la postérité comme une anatomie morale ; » il se fait un mérite de sa hardiesse « à tout nommer, à compromettre les autres, à les immoler avec lui, comme lui, à l'utilité publique. » Jean-Jacques Rousseau, selon lui, a dit la vérité, mais il a trop écrit *en auteur*. Il ne le loue que d'avoir tiré de l'oubli et fait vivre éternellement Mme de Warens ; il fait remarquer, à ce propos, le rapport qui existe entre elle et Mme Parangon, s'applaudissant d'avoir célébré cette dernière et rapporté sous des noms supposés, ses aventures avec elle dans *le Paysan perverti* publié en 1775, avant les *Confessions* de Rousseau. « Ne vous indignez pas contre moi, ajoute-t-il, de ce que je suis homme et faible ; c'est par là qu'il faut me louer, car, si je n'avais eu que des vertus à vous exposer, où serait l'effort sur moi-même ? Mais j'ai eu le courage de me *dévêtir* devant vous, d'exposer toutes mes faiblesses, toutes mes imperfections, mes turpitudes, pour vous faire comparer vos semblables à vous-mêmes... On croit, dit-il encore, s'instruire par les fables : eh bien, moi, je suis un animal multiple, quelquefois rusé comme le renard, quelquefois bouché, lent et stupide comme le baudet, souvent fier et courageux comme le lion, parfois fugace et avide comme le loup... » L'aigle, le bouc ou le lièvre lui fournissent encore des assimilations plus ou moins modestes ; mais quelle est donc cette singulière philosophie qui, sous prétexte de vivre selon la nature, abaisse l'homme au niveau de la brute ou plutôt ne l'élève qu'à la qualité d'*animal multiple ?*

Nous arrivons aux *Contemporaines*, un des ouvrages les plus connus de Rétif. Beaucoup de ses premiers romans ont été reproduits dans cette immense collection qui comprend quarante-deux volumes de 1781 à 1785. *Les Contemporaines*, illustrées de cinq cents gravures fort soignées pour la plupart, resteront comme une reproduction curieuse,

mais exagérée, des costumes et des mœurs de la fin du XVIIIe siècle. Elles eurent beaucoup de succès, surtout en province et à l'étranger. Ce fut cette compilation énorme, payée à quarante-huit livres la feuille, qui permit à l'auteur de faire graver les cent vingt figures du *Paysan-Paysanne pervertis*. Comme Dorat, il se ruinait à faire *illustrer* ses œuvres. Le succès de cette collection fit qu'il ajouta un grand nombre de suites, telles que *les Françaises*, *les Parisiennes*, *les Provinciales*, et jusqu'à une dernière série aux descriptions scabreuses, intitulée *le Palais-Royal*.

A cette époque, Agnès Lebègue ne vivait plus avec lui. Retirée à la campagne, elle s'était consacrée à l'éducation de quelques jeunes personnes. Rétif charma son isolement par des relations assez suivies avec la fille d'un boulanger, Virginie, qui lui coûta quelque argent et lui causa d'assez grands chagrins en dépensant avec des étudiants les produits de la vente de ses chefs-d'œuvre. De plus, elle le traitait d'avare et finit par l'abandonner pour un caissier de banque. La seule vengeance de l'auteur fut d'écrire *le Quadragénaire*, afin de regagner du moins avec sa triste aventure l'argent qu'elle lui avait coûté. Ce titre indique l'âge où commençait la décadence du séducteur, mieux prononcée encore cinq ans plus tard, lorsqu'il eut le malheur de connaître Sara. La tristesse qu'il éprouva lui donna l'idée de commencer *le Hibou ou le Spectateur nocturne* (1), se désignant lui-même sous cet aspect d'oiseau de nuit que lui donnaient de loin cet œil noir et ce nez aquilin qui, gracieux jadis, tournait déjà à la caricature. Ce livre est l'origine des *Nuits de Paris*.

Lorsque Rétif composa *le Nouvel Abeilard*, il était épris d'une jolie charcutière appelée Mlle Londo, car il lui fallait toujours un modèle pour chacun de ses ouvrages. On trouve dans ce livre le germe de sa *Physique*. La charcutière, ignorante par état, était curieuse d'astronomie non moins que la belle marquise à laquelle Fontenelle adressait ses savants entretiens. De là tout un système cosmogonique à la portée... des jolies charcutières ! A force de creuser

(1) Le titre exact est *Les Nuits de Paris ou le Spectateur nocturne*.

ses idées transmondaines, Rétif se vit conduit à écrire *l'Homme volant*, plaidoyer fort ingénieux en faveur de l'aérostation. La machine qui transporte Victorin dans les airs est décrite avec une scrupuleuse minutie. Il s'est inspiré là probablement du *Voyage* de Cyrano, qui prévoyait aussi longtemps à l'avance la découverte de Montgolfier.

Enfin parut l'ouvrage intitulé *la Vie de mon père*, qui, sans obtenir le succès matériel du *Paysan perverti*, fit grand honneur à Rétif de la Bretonne auprès du public sérieux. Il décrit là avec simplicité et avec charme l'existence paisible et les vertus modestes d'un honnête homme dont il avoue qu'il aurait dû suivre l'exemple. Deux portraits de son père Edme Rétif et de sa mère Barbe Bertrot illustrent cet ouvrage, où l'auteur manifeste pour la vertu et la pureté des mœurs les regrets que l'ange déchu put concevoir du paradis.

Un livre amer, douloureux, plein de rage et de désespoir succéda à cette idylle domestique ; *la Malédiction paternelle,* livre où se révèle peut-être le triste souvenir de quelque drame de famille, contient l'histoire de *Zéfire* (1), premier échelon de la décadence morale de l'écrivain. *La Découverte australe* et *l'Andrographe*, ouvrage philosophique où l'utopie tient une grande place, se rattachent à cette dernière période de la vie littéraire de Rétif, pendant laquelle il lui arriva d'écrire quatre-vingt-cinq volumes en six ans. Rétif eut le malheur à cette époque de perdre un ami précieux qui l'avait souvent aidé de sa bourse, et qui, comme censeur, le protégeait dans la publication de ses ouvrages. Cet homme, qui s'appelait Mairobert, s'ennuyait de la vie. Résolu à mourir, il eut la bonne idée de *parafer* d'avance plusieurs des ouvrages de Rétif. Ce dernier vint les retirer et lui conta ses chagrins de ménage et de fortune. En même temps, il enviait le sort de Mairobert, jeune, riche et en grand crédit.

— Que de gens, lui répondit ce dernier, que l'on croirait heureux et qui sont au désespoir !

(1) Que l'on retrouve dans *Monsieur Nicolas.*

Le surlendemain, Rétif apprit que son protecteur s'était coupé les veines dans un bain et s'était achevé d'un coup de pistolet.

— Me voilà seul ! s'écrie Rétif dans *le Drame de la Vie*, après avoir rapporté cette fin douloureuse. O Dieu ! comme le sort me poursuit ! Cet homme allait me donner une existence... Retombons dans le néant !

Cependant, un autre ami riche, nommé Bultel-Dumont, remplaça pour lui Mairobert. Rétif fut introduit par ce dernier patron dans une sorte de société intermédiaire où se rencontraient la haute bourgeoisie, la robe, la littérature et quelque peu de la noblesse. Robé, Rivarol, Goldoni, Caraccioli, — des acteurs, des artistes, — le duc de Gèvres, Préval, Pelletier de Mortefontaine, tel était le côté brillant de cette société, avide de lectures, de philosophie, de paradoxes, de bons mots et d'anecdotes piquantes. Les salons de Dumont, de Préval et de Pelletier s'ouvraient tour à tour à ce public d'intimes. Une des personnes qui produisirent le plus d'impression sur Rétif, encore un peu nouveau dans le monde, fut Mme de Montalembert, qui l'accueillit avec sympathie.

— Que n'ai-je trente ans de moins ! s'écria-t-il.

Et il s'inspira du type de cette aimable femme pour en faire *la marquise* des *Nuits de Paris*, sorte de providence occulte qu'il chargeait du soin des malheureux et des souffrants rencontrés dans ses expéditions nocturnes.

Vers la même époque, Rétif fit la connaissance de Beaumarchais, qui, appréciant son double talent d'écrivain et d'imprimeur, voulut le mettre à la tête de l'imprimerie de Kehl, où se faisait la grande édition de Voltaire ; il refusa et s'en repentit plus tard.

Une autre maison s'ouvrit encore pour l'écrivain que signalait alors une célébrité croissante, ce fut celle de Grimod de la Reynière fils, jeune homme spirituel, à l'âme ardente, à la tête un peu faible, qui donnait alors des réunions littéraires de gens choisis tels que Chénier, les Trudaine, Mercier, Fontanes, le comte de Narbonne, le chevalier de Castellane, puis Larive, Saint-Prix, etc. La bizarrerie de l'amphitrion éclatait toujours dans l'ordon-

nance de ses fêtes. Tout Paris s'occupa de deux grandes fêtes philosophiques que donna la Reynière, dans lesquelles il avait établi la cérémonie selon le goût antique. L'élément moderne était représenté par une abondance extraordinaire de café. Pour être admis, il fallait s'engager à boire vingt-deux demi-tasses au déjeuner. L'après-midi était occupé par des séances d'électricité. On dînait ensuite à une vaste table ronde dans une salle éclairée par trois cent soixante-dix lampions. Un héraut, vêtu d'un costume de Bayard, précédait, la lance à la main, les quatorze services, conduits par la Reynière lui-même en habit noir. Un cortège de cuisiniers et de pages accompagnait les mets servis dans d'énormes plats d'argent, et de jolies *servantes* en costumes romains, placées près des convives, leur présentaient de longues chevelures pour y essuyer leurs doigts.

*
* *

Rétif était d'une petite taille, mais robuste et quelque peu replet. Dans ses dernières années, on parlait de lui comme d'une sorte de bourru, vêtu négligemment et d'un abord difficile. Le chevalier de Cubières sortait un jour de la Comédie-Française; en chemin, il s'arrêta chez la veuve Duchesne pour acheter la pièce à la mode. Un homme se tenait debout au milieu de la boutique avec un grand chapeau rabattu qui lui couvrait la moitié de la figure. Un manteau de très gros drap noirâtre lui descendait jusqu'à mi-jambe; il était sanglé au milieu du corps, avec quelque prétention sans doute à diminuer son embonpoint. Le chevalier l'examinait curieusement. Cet homme tira de sa poche une petite bougie, l'alluma au comptoir, la mit dans une lanterne, et sortit sans regarder ni saluer personne. Il demeurait alors dans la maison.

— Quel est cet original ? demanda Cubières.

— Eh quoi ! vous ne le connaissez pas ? lui répondit-on. C'est Rétif de la Bretonne.

Pénétré d'étonnement à ce nom célèbre, le chevalier revint le lendemain, curieux d'engager des relations amica-

les avec un écrivain qu'il aimait à lire. Ce dernier ne répondit rien aux compliments que lui fit l'écrivain musqué si chéri dans les salons du temps. Cubières se borna à rire de cette impolitesse. Ayant eu plus tard l'occasion de rencontrer Rétif chez des amis communs, il vit en lui un tout autre homme plein de verve et de cordialité. Il lui rappela leur première entrevue.

— Que voulez-vous ! dit Rétif, je suis l'homme des impressions du moment ; j'écrivais alors le *Spectateur nocturne*, et, voulant être un hibou véritable, j'avais fait vœu de ne parler à personne.

Il y avait bien aussi quelque affectation dans ce rôle de bourru, renouvelé de Jean-Jacques. Cela excitait la curiosité des gens du monde, et les femmes du plus haut rang se piquaient d'apprivoiser l'ours. Alors, il redevenait aimable ; mais ses galanteries à brûle-pourpoint, son audace, renouvelée de l'époque où il jouait le rôle d'un Faublas de bas étage, effrayaient parfois les imprudentes forcées d'écouter tout à coup quelque boutade cynique.

Un jour, il reçut une invitation à déjeuner chez M. Senac de Meilhan, intendant de Valenciennes, avec quelques bourgeois provinciaux qui désiraient voir l'auteur du *Paysan perverti*. Il y avait là, en outre, des académiciens d'Amiens et le rédacteur de la *Feuille de Picardie*. Rétif se trouva placé entre une Mme Denys, marchande de mousseline rayée, et une autre dame modestement vêtue qu'il prit pour une femme de chambre de grande maison. En face de lui était un jeune provincial plaisant qu'on appelait Nicodème, puis un sourd qui amusait la société en parlant çà et là de choses qui n'avaient aucun rapport avec la conversation. Un petit homme propret, affublé d'un habit en camelot blanc, faisait l'important et traitait de fariboles les idées politiques et philosophiques qu'émettait le romancier. Une Mme Laval, marchande de dentelles de Malines, le défendait au contraire et lui trouvait *du fonds*. On était alors en 1789, de sorte qu'il fut question pendant le repas de la nouvelle constitution du clergé, de l'extinction des privilèges nobiliaires et des réformes législatives. Rétif, se voyant au milieu de bonnes gens bien ronds, et qui

l'écoutaient en général avec faveur, développa une foule de systèmes excentriques. Le sourd les hachait de coq-à-l'âne d'une manière fort incommode, l'homme en camelot blanc les perçait d'un trait vif ou d'une apostrophe pleine de gravité. On finit, selon l'usage d'alors, par des lectures. Mercier lut un fragment de politique. Legrand d'Aussy une dissertation sur les montagnes d'Auvergne. Rétif développa son système de physique, qu'il proclamait plus raisonnable que celui de Buffon, plus vraisemblable que celui de Newton. On se jeta à son cou, on proclama le tout sublime. Le surlendemain, l'abbé Fontenai, qui s'était trouvé aussi au déjeuner, lui apprit qu'il avait été victime d'un projet de mystification dont le résultat, du reste, avait tourné à son honneur. La marchande de mousseline était la duchesse de Luynes, la marchande de dentelle était la comtesse de Laval, la femme de chambre était la duchesse de Mailly; le Nicodème, Mathieu de Montmorency; le sourd, l'évêque d'Autun; l'homme en camelot, l'abbé Sieyès, qui, pour réparer la sévérité de ses observations, envoya à Rétif la collection de ses écrits. On avait voulu voir le Jean-Jacques des halles dans toute sa fougue et dans toute sa désinvolture cynique. On ne trouva en lui qu'un conteur amusant, un utopiste quelque peu téméraire, un convive assez peu fait aux usages du monde pour s'écrier que c'était la première fois qu'il mangeait des huîtres, mais prévenant avec les dames et s'occupant d'elles presque exclusivement. Si, en effet, quelque chose peut atténuer les torts nombreux de l'écrivain, son incroyable personnalité et l'inconséquence continuelle de sa conduite, c'est qu'il a toujours aimé les femmes pour elles-mêmes avec dévouement, avec enthousiasme, avec folie. Ses livres seraient illisibles autrement.

Mais bientôt nous voici en pleine révolution. Le philosophe qui prétendait effacer Newton, le socialiste dont la hardiesse étonnait l'esprit compassé de Sieyès, n'était pas un républicain. Il lui arrivait, comme aux principaux créateurs d'utopies, depuis Fénelon et Saint-Pierre jusqu'à Saint-Simon et Fourier, d'être entièrement indifférent à la forme politique de l'État. Le communisme même, qui for-

mait le fond de sa doctrine, lui paraissait possible sous l'autorité d'un monarque, de même que toutes les réformes du *Pornographe* et du *Gynographe* lui semblaient praticables sous l'autorité paternelle d'un bon lieutenant de police. Pour lui comme pour les musulmans, le prince personnifiait l'Etat propriétaire universel. En tonnant contre l'*infâme* propriété (c'est le nom qu'il lui donne mille fois), il admettait la possession personnelle, transmissible à certaines conditions, et jusqu'à la noblesse, récompense des belles actions, mais qui devait s'éteindre dans les enfants, s'ils n'en renouvelaient la source par des traits de courage ou de vertu.

Dans le second volume des *Contemporaines*, Rétif donne le plan d'une association d'ouvriers et de commerçants qui réduit à rien le capital : — c'est la banque d'échange dans toute sa pureté. — Voici un exemple : Vingt commerçants, ouvriers eux-mêmes, habitent une rue du quartier Saint-Martin. Chacun d'eux est le représentant d'une industrie utile. L'argent manque par suite des inquiétudes politiques, et cette rue, autrefois si prospère, est attristée de l'oisiveté forcée de ses habitants. Un bijoutier orfèvre pui a voyagé en Allemagne, qui a vu les *hernutes*, conçoit l'idée d'une association analogue des habitants de la rue : on s'engagera à ne se servir d'aucune monnaie et à tout acheter ou vendre par échange, de sorte que le boulanger prenne sa viande chez le boucher, s'habille chez le tailleur et se chausse chez le cordonnier ; tous les associés doivent agir de même. Chacun peut acquérir ou dépenser plus ou moins, mais les successions retournent à la masse, et les enfants naissent avec une part égale dans les biens de la société ; ils sont élevés à frais communs, dans la profession de leur père, mais avec la faculté d'en choisir une autre en cas d'aptitude différente ; ils recevront, du reste, une éducation semblable. Les associés se regarderont comme égaux, quoique quelques-uns puissent être de professions libérales, parce que l'éducation les mettra au même niveau. Les mariages auront lieu de préférence entre des personnes de l'association, à moins de cas extraordinaires. Les procès seront soutenus pour le compte de tous ; les acquisitions profite-

ront à la masse, et l'argent qui reviendra à la société par suite de ventes faites en dehors d'elle sera consacré à acheter les matières premières en raison de ce qui sera nécessaire pour chaque état. — Tel est ce plan, que l'auteur n'avait pas, du reste, l'idée d'appliquer à la société entière, car il donne à choisir entre différentes formes d'association, laissant à l'expérience les conditions de succès de la plus utile, qui absorberait naturellement les autres. Quant à la vieille société, elle ne serait point dépouillée ; seulement elle subirait forcément les chances d'une lutte qu'il lui serait impossible de soutenir longtemps.

Cependant l'écrivain vieillissait, toujours morose de plus en plus, accablé par les pertes d'argent, par les chagrins de son intérieur. Sa seule communication avec le monde était d'aller le soir au café Manoury, où il soutenait parfois à voix haute des discussions politiques et philosophiques. Quelques vieux habitués de ce café, situé sur le quai de l'Ecole, ont encore présents à la mémoire sa vieille houppelande bleue et le manteau crotté dont il s'enveloppait en toute saison. Le plus souvent il s'asseyait dans un coin, et jouait aux échecs jusqu'à onze heures du soir. A ce moment, que la partie fût achevée ou non, il se levait silencieusement et sortait. Où allait-il ? *Les Nuits de Paris* nous l'apprennent : il allait errer, quelque temps qu'il fît, le long des quais, surtout autour de la Cité et de l'île Saint-Louis ; il s'enfonçait dans les rues fangeuses des quartiers populeux, et ne rentrait qu'après avoir fait une bonne récolte d'observations sur les désordres et les scènes sanglantes dont il avait été le témoin. Souvent il intervenait dans ces drames obscurs, et devenait le don Quichotte de l'innocence persécutée ou de la faiblesse vaincue. Quelquefois il agissait par la persuasion ; parfois aussi son autorité était due au soupçon qu'on avait qu'il était chargé d'une mission de police.

Il osait davantage encore en s'informant auprès des portiers ou des valets de ce qui se passait dans chaque maison, en s'introduisant sous tel ou tel déguisement dans l'intérieur des familles, en pénétrant le secret des alcôves, en surprenant les infidélités de la femme, les secrets naissants

de la fille, qu'il divulguait dans ses écrits sous des fictions transparentes. De là des procès et des divorces. Un jour il faillit être assassiné par un certain E..., dont il avait fait figurer la femme dans ses *Contemporaines*. C'était habituellement le matin qu'il rédigeait ses observations de la veille. Il ne faisait pas moins d'une nouvelle avant le déjeuner. Dans les derniers temps de sa vie, en hiver, il travaillait dans son lit faute de bois, sa culotte par dessus son bonnet, de peur des courants d'air. Il avait aussi des singularités qui variaient à chacun de ses ouvrages, et qui ne ressemblaient guère aux singularités en manchettes d'Haydn et de M. de Buffon. Tantôt il se condamnait au silence comme à l'époque de sa rencontre avec Cubières, tantôt il laissait croître sa barbe, et disait à quelqu'un qui le plaisantait :

— Elle ne tombera que lorsque j'aurai achevé mon prochain roman.

— Et s'il y a plusieurs volumes ?

— Il en aura quinze.

— Vous ne vous raserez donc que dans quinze ans ?

— Rassurez-vous, jeune homme, j'écris un demi-volume par jour.

Quelle fortune immense il eût faite de notre temps en luttant de vitesse avec nos plus intrépides coureurs du feuilleton, et de fougue triviale avec les plus hardis explorateurs des misères de bas étage ! Son écriture se ressent du désordre de son imagination ; elle est irréguliére, vagabonde, illisible ; les idées se présentent en foule, pressent la plume, et l'empêchent de former les caractères. C'est ce qui le rendait ennemi des doubles lettres et des longues syllabes, qu'il remplaçait par des abréviations. Le plus souvent, comme on sait, il se bornait à composer à la casse son manuscrit. Il avait fini par acquérir une petite imprimerie où il *casait* lui-même ses ouvrages, aidé seulement d'un apprenti.

La Révolution ne pouvait lui être chère d'aucune façon, car elle mettait en lumière des hommes politiques fort peu sensibles à ses plans philanthropiques, plus préoccupés de formules grecques et romaines que de réformes fondamen-

tales. Babeuf aurait pu seul réaliser son rêve ; mais, découragé de ses propres plans à cette époque, Rétif ne marqua aucune sympathie pour le parti du tribun communiste. Les assignats avaient englouti toutes ses économies, qui ne se montaient pas à moins de soixante-quatorze mille francs, et la nation n'avait guère songé à remplacer, pour ses ouvrages, les souscriptions de la cour et des grands seigneurs dont il avait usé abondamment. Toutefois, Mercier, qui n'avait pas cessé d'être son ami, fit obtenir à Rétif une récompense de deux mille francs pour un ouvrage utile aux mœurs, et le proposa même comme candidat à l'Institut national. Le président répondit dédaigneusement :

— Rétif de la Bretonne a du génie, mais il n'a point de goût.

— Eh ! messieurs, répliqua Mercier, quel est celui de nous qui a du génie ?

On rencontre dans les derniers livres de Rétif plusieurs récits des événements de la Révolution. Il en rapporte quelques scènes dialoguées dans le cinquième volume du *Drame de la Vie*. Il est a regretter que ce procédé n'ait pas été suivi plus complètement. Rien n'est saisissant comme cette réalité prise sur le fait. Voici, par exemple, une scène qui se passe le 12 juillet devant le café Manoury :

« Un homme, des femmes. — Lambesc ! Lambesc !... On tue aux Tuileries !

Une marchande de billets de loterie. — Où courez-vous donc ?

Un fuyard. — Nous remmenons nos femmes.

La marchande. — Laissez-les s'enfuir seules, et faites volte-face.

Son futur. — Allons ! allons, rentrez. »

Il n'y a rien de plus que ces cinq lignes ; on sent la vérité brutale : les dragons de Lambesc qui chargent au loin, les portes qui se ferment, une de ces scènes d'émeute si communes à Paris.

Plus loin, Rétif met en scène Collot d'Herbois, et le félicite de son *Paysan magistrat ;* mais Collot n'est préoccupé que de politique.

« — Je me suis fait jacobin, dit-il ; pourquoi ne l'êtes-vous pas ?

» — A cause de trois infirmités très gênantes...

» — C'est une raison. Je vais me livrer tout entier à la chose publique, et je ne perdrai ni mon temps ni mes peines. D'abord, je veux m'attacher à Robespierre ; c'est un grand homme.

» — Oui, invariable. »

Collot continue :

« — J'ai l'usage de la parole, j'ai le geste, la grâce dans la représentation... J'ai une motion à faire trembler les rois. Je viens de faire l'*Almanach du père Gérard*, — excellent titre. Je tâcherai d'avoir le prix pour l'instruction des campagnes ; mon nom se répandra dans les départements ; quelqu'un d'eux me nommera... »

La silhouette de Collot d'Herbois n'est-elle pas là tout entière ? Mais l'auteur ne s'en est pas tenu toujours à ces portraits rapides, et, à côté de ces exquisses fugitives, on trouve des pages qui s'élèvent presqu'à l'intérêt de l'histoire, comme celles qu'il consacre à Mirabeau, et que cette grande figure semble avoir illuminée de son immense reflet.

* * *

Le dialogue de Rétif et de Mirabeau est un des plus curieux chapitres de *Monsieur Nicolas*. L'auteur, qui avait la rage des pseudonymes, se déguise ici sous le nom de Pierre, qu'il a employé déjà dans d'autres ouvrages. « En approchant de Mirabeau, dit-il, je vis un homme qui était dans un resserrement de cœur et qui avait besoin de s'épancher. » Rétif lui manifesta des doutes sur la pureté de cette Révolution qui avait commencé par des meurtres :

« — Réfléchi par caractère, ajouta-t-il, et courageux par réflexion, les têtes m'effrayèrent ; lorsque je rencontrai le corps de Berthier traîné par vingt-quatre polissons, je frémis, — je me tâtai pour sentir *si ce n'était pas moi*... Cependant, à la vue de la Bastille prise et démolie, je

sentis un mouvement de joie... Je l'avais redoutée, cette terrible Bastille !

» Mirabeau en ce moment me serra la main avec transport.

» — Regarde-moi, dit-il ; toute l'énergie des Français réunis n'égale pas celle qui était dans cette tête ; mais, hélas ! elle diminue !... C'est moi qui ai fait prendre la Bastille, tuer Delaunay, Flesselles... C'est moi qui ai voulu que le roi vînt à Paris le 17 juillet : ce fut moi qui le fis garder, recevoir, applaudir ; c'est moi qui, voyant les esprits se rasseoir, fis arrêter Berthier à Compiègne par un des miens, qui le fis demander à Paris, qui, la veille de son arrivée, cherchai un vieux bouc émissaire dans Foulon, son beau-père, que je fis dévouer aux mânes du despotisme ministériel ; ce fut moi qui fis porter sa tête enfourchée au-devant de son gendre, non pas pour augmenter l'horreur des derniers moments de cet infortuné, mais pour *mettre de l'énergie* dans l'âme molle et vaudevillière des Parisiens par cette atrocité... Tu sais que je réussis, que je fis fuir d'Artois, Condé, tous les plats courtisans et les impudentes courtisanes, c'est moi qui ai tout fait, et, si la Révolution réussit jusqu'à un certain point, j'aurai un jour un temple et des autels. N'oublie pas tout ce que je te dis là... Continue tes questions ; j'y répondrai, quand il le faudra.

» — Et Versailles, les 5 et 6 octobre ?

» — Versailles !... s'écria Mirabeau. (Il se tut d'abord et marcha vite.) Versailles ! c'est mon chef-d'œuvre... Mais, va, va !

» — Je t'écoute, et je te jure un inviolable silence !

» — Je ne sais ce que tu veux dire par ton silence *inviolable*, car tu as des termes à toi : on ne viole pas le silence, mais la grammaire !... Apprends que c'est moi qui ai fait venir ici et l'Assemblée nationale, et le roi, et la cour. D'Orléans n'a seulement pas été consulté, quoiqu'il payât... Juge combien étaient ridicules les informations de ce vil Châtelet, que j'avais fait nommer juge des crimes de lèse-nation, et qui, s'il n'avait pas été composé de têtes à perruque, aurait pu devenir quelque chose !... Mais l'horrible et nécessaire spectacle de Foulon, de Berthier (c'est ceci qui

a *creusé l'effroi;* la Bastille, Delaunay, Flesselles, n'avaient effrayé que la cour) avait bouleversé toute l'infâme oligarchie des prêtres, des robins, des sous-robins, et même de l'officiaille, à la tête de laquelle mon frère voulait se mettre; malheureusement pour lui, quand nos parents le firent, mon père était auteur et ma mère ivre, de sorte qu'il n'a que la soif pour toute énergie... Je sentais depuis longtemps que, tant que nous serions à Versailles, nous ne ferions rien qui vaille, environnés que nous étions de gardes du corps et de gardes-suisses, qu'un souris, une caresse pouvait mettre dans le parti de la cour; j'arrangeai mâlement tout cela. Je n'en voulais aux jours de personne; je voulais, après avoir soûlé le peuple d'anarchie, comme pendant les cinq jours d'interrègne des anciens Perses, rétablir le roi, et me faire... maire du palais... Mais, ayant pris toute la canaille, jusqu'aux dévergondées de la rue Jean-Saint-Denis, il arriva quelque désordre que je sus arrêter par mes émissaires. Quelques-unes de ces malheureuses menacèrent la reine; je l'appris et je les fis fusiller adroitement. L'effervescence était telle, que tout Paris fut ébranlé, tout, honnêtes, déshonnêtes, malhonnêtes, catins, femmes mariées, jeunes filles, gens de courage et lâches; on vit, dans la bagarre, jusqu'au petit Rochelois Nougaret, qui talonnait le chasseur Josse, récemment libraire... J'en ai ri de bon cœur; je me croyais au spectacle de la Grand' Pinte, et qu'on y donnait la tragédie du *Peccata;* passe-moi cette idée bouffonne, la dernière peut-être que j'aurai; elle me fut suggérée en voyant dans la troupe une foule de bas auteurs, Camille Desmoulins à côté de Durosoy, Royou en garçon tailleur, Geoffroy en cordonnier, l'abbé Poncelin en ramoneur, Mallet du Pan en écrivain des Charniers, Dussieux et Sautereau en charcutiers, l'abbé Noël et Rivarol en perruquiers... »

Ici, l'énumération devient satirique et attaque la plupart des auteurs du temps; on cite même une certaine *auteuse,* à cheval sur un canon, qui criait : « Ma rose au premier héros ! — En avez-vous un million ? » lui répondit un enthousiaste. Mirabeau se compare lui-même au frère Jean des Entomures, et, après le récit bouffon de cette expédi-

tion terrible, se plaint de ses ennemis, qui ont gagné par de l'or une petite juive, sa maîtresse, appelée Esther Nomit... « Mais je le sais, ajoute-t-il, et je trompe Dalila et les Philistins. »

Puis la conversation se porte sur l'abolition de la noblesse, sur la nouvelle constitution du clergé, avec des interruptions et des apartés bizarres, qui rappellent le dialogue du *Neveu de Rameau*. Mirabeau se livre à de longues tirades, qu'il interrompt de temps en temps pour reprendre haleine, en disant à son interlocuteur : « Allons, parle, continue... ; car, je le sais, tu aimes à pérorer... » Puis, à la première objection, il lui crie : « O buse !... pauvre homme ! je t'ai vu plus de verve autrefois. » Puis il entame une dissertation sur les biens du clergé, et se plaint du peu de talent que Maury a déployé à la tribune dans cette question. « Voilà ce que j'aurais dit à sa place, » s'écrie-t-il ; et, se promenant dans sa chambre comme un lion dans une cage, il prononce tout le discours qu'aurait dû tenir l'abbé Maury. De temps en temps il s'interrompt, s'étonnant de ne pas entendre les applaudissements de l'Assemblée, tant il est à son rôle. Il s'applaudit des mains, il pleure aux arguments qu'il arrache à l'éloquence supposée de son adversaire ; puis, quand l'émotion qu'il s'est produite à lui-même s'est dissipée, il essuie la sueur de son front, relève sa noire chevelure, et dit : « Et, si Maury avait eu le nerf de parler ainsi, voilà ce que j'aurais répondu... » Nouveau discours qui dure une heure et amène une péroraison qu'il commence par « Je me résume, messieurs... » Enfin il éclate de rire en s'apercevant qu'il vient d'épuiser ses poumons pour un seul auditeur.

Il revient à la discussion simple, et fait le portrait de Necker :

« ... Un grand homme, parce qu'il a eu par hasard une grande place... Du reste, plus petit en place que dehors, comme tous les hommes médiocres... Il était calqué pour être premier commis ; il aurait pu ne pas se déshonorer dans cette position, où l'on n'est jamais vu qu'à demi-jour. C'est aujourd'hui un piètre sire, incapable d'une résolution solide, et qui revient par pusillanimité à la noblesse, qui

le hait et le méprise. Il est étonné de ce qu'il a fait, comme les sots et les petits scélérats... Juge combien de pareils hommes doivent m'inspirer de mépris, à moi qui marcherais seul contre un million ! Eh ! combien dans notre assemblée sont des Mirabeau en apparence, qui eussent été des Necker, s'ils n'avaient pas été soutenus par une assemblée !... Non, mon ami, je n'en vois pas un, pas un, qui eût fait seul ce que j'ai fait seul... Quand j'ai tenu le despotisme ministériel dans mes mains nerveuses, je l'ai serré à la gorge ; je lui ai dit : *Combat à mort ! je t'étouffe, ou tu m'étoufferas !* Je l'ai presque étouffé... Mais il me garde un croc-en-jambe...

» — En vérité, je crois, lui dis-je alors, mon cher Riquetti, que vous feriez un grand ministre !... Puissiez-vous réussir à mériter dans cette place la seule véritable gloire, celle de contribuer au bonheur des peuples !...

» — Te voilà donc aussi dans la triviale vertu de nos philosophistes ! Le peuple ! le peuple !... le peuple est fait pour les gens de mérite, qui sont le cerveau du genre humain : ce n'est que par et pour nous qu'il doit être heureux. Moïse a été le cerveau juif, Mahomet le cerveau arabe ; Louis XIV, tout petit qu'il était, a été le cerveau français pendant quarante ans... C'est moi qui le suis maintenant. »

Ici, Rétif pose la question de savoir si la liberté est un bien pour les individus.

« — La liberté, dit Mirabeau, n'est pas un avantage réel pour les enfants, les imbéciles, les fous..., pour certains hommes qui ne sont pas fous, mais dont la judiciaire est fausse, — comme sont tous les scélérats, les timbrés, les méchants par caractère, — les *trop passionnés,* comme nous l'avons été quelquefois, ajoute-t-il, les joueurs, les débauchés, les ivrognes, en un mot les trois quarts des hommes !...

» Le *républicisme*, ajoute-t-il, comme le conçoivent Robespierre et quelques autres, est l'anarchisme, un gouvernement inétablissable ; mais les chefs qui sont dans l'Assemblée nationale sont soutenus par des subalternes, auxquels on ne fait pas assez d'attention : Camille Desmou-

lins, qui crie, clabaude, a la plus mauvaise tête, parle mal, écrit bien ; un homme plus obscur, Danton, est un fourbe, fripon, égoïste, scélérat dans toute la force du terme, comme certaines gens disent que je le suis ; un autre intrigant, qui se remue, s'agite, a une immense activité, l'ex-capucin Chabot ; un honnête homme, mais trop exalté, c'est Grangeneuve... Oh ! que je plains la nation, si ces fous sont mis en place ! Que je plains la nation, si l'on y met des *nullités* comme nous en avons tant dans notre assemblée actuelle ! Une foule de procureurs, d'avocats, des Chapelier, des Sumac, des... des... empestent l'Assemblée de l'esprit d'astuce et de chicane... Mon ami, si je cesse d'exister, que ces plumassiers feront de mal !... Si un homme méprisé, comme ce faquin de Robespierre, venait à acquérir quelque prépondérance, vous le verriez devenir grave, couvert, atroce... Moi seul, je pourrais l'arrêter... »

Peu de jours après cette conversation, Mirabeau mourut.

« Je ne pus entrer, dit l'écrivain, pendant sa dernière maladie, parce que je n'étais pas connu de ses alentours, surtout du sieur Cabanis... Ah ! si Préval avait vécu, Mirabeau vivrait encore ! »

Préval était un médecin qui avait sauvé Rétif de plusieurs maladies dangereuses.

Rétif attribue à la mort de Mirabeau la chute suprême de la monarchie. C'est en se voyant privés de ce dernier appui intéressé sans doute, puisque Mirabeau comptait devenir une sorte de *maire du palais*, que Louis XVI et Marie-Antoinette se décidèrent au voyage de Varennes... « Cet homme était, dit-il ailleurs, le dernier espoir de la patrie, que ses vices mêmes eussent sauvée..., tandis que les vertus des sots, tels que Chamaillard et d'Ormesson, l'ont perdue. » Et, revenant sur ses propres misères, causées par la dépréciation des assignats, qui lui faisaient perdre ses soixante-quatorze mille francs d'économies, il se rappelle avec amertume que Mirabeau lui avait dit : « Il faudrait déchirer à coups de nerfs de bœuf tout marchand d'argent, et faire brûler vif ou piler dans un mortier tout dépréciateur des assignats. »

II

SARA (1)

Nous arrivons à une époque féconde en renseignements profonds et en souvenirs douloureux. Nicolas n'est plus le beau danseur d'Auxerre, l'apprenti bien-aimé de Mme Parangon, l'amoureux de ces onze mille vierges, tant soit peu martyres la plupart, qui se nommaient Jeannette Rousseau, Marguerite Pâris, Manon Prudhot, Flipote, Tonton Laclos, Colombe, Edmée Servigné, Delphine Baron ou Rose Lambelin ; ce n'est plus même l'amant déjà formé de Mlle Prudhomme et de la belle Mlle Guéant, ni le galant obscur que la blonde Septimanie, comtesse d'Egmont, avait pu choisir pour suppléer aux froideurs de son noble époux. — Nous sommes, cette fois, en 1780 ; Nicolas a quarante-cinq ans. Il n'est pas vieux encore, mais il n'est plus jeune déjà ; sa voix s'éraille, sa peau se ride, et des fils d'argent se mêlent aux mèches de cheveux noirs qui se laissent voir parfois sous sa perruque négligée. Le riche garde longtemps la fraîcheur de ses illusions, comme ces primeurs et ces fleurs rares qu'on obtient chèrement au milieu de l'hiver ; mais le pauvre est bien forcé de subir enfin la triste réalité que l'imagination avait dissimulé longtemps. Alors, malheur à l'homme assez fou pour ouvrir son cœur aux promesses menteuses des jeunes femmes ! Jusqu'à trente ans, les chagrins d'amour glissent sur le cœur qu'ils pressent sans le pénétrer ; après quarante ans, chaque douleur du moment réveille les douleurs passées, l'homme arrivé au développement complet de son être souffre doublement de ses affections brisées et de sa dignité outragée.

(1) Cet épisode forme un volume entier de *Monsieur Nicolas*. Nous en donnons le très agréable résumé de Gérard de Nerval, en avertissant que le ton original est ici très adouci.

A l'époque dont nous parlons, Nicolas demeurait rue de Bièvre, chez Mme Debée-Léeman. Cette dame était une juive d'Anvers de quarante ans, belle encore, veuve d'un mari problématique, et vivant avec un M. Florimond, galant émérite, adorateur ruiné et réduit au rôle de souffre-douleur. A l'époque où Nicolas vint se loger chez Mme Léeman, il remarqua à peine une jeune fille de quatorze ans, qui déjà reproduisait, sous un type plus frais et plus pur, les attraits passés de la mère. Pendant les quatre années suivantes, il ne songea même à cette enfant que quand il entendait sa mère la gronder ou la battre. Elle était cependant devenue à la fin une grande blonde de dix-huit ans, à la peau blanche et transparente ; elle avait dans la taille, dans les poses, dans la démarche, une nonchalance pleine de grâce, et dans le regard une mélancolie si touchante, que, rien qu'à la regarder, Nicolas se sentait souvent les larmes aux yeux. C'était un avertissement de son cœur, qu'il croyait mort et qui n'était qu'endormi.

Depuis fort longtemps, Nicolas vivait seul, ne parlant à personne, travaillant le jour, et le soir errant à l'aventure le long des rues désertes. Ses amis étaient morts ou dispersés, et il était peu à peu tombé dans cet affaissement profond, dans cette indifférence complète qui suit ordinairement une jeunesse trop agitée. Enfin il était tranquille du moins dans son anéantissement, quand, un dimanche matin, une petite main blanche frappa doucement à la porte de sa chambre. Il ouvrit. C'était Sara.

— Je viens, dit-elle, monsieur Nicolas, vous prier de me prêter quelque livre dont vous ne vous serviez pas ; vous en avez beaucoup, et, moi, j'aime la lecture.

— Choisissez, mademoiselle, dit Nicolas ; ensuite, vous êtes bien maîtresse de les lire tous, les uns après les autres.

Sara paraissait si timide, elle avait si grand'peur d'être importune, sa modestie, sa rougeur, son embarras, étaient si naturels, que Nicolas s'abandonna entièrement au charme. Elle resta peu, et, en sortant, elle présenta son front au baiser paternel de l'écrivain.

Toute la semaine, elle travaillait chez les demoiselles

Amei, où sa mère l'avait placée pour apprendre à faire de la dentelle ; mais, les dimanches, elle ne quittait pas la maison. Aussi renouvela-t-elle ses visites, toujours pour emprunter des livres que Nicolas finit par lui donner. Rien n'était pur et touchant comme ces premières entrevues. Nicolas avait bien appris certains bruits qui couraient sur le compte de la jeune fille, mais il les regardait comme des calomnies. Peut-être, cette jeune fille avait-elle été compromise par quelque cause provenant de l'avidité de sa mère ; puis elle avait l'air si candide, qu'il se serait fait un scrupule d'altérer par un mot, par un geste, même par un regard, la pureté de son innocence ; il lui témoignait du respect, de l'estime et un empressement dont il n'osait lui-même s'expliquer la nature. Sara le sentit, ou du moins sa mère le sentit pour elle, car, arrivées à ce point, les visites devinrent plus fréquentes, les conversations plus intimes ; elle lui apporta d'abord quelques chansons très bien choisies, de celles qu'on appelait *brunettes*, et lui chanta celle qui avait le plus de rapport avec la situation qu'elle voulait prendre vis-à-vis de lui.

Si les passions sont moins subites à quarante ans, le cœur est beaucoup plus tendre : l'homme a moins de fougue, de violence, d'emportement ; mais en revanche, il aime avec abnégation et dévouement. L'avenir l'épouvante, et il se cramponne au passé pour tenter de ne pas mourir ; il veut recommencer la vie, et plus la femme aimée est jeune, plus aussi les émotions deviennent vives et délicieuses. Qu'on juge avec quel ravissement Nicolas écoutait les vers suivants chantés par la plus jolie bouche avec une expression des plus tendres :

Mon cœur soupire dès l'aurore.
Le jour, un rien me fait rougir ;
Le soir, mon cœur soupire encore ;
Je sens du mal et du plaisir.
Je rêve à toi quand je sommeille,
Ton nom m'agite, il me saisit ;
Je pense à toi quand je m'éveille,
Ton image partout me suit...

— Vous chantez avec sentiment, dit Nicolas. Auriez-vous le cœur aussi sensible que votre voix est touchante ?

— Ah ! monsieur, dit Sara, si vous me connaissiez mieux, vous ne me feriez pas cette question ; mais vous m'apprécierez un jour, et vous saurez si je suis constante dans mes sentiments.

— Voilà ce que votre jolie bouche pouvait me dire de plus agréable.

— Mon Dieu, c'est tout naturel. Quand on a aimé une fois, n'est-ce pas pour la vie ? et peut-on oublier jamais la personne qu'on a aimée ?

— Voilà une bien douce morale !

— C'est celle de la nature.

— Vous avez de l'esprit et de la philosophie, mademoiselle.

— J'ai vu un peu de monde, c'est vrai !... Je vous conterai cela quelque jour.

Nicolas fronça le sourcil ; mais il se rassura bien vite en entendant la jeune fille ajouter, avec un entraînement naïf, qu'elle avait été invitée avec sa mère à de très belles tables, notamment dans une maison de campagne à quelques lieues de Paris, chez un magistrat de cour où il venait du beau monde. Peut-être y eût-il plus réfléchi, si le babillage de l'enfant n'avait tout à coup changé d'objet.

— Vous savez, dit-elle, que j'ai été au couvent ?... Eh bien, j'y ai reçu une éducation si soignée, qu'il m'est venu à l'esprit de faire une pièce de théâtre. Oh ! le théâtre, c'est ce qui m'a formée. J'y serais allée plus souvent encore, si ce n'est que maman n'aime pas les bons spectacles ; elle s'ennuie à la comédie et elle n'aime que Nicolet et les Grands-Danseurs du roi. Audinot même est trop sérieux pour elle, ou, si vous voulez, trop...

Sara n'osa prononcer le mot qu'elle avait dans la pensée. Nicolas, plus tard, jugea qu'elle avait voulu dire « trop décent. »

— Eh bien, reprit-il après un silence, puisque vous aimez le théâtre, il faut y essayer vos dispositions, vos grâces et votre esprit.

— Non, dit-elle, je les réserve pour quelque chose de plus important.

— D'important comme quoi ?

— Je les garde pour mériter votre estime.

Le coup avait porté ; Nicolas la regarda avec attendrissement et la serra dans ses bras.

Insensiblement les visites se multiplièrent. Mme Léeman y mettait un aveuglement et une complaisance inexplicables chez une mère. Quelques relations s'établirent entre les voisins. Le jour des Rois étant arrivé, Nicolas offrit le gâteau à la famille, — dans laquelle il fallait bien compter M. Florimond. Ce dernier, entièrement dans la dépendance de Mme Léeman, avait une conversation superficielle où régnait une politesse recherchée qu'il affectait de tenir de ses souvenirs d'homme du monde. Au dessert, la fève ne se trouva pas dans le gâteau, et Florimond fut soupçonné par la jeune fille de l'avoir fait disparaître pour se dispenser de payer son avènement à la royauté.

— Quelle apparence ? dit Mme Léeman. On sait bien que c'est toujours mon argent qui aurait dansé.

M. Florimond repoussait ces insinuations avec la dignité de l'honneur outragé.

— Je crois plutôt, dit Nicolas, que c'est moi qui aurai avalé la fève par mégarde ; je me regarde donc comme obligé de vous offrir du vin chaud.

La satisfaction de Florimond et l'admiration des deux femmes pour le procédé de Nicolas le payèrent avec usure de son sacrifice.

Le lendemain, Nicolas reçut la visite de Mme Léeman.

— J'ai à vous parler, dit-elle, au sujet de ma fille.

Et elle lui raconta qu'elle avait dû la marier à un M. Delarbre, jeune homme qui était venu fréquemment dans la maison, puis avait cessé tout à coup ses visites. Elle demanda à Nicolas si sa fille lui avait parlé de ces relations antérieures, innocentes du reste.

— Oui, dit-il, mais comme d'un souvenir entièrement effacé.

La mère répondit que ce parti ne convenait nullement à sa fille ; puis, adoucissant sa voix, elle ajouta qu'une nouvelle proposition lui était faite. Un nommé M. de Vesgon, ancien ami de la famille, offrait d'assurer le sort de cette

enfant, moyennant une donation de vingt mille livres, et cela, par un sentiment tout paternel, résultant de l'amitié que cet homme respectable avait autrefois pour le père de Sara... Toutefois, cette dernière avait refusé la proposition, et Mme Léeman, sentant son autorité de mère impuissante à vaincre la prévention de la jeune fille, venait prier Nicolas d'agir à son tour par la persuasion que son esprit supérieur était sûr de produire.

Nicolas ne put retenir un mouvement de surprise. Mme Léeman fit valoir le mauvais état de sa santé.

— Si ma pauvre enfant venait à me perdre, qu'arriverait-il ? ajouta la mère. J'ai de l'expérience, moi, mon bon monsieur Nicolas ; le temps passe, la beauté s'en va ; Sara se procurerait avec cette somme une petite rente viagère qui, jointe au peu que je lui laisserai, pourrait plus tard la faire vivre honorablement...

Nicolas secoua la tête ; la mère le pressa encore en raison de l'amitié qu'il avait pour sa fille, et lui proposa même de dîner avec M. de Vesgon, afin qu'il pût s'assurer de la pureté des intentions de ce vieillard.

Nicolas se sentit blessé au cœur et ne put dormir de la nuit. Le lendemain matin, Sara monta chez lui comme à l'ordinaire. Il aborda franchement la question des vingt mille francs, et demanda à la jeune fille si elle croyait pouvoir les accepter sans compromettre sa réputation. Sara baissa les yeux, rougit beaucoup, s'assit sur les genoux de Nicolas et se mit à pleurer. Nicolas la pressa de répondre.

— Ah ! si j'osais parler ! s'écria-t-elle entre deux soupirs.

— Confie-moi tes peines, ma charmante enfant.

— Si vous saviez combien je suis malheureuse !

— Malheureuse ! Pourquoi et depuis quand ?

— Je l'ai toujours été... J'ai une mère...

— Je la connais.

Sara paraissait faire un violent effort pour parler.

— Ma mère, dit-elle enfin, a fait mourir ma sœur de chagrin. Moi, dans ce temps-là, je n'étais qu'une enfant folle, étourdie et riant toujours... J'ai bien changé depuis !

Aujourd'hui encore, ma mère me fait trembler ; rien qu'à l'entendre marcher, je frissonne de peur !

Et elle lui fit l'histoire d'une époque où elle demeurait avec sa mère dans une petite rue du Marais, chez un menuisier. C'étaient souvent de nouvelles figures qui se succédaient dans l'amitié de la veuve, et la petite fille était reléguée presque toujours dans un grenier, souffrant du froid, de la faim même... Quand elle criait trop fort, sa mère arrivait furieuse, la pinçait, lui tordait les mains ou lui laissait le visage ensanglanté. Un soir, un homme osa monter jusqu'à ce réduit... et...

— Pauvre enfant ! s'écria Nicolas.

— Ah ! mon ami ! ah ! mon père ! reprit Sara en se jetant tout en larmes dans les bras de l'écrivain, j'ai juré depuis longtemps que jamais je ne consentirais à me marier... et que, dans tous les cas, je n'épouserais jamais un jeune homme...

— Un jeune homme ! Et cependant, ce jeune Delarbre qui venait ici il y a quelques mois... si souvent ?

— Celui-là, dit Sara en soupirant, oh ! celui-là, je puis bien l'avouer, je l'aimais... autant du moins que l'on peut aimer à l'âge où j'étais ; mais il ne viendra plus... Je lui ai tout dit !

Nicolas pencha la tête dans sa main, réfléchit un instant, puis s'écria rempli de pitié :

— Et il t'a quittée ! Il n'a pas compris que la pureté de ton âme... rachetait mille fois, pauvre victime, l'infâme lâcheté commise envers toi !

En s'arrêtant sur cette idée, Nicolas pensa involontairement à Mme Parangon. Cette fatalité de sa vie revenait encore une fois, sous une forme nouvelle, retourner un fer vengeur dans son éternelle blessure. Il se leva, parcourut la chambre avec des gestes désespérés. Sara qui ne comprenait pas toutes les causes d'une douleur si vive, courut à lui, le fit rasseoir, et, tâchant de sourire à travers ses larmes, lui dit en l'embrassant :

— Eh ! pourquoi tant me plaindre ? pourquoi tant de désespoir ? Cela empêchera-t-il l'amitié la plus tendre de durer entre nous, mon protecteur, mon guide ? Pensez-y

donc ; je ne suis pas coupable, hélas ! et vous n'aurez rien à me pardonner... Ensuite, si Delarbre ne m'avait pas quittée, est-ce que je serais ici, avec vous... dans vos bras... causant, pleurant... riant ?...

Elle s'était assise de nouveau sur ses genoux, et passait le bras autour de son cou, ce bras de juive déjà parfait, bien qu'elle n'eût que quinze ans, cette petite main effilée dont les doigts roses traversaient les boucles encore bien fournies de la chevelure de Nicolas.

Le calme rentrait peu à peu dans le cœur de l'écrivain ; l'agitation nerveuse se calmait ; Nicolas reposait ses yeux avec charme sur les traits si réguliers de la pauvre enfant ; il ne put retenir un aveu, longtemps arrêté sur ses lèvres.

— Qu'avez-vous ? lui dit Sara en le voyant un instant rêveur.

— Je pense à toi, dit-il, charmante enfant ! Il faut te le dire enfin, depuis longtemps je t'aime... et je te fuyais toujours, effrayé de ta jeunesse et de ta beauté !

— Toujours, jusqu'au matin où je suis venue te voir moi-même !

— Que voulais-tu que je t'offrisse ? Un cœur flétri par la douleur... et par les regrets !

— Que regrettes-tu, maintenant ? Ton cœur n'est-il point calmé ?

— Il bat plus que jamais ; tiens ! touche ma poitrine.

— Ah ! c'est qu'il y a là sans doute...

— Eh ? quoi donc ?

— De l'amour !... dit faiblement Sara.

Nicolas revint à lui-même ; sa philosophie d'écrivain lui rendit un instant de force.

— Non, dit-il gravement ; je n'ai pour toi, mon enfant, qu'une sincère et constante amitié.

— Et moi, si j'avais de l'amour ?

— Il cesserait trop tôt.

Sara baissa les yeux.

— Il y a un an, reprit Nicolas, j'avais encore une fois cédé au charme...

— Et pour qui ? dit Sara levant vivement la tête.

— Pour une image que je me créais en moi-même, pour

une chimère, fugitive comme un rêve, et que je ne songeais même pas à réaliser, pour une de ces impossibilités que j'ai poursuivies toute ma vie, et que je ne sais quel destin a quelquefois rendues possibles.

— Mais quelle était cette image ? quel était ce rêve ?

— C'était toi.

— Moi, grand Dieu !

— Toi que je voyais courir çà et là dans cette maison, toi qui passais à mes côtés dans l'escalier, dans la rue... et qui grandissais de plus en plus, qui devenais toujours plus belle, et que je surprenais parfois à causer le soir sur le pas de la porte avec le jeune Delarbre...

Sara rougit et dit :

— Mais je vous jure...

— Eh ! qu'importe ? dit Nicolas avec résolution ; n'était-il pas beau et digne alors de toi, sans doute ?... N'est-ce pas naturel, n'est-ce pas même un doux spectacle pour le cœur de l'homme que l'amour pur de deux êtres beaux et jeunes ?... Moi, je t'aimais d'une autre manière ; je t'aimais comme on aime ces étranges visions que l'on voit passer dans les songes, si bien qu'on se réveille épris d'une belle passion, faible souvenir des impressions de la jeunesse... dont on rit un instant après !

— Oh ! mon Dieu ! on le voit bien, vous êtes un poète !

— Tu l'as dit. Nous ne vivons pas, nous ! nous analysons la vie !... Les autres créatures sont nos jouets éternels... et elles s'en vengent bien aussi ! Amitié, amour, qu'est cela ? Suis-je bien sûr moi-même d'avoir aimé ? Les images du jour sont pour moi comme les visions de la nuit ! Malheur à qui pénètre dans mon rêve éternel sans être une image impalpable !... Comme le peintre, froid à tout ce qui l'entoure, et qui trace avec calme le spectacle d'une bataille ou d'une tempête, nous ne voyons partout que des modèles à décrire, des passions à rendre, et tous ceux qui se mêlent à notre vie sont victimes de notre égoïsme, comme nous le sommes de notre imagination !

— Vous m'effrayez ! s'écria Sara.

— Non, je suis calme, dit Nicolas ; c'est de l'expérience, ma chère enfant ; j'ai appris à connaître et les autres et

moi-même, et si j'ai l'amertume au cœur, je n'ai plus du moins l'ironie sur les lèvres... Sais-tu ce que nous faisons, nous autres, de nos amours ?... Nous en faisons des livres pour gagner notre vie. C'est ce qu'a fait Rousseau le Génevois ;... c'est ce que j'ai fait moi-même dans mon *Paysan perverti*. J'ai raconté l'histoire de mes amours avec une pauvre femme d'Auxerre qui est morte ; mais, plus discret que Rousseau, je n'ai pas tout dit... peut-être aussi parce qu'il aurait fallu raconter...

Il s'arrêta.

— Oh ! faites-moi lire ce livre, s'écria Sara.

— Pas encore !... Mais tiens, tu vas voir maintenant combien mon amitié est dangereuse... Je t'ai mise déjà dans mes *Contemporaines !*

— Quel bonheur ! s'écria la jeune fille en frappant des mains ; mais comment est-ce possible ?

— Puisque tu veux bien me pardonner, charmante fille, voici le livre. Tu vois bien le nom d'Adeline, c'est celui que je t'ai donné.

— Oh ! quel joli nom ! Je n'en veux plus porter d'autre... Et qui aime-t-elle ?

— Chavigny.

— Chavigny ?... C'est donc le nom que vous avez choisi pour vous.

— Non... je l'ai choisi pour le jeune Delarbre, qui alors venait ici tous les jours. En le voyant si empressé, si amoureux, si tendre, un souvenir de mes jeunes années me revint à l'esprit... Je me figurai que j'étais à sa place, et que c'était moi qui t'aimais. Oh ! que j'eusse été plus tendre et plus enthousiaste encore !... Il n'était lui-même que l'image affaiblie et vague de ma jeunesse, et cependant je ne pouvais le haïr... Je n'espérais rien. Alors, j'exprimai en moi-même, j'exprimai tout seul à sa place les sentiments que tu m'aurais inspirés. Ce qui n'était pour lui que de l'amour était pour moi de l'adoration ; j'eusse été jaloux pour lui au besoin... j'aurais tué son rival !... Je t'aurais épousée, moi, à sa place...

Sara se cacha honteuse dans les bras de Nicolas, puis elle leva vers lui son visage souriant à travers les pleurs.

— Oh ! parle toujours, dit-elle ; mais laisse-moi t'admirer dans ton enthousiasme, dans ta bonté, dans ton génie... Avant ce jour, j'aimais à t'écouter surtout... Maintenant, je te regarde et je te trouve jeune et beau ; oh ! que j'envie celles que tu as aimées !

— Une seule te valait, ma Sara ! mais elle n'avait pour moi que de l'amitié... Elle n'est plus... Reparlons de cet amour bizarre où je me substituais en pensée à celui qui me paraissait plus digne de toi que moi-même ; tu ne sais pas jusqu'où allait ma folie... Il y a un endroit où j'aime à me promener le soir ; on y voit les plus beaux couchers de soleil du monde : c'est l'île Saint-Louis... Eh bien, en m'appuyant, à travers mes contemplations, sur les pierres grises du quai, j'y gravai furtivement les initiales du nom que je t'avais choisi : AD. AD. Cela signifiait pour moi : *Adeline adorée...*

— Oh ! nous irons ensemble au premier beau jour, et tu me feras voir ces lettres, dit Sara, et tu me diras tout ce que tu pensais en les gravant !

— Oui, mon amie, puisque tu le veux... Mais, hélas ! je suis plus vieux d'un an encore, et j'ai tant souffert !

Sara se jeta à son cou, riant et pleurant tour à tour, versant un baume divin sur les blessures du malheureux.

— Tes chagrins aussi seront les miens ! dit-elle. Nous parlerons ensemble de cette femme d'Auxerre que tu aimais tant...

— Oh ! dit Nicolas, tant de joie... tant de peines... tout cela me brise le cœur ! Que Dieu te bénisse ma fille, mon enfant ! Oui je t'aime... j'ai encore la folie de t'aimer ; pardonne-moi...

En ce moment, on entendit dans l'escalier la voix de la veuve Léeman appelant sa fille pour le déjeuner.

— Je suis forcée de descendre, dit Sara ; j'ai seulement un mot à vous dire avant de vous quitter.

— Tu me dis *vous*, maintenant ?

— Non, c'est une distraction... Je voulais te parler d'une de mes amies que tu as pu voir avec moi, car elle travaille chez la même marchande de modes... Mlle Charpentier.

— Je l'ai vue ; elle est charmante.

— Et elle est si bonne !... mais, en vérité, je n'ose te dire...

— Quoi donc ? Parle vite, ma charmante enfant !

— Je crains si fort d'être indiscrète... Mon amie a perdu sa mère, qui, après une longue maladie, ne lui a laissé que des dettes... Que je voudrais être riche pour la pouvoir obliger !... Il ne faudrait, quant à présent, qu'un louis pour la tirer du plus grand embarras !... Elle le rendrait dans six semaines.

— Un louis ! rien qu'un louis ? s'écria Nicolas.

Et il alla chercher un gros étui d'où il en tira deux, qu'il mit dans la main blanche de Sara en y ajoutant un baiser.

— Oh ! qu'elle sera heureuse ! dit Sara.

Et elle se précipita joyeuse dans l'escalier.

De ce jour, Nicolas renonça à tous ses projets de solitude. La répugnance qu'il avait conçue pour la veuve Léeman, d'après les aveux de sa fille, céda bientôt devant le désir de la voir plus souvent ; il cultiva l'amitié de M. Florimond en flattant ses goûts aristocratiques, et celle de la veuve en s'invitant lui-même chez elle à des soupers qu'il faisait venir de chez le traiteur ; il avait soin même d'y ajouter toujours quelque grosse volaille qui reparaissait pendant les jours suivants sur la table de l'avare Mme Léeman.

Nous avons dit que c'était seulement les dimanches que Sara pouvait venir rendre visite à Nicolas. Le reste de la semaine, elle demeurait dans la maison où elle faisait son apprentissage. Le lendemain lundi, on entendit un grand bruit dans l'escalier.

— Vous êtes une effrontée, criait Mme Léeman à sa fille.

— Si je ne le suis pas, ce n'est pas votre faute, répondait cette dernière.

— Attends, insolente, attends !...

Et Nicolas descendit aux cris de Sara.

— Une fille, monsieur, qui me répond des impertinences ! s'écria la mère.

— Ma chère Sara, calmez-vous ! dit Nicolas.

Mais la jeune fille le reçut assez mal, et cependant s'adoucit un peu en s'habillant pour aller chez ses maî-

tresses. Mme Léeman dit à Nicolas, quand elle fut partie :

— N'est-il pas malheureux de n'avoir qu'une enfant et de la voir aller chez les autres ?

— Pourquoi ne pas la garder chez vous ?

— Ah ! monsieur, je suis si pauvre... et puis je voudrais ne rien devoir à mes amis.

Nicolas était alors dans une assez bonne position ; ses premiers romans, surtout *le Paysan perverti* et *les Contemporaines*, lui rapportaient beaucoup plus que son travail d'imprimeur.

— Prenez votre fille chez vous, dit-il à Mme Léeman, et nous ferons ce que nous pourrons pour son entretien.

— Dans le fait, dit la mère, il y a au second un logement qui va être libre ; nous le meublerons à frais communs. Vous serez son père, et nous ne ferons qu'une seule famille.

A la fin de cette semaine, Sara cessa donc d'aller travailler chez les demoiselles Amei. Bientôt la liaison devint complète, indissoluble. C'étaient des causeries sans fin, des dîners délicieux, souvent à la campagne ou aux barrières, en compagnie de la mère et de Florimond... Toujours, pendant ces repas, le petit pied de Sara restait posé sur celui de Nicolas ; on allait aussi au spectacle avec les billets qu'obtenait l'écrivain par ses relations littéraires, et, là, toujours la jeune fille, indifférente à l'admiration qu'excitait sa ravissante beauté, laissait l'une de ses mains dans celle de son ami.

Cependant, Mme Léeman n'admettait pas qu'on se divertît sans elle, et, lorsque dans la journée il se présentait quelque occasion de sortir pour la jeune fille et pour Nicolas, elle les faisait toujours accompagner par Florimond. Ce dernier, usé par les excès de toute sorte, était d'une compagnie assez morne, mais n'avait rien d'hostile à l'attachement des deux amants. Il les suivait comme un chien de berger, sans interrompre leurs tendres entretiens. Un jour, Nicolas s'était chargé d'acheter pour la mère des graines et des oignons de fleurs. Elle était, nous l'avons dit, du Brabant et curieuse de tulipes. Sara et lui partirent pour le quai aux Fleurs et furent si longtemps à fixer leur choix,

que Florimond, fort ennuyé, se décida à entrer dans un cabaret d'où il les suivait des yeux. Quand il revint, il se tenait à peine sur ses jambes. Sara lui dit de se charger du sac de graines, et, pendant qu'il cherchait à l'affermir sur ses épaules, elle écrivit au crayon un billet pour sa mère, dans lequel elle lui disait que Florimond était tellement gris, que, voulant aller à la promenade, Nicolas et elle s'étaient fait conscience de l'y entraîner. Florimond partit avec ce billet, qu'il ne lut pas.

— Si nous allions au spectacle ! dit gaiement Sara.

Nicolas jeta les yeux sur elle. Elle était fort joliment coiffée d'un chapeau à l'anglaise et d'un casaquin de taffetas à reflets changeants. L'heure du spectacle étant encore éloignée, ils prirent par le plus long. Nicolas conduisit la jeune fille le long des quais jusqu'à l'île Saint-Louis, qu'il affectionnait particulièrement, comme on sait, dans ses promenades solitaires. La vue en était charmante alors, parce qu'on y découvrait, d'un côté, la campagne, et, de l'autre, le magnifique aspect des deux bras de la Seine, de la vieille cathédrale et de l'hôtel de ville ; le Mail et la Râpée, s'étendant à droite et à gauche, bordés au loin de guinguettes aux berceaux verdoyants, présentaient aussi un spectacle fort animé. Nicolas avait encore une pensée : c'était de faire voir à Sara les pierres du quai sur lesquelles il avait gravé le chiffre mystique : AD. AD. (Adeline adorée), à l'époque où il venait dans ces lieux mêmes exhaler les plaintes d'un amour sans espoir. Tout était changé. Les deux amants gravèrent tour à tour sous ces chiffres à demi effacés les initiales réelles de leurs noms, et ne quittèrent l'île qu'après avoir vu le soleil descendu derrière les tours énormes du petit Châtelet. Ils remontèrent par la place Maubert, la rue Saint-Séverin, la rue Saint-André-des-Arts et celle de la Comédie (1), pour arriver à ce même théâtre encore plein pour Nicolas des souvenirs de la belle Guéant. Chemin faisant, il racontait

(1) Nicolas Rétif a conservé ces détails minutieux pour marquer plus vivement son dernier jour de bonheur et d'illusions.

avec larmes cette histoire de sa jeunesse, et Sara s'unissait de tout son cœur au chagrin de son ami.

— Morte ! elle est morte ! s'écriait Nicolas. Morte comme cette autre si belle et plus aimante (Mme Parangon), et tout ce que j'aimais est ainsi dans le tombeau !...

— Et moi, est-ce que je ne t'aimerai pas comme elles ? disait Sara attendrie.

— Quelque temps peut-être ; mais après ?

— Mon ami, ne parle plus ainsi... Songe que je suis impressionnable à l'excès ; ne mets jamais à l'épreuve cette sensibilité qui n'a fait encore que mon supplice.

— Oh ! pardonne ma fille ! c'est que j'ai beaucoup vécu, beaucoup souffert, et toi...

— Moi, je n'ai que souffert, et je serais plus affectée de ce qui viendrait de ta part que de tout ce qui m'est arrivé.

Ils s'étaient placés dans la salle. On jouait justement *la Pupille* de Fagan, où Mlle Guéant avait été si ravissante de sentiment et de grâce. Nicolas, comme tous les esprits pleins d'orgueil, croyait toujours à quelque fatalité qui, relativement à lui seul, prenait la place du hasard. Il ne pouvait s'empêcher, cette fois, de trouver la pièce détestable, l'actrice déplaisante, et ne remarquait pas que, dans la loge voisine de la sienne, il venait d'entrer une très jolie femme qui avait les plus beaux cheveux cendrés (on commençait alors à ne plus porter la poudre), un bel œil sous un sourcil noir, et des manières pleines de distinction. Sara la lui fit remarquer.

— Elle est bien, dit-il ; mais comme vous êtes plus belle !

Cette femme, se voyant l'objet de l'admiration de Sara, saisit une occasion pour lui dire quelque chose d'obligeant. Celle-ci répondit avec froideur. Nicolas s'en étonnant, elle lui dit à l'oreille :

— Je suis très jalouse. Si j'avais lié conversation avec elle, tu aurais pu lui parler ; et tu as trop de mérite pour ne pas lui plaire...

Nicolas répondit plein de joie :

— Mais qui pourrait me plaire à moi, si ce n'est Sara ?

Après cette soirée délicieuse, la difficulté étant d'affronter la colère de Mme Léeman, Nicolas eut l'idée la plus triomphante en pareil cas : ce fut d'acheter une paire de pendeloques assez belles chez un bijoutier de la rue de Bussy. La précaution n'était pas inutile, car, en entrant, Nicolas et Sara trouvèrent devant la porte l'infortuné Florimond, que la veuve avait mis dehors en le voyant revenir seul. Dégrisé par la scène d'imprécations qu'il avait subie, il se livrait au désespoir. Nicolas affronta bravement l'orage, qu'il parvint à calmer en faisant briller entre ses doigts sa récente acquisition. Tout rentra dans l'ordre habituel.

La mère était toutefois décidée à ne point admettre qu'on prît du plaisir en son absence.

— Puisque Sara a besoin de distractions, dit-elle un jour, je la conduirai à la promenade sur les grands boulevards.

Elles partirent donc pour s'y rendre par une belle soirée de printemps. Nicolas, retenu jusqu'à sept heures à son imprimerie, devait les aller rejoindre. Il les retrouva assises sur des chaises dans une contre-allée, faisant partie de deux ou trois rangées de femmes élégantes et très remarquées. Un homme mis avec soin, fort brun, et qui paraissait un créole, s'était assis près d'elles, et avait déjà noué une conversation assez soutenue avec la mère. Sara semblait sérieuse ; elle sourit en apercevant Nicolas, et lui fit place près d'elle. Le cavalier ne tarda pas à saluer ses nouvelles connaissances, et reprit sa promenade.

Deux ou trois jours après, une affaire importante empêcha Nicolas d'aller retrouver les dames à l'heure habituelle. Mme Léeman lui dit en raillant que le cavalier brun leur avait tenu compagnie. La même circonstance se reproduisit l'un des jours suivants. Sara prit Nicolas à part en rentrant et lui dit :

— Vous m'abandonnez à des vues que vous n'ignorez pas... Ah ! mon ami !

Quelques jours plus tard, Mme Léeman parla d'une occasion qui se présentait pour marier sa fille à un homme de condition. Ce fut un coup de poignard pour l'écrivain, qui,

comme on sait, était marié, bien que séparé depuis longtemps de l'infidèle Agnès Lebègue. Il répondit en souriant que le bonheur de Sara était pour lui au-dessus de tout, mais qu'il espérait que le prétendu serait digne d'elle. Le lendemain, comme il était indisposé, il vit se glisser sous sa porte une lettre ainsi conçue :

« On veut absolument que ta fille sorte aujourd'hui sans toi, cher bon ami !... Il faut souffrir ce qu'on ne saurait empêcher. Tâche de guérir ton rhume et de te bien porter... Si tu pouvais me trouver une place près d'une dame ou seulement de l'ouvrage, j'aurais de la fermeté pour résister, et je vivrais satisfaite comme on peut l'être dans ma position. Aime toujours ton amie.

» SARA. »

Dès ce jour, Nicolas alla rendre visite à une dame de condition qui habitait l'île Saint-Louis, et dont il a parlé souvent dans ses *Nuits de Paris*. Cette dernière consentit à recevoir Sara comme demoiselle de compagnie. En rentrant, il rencontra la mère et la fille en voiture. Mme Léeman lui cria qu'elles allaient au Palais-Royal, qu'il n'avait qu'à les venir rejoindre comme à l'ordinaire. Rassuré sur les sentiments de Sara par sa lettre, il eut l'imprudence de ne pas se presser. Quand il arriva, elles étaient parties.

Nicolas retourne à la maison ; point de lumière... Le cadenas de la porte n'est point ôté. Il monte chez lui, se consume d'impatience, se promène à grands pas, et sort de temps en temps pour aller au-devant des deux femmes. Personne ne vient : minuit sonne ; au dernier coup, ses yeux fondent en larmes... Il se rappelle ce que lui a dit Sara, ce qu'a insinué sa mère. A une heure du matin, n'y pouvant plus tenir, il se met à parcourir les rues. Le hasard le ramène sur les quais déserts de l'île Saint-Louis. Il cherche à la clarté de la lune les pierres où il a inscrit les chiffres amoureux complétés par la main de Sara, et, en les retrouvant, il pousse des gémissements et des cris de désespoir. Un homme ouvre sa croisée et lui demande ce qu'il a.

— C'est un père, répond-il, qui a perdu sa fille !

Il rentre dans sa chambre, avec l'espoir qu'elles ont pu être invitées à un bal. Rien encore. A cinq heures du matin, Nicolas s'assoupit de fatigue ; il voit dans un rêve apparaître Sara, ses belles tresses blondes éparses sur sa poitrine et criant : « Mon ami ! sauve-moi, sauve-moi ! » Il se réveille... le jour est avancé déjà ; personne n'est rentré (1).

Le surlendemain seulement, Nicolas entendit une voiture s'arrêter à la porte. Jusqu'à ce moment, toutes les voitures qui passaient lui avaient fait bondir le cœur... Il se précipite dans l'escalier. Mme Léeman rentrait sans sa fille, accompagnée d'un inconnu, ou plutôt d'une connaissance bien nouvelle, le galant créole des boulevards.

— Où est votre fille ? s'écria brutalement Nicolas.

— Elle est restée à la campagne, chez M. de la Montette, que vous voyez, et qui a bien voulu me ramener ici.

— Et pourquoi laissez-vous votre fille seule chez un homme ?

— Et pourquoi me le demander ?... D'ailleurs, Sara n'est point seule, elle est là-bas avec la famille de monsieur... et monsieur est avec moi, comme vous voyez !

M. de la Montette s'inclina en observant finement l'étrange expression du visage de Nicolas. Il était clair, du reste, que la veuve Léeman tenait à ménager ce dernier.

— Est-ce que ma fille ne vous avait pas prévenu de notre partie de campagne ? dit-elle d'un ton radouci.

— Je n'en savais pas un mot !

— Ah ! la pécore !... s'écria Mme Léeman.

Elle employa même un terme plus vif, en priant aussitôt M. de la Montette d'excuser la sévérité d'une mère comme appréciation de son enfant.

— Monsieur était devenu pour ma fille un second père, ajouta-t-elle en montrant Nicolas, et je comprends son inquiétude... Mais Sara avait mis un mot sous votre porte, lui dit-elle encore.

(1) Quinze ans après, l'écrivain disait, en racontant cette nuit d'angoisses : « Et alors je n'étais pas encore jaloux ! »

— C'est vrai, c'est vrai, madame, répondit-il en se retirant, je l'avais oublié.

Nicolas était confondu. S'il s'agissait d'un mariage avec un homme de considération, sa générosité l'empêchait de s'y opposer, son cœur même en eût été moins froissé sans doute ; mais la lettre de Sara, qui, d'ailleurs, ne disait pas un mot de la partie de campagne, indiquait un danger d'une autre nature Pendant qu'il réfléchissait, ballotté dans cette incertitude, la voiture était repartie, car Mme Léeman n'était revenue chez elle que pour prendre quelques effets. Courir après une voiture pour savoir où elle s'arrêterait, Nicolas l'avait tenté jadis avec succès ; mais quelle apparence qu'à plus de quarante ans, on pût renouveler ce tour de force ! Il fallut attendre toute la nuit et tout un jour encore.

Le surlendemain, Sara frappait à la porte de son ami d'une manière bien connue ; il renverse tout pour ouvrir. Sara lui dit d'un air glacé :

— Eh bien, *qu'est-ce donc ?* me voilà !

— Qu'est-ce donc ?... Mais vous ai-je rien dit, ma pauvre enfant ?

— Non, dit Sara embarrassée, mais votre air effaré...

— Mon air n'était pas un reproche... Vous aviez *prévu* seulement qu'après une absence de trois jours...

— Vous dîneriez avec nous, n'est-ce pas ? reprit Sara, qui s'était tenue près de la porte, et que sa mère rappelait dans cet instant.

Nicolas vit bien que tout était fini.

— Maintenant, se dit-il, soyons véritablement père, et sachons si cet homme est capable de la rendre heureuse.

Il descendit pour le dîner et y trouva M. de la Montette. C'était un homme de près de quarante ans, que les passions ne semblaient jamais avoir trop inquiété... Nicolas se sentit tout inférieur à son rival, et crut encore qu'il ne s'agissait que d'un mariage de raison ; la réserve de la jeune fille s'expliquait par là ; seulement, il eut le chagrin de ne plus sentir le petit pied de Sara s'appuyer sur le sien.

Le dîner se serait terminé fort convenablement, si, vers la fin, la mère, dans un moment d'expansion, ne se fût écriée, en regardant M. de la Montette :

— Et dire que nous ne connaissions pas monsieur il y a quinze jours ! Si M. Nicolas était venu nous rejoindre avant sept heures, nous avions le projet d'aller au spectacle et nous n'aurions pas eu le plaisir de rencontrer un cavalier si aimable... qui est devenu pour nous un véritable ami !

O supplice ! pendant que Nicolas se disait : « Et il faut m'avouer encore que c'est ma faute ! » Sara se penchait languissamment sur le bras du créole et ne semblait point choquée de l'exclamation triviale de sa mère. Il appela toute sa philosophie à son aide et ne marqua nul étonnement. Après le dîner, on alla se promener au Jardin des Plantes. La politesse commandait que l'invité prît le bras de Sara, ce qui obligeait Nicolas d'offrir le sien à la mère ; mais il songea aussitôt que c'était la corvée habituelle de Florimond, lequel était parti pour un voyage relatif aux affaires de la veuve. Nicolas, déjà connu comme écrivain, craignit les regards ; et se contenta de marcher près de Mme Léeman. Cette dernière, contrariée, dit à sa fille :

— Une jeune personne n'a pas besoin de s'appuyer sur un bras, je m'en passe bien !

M. de la Montette dut faire comme Nicolas ; mais son entretien avec Sara paraissait fort animé et même fort tendre. A la fin de la soirée, M. de la Montette invita les deux dames à dîner pour le lendemain et comprit Nicolas dans cette invitation. C'était un homme bien élevé. Pourtant l'écrivain ressentit au cœur une douleur mortelle ; son rival avait l'avantage de ce moment, car au dire de Sara elle-même, « M. Nicolas avait été bien maussade toute cette soirée-là. »

Le lendemain, M. de la Montette fit les honneurs de sa villa avec beaucoup de convenance ; sa conversation marquait de l'esprit, du moins il savait compenser par l'usage du monde ce que Nicolas avait de plus élevé par l'imagination. La journée fut terrible pour ce dernier ; partout éclatait la supériorité de l'homme de goût et du propriétaire. Plusieurs autres invités se trouvaient réunis dans la maison, principalement des gens de loi et de finance. Sara

était mal à l'aise, parce que sa mère se livrait parfois à des observations qui trahissaient une éducation négligée ; elle sentit le besoin de soutenir presque continuellement la conversation, et le fit avec un certain esprit de liberté et de saillie qui prouvait moins de naïveté qu'elle n'en avait laissé supposer jusque-là. Lorsqu'on se leva, Nicolas s'alla mettre à une fenêtre et pleura à chaudes larmes, en disant :

— Tout est fini !

Sara, passant près de lui, le frappa en riant et lui dit :

— Que faites-vous là ? vous ne descendez pas au jardin ?

Il ne se retourna pas, n'osant montrer son visage décomposé, Sara s'écria brusquement :

— Eh bien, restez... Vous êtes bien ennuyeux !

L'orgueil révolté tarit les pleurs dans les yeux du malheureux. « Il te sied bien, se dit-il, d'aimer encore ! Souviens-toi de celles qui ont été par toi malheureuses et perdues ! » Il se remit et descendit au jardin. Sara cueillait des roses avec une joie enfantine et en formait des bouquets qu'elle distribuait aux dames de la société. M. de la Montette, voyant venir Nicolas, l'emmena dans une allée et lui parla avec une telle affabilité, qu'il semblait n'avoir conçu aucune idée de rivalité possible entre eux deux. Ils parlèrent longtemps de la jeune fille ; Nicolas ne put s'empêcher de la louer avec enthousiasme. Toute l'imagination de l'écrivain se déploya dans ce panégyrique ; le cœur y joignait aussi tout le feu dont il brûlait encore. M. de la Montette, étonné, dit à Nicolas :

— Mais vous l'aimez donc ?

— Je l'adore ! répondit celui-ci.

— Pourtant sa mère m'avait dit que vous n'aviez pour cette enfant qu'une amitié toute paternelle... J'aurais pensé plutôt, d'après les âges, qu'un sentiment assez tendre pour Mme Léeman, qui est belle encore...

— Moi !... s'écria Nicolas vivement offensé.

Et, regardant en face M. de la Montette, il se dit : « Mais cet homme a presque mon âge !... Quoi ! pour cinq ou six

ans de différence, il me croit incapable d'être son rival près d'une jeune fille ! » Toutefois, il se contint, mais l'aigreur de la jalousie et de l'amour-propre blessé changea entièrement le ton de sa conversation. Tout son ressentiment éclata dans ce qu'il dit de la mère. Il raconta les amours du jeune Delarbre, la proposition de vingt mille francs faite par M. de Vesgon, et qui avait failli être acceptée... Il fit plus : il trahit sa position, les sacrifices qu'il avait faits, l'amour de Sara tant de fois juré, les rendez-vous, les parties de spectacle, les lettres écrites... Maintenant, s'écria-t-il enfin, je vois que j'ai été joué, trompé... comme vous allez l'être !

— Trompé ! dit M. de la Montette, pourquoi donc ? J'ai de l'expérience, et j'avais compris tout cela.

— Quoi ! vous souffririez qu'une mère vous vendît sa fille ?

— Mais non, mon cher, je n'achète pas l'amour.

— Vous voyez donc qu'il vous faut renoncer à elle ?

— Pourquoi donc ?... si je lui plais mieux que tout autre !

Au moment où Nicolas, étourdi de cette réponse, allait rassembler toutes ses forces pour une provocation, le visage frais et souriant de la jeune fille apparaissait entre les arbres. Insouciante et folâtre, ignorante surtout de ce qui venait de se dire, elle apportait un paquet de roses dont elle fit deux parts qu'elle leur offrit. Il faisait déjà sombre dans cette allée, et elle ne put apercevoir la figure attristée de Nicolas. Ce dernier avait senti tomber toute sa colère. Sara leur dit à tous les deux des choses obligeantes, puis disparut comme pour les laisser aux charmes d'un sérieux entretien de politique ou de philosophie.

— Ecoutez, dit la Montette, je ne suis plus à l'âge de l'enthousiasme, et le vôtre m'étonne. Il paraît que cela se conserve plus longtemps chez les écrivains... Puisque vous aimez cette jeune fille à ce point, je renoncerai à mes vœux... Cependant, si elle ne vous aimait pas, vous m'en avez *dit tant de bien,* que je chercherais d'autant plus à lui plaire...

Un moment auparavant, Nicolas eût provoqué en duel la Montette, et maintenant il se sentait ridicule ; le sang-froid de son rival l'avait vaincu. Avec cette terreur profonde de

la vérité qui est le propre des amants trahis, il n'osa pousser plus loin les choses ; seulement, il prétexta des affaires qui l'obligeaient de retourner le soir même à Paris. On parut vivement regretter son départ, et tout le monde sortit pour le reconduire sur la route. Sara marchait près de la Montette avec la même gaieté qu'auparavant ; ce dernier lui dit :

— Mais prenez donc le bras de M. Nicolas.

Cette générosité était le coup le plus sensible pour un rival malheureux. Nicolas tenta de cacher son chagrin, mais il ne put s'empêcher de dire à Sara qu'il avait instruit M. de la Montette des intentions de Mme Léeman et autres particularités peu édifiantes. Alors, la jeune fille entra dans une grande colère.

— En vérité, monsieur, dit-elle, je suis fâchée de vous avoir connu et d'avoir été affectueuse et bonne avec vous. De quel droit vous mêlez-vous de ce qui me concerne ? De quel droit révélez-vous des secrets et déshonorez-vous ma mère ?... Au reste, ajouta-t-elle en élevant la voix, je ne sais pourquoi nous allons ainsi ensemble. C'est sans doute pour faire croire que nos relations n'ont pas toujours été innocentes. Osez le dire, monsieur !

Nicolas ne voulut même pas répondre. Le rouge sur le front, la mort dans le cœur, il n'eut pas la force d'être généreux en venant aider au mensonge de la jeune fille. Il salua gauchement la société, et ce ne fut qu'en poursuivant sa route qu'il exhala tour à tour ses plaintes et ses imprécations. Une seule pensée venait tempérer sa douleur, c'était de reconnaître que la Providence l'avait justement frappé.

III.

PRINCIPAUX OUVRAGES

De Rétif de la Bretonne

1. — La Famille vertueuse, par M. de la Bretonne. — P. 1767, 4 vol. in-12.

2. — Lucile, ou les Progrès de la vertu, par un Mousquetaire. — P. 1768, 1 vol. in-8.

3. — Le pied de Fanchette, ou l'Orpheline française. — P. 1769, 3 vol. in 12.

4. — La Confidence nécessaire, par N.-E. Rétif de la Bretonnne. — P. 1769, 2 vol. in-8.

5. — La Fille naturelle. — P., 1769, 2 vol. in-12.

6. — Le Pornographe ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, etc. — Londres et La Haye, 1770, in-8°.

7. — Le Mimographe, ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national. — Amsterdam et La Haye, 1770, 1 vol. in-8.

8. — Le Marquis de T***, ou l'École de la jeunesse, tirée des Mémoires recueillis par N.-E.-A. Desforets, homme d'affaires de la maison de T***. — Londres et Paris, 1771, 4 vol. in-12.

9. — Adèle de Com**, ou Lettres d'une fille à son père. — En France, 1772, 5 vol. in-12.

10. — La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère. Histoire morale, comique et véritable. — Paris et Londres, 1773, 3 vol. in-12.

11. — Le Ménage parisien, ou Déliée et Sotentout. — La Haye, 1773, 2 vol. in-12.

12. — Les nouveaux mémoires d'un homme de qualité, par M. le M** de Br**. — La Haye et Paris, 2 vol. in-12.

13. — Le Fin matois, ou histoire du Grand-Taquin, traduite de l'espagnol de Quévédo. — La Haye, 3 vol. in-12.

14. — Le Paysan perverti, ou les Dangers de la ville, histoire récente mise au jour d'après les véritables lettres des personnages, par N.-E. Rétif de la Bretonne. — S. l., 1775, 4 vol. in-12. L'édition de 1776 contient 81 estampes de Binet.

15. — L'École des pères, par N.-E. Rétif de la Bretonne. — Paris, 1776, 3 vol. in-8°.

16. — Le Gynographe, ou Idées de deux honnêtes femmes sur un projet de règlement proposé à toute l'Europe pour mettre les femmes à leur place et opérer le bonheur des deux sexes. Recueillies par N.-E. Rétif de la Bretonne. — La Haye et Paris, 1777, 1 vol. in-8°.

17. — Le Quadragénaire ou l'âge de renoncer aux passions. — Genève et Paris, 1777, 2 vol. in-12, 15 figures.

18. — Le Nouvel Abeilard, ou Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus. — Neufchâtel et Paris, 1778, 4 vol. in-12, 10 gravures.

19. — La Vie de mon père, par l'auteur du Paysan perverti. — Neufchâtel et Paris, 2 vol. in-12, 14 gravures.

20. — La Malédiction paternelle : Lettres sincères et véritables de N**** à ses parents, ses amis et ses maîtresses ; avec les réponses ; recueillies et publiées par Timothée Joly. — Leipsick et Paris, 1780, 3 vol. in-12, 3 gravures.

21. — Les Contemporaines ou Aventures des plus jolies Femmes de l'âge présent. Recueillies par N.-E. R** D*-L*-B***. — Paris, 1780-1785, 42 vol. in-12.

Divisé en :

Contemporaines mêlées, 17 vol.
Contemporaines communes, 13 vol.
Contemporaines graduées, 12 vol.
Environ 300 gravures.

N. B. — Il est rare que l'on trouve des exemplaires de tout point conformes aux descriptions bibliographiques ; cela tient à la grande quantité des réimpressions partielles et des contrefaçons.

22. — La Découverte australe, par un Homme volant, ou

le Dédale français, etc. — Leipzick et Paris, s. d., 4 vol. in-12, 23 gravures.

23. — L'Andrographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe, pour opérer une réforme générale des mœurs et, par elle, le bonheur du genre humain, etc. Recueillies par N.-E. Rétif de la Bretonne. — La Haye et Paris, 1782, 1 vol. in-8°.

24. — La Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans. — Genève et Paris, 1783, 1 vol. in-12, 2 gravures.

25. — La Prévention nationale, action adaptée à la scène etc. — La Haye et Paris, 1784, 3 vol. in-12, 10 gravures.

26. — La Paysanne pervertie, ou les Dangers de la ville, etc. — La Haye, 1784, 4 vol. in-12. 36 gravures.

27. — Les Veillées du Marais, etc. Histoire tirée des anciennes Annales irlandaises et récemment translatées en français, par Nichols-Donneraill, du comté de Korke, descendant de l'auteur. — Waterford, 1785, 2 vol. in-12.

28. — Les Françaises, ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles et propres à diriger les filles, les femmes, les épouses et les mères. — Neufchâtel et Paris, 1786, 4 vol. in-12, 34 gravures.

29. — Les Parisiennes, ou XL caractères généraux pris dans les mœurs actuelles, etc. — Neufchâtel, 1787. 4 vol. in-12. 20 gravures.

30. — Le Paysan et la Paysanne pervertis, etc. — La Haye, 1784, 8 vol. in-12.

(Refonte des deux romans précédemment cités), 120 gravures.

31. — Les Nuits de Paris, ou le Spectateur nocturne. — Londres 1788. 8 vol. in-12. 18 gravures.

32. — La Femme infidèle. — La Haye et Paris, 1788, 4 vol. in-12.

33. — Ingénue Saxancour, ou la Femme séparée, etc. — Liége et Paris, 3 vol. in-12.

34. — Le Thermographe, etc. — La Haye et Paris, 1789, in-8°.

35. — Monument du costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle, ou Tableaux de la vie, orné de

figures dessinées et gravées par M. Moreau le jeune. — Neuwied, 1789, gr. in-folio, 26 gravures.

36. — Le Palais-Royal, Paris, 1790, 3 vol. in-12. 3 grandes gravures repliées.

37. — Année des dames nationales, ou Histoire jour par jour d'une femme de France. — Genève et Paris, 1791, 12 vol. in-12, 42 gravures.

38. — Le Drame de la vie, contenant un homme tout entier, etc. — Paris, 1793, 5 vol. in-12. Portrait de Rétif, par Binet.

39. — Théâtre de N.-E. Rétif de la Bretonne. — Paris, 1793, 5 vol. in-12.

40. — Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé. — 1794-1797, 16 vol. in-12.

41. — Philosophie de Monsieur Nicolas, par l'auteur du Cœur humain dévoilé. — Paris, 1796, 3 vol. in-12.

42. — L'Anti-Justine, ou les Délices de l'amour, par L. Linguet. — Paris, 1798, in-12. 60 figures, — mais qui ne semblent pas avoir été gravées. L'édition originale semble n'avoir été tirée qu'à 3 ou 4 exemplaires.

43. — Les Posthumes, lettres reçues après la mort du mari par sa femme qui le croit à Florence. — 4 vol. in-12.

44, etc. — Les autres ouvrages attribués à Rétif semblent apocryphes. Beaucoup sont des réimpressions ou contrefaçons sous des titres différents. Tels : Les *Nouvelles contemporaines, Histoire des compagnes de Maria*, la *Belle cauchoise*, etc.

IV

BIBLIOGRAPHIE

Journal de Paris, 8 février 1806. — Revue philosophique (ancienne *Décade*), 11 avril 1806. — Cubières, Préface de l'Histoire des compagnes de Maria (1811). — La Presse, 4 et 27 septembre 1836. — X. de Montépin, Les Communistes en 1780 (L'Assemblée nationale, 26 et 28 avril, 1er et 2 mai 1849). — La Presse, 28 septembre 1852. — Gérard de Nerval, Les confidences de Nicolas (dans les *Illuminés*, 1852). — Ch. Monselet, Rétif de la Bretonne (1854). — Boissin, *R. de la B.* (1875). — Lacroix, Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de R. de la B., avec sa vie par Cubières Palmezeaux (1875). — F. Assézat, Vie de Rétif, etc. (en tête du choix des *Contemporaines*, 1875).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉTIF DE LA BRETONNE	v
SOUVENIRS D'ENFANCE (*Monsieur Nicolas*)	1
JEANNETTE ROUSSEAU (*Ibid.*)	46
MADAME PARANGON (*Ibid.*)	61
ZÉPHIRE (*Ibid.*)	97
HISTOIRE DE LA MÈRE DE ZÉPHIRE (*Ibid.*)	126
ENTRETIEN SUR LE MARIAGE (*Le Paysan perverti*)	139
LE VIOL (*Ibid.*)	149
LA PERVERSION RAISONNÉE (*La Paysanne pervertie*)	155
MADEMOISELLE BATISTE (*Monsieur Nicolas*)	168
MADAME LALLEMAND (*Ibid.*)	177
MADEMOISELLE GUÉANT (*Ibid.*)	184
LES AMIES DE ZÉPHIRE (*Ibid.*)	193
AGNÈS LEBÈGUE (*Ibid.*)	197
ROSE BOURGEOIS (*Ibid.*)	203
LA JOLIE MERCIÈRE (*Les Contemporaines*)	215
DE LA MANIÈRE DONT UNE FEMME DOIT AIMER SON MARI (*Les Parisiennes*)	240
LE PALAIS ROYAL : HISTOIRE DES FILLES DE L'ALLÉE DES SOUPIRS	251

HISTOIRE DE CHARLOTTE CORDAY. (*L'Année des Dames nationales*) 279

APPENDICE

I. — LA VIE LITTÉRAIRE DE RÉTIF. 305
II. — SARA 331
III. — PRINCIPAUX OUVRAGES DE RÉTIF 354
IV. — BIBLIOGRAPHIE 358

Chartres. — Imp. Ed. Garnier, 15, rue Noël-Ballay.

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ. — PARIS-VIe

paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes, Critique Littératures étrangères.

REVUE DE LA QUINZAINE

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gou[illegible].
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Marcel Collière, Edmond Barthèlemy.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Ethnographie, Folklore : A van Gennep
Questions coloniales : Carl Siger.
Philologie : Rémy de Gourmont.
Bibliophilie : Pierre Dauze.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Bibliothèques : Georges Riat
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Virgile Josz.
Publications d'art : Y. Rambosson.
Chronique du Midi : Paul Souchon
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Figueiredo Pimentel.
Lettres néo-grecques : Giorgios Lambeletis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : A. Cohen.
Lettres scandinaves : Peer Eketræ.
Lettres hongroises : Zrinyi Jànos.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Luci Dubois.
Variétés : X...
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

France		Étranger	
Un an	25 fr. »	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17
Trois mois	8 »	Trois mois	10

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris) :

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Chartres. — Imprimerie Ed. Garnier, 15, rue Noël-Ballay.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

20 DEC '83

20 DEC '83

CE

a39003 002557337b

CE PQ 2025
.A14 1905
COO RESTIF DE LA RETIF DE L
ACC# 1358816